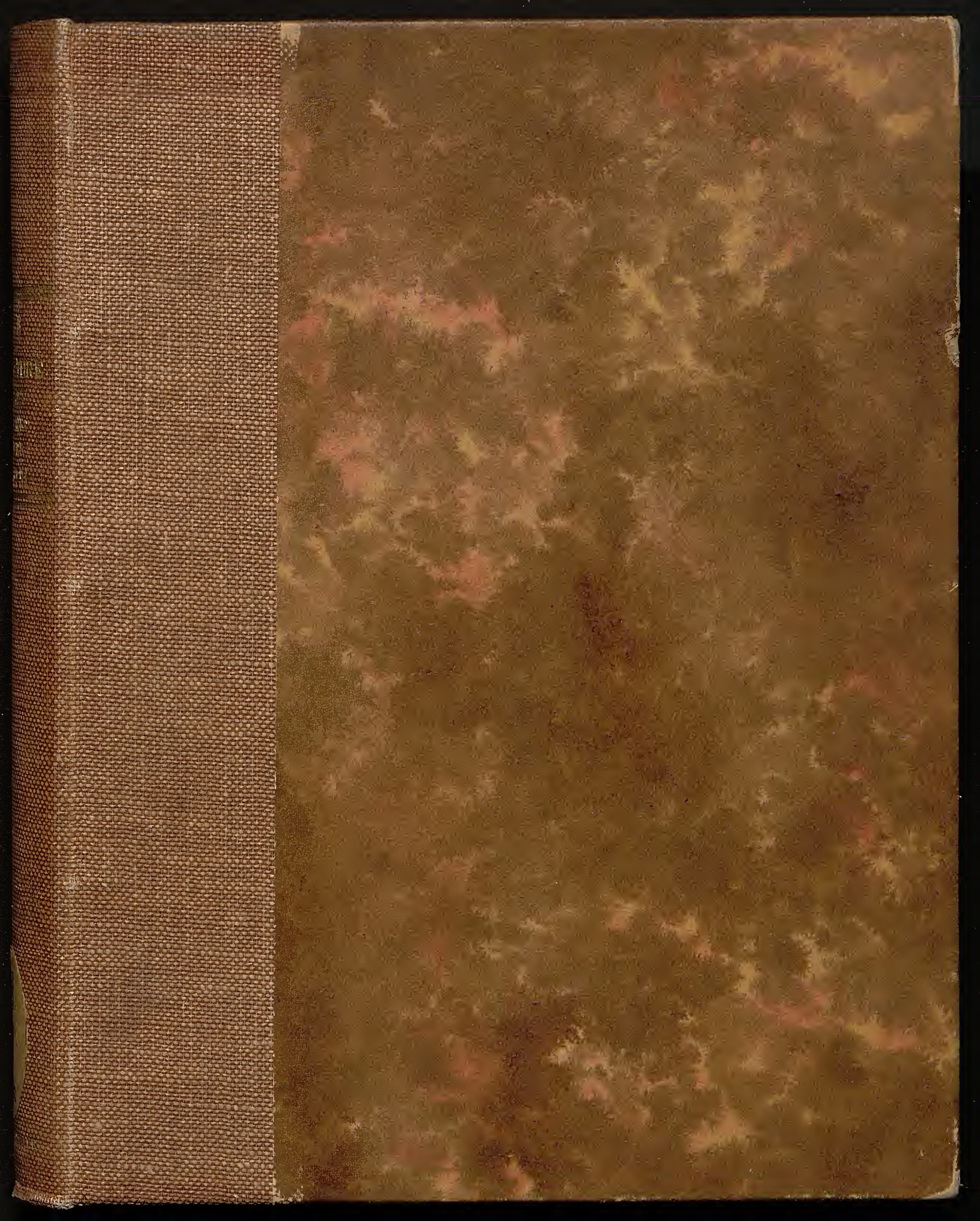
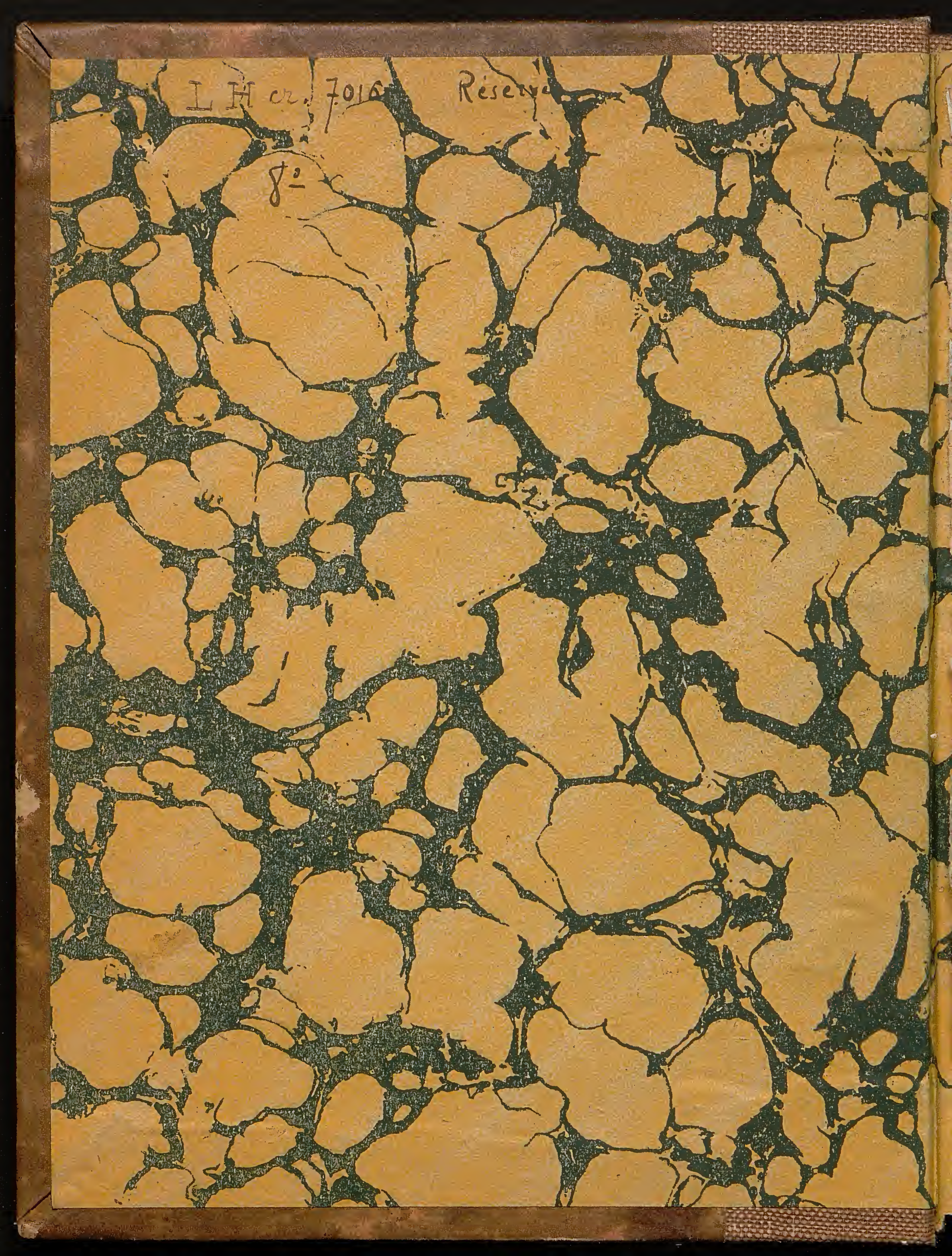
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

PATIN

LITTÉRATURE FRANÇAISE DES ORIGINES A VOITURE

1880-1881




L H cr. 7016 Réserve
8°

[illegible]

Mr Patin

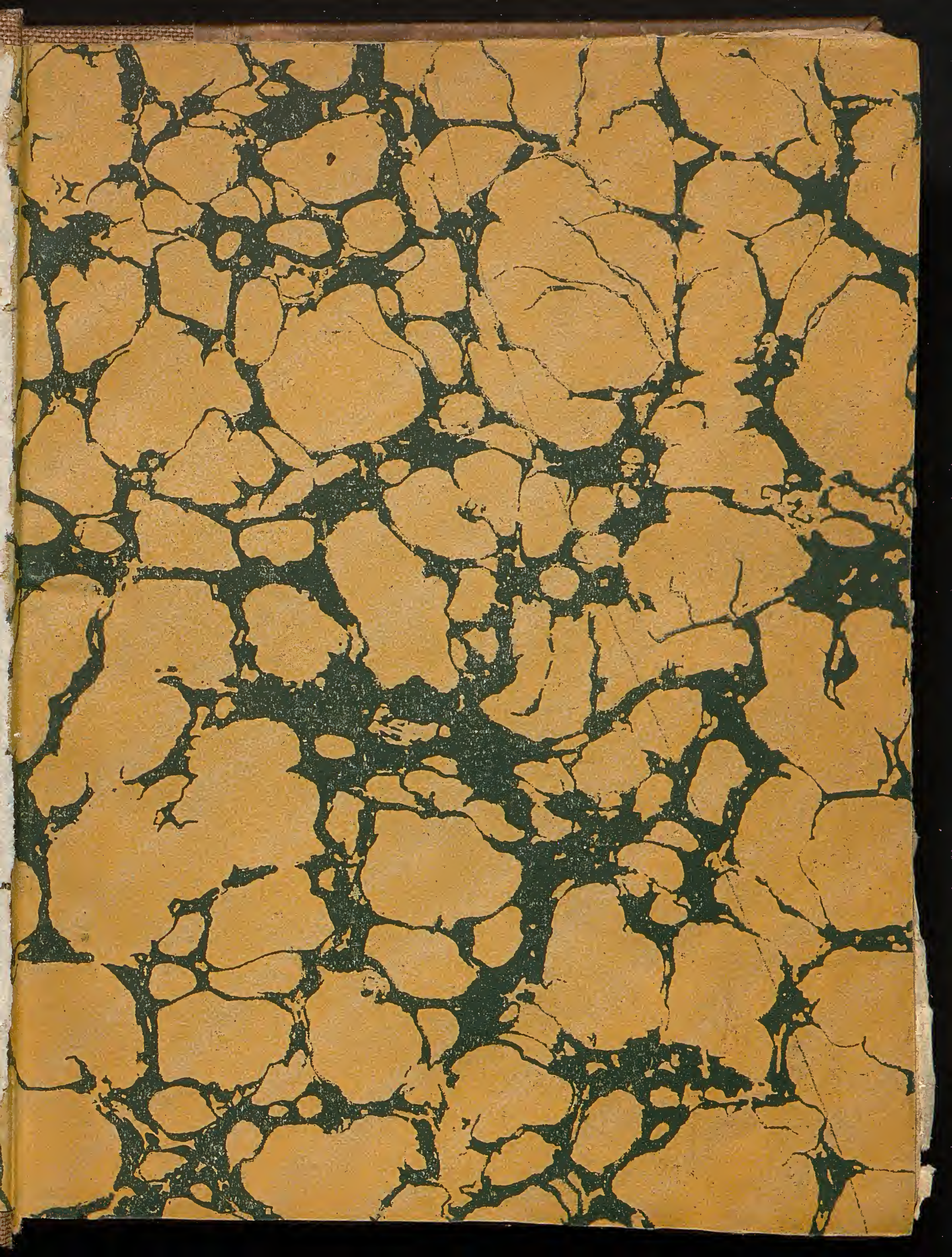
Littérature française

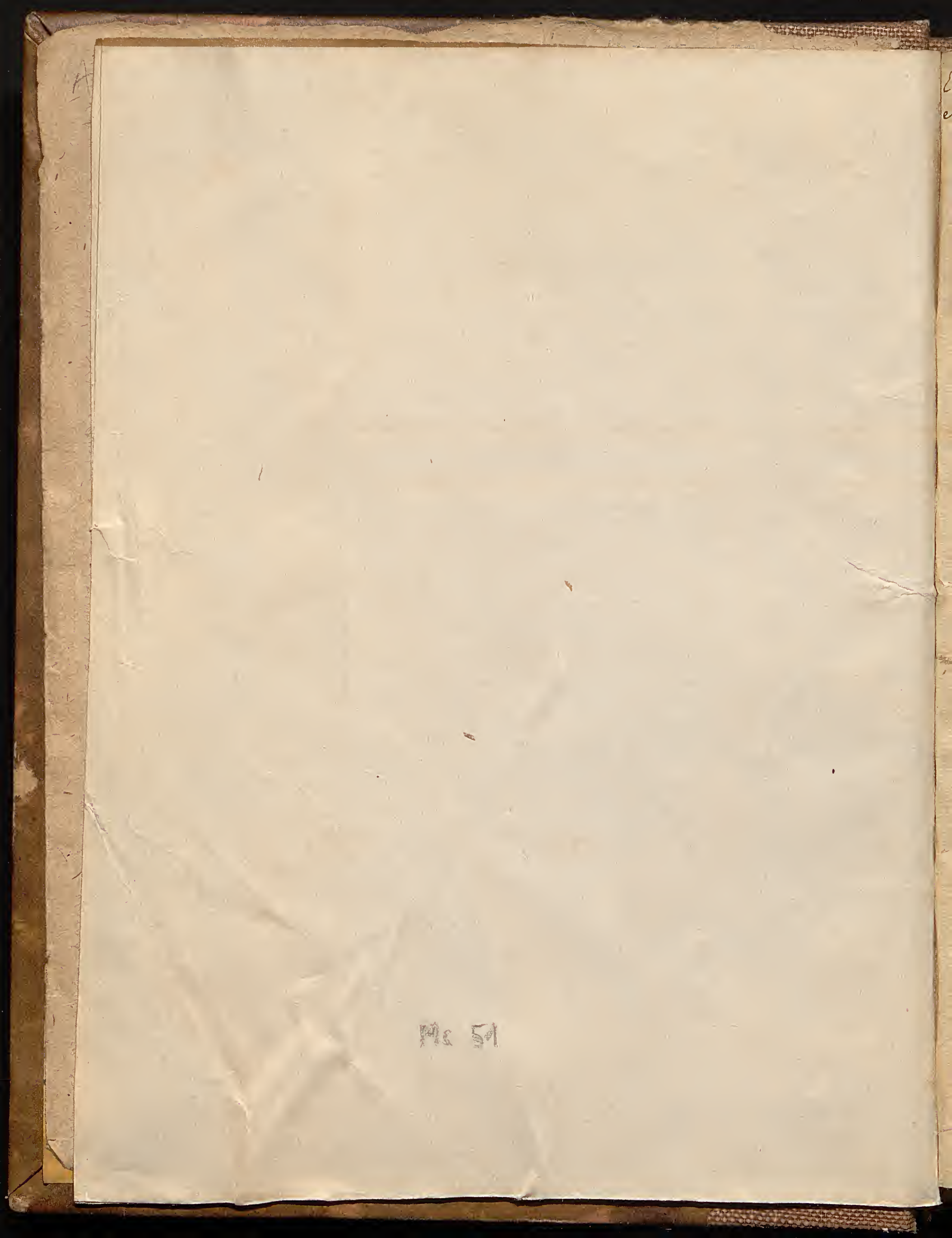
1ere partie du 17e S

Des origines à Voltaire

Programme d'une histoire de la littérature française avant le 17e S.

1830/31





École Normale.
e année. 1830-1831

1

Programme du cours d'histoire de la littérature française.

Diffusion de la langue latine dans tout l'empire Romain aux IVe et Ve siècles ; et par quelles causes. —

Principes de corruption que par sa complication savante portait en elle cette langue, et qui agissant dès le siècle d'auguste, furent successivement aidés, dans leur action, par son mélange d'abord avec les idiomes des peuples vaincus, et enfin avec ceux des conquérans barbares. Pourquoi elle prévalut cependant et se perpétua.

Que trois langues avaient cours dans les gaules au VIIe siècle, la langue francique ou théotisque, la langue latine, une langue vulgaire altérée du latin, le roman rustique.

Que le Roman était à peu près le même au nord et au midi de la france dans le VIIIe et le IXe siècles, comme le démontrent les fameux sermens de 842 — De quelques autres monumens primitifs de cette langue — Comment une logique naturelle la dériva du latin par des altérations qui n'étaient pas sans précédens dans le Latin lui même. Grammaire de la Langue Romane dans laquelle se produit la première littérature des temps modernes.

Langue et littérature provençales. Poésie des troubadours.

Elles se développent dans les Xe, XIe, XIIe siècles, au sein de

A 1v

la vie active, en présence d'une littérature retirée et savante dont l'antiquité est l'objet, l'instrument un latin plus correct que celui des âges précédens, et qui, lorsqu'il se mêle aux intérêts réels de la société, prend quelquefois beaucoup de force et d'éclat.

Causes qui favorisent en Provence le développement poëtique, avant même que le mouvement des croisades eut donné à la langue moderne un emploi public.

Des troubadours et des classes diverses de la société où ils se recrutaient. De la signification et de l'etymologie de ce nom qui n'est pas sans analogue. — Des Jongleurs — Vie de ces poëtes égaux en gloire et en talent et qui ne se distinguent guères les uns des autres que par la variété de leurs caractères et de leurs aventures. — Inspiration toute lyrique de cette poësie, à laquelle sont étrangères les grandes compositions.

Ce qu'elle a pu emprunter à l'antiquité; ses parents avec la littérature orientale; comment s'est exercée cette dernière influence et à quoi on peut la reconnaître analogies, ressemblances; le peu de rapport de la poësie romane avec la poësie romantique de nos jours.

Sujets traités par les troubadours; formes diverses de leurs compositions, et qui se rapportent pour la plupart à deux genres principaux la chanson et le sirvente. Etymologie et signification de ce dernier mot. De quelques autres genres, tensons, novelles, pastourelles, discours en vers, etc.

Du grand nombre des troubadours, de l'existence

guerrier et politique qui sépare de la foule quelques uns d'entre eux, et fait de l'exercice de leur talent un acte public. — De Bertram de Born, la plus vive expression de cette poësie active. Du rôle de ces poëtes pendant les croisades; comme ils les célèbrent; de Guillaume de Poitiers, Peyrols, Richard etc. Liberté des troubadours envers toutes les puissances, même la puissance ecclésiastique; et toutefois infériorité de leur poësie satirique comparée à leur poësie amoureuse.

La croisade des Albigeois dont l'issue est d'enlever à la provence son existence indépendante, de l'annexer à un état Italien, et enfin de la soumettre à la france, amène par degrés le déclin de la poësie provençale. — Causes diverses qui y concourent et arrêtent un progrès attesté par la naissance de la prose. — Efforts infructueux tentés au XIV siècle par les fondateurs de l'académie du gai savoir à Toulouse, par une corporation semblable en Espagne, au XV^e siècle par le roi René, pour retarder cette décadence. — prépondérance de l'Italien et du Castillan, favorisée par quelques événemens politiques. — fin de la langue provençale et son partage entre divers dialectes ou patois populaires.

Langue et littérature du nord de la france. Poësie des trouvères.

Existence incontestable, au nord comme au midi, d'une langue vulgaire formée du latin corrompu: faible propor.tion de la langue celtique et de la langue teutonique dans

2r

ce mélange ; par quelles raisons ? —

Séparation de l'allemand et du Wallon ~~en~~ ou français, favorisée par la politique des princes allemands et français après la mort de Charlemagne. — Distinction entre le Roman provençal et le Roman Wallon, la langue d'oc et la langue d'oil ; dénomination analogue pour la langue Italienne, langue de si.

Absence de monumens primitifs du Roman Wallon : traces fort rares dans les chroniques latines ; serments de 842 qui établissent sa ressemblance avec le roman provençal. — Comment il s'en sépare bientôt tout à fait. Invasion des Normands dans le nord de la France au Xe Siècle : oubli ou abandon volontaire de leur propre langue pour celle des vaincus, à laquelle ils donnent leur empreinte. Rapidité de cette révolution dans le langage. Le Normand transporté par la conquête en Syrie, en Grèce en Italie, mais surtout établi en Angleterre. — Monumens anglais des premiers commencemens de notre langue : Lois de Guillaume ; Roman de Brut, Roman de Rou, déjà intelligibles pour nous. — Comment a prévalu à la longue l'idiome Saxon en Angleterre, et s'est formée la langue Anglaise.

Romans chevaleresques.

—

Le génie français ne s'exerce d'abord que dans la langue latine, même pour les compositions les plus frivoles — Chansons d'Abailard probablement écrites en latin — La langue nouvelle, sous l'influence des auteurs Anglo-Normands, s'applique uniquement à la composition, en

vers prosaïques, de longs récits chevaleresques. — Sources diverses de cette littérature, qui sᵃ font dériver à la fois des mœurs germaines, des épopées du nordᵈ, des récits orientaux de quelques traditions classiques. — Influence des évènements politiques qui porte les trouvères à célébrer, d'abordᵈ Arthus et la table ronde, ensuite Charlemagne et ses preux. — d'une troisième classe de romans, les amadis — rapport de chacune de ces trois classes de compositions avec son origine particulière — de quelques romans chevaleresques, remplis d'allusions modernes sous des noms antiques ; dᵉ Alexandre.

Complément de l'histoire par ces romans, idéale expression de la vie féodale. mœurs, coutumes, préjugés, accidents merveilleux de la chevalerie dont ils empruntent le modèle à la réalité. — L'Ordene de Chevalerie, récit du XIIᵉ siècle. — Écrits de ce genre très nombreux, sous le règne déjà littéraire de Philippe Auguste. Chrétien de Troyes.

Fabliaux

Abondance de la poësie des trouvères en ce genre aux XIIᵉ et XIIIᵉ siècles ; causes qui l'entretenaient. — Sources diverses et sujets ordinaires de ces récits. — Leur extrême liberté, égale à celle des poësies provençales, mais non semblable. Différence de cette liberté et de la hardiesse philosophique de temps plus modernes. — mœurs bourgeoises reproduites dans les fabliaux, comme, dans les romans chevaleresques, la vie guerrière et seigneuriale. — Style de ces ouvrages, grossier et malin. impulsion qu'ils donnent dans le siècle suivant à l'imagination italienne ; Boccace en fait des œuvres d'art : imitations

3v

successives, qui, par Marguerite de Navarre, Rabelais, Molière, Lafontaine, Voltaire, perpétuent jusqu'à nous leurs plus heureuses inventions.

De quelques compositions qui tiennent des romans chevaleresques et des fabliaux; d'une sorte de romans historiques; Roman de la dame de Fayel et du Sire de Coucy récemment publié; caractère de cette production simple, naïve touchante, qui ne manque point d'art pour la manière de ~~compter~~ conter, mais où ne se rencontre encore aucune poësie de style. — Liberté littéraire conservée dans le nord sous le règne grave et sévère de St Louis, à l'époque où elle périssait au midi par l'excommunication et la conquête. — Différences entre les troubadours et les trouvères, les premiers plus lyriques les seconds plus conteurs: mélange des deux populations lors de la guerre des albigeois, qui fait pénétrer dans le nord les formes de la poësie du midi.

Poësie française au XIII^e siècle.

Thibault comte de Champagne, français du nord par sa souveraineté et du midi par sa naissance et par son éducation, mêle dans ses vers le génie des deux nations et des deux langues: netteté et naïveté de son style; tour gracieux et délicat de ses idées; fo

-nes ingénieuses de sa versification ; règle du mélange alternatif des rimes masculines et féminines, déjà pressentie.

Que la poësie à cette époque occupe surtout les loisirs des grands seigneurs : noms de quelques uns de ces poëtes ; Raoul II de Coucy.

Prose française au XIII^e siècle.

histoire de Villehardouin, un des plus anciens monumens de la prose française, et de l'histoire nationale en langue vulgaire. Double intérêt de ce livre, grammatical et historique. Sa supériorité pour la vérité des faits et du langage sur les romans chevaleresques et les chroniques latines ; tableaux variés ; vivacité de la peinture ; naïveté du langage.

histoire de Joinville originalité de l'auteur et de son récit ; impressions vives, expression naturelle — les autres qualités de l'historien, l'attention impartiale, le savoir, l'exactitude ne sont guères de cette époque.

mouvement des esprits au XIII^e siècle, surtout sensible en france : Etrangers célèbres attirés dans ses écoles ; entr'autres Brunetto Latini et Dante son illustre élève. livre du Trésor, écrit en français par le 1^er dans l'année 1226 ; traité de eloquentia vulgari, où le second accorde à la prose française une sorte de supé-riorité.

XIVe Siècle.

Poësie.

Ce qui retarde en France l'essor littéraire si rapide à la même époque en Italie. — Les malheurs de l'état développent toutefois chez le peuple un esprit nouveau de liberté, qui dut se produire dans les assemblées publiques, mais dont l'unique témoignage littéraire est la poësie satirique du temps.

Roman de la Rose. Ses deux époques; ses deux auteurs; caractères divers de cette composition, l'érudition, l'allégorie, la satire, le mélange encyclopédique de toutes les idées, de toutes les connaissances d'alors; traits malicieux, style naïf qui lui ont conservé plus tard des admirateurs; succès contemporain, traductions à l'étranger, celle de Chaucer surtout; autorité du roman de la rose non seulement comme œuvre de poësie, mais comme œuvre didactique; explications allégoriques de ses passages les plus licencieux, citations même en chaire, censures ecclésiastiques. — Liberté de la littérature envers le clergé favorisée au moyen âge par la politique des princes.

Poëmes allégoriques et didactiques à l'imitation du roman de la rose; les trois pélerinages de Guillaume de Guilleville, la bible Guyot; les livres de Mandeville de Clergie, etc. — attrait de ces longs et fastidieux ouvrages pour nos ayeux.

Prose. Chroniques.

Froissart, premier écrivain de cette époque. ses pöesies qui nous font connaitre sa vie errante et libre, peu d'accord avec la gravité de son état, mais conforme aux moeurs des temps. — Ce que c'était alors qu'un historien; comment Froissart se devient et s'acquitte de sa tâche. analyse de son livre; reproche peu fondé de partialité; forme dramatique souvent commode et heureuse; peu d'exactitude, de sérieux, de profondeur, mais beaucoup d'imagination, de vérité, de variété; style facile et pas trop vieilli; image frappante de tous les caracteres qui constituaient cette époque.

XV^e siècle.

Fin du moyen âge; commencement de la civilisation moderne; progrès de la science et de l'art, et, en même temps de la langue, insensiblement plus correcte, plus vive, plus forte.

Pöesie.

Charles d'orléans, oublié de Boileau, et pourquoi. sa captivité, ses vers; naïveté; correction et élégance prématurées; emploi facile de la mythologie allégorique; tour spirituel, mélange de gaieté et de sentiment; art nouveau dans la versification; grande supériorité, pour l'inspiration poétique sur ses contemporains alain chartier et Christine de Pisan, plus admirés par ce qu'ils étaient plus savants, sur Villon, qui

A 1.5 v

vint après, pour la noblesse et la décence.

Quelque dureté, quelque négligence, cachet du temps qui manque trop aux poësies publiées sous le nom de Clotilde de Surville; anachronismes de langue, de versification, d'idées, qui trahit la fraude littéraire, dans ce recueil, plein d'ailleurs d'une sensibilité et d'un naturel peu ordinaires à cette sorte d'ouvrages.

Villon. Licence de sa vie et de ses vers; expression mélancolique qui s'y mêle quelquefois aux saillies d'une gaieté grossière. richesse de ses rimes; grâce de ses refrains.

Nombreux versificateurs, qui succèdent et se partagent entre l'imitation du roman de la rose et celle des repues franches, quelquefois aussi se consacrent à rimer des chroniques recherches bizarres, faute de poësie, dans la facture des vers. Exceptions pour quelques jolies pièces, et quelques auteurs plus heureux, entr'autres Octavien de St gelais, et Jean Marot, pères des poëtes célèbres du même nom.

Théatre

L'honneur de créer le théatre moderne appartenait naturellement au génie conteur, et par là dramatique des français.

Histoire de la chûte du théatre antique, amenée par ses excès et son avilissement, par les anathêmes de la religion chrétienne, et même ceux de la philosophie, enfin rendue complète par l'invasion des barbares.

Comment de quelques représentations sérieuses ou bouffonnes, introduites par une piété indiscrète, dans les

cérémonies du culte chrétien, sortit, ainsi qu'autrefois en grèce, un nouveau théâtre.

Essais érudits tentés d'une autre part, aux XI^e et XIV^e siècles, en allemagne par Hroswithe, en Italie par Mussato, mais qui, étrangers aux mœurs contemporaines et à la langue vulgaire, ne pouvaient avoir d'influence sur le développement du véritable art dramatique moderne.

Que cet art nouveau ne se rattache pas davantage, quoiqu'en ait dit Voltaire, à la tentative tragique de grégoire de Nazianze.

Qu'il ne faut pas non plus chercher, comme fontenelle, sa première origine dans la littérature provençale à laquelle il resta toujours inconnu.

Perfectionnement progressif de ces représentations, mêlées au culte et aux cérémonies publiques, et qui se bornaient d'abord à une reproduction matérielle de personnages historiques.

Etablissement du theatre des confreres de la passion en 1398; constitution régulière qu'il reçoit de Charles VI en 1402. — Mysteres. Sujets divers traités successivement sous ce titre. Liberté illimitée de ces pièces pour l'action, la durée, le lieu; le mélange des tons, des metres, du langage parlé et du chant; appareil de la représentation: qu'on s'y proposait surtout l'imitation exacte de la vie contemporaine et que de là résultaient ces anachronismes grossiers, cette platitude, cette bouffonnerie qui les rendent, malgré la dignité et la sainteté du sujet, les pieuses intentions des auteurs,

6v°

barbares et souvent sacrilèges .. Rares exceptions, dont l'honneur est tout entier aux livres Saints, servilement transcrits. — Succès de ce théâtre grossier, dont le clergé s'alarme bientôt comme d'une profanation, condamnent les magistrats, mais qui est réclamé par le peuple et protégé par la cour.

La pente naturelle de l'esprit français vers la gaieté et la raillerie donne naissance à un théâtre comique fort supé[rieur]. Corporations bouffonnes de la Baroche et des enfans Sans-So[uci]. Moralités, Sotties et farces. Liberté du genre, favorisé[e] par Louis XII, qui la prenait volontiers pour conseillère ou pour alliée dans ses démêlés avec Rome, mais ava[nt] et après ce prince simplement tolérée et plus souvent restreinte. Comment les prohibitions amenèrent par deg[rés], ainsi que cela s'était fait en grèce, la peinture génér[ale] des mœurs, la comédie. farce admirable de Pathel[in] pleine d'un comique naturel, qui n'a point vieilli depu[is] 1480. traductions et imitations, où l'original n'est poi[nt] surpassé, et qui méritent plus que lui le nom de farce.

Romans.

L'art de conter, indigène en france, continue d'y pro[duire] de nouveaux romans, renouvelés la plupart des ancien[s] et d'un # style aussi naturel, mais plus intelligibles p[our] nous. — Invention ingénieuse, intérêt dramatiq[ue] ou moral de quelques uns : Merlin amoureux ; Je[...]

de Paris ; le petit Jehan de Saintré ; Gérard de Nevers etc.

De 1462 à la fin du XVe siècle, l'imprimerie les reproduit en grand nombre. La forme poëtique n'étant plus nécessaire pour en conserver la mémoire, ils passent naturellement des vers à la prose.

Leur génie et leur style se communiquent aux mémoires du temps ; à ceux d'Olivier de la marche, et de Boucicaut.

histoire

Les qualités de Philippe de Commines ressortent par le contraste. A la naïveté de son temps il joint une pénétration et une gravité qui lui sont fort supérieures. Pratique des affaires par laquelle il prélude à l'histoire. Prédilection avouée pour l'habileté heureuse qu'il montre dans l'une comme dans l'autre. Absence du sentiment moral commune du reste à son siècle. Réclamation de certaines franchises qu'on croirait de dates plus modernes. En quoi il diffère des chroniqueurs qui l'avaient précédé, et comment la différence est aussi entre les époques, l'une plus chevaleresque, l'autre plus politique. Comparaison peu fondée avec Tacite : il n'a pas son éloquente indignation contre la tyrannie, si ce n'est peut être à la fin de son livre, où il paraît si

7v

vivement frappé du mal qu'elle se fait à elle mê

XVI Siècle.

poësie

Caractère de notre poësie avant le XVIe Siècle. Ell arrive à sa perfection dans Clément Marot. Ce poëte n'invente rien en versification, n'introduit aucun genre aucun sujet, absolument nouveaux, mais il perfectionn tout. revue de ses principales productions: epitres, sa épigrammes. Il n'est pas étranger à l'éloquence de l passion. Sa naïveté diffère en quelque chose de celle des siècles précédens. méconnait dans sa traduction de psaumes son génie et celui de la langue française à c époque. il est par ses écrits et ses aventures l'expr fidèle de la poësie et des mœurs de son temps. Ses succès et sa gloire perpétués jusqu'à nous.

Ecole de Clément Marot. — Marguerite de Nav — Théodore de Bèze; il tient de la réforme une man moins naïve et plus virile. — Mellin de St gélai rapprochement avec Marot; plus de savoir, d correction, d'eclat; moins de facilité et de franch souvent beaucoup de recherche. Contraste, fréqu alors, de la frivolité de ses vers avec la gravité son état, et, en général de la poësie folatre de ce temps a l'esprit de persécution et de cruauté qui s'y produisait.

raisons qui multiplient à cette époque les mauvais poëtes. Exceptions pour quelques uns, ou plutôt pour certaines de leurs pièces :— fadeur sentimentale ou grossiereté qui s'y mêle parfois à la manière du maître .— art poëtique de Th. Sebilet ; panegyrique de cette école.

Révolution poëtique de 1549 ; amenée par l'instabilité de notre langue et le zèle de l'érudition classique. Manifeste de Joachim Dubellay, dans son livre de l'illustration de la langue française. Principaux novateurs. résistances : plaisanteries de Rabelais ; parodies de St gelais ; polémique de Ch. fontaine dans son Quintil Horatian. objections futiles contre la nouvelle école ; objections plus sérieuses dont on ne s'avise pas. — Joachim Dubellay. courte notice. a excellé, comme tous ces poëtes dans l'ancien genre, auquel il a conservé son tour facile et gracieux, et prêté plus d'eclat. S'est quelquefois essayé avec succès dans la poësie sérieuse ; ses principales pièces en ce genre.— P. de Ronsard. courte notice. sa gloire universelle et prolongée ; sa chute ; que ce contraste s'explique par le caractère artificiel et factice de la poësie et son mauvais gout. Exception pour un assez grand nombre de beautés de style et toute la partie de ses œuvres où il se rapproche du genre de Marot. Services qu'il a rendus à la versification, sauf l'alexandrin, et à la langue. ses réformes dans l'orthographe. — Innovations nombreuses tentées alors, principalement de poësie métrique. Ant. de baïf et son académie. Novateur hardi et malheureux, en fait de langage et de vers ; il réussit mieux en suivant Marot. — Remi Belleau. son talent descriptif. — autres poëtes de la Pleiade ; suite innombrable.

mention de quelques jolies pièces. — Dubartas. Sa vie; ses ou-
-ges; succès de sa Première Semaine; beautés et défauts
poème; charge de la manière de Ronsard, qui révolte
dernier et le fait douter de lui même. — De quelques autres
poètes militaires, aussi emphatiques, mais moins pédantesq

Seconde période de l'École de Ronsard. — Desportes. imit
des sonnets italiens; poète ingénieux, délicat, quelquefois af
et dans les vers duquel la rude langue de Ronsard paraît se po
Bertaut: même caractère avec beaucoup de froideur surtou
la partie religieuse et politique de ses œuvres. — mélange
platitude et de recherche, style faible et diffus, qui se perpét
jusque dans le XVIIe siècle. — Duperron, Delingendes. D'Urfé

Vauquelin de la Fresnaie, auteur d'un art poétique sava
et judicieux; un des fondateurs de notre satire. agrémen
de ses poésies bucoliques et jolie pastorale de son fils le
Désiveteaux. — représentans de l'ancien génie français
cette école. J. Passerat, savant érudit, poète enjo
commentateur de Rabelais, l'un des auteurs de la Sat
Ménippée. Nicolas Rapin, Gilles Durand ses collab
-teurs. mélange de gaieté folâtre et de gravité dans
hommes de ce siècle. — Théod. Agrippa d'Aubigné, Sat
du parti huguenot; ses aventures et sa manière hard
originale.

Réforme de notre poésie, par deux poètes de géni
divers, représentant, l'un son caractère primitif,
celui qu'elle va prendre. — Mathurin Regnier, ré
-mateur sans le savoir, et malgré ses liaisons et ses au
littéraires, par la liberté de ses mœurs et l'instin

Suite du programme du cours d'histoire de la littérature française.

simple et familier de son esprit. originalité qu'il donne à la satire française. il poursuit les ridicules plutôt que les vices de son temps, et ses attaques n'ont rien que de général. — École licencieuse, qui n'imite que ses excès, et qui cesse ou du moins se cache dans le siècle suivant. —

— Fr. Malherbe. sa réforme sévère de notre poësie et de notre langue; il l'étend à la prose, et par ses préceptes, ses exemples, les traditions de bon goût conservées par ses disciples, prépare la langue et les œuvres du grand siècle. — dernière résistance de l'école de Ronsard. — Confusion littéraire qui précède le siècle de Louis XIV.

Rapports du mouvement poëtique au XVIe siècle avec la marche des événemens.

Revue abrégée des cinq générations de poëtes que comprend cette histoire.

Théâtre.

La représentation des mystères, moralités, sotties et farces se continue pendant la 1ère moitié du XVIe siècle. Restrictions et censure préventive imposées par l'autorité, dans l'intérêt de la religion et des mœurs, notamment en 1548 pour les mystères, en 1538 et 1540 pour les autres genres. — Établissement des confrères de la Passion à l'hotel de Bourgogne, avec privilège exclusif, à cette même date de 1548.

Essai d'un théâtre classique, tenté par plusieurs traducteurs

9v

des anciens, par Ronsard en 1549, par Jodelle enfin en 1
La Cléopâtre. détails de la représentation. école de Jodelle. R[e]
-ssemblance de ce drame de collège avec ce qui se pratiquait à la mêm[e]
époque dans les universités d'allemagne et d'angleterre. Enthou[siasme]
des contemporains; triomphe tragique décerné à Jodelle et
renouvelé des Athéniens. Caractère complètement emprunt[é de]
cette tragédie: que ce qu'elle offrait de plus supportable, c'éta[it]
X les chœurs et pourquoi? Détails sur la vie de Jodelle; sur qu[elques]
autres poëtes de cette école, la Péruse, les frères de la ta[ille]
Bounyn, grevin surtout.

Seconde époque de l'école classique, marquée vers 1573, pa[r]
les ouvrages de Garnier. Imitation de Sénèque mêlée à l'imi[ta]
-tion des grecs. Progrès sensible du style. comique de la
Bradamante.

Restes du vieux théatre dont les productions, toujours suivi[es]
de la populace, malgré le mépris des savans, se déguisent
pour échapper aux prohibitions, sous les noms d'églogues e[t]
de bergeries.

Comédie de la nouvelle ~~of~~ école. Sa licence, si peu en rappo[rt]
avec les scènes Scholastiques où elle se produisait, mais expl[iquée]
par les mœurs du temps. L'Eugène de Jodelle, et autres
pièces du même genre de Grevin et de ~~Boileau~~ Belleau.
Mérite de ces pièces et ce qui les rend supérieures à la tragédi[e]
de la même époque. — Imitation de la comédie Italienne qu[i]
les perfectionne. P. de Larivey. Son mérite comique, bien
supérieur à son temps et dont témoignent les emprunts d[e]
Molière et de Regnard. — De quelques pièces de la même
famille. — progrès de décence de 1570 à 1600, sinon dans le

langage, du moins dans les actes exposés sur la scène.

Crise théatrale en 1588, déterminée par l'établissement d'une nouvelle troupe à l'hotel de Bourgogne. Etablissement en 1600 d'une seconde troupe à l'hotel d'argent au marais. interrègne de l'art pendant le désordre des guerres civiles; pièces politiques; P. Mathieu et autres.

fin de l'école artificielle de Jodelle. — Ecole nouvelle suscitée par l'imitation du théatre espagnol. — anarchie dramatique au sein de laquelle se produit hardy. rôle qu'il eut pu jouer avec du génie; ce qu'il fut; son innombrable théatre; ses pièces choisies, pastorales, tragi-comédies, tragédies; caractère de ces diverses productions. — première origine de la forme française; qu'elle nait d'un reste de gout antique combiné avec la manière Espagnole.

Derniers disciples de l'école de Garnier; mouchrétien et Billard. — restes des ~~auc~~ anciens genres dramatiques. — Disparution du genre de la comédie de 1590 à 1629. farce qui la remplace; de quelques farceurs célèbres de cette époque. — réaction de recherche contre cette grossièreté.

Essais de drames réguliers au commencement du XVII^e siècle, Théophile, Racan, Mairet, Gombault etc. querelle des unités; essais successifs qui se terminent en 1636 au Cid et à Corneille.

Résumé des quatre périodes distinctes que contient cette histoire de l'art dramatique au XVI^e siècle.

Romans.

Décadence des Romans de chevalerie; on se borne à les refaire ou à les traduire. — traductions de l'Italien et de l'Espagnol lues à la cour de françois I^er; le Philocope,

N.º 5

l'Amadis;

Vogue des romans licencieux composés à l'imita[tion]
de Boccace, principalement par la reine de Navarre et B[o]-
-naventure Desperriers.

Compositions romanesques et érudites sur le modèle de
Lucien. Le Cymbalum mundi par le même Desperriers.
Persécutions, peu motivées, contre l'auteur. Ouvrages du mêm[e]
genre, d'Erasme, de Reuchlin ou de Hutten, de Corneille Ag[rippa],
de Th. de Bèze.

Invention du style macaronique, qui, avec le tour d'es[prit]
des conteurs facétieux, contribue à former le génie bisarr[e]
l'oeuvre singulière de Rabelais.

Détails biographiques sur Rabelais; jugemens de Duper[ron],
La Bruyère, Boileau, Lafontaine, Voltaire, etc; opinion[s]
diverses, selon qu'on est plus frappé dans son livre du sen[s]
ou de la forme; moyen terme à prendre; rapprochem[ens]
avec d'autres satyriques, Aristophane, Swift, etc; –
grande avance de Rabelais sur les idées de son siècle
bien des choses; ses rapports avec la réforme et le cath[oli]-
-cisme; ses ménagemens et son adresse pour mettre à cou[vert]
sa libre pensée. – ce que c'est que ses géans. – Clefs
son livre, vraies et fausses tout ensemble; car il a pr[is]
à tous sans faire le portrait de personne. – grossières
traditions sur lesquelles il a travaillé. – C'est le poèt[e]
du peuple au XVI^e siècle; et il répond en même temps au[x]
besoins les plus relevés de l'esprit.

Succès immense de l'œuvre de Rabelais ; ses nombreux imitateurs qui reproduisent surtout la partie basse et grossière du modèle. — Exception en faveur de G. Bouchet, qui rachète ce ~~précision~~ défaut par l'utilité historique de ses Serées.

L'esprit de Rabelais inspire mieux plusieurs hommes savans et ingénieux de cette époque ; H. Estienne dans son apologie pour Hérodote ; les auteurs de la Satire Ménippée. dénombrement de ces auteurs ; leur part dans l'œuvre commune ; sujet et caractère de cette Satire ; son succès et son influence politique. — Ouvrages du même genre, bien inférieurs, entr'autres les Singeries de la ligue par J. de la Taille.

productions satyriques de D'aubigné ; la confession de Sancy, satire personnelle ; les aventures du baron de Feneste, qui ont une portée plus générale et offrent une ingénieuse peinture de mœurs.

Traductions diverses de l'Italien et de l'Espagnol, qui finissent par produire vers 1610, le genre du roman pastoral, et l'astrée d'honoré d'Urfé. Détails sur la vie de cet écrivain, sur les continuations, abréviations, imitations de son œuvre, l'admiration qu'elle excita, les folies bizarres auxquelles elle donna lieu, la vivacité et la durée de son succès. — Caractère de cette production, qu'exprime le nom du héros ; son analogie avec les romans de chevalerie ; son influence sur le développement de la langue.

Protestation de Sorel, dans son berger extravagant,

Mv

à l'imitation de Cervantes dans son don Quichotte ; critique plutôt morale que littéraire, et par là injus[te] dans sa sévérité et inefficace. — Roman de Francion par le même, peu propre à réhabiliter l'ancien genre. Emprunt fait par Molière à Sorel.

Ecrits politiques.

(Pamphlets, correspondances, mémoires, traités des publicistes, histoires.)

Mélange de la littérature et de la politique, perpétu[el] et nécessaire dans ce siècle, et déjà remarqué au sujet de [la] poësie du théâtre et des romans.

Naissance de l'opinion publique en France, sous le règn[e] de François Ier. Elle se produit par l'organe nouveau [de la] presse et des pamphlets.

Nature de cette sorte d'écrits, de toutes les formes, de[tous] les tons ; expression de la circonstance, et, sauf except[ion] pour certains sujets et certains auteurs, passant avec elle l'un des élémens de la connaissance historique.

Pamphlets innombrables, nés des passions religieuses et polit[iques] du XVIe siècle, qui, par le tour des idées et du style, et moins par les caractères extérieurs de leur fabricatio[n] en portent témoignage, et dans lesquels on peut suivr[e] la marche de l'esprit français, à cette époque importan[te] de notre histoire.

Que ce genre n'a pu manquer entièrement aux siècles pré[cédents]

qu'il faut y rattacher certaines pièces de notre poésie primitive, les sirventes des troubadours, quelques fabliaux des trouvères, des écrits assez nombreux, composés, lors des troubles de la france, sous le roi Jean, sous Charles VI, à l'occasion du procès de la pucelle : mais que les procédés de l'imprimerie le multiplient dans une progression toujours croissante, jusqu'au règne de françois I^er.

Alarmes du pouvoir, établissement d'une censure préalable, d'abord pour les livres de théologie et de médecine en 1527 et 1535, puis pour toute espèce d'ouvrages en 1537 et avec une nouvelle rigueur en 1563. — que la sévérité de ces restrictions est éludée au moyen des presses étrangères, ou par les journaux, mémoires commentaires etc d'hommes d'état et de guerre, de grands seigneurs tels que Coligny, Villars, Montluc, Castelnau, Tavanne et autres à qui leur position élevée permet d'user plus librement de l'imprimerie.

Essor de la presse et du pamphlet, publicité des plus actives lors de sa naissance et pendant la durée de la ligue. Lutte entre les ligueurs, les royalistes, les réformés, Paris, Tours et Genève d'où résulte, malgré la censure établie dans son intérêt pour chaque parti, une manifestation complète des opinions et de la vérité. Débordement d'écrits politiques de toutes sortes; depuis 1585, à chaque occasion importante, les barricades, les états de Blois, etc notamment en 1588 et 1589 et jusqu'en 1594, où la victoire reste à la Satyre Ménippée.

Longs ouvrages qui succèdent, pour l'explication

12 v

les évènemens, l'apologie de chaque parti, de chaque acteur principal. / Silence ou diatribes obscures de la lig[ue] vaincue ; histoire de Davila, ancien serviteur de Cath[erine] histoire universelle de Daubigné, interprète des réform[és] expression du parti politique, sous toutes ses nuances, da[ns] un grand nombre de productions.

Qu'était-ce que ce parti, représentant du bon sens français en ce siècle ? né de l'impartialité moqueuse d[u] -me, concentré d'abord dans un petit nombre de savans [et] de magistrats, il commence, sous F^ois 2, son rôle de médi[ateur] pacifique entre le catholicisme et la réforme et a pour principaux organes le chancelier l'Hopital et l'évêque Monluc, qui recommandent la tolérance, l['un] par conviction philosophique, l'autre par manège de courtisan et de diplomate. — Les dangers de la royau[té] renforcent ce parti, et, changeant ses premières affe[ctions] le font pencher pour les Huguenots et Henri IV. De[ux] hommes surtout le représentent à cette seconde époque [de] son histoire, Etienne Pasquier et Jean Bodin. Lettr[es] du premier naïves quoique travaillées, selon le goût d[u temps] à l'imitation de Pline ; écrites au courant des évènem[ens] mais avec intelligence, malice même, et non avec l'indiff[érence de] ce imbécile de l'Etoile, dans son journal. Traité [de] la république du second, fort estimé de son temps, d[eux] fois traduit en latin, professé dans les universités étra[ngères] et dont plus tard a profité Montesquieu. Tout c[e]

s'attachant à certains principes conservateurs de l'indépendance nationale et de la liberté publique, de la loi salique, l'inaliénabilité du domaine royal, le libre consentement des sujets à l'impôt, Bodin y porte fort loin les prérogatives, alors menacées, de la royauté. Tactique de parti, qui, malgré leurs inclinations, poussait aux opinions démocratiques et républicaines le génie ultramontain de la ligue, à l'établissement du pouvoir absolu l'esprit libéral des politiques. — Troisième époque de l'histoire du parti politique, lorsqu'après ses indécisions il se rallie à Henri IV et triomphe à Ivry et dans la ménippée.

Mouvement général qui porte tout ce parti, après la victoire, en 1594, à prendre la plume : — Mémoires d'état de Chiverny, Villeroy, Nevers etc. — Lettres de Pasquier, Duperron, d'Ossat. — Recueil de Jean de Serres, Palma Cayet, Mathieu. — histoire de J. A. de Thou, où le siècle se résume.

Impartialité de cet historien, son caractère distinctif. Elle ressort par le contraste de l'insouciance morale de Brantôme, et de la violence catholique de Montluc, les deux peintres les plus remarquables de cette époque. Impudente ingénuité du premier, ardeur militaire du second.

Science, vertu, dignité des membres de la magistrature, à laquelle appartenait le président de Thou ; pénétration, netteté, régularité qu'ils tiennent de leurs habitudes de palais. De là les mérites principaux de cette histoire, savante, impartiale, judicieuse, claire, ordonnée, grande, d'un développement

A 13 r°

majestueux, qui remplace nos confuses et souvent grossières chroniques. Vices de composition et de style qui la dépar[e] mélange de l'histoire universelle et de l'histoire particulière, e[x]position trop souvent interrompue par égard pour l'ordre ch[ro]nologique, traduction latine, obscure et même infidèle, n[on] seulement des noms, des dates, des détails matériels du récit, m[ais] des usages et des mœurs. — dévouement courageux de de Thou à la tâche historique, rapproché de l'insouciance ou la prudence égoïste de Montaigne, qui se réfugie dans l'obs[erva]tion morale.

Eloquence,

militaire, politique, judiciaire, religieuse etc

De deux sortes d'éloquence, l'une naturelle, l'autre régl[ée] par l'art; de leurs conditions d'existence et des temps qui les [pro]duisent: pourquoi le 16e siècle, qui a possédé la 1ère a manqué de la 2e? Penchant malheureux des orateur[s] de cet âge pour la méthode scholastique, l'emphase, les or[ne]mens affectés, l'abus de l'érudition: naïveté familière de l[a] langue et du génie français, encore peu capables de s'élever [au] sérieux ou de s'y maintenir.

Que Henri IV a été l'homme le plus naturellement éloquent de son époque. Ce qui l'a garanti des défauts oratoires de ses contemporains, ce qui l'a préparé à l'élo[quence]. Usage perpétuel qu'il en a fait. Caractère de sa parole, ses mots militaires, ses discours politiques, ses lettres, sa conv[er]sation qu'on ne peut commenter ni traduire et qu[i]

également altéré le latin de de Thou et les vers de Voltaire.

Eloquence de tous les hommes d'action de ce temps, dont les mots conservés par la tradition, les lettres, les ~~[illegible]~~ mémoires, les pamphlets portent le témoignage.

Préoccupation des magistrats du XVIe siècle pour l'antiquité, qui donne à la fois de la dignité à leur conduite, du pédantisme à leur style, et ne les laisse arriver à l'éloquence que lorsqu'ils n'y prétendent pas officiellement. tels se montrent Achille de Harlay et beaucoup d'autres; L'hopital lui même, dont une érudition déplacée gâte quelquefois la familiarité énergique. Beaux traits de cette éloquence qui ne pouvait manquer à tant de vertu publique. — Elle ne se montre pas seulement dans ses discours, mais dans ses poësies latines, ce grave délassement de ses travaux, cette sincère et noble expression d'une âme antique. Mélange de hautes pensées et de grâces familières qui les caractérise, comme les mœurs de leur auteur. aisance que les écrivains et les orateurs de ce temps, contraints dans l'usage de la langue vulgaire, retrouvaient en se servant du latin, leur langue naturelle.

L'emphase et l'abus de l'érudition, qui déparent l'éloquence politique d'alors, sont bien plus sensibles encore dans l'éloquence judiciaire, à cause de la moindre importance des sujets; sauf cependant les célèbres affaires, où plaidèrent contre les Jésuites, en 1562 et 1594, Et. Pasquier et Arnauld. Longue durée de ces défauts, dont témoignent longtemps après, nombre d'anecdotes et la comédie des plaideurs. Exceptions en faveur d'Et.

14v

Pasquier, qui a signalé ce mauvais goût, de P. Pi[...]
qui l'a évité, de Mangot, Despeisses et Antoine Duva[l]
qui dans les premières années du XVII^e siècle en commen[cèrent]
la réforme. Détails biographiques sur ces personnages ; [...]
du dernier, dans ses discours, ses traductions, ses ouvrag[es]
didactiques, pour dénouer, comme il l'a dit, la lan[gue]
française encore en enfance.

L'Éloquence religieuse, s'adressant à la foule, recevait [...]
de l'ignorance et de la grossièreté des mœurs un caract[ère de]
trivialité, de bouffonnerie et d'obscénité, qui n'est pas [seule-]
-ment attesté par les plaisanteries de la réforme ou [de]
l'incrédulité, mais par des autorités moins suspectes. [Ces]
défauts s'ajoutaient encore dans la chaire, aux r[affine-]
-ments du mauvais goût, et au pédantisme de l'ar[gu-]
-mentation scholastique, alors en usage dans quelque [genre]
d'éloquence que ce fut.

Analogie des sermons de ce temps avec les mystères, a[nalogie]
naturelle, puisque les uns et les autres s'adressaient au [même]
public et dans une intention commune. C'est, des [deux]
parts, une paraphrase grossièrement romanesque [et]
involontairement bouffonne, une tradition, en mœurs [et]
langue contemporaine de l'écriture.

Ces sermons, prononcés très vraisemblablement en
langue vulgaire ne nous sont connus, sauf quel[ques]
exceptions, que par des espèces de résumés, en [un]
latin macaronique, dont s'est depuis emparée [la]
satire bouffonne. Usage qu'on pouvait faire de [ces]
vieux monumens pour recueillir quelques uns des p[lus]
anciens idiotismes de notre langue.

Cette singulière éloquence n'était pas particulière à la France, témoins l'Italien Barletti et les prédicateurs allemands, qui, à une époque plus récente, ont servi de modèle au capucin du Wallstein. Elle n'était pas non plus bornée à quelques prescheurs de bas étage, c'était celle des principaux orateurs de la chaire, et dans les occasions les plus solennelles, comme par exemple au concile de Trente.

Revue des plus célèbres; Olivier Maillard; Michel Menot, Jean Raulin, etc. jusqu'à André Boullenger qui les continue dans le XVII^e siècle. Mention de quelques beaux traits de liberté apostolique + et d'énergique familiarité.

Le Calvinisme ramène l'éloquence religieuse à un goût plus raisonnable et plus sévère. — Prédication et controverse de Calvin; mérite de son style, loué par Bossuet et dont l'influence sur le développement de la langue a été remarquée, entr'autres par Et. Pasquier et Patru: son institution chrétienne (1535) antérieure aux ouvrages d'Amyot. — La chaire catholique malgré quelques éclats d'éloquence au colloque de Poissy, persiste dans ses défauts, encore accrus par les passions forcenées de la Ligue. Pour la pureté, la clarté du style, l'avantage, de l'aveu des catholiques, reste aux réformés, jusqu'à Duperron, qui rétablit l'égalité. Sous Henri IV et sous Louis XIII, se forme une école d'orateurs chrétiens, d'un goût plus pur, remarquable par l'onction, comme François de Sales et Fenouillet, ou par des prétentions à l'élégance et à la noblesse du style, comme Coëffeteau, Godeau, les deux Lingendes, Fromentières, etc. Travail de style, qui leur est commun; emprunts

15r

qu'ils se font entre eux, et qui amènent jusqu'à Fléchier quelques traits de l'évêque Arigondes.

L'éloquence du panégyrique est fort cultivée dans le XVIe s. elle ne manque à la gloire d'aucun grand, d'aucun prince bon ou mauvais, et supplée à la vérité par le pédantisme l'emphase. Parmi de ces éloges, parmi lesquels le nom Duperron fait distinguer ceux de Ronsard et de Ma Stuart, et quelquefois une émotion vraie et des traits pathétiques dans les discours destinés à célébrer le règne de Henri IV ou à déplorer sa perte.

Jurisprudence

Economie politique. agronomie.

Elle date pour l'Europe moderne du XIIe siècle, et a pour objet le droit romain, qui, d'une existence de fait parmi les institutions barbares et chrétiennes, passe, vers cette époque, à l'état de science sociale, à une domination intellectuelle.

Besoins nouveaux, nés de l'activité du commerce et du mouvement des constitutions démocratiques, qui favorisent en Italie ce renouvellement scientifique, déjà aidé par l'abondance des manuscrits et la curiosité qu'ils sollicitent.

Irnerius ou Verner, fondateur de l'école des glossateurs, interprètes ignorans, mais non dénués de sagacité, dont les explications multipliées et diverses sont résumées et rangées, au XIIIe siècle, par Accurse, dans la glossa ordinaria. —

Commentaires plus étendus au XIVe siècle par Bartole et Balde, son élève et son contradicteur.

Direction philologique donnée, dans le XVe siècle, à l'étude du droit par la renaissance des lettres antiques. Travaux d'Ange Politien sur quelques textes.

Au XVIe siècle, la science du droit passe d'Italie en France, et, jusqu'alors pratique dans les ordonnances des rois et les écrits des jurisconsultes, elle y devient théorique, par les leçons érudites et d'un succès populaire et puissant de l'Italien Alciat.

Quinze ans après, malgré l'opposition des disciples de Bartole, Cujas, s'aidant des secours de la littérature et de la philologie, fonde en France, avec grand éclat, l'école historique du droit, qui, distinguant ce que les compilations ont confondu, restitue, selon l'ordre chronologique, les divers jurisconsultes romains, et la variété de leurs systèmes.

À côté de Cujas, Hugues Doneau, plus porté à systématiser enseigne dogmatiquement, dans un style sévère, mais d'une latinité moins pure et moins brillante que celle de Cujas, le droit romain.

Nombreux disciples, sortis de ces deux écoles, et parmi lesquels on peut citer, comme plus célèbres, Budé et le président Brisson.

Le droit français trouve à son tour un interprète de Dumoulin. Importance des opinions de ce jurisconsulte au milieu des débats religieux et politiques de ce temps; son hésitation ou son impartialité entre les systèmes et les partis, en même temps son ardeur à combattre toutes leurs exagérations, lui attirent des persécutions fort diverses, qui le condamnent à une vie errante.

Nombreux praticiens qui écrivent sur le droit français et dont la liste comprend les noms les plus célèbres de la docte autant qu'intègre magistrature de ce temps. Mention plus spéciale de quelques élèves de Cujas, qui renouvelle à la fois l'école et le barreau; Loysel, P. Pithou, célèb. Et. Pasquier, Arn. Duferrier etc.

17v

La science du droit se traduit en législation dans les édits l'hopital, qui en même temps développe avec hardiesse dans ses écrits ce qu'il ne peut faire accepter à la pratique.

La philosophie du droit est aussi représentée à cette époque La Boëtie, et surtout par Bodin, qui ouvre après Th. Mo et avec Machiavel, par son traité de la république, l'hist de la science politique en Europe. Vigueur de sa raison, quel -fois altérée par des superstitions bisarres, incertitude de sa -de, procédant tantôt à priori, tantôt par l'observation. Son esprit de système en jurisprudence le sépare de l'école analytique et historique de Cujas.

Barthelemy de Laffemas, par plusieurs ouvrages d'écono politique, suggère des idées utiles au gouvernement de henri

Olivier de Serres, par son théâtre d'agriculture ou mén des champs, fruit de sa retraite pendant les guerres civiles, -pression naïve, quelquefois pittoresque et éloquente de son exp agricole, n'entre pas moins dans les vues réparatrices du pr et surtout de son ministre Sully, grand partisan et protec exclusif du labourage.

Philosophie - Morale.

La Scholastique du moyen âge est attaquée à la fois, en Ita par les Platoniciens de Florence, en allemagne par Mela en france par Ramus, (la Ramée).

Comment ce précurseur de la réforme philosophique en vi s'apercevoir de l'inutilité de la logique artificielle, et refit l'i -ment de la connaissance, avant qu'on tentât de refaire connaissance elle même. Audace, persévérance de son esp novateur, qui s'exerce sur toutes choses, l'enseignement mathématiques, de l'éloquence, de la grammaire, grecque française, le plan d'études de l'université, le pousse à l

-tion du Calvinisme, et lui suscitant de la part du pédantisme et de l'intolérance de continuelles persécutions le conduit enfin à une mort cruelle, lors de la St Barthélemy.

Montaigne, autre réformateur, introduit le doute dans la philosophie et émancipe la morale. comment son éducation, son humeur, le tour de son esprit, et les malheurs publics contribuèrent à le renfermer dans le rôle d'observateur. — Double caractère de son observation, portant à la fois sur les diversités et l'unité de la nature humaine, s'appuyant de sa vaste lecture, et de son expérience personnelle. De son égoïsme, tout philosophique, tout politique, mais qui ne s'étendait pas aux relations domestiques et privées. De son scepticisme qui exceptait du doute certaines choses, et par prudence, à ce qu'on croit, en ménageait d'autres: grande incertitude où nous laissent du reste, au sujet de sa conviction religieuse, sa conduite chrétienne et la hardiesse sceptique de ses écrits. Morale usuelle, pratique, plutôt que sévère et haute. — variété de son livre; incohérence, désordre le plus souvent involontaires, mais quelque fois aussi prémédités. originalité de son style, dont l'étude trouvera mieux sa place dans le tableau général de la marche et des progrès de notre langue au XVI^e siècle.

L'amitié de Montaigne pour La Boëtie ne permet pas de séparer de l'auteur des <u>essais</u> celui de la <u>servitude volontaire</u>. Raison et talents précoces, célébri-

17 v°

-té posthume de cet écrivain. hardiesse de ses attaqu[es]
contre l'ordre social des modernes, qui contraste avec la n[...]
de son ami. gravité et précision de son style.

Charron, également ami et disciple de Montaigne
expose les principes sceptiques de son maître, sous une f[...]
dogmatique, et attire par là au traité de la Sagesse
attaques et des persécutions, que le prudent laisser-aller [...]
essais avait évitées. — Comme Montaigne, Char[ron]
semble avoir voulu faire la part de l'orthodoxie dans [...]
livre des trois vérités. Pureté et correction du style, qui [...]
rapproche, ainsi que La Boëtie, de la langue du XVII^e si[ècle]
comme il sera remarqué plus loin.

Travaux d'érudition. traductions.

Comment l'érudition s'est-elle trouvée mêlée à toutes les
productions du XVI^e siècle? — Causes principales, qui, d[ès le]
XIV^e et le XV^e lui ont donné l'essor: savoir: — le zèle [d'un]
certain nombre de savants, Pétrarque, le Pogge, et au[tres]
à rechercher, à produire, à imiter les monumens des [litté-]
-tures antiques; leur multiplication, leur rapide pro[paga-]
-tion dans notre occident, par suite de la prise de C.P. [en]
1453, et de la découverte de l'imprimerie vers la [même]
époque. Coïncidence de ces deux évènemens; action co[mmu-]
-ne de la Science et de la typographie; double part, [qui]
revient, dans ce mouvement, à deux familles [de]
doctes imprimeurs, en Italie les Alde et chez nous

Estienne. — Détails biographiques sur quelques uns de ces derniers.

Renouvellement des études en france. histoire et constitution de l'université de Paris. Etat de son enseignement à diverses époques; avant le XIIe siècle; aux XIIIe, XIVe, XVe: prédominance, de plus en plus exclusive, de la théologie, du droit canonique, et de la scholastique: déclin progressif des lettres; abandon des modèles antiques; corruption de la langue latine; oubli de la langue grecque. Efforts tentés, vers la fin du XIVe siècle et le milieu du XVe par quelques professeurs nationaux et étrangers, pour restaurer l'enseignement littéraire.

Etablissement, en 1530, des professeurs royaux et du collège de france, provoqué par quelques savans de l'intimité de françois Ier, et principalement par Budé. — Notice sur la vie et les travaux de cet érudit. — Etablissement de ce genre, vers la même époque, en Italie et aux pays bas; essais, d'une date antérieure en france. — Obstacles, de divers genres, que rencontra avant et depuis sa création, le nouveau collège: fondations successives qui le complétèrent et auxquelles eut part, par un acte remarquable de libéralité, un de ses professeurs, Ramus. hommes distingués, qui y furent successivement admis, et parmi lesquels il était de notre sujet de remarquer particulièrement, avec Ramus, Turnèbe, Lambin, Passerat. Succès de cet enseignement, quelquefois compromis par une transmission abusive des chaires: querelle, à ce sujet, entre Ramus et Charpentier.

Déclin des études dans les établissemens de l'université de paris et au collège royal, lors des troubles civils. — Prétentions rivales des Jésuites, soutenues et repoussées, pendant tout le cours de ce siècle, avec une persévérance égale, et que favorise cette décadence. — Statuts de 1598, rédigés principalement

18v

par J. A. de Thou, en qui, favorables au progrès des ét[udes] grecques et latines, n'admettent point encore dans l'enseig[ne]-ment la langue et la littérature françaises.

De quelques savans, qui n'ont pu trouver place da[ns] ce tableau, tels que les deux Scaliger et Casaubon. [H]istoire de la secte des Cicéroniens ; son purisme, [poussé] jusqu'au ridicule, par Bembo, Longueil et autres, [a] pour principal adversaire Erasme, qui porte dans [ce] débat littéraire le même genre d'impartialit[é] moqueuse que dans la lutte du catholicisme et de la réfo[rme] mais peut-être aussi certains ressentimens d'amour propr[e]. Son dialogue du Cicéronien, vivement et outrageusem[ent] réfuté par J. C. Scaliger et Et. Dolet et dans lequel i[l se] laisse emporter lui même à quelque excès, même co[ntre] Cicéron. Ouvrages élégants de Muret, dictionnaire crit[ique] de Robert Etienne qui ramènent, par l'exemple et [la] théorie, l'usage de la langue latine, à des règles [un peu] exclusives, et en même temps concourent à en écar[ter] le néologisme et la confusion des divers âges de la la[tini]-té. — Les perfectionnemens du style dans une langue [savante] réagissent heureusement sur la langue vulgaire : les mêmes [hommes] s'occupent à la fois de restituer l'une et de régler l'autre et ce [double] travail a pour principal instrument la traduction du gr[ec] en latin, du grec et du latin, en français.

Dolet, dans un court traité écrit en 1540, recommand[e] déjà ce mélange de fidélité et d'indépendance si tardivem[ent] et si rarement atteint par nos traducteurs. — Pasquier, [à] cette époque démêle aussi fort bien l'imperfection relative [et] nécessaire de la traduction, et devance la plupart d[...]

objections élevées depuis contre ce genre de travail. Il donne en même temps, dans ses lettres, des détails curieux sur nos plus anciennes traductions, particulièrement sur celles de Nicole Oresme sous Charles V, et montre comment les changemens de la langue, qui ont épargné certains ouvrages originaux, ont dû anéantir ceux-ci, en les rendant inutiles. — Tous deux, et une multitude d'autres s'appliquent à traduire. parmi ceux qui y réussissent le mieux, il faut distinguer Dupinet, J. Colin, Claude gruget, Millet, Blaise de Vigenere etc mais avant tous et hors de ligne, Amyot, dont l'étude appartient plus spécialement à l'histoire de la marche et des progrès de la langue en ce siècle.

Marche et progrès de la langue.

Ses caractères originels et permanents de netteté, de clarté de naïveté conteuse, de vivacité folâtre et maligne. — Sa longue instabilité. — Influences diverses qui ont agi sur elle au XVIe siècle et ont permis à la prose, moins façonnée par l'imitation, plus mêlée aux intérêts de la vie active, un libre développement que n'a pas eu la poésie.

La prose française est représentée, à la fin du XVe siècle par le style grave, simple, spirituel mais nud de Philippe de Comines; au commencement du XVIe, par le tour plus périodique et plus élégant de Claude de Seyssel, par la regularité plus grammaticale, les grâces plus érudites de Jean Lemaire de Belges. — Détails sur les ouvrages de ces deux derniers écrivains.

L'imitation espagnole donne à notre prose, dans l'Amadis d'Herberay des Essarts, une solennité pompeuse, une abondance périodique, une élégance fleurie, qui lui étaient encore inconnues. Vogue de ce roman, attestée par les alarmes et les censures du clergé, et secondée par les inclinations chevaleresques de

19 v° françois Ier et de la cour.

Mais c'est surtout dans l'action que se développe à cette époque [la] prose française. appliquée aux relations d'une cour élégante, el[le] se polit et s'élève; aux transactions sociales, (par ordonnance [de] presse, en 1539) elle acquiert de la propriété; à la controvers[e] par Calvin, à la polémique des partis, par tous les hommes public[s du] temps, elle gagne sans cesse en précision, en rapidité, en véhé[mence].

Trois classes de savans et d'écrivains travaillent à régularis[er] ce mouvement:

1°. Les grammairiens. travaux successifs des Geoffroy Tor[y], Palsgrave, Sylvius (Dubois) Florimond, Et. Dolet, Mei[gret], Robert Estienne; Ramus, qui rédigent en lois les procédés [de] l'usage général, ou les heureuses rencontres de la pratique individuel, et font eux-mêmes prévaloir, parmi beaucou[p] d'autres qu'ils proposent, quelques heureuses innovations.

2°. Les traducteurs. leur grand nombre en ce siècle; leurs [idées] sur l'art de traduire; leur influence sur le développement [de] la langue. d'Amyot. Détails sur sa vie et ses ouvrages[.] Eloges remarquables de son style. sa pureté, sa douceur, sa gr[âce] un peu diffuse. Naïveté qu'il a prêtée à Plutarque et à Long[us.] S'il conserve dans la traduction son génie naturel, il n'y ma[in]tient pas moins le caractère de notre langue, en même temps qu'il l'enrichit, par ce commerce avec l'antiquité, de [mots] et de tours nouveaux, et qu'il mêle heureusement à l'or[dre] logique et analytique de notre construction quelque chose de l[a] synthèse animée des phrases grecque et latine.

3°. Les critiques. Sous ce mot on peut comprendre quelques ho[mmes] érudits et spirituels, qui s'appliquent à démêler les origin[es] et le génie de notre langue, à constater ses progrès, à la ret[enir] et à la pousser dans ses voies, à défendre son intégri[té]

contre l'imitation indiscrète des langues anciennes et étrangères.
A leur tête est Rabelais qui la sert à la fois et par les mérites variés de son style, et par ses railleries contre ceux qui parlent français en latin, et latin en français. Il n'a pas toutefois le crédit d'arrêter dans ses premiers progrès le grécisme de l'école de Ronsard.

Henri Estienne, avec bon sens, esprit, dans un style net et animé, prend à son tour la défense du français contre le jargon italien dont nos rapports militaires et politiques avec l'Italie avaient amené la vogue. Dans une suite d'ouvrages publiés à diverses époques, (1569 - 1579), ses traités de la conformité du français et du grec, de la précellence de la langue française, ses dialogues du nouveau français italianisé et autrement déguisé entre les courtisans de ce temps, il pose les règles d'une imitation judicieuse, et relève en même temps la richesse naturelle de notre langue et les divers avantages qui doivent en rendre et en rendent déjà l'usage universel.

Un troisième défenseur de la langue est Etienne Pasquier. Sa vie, ses travaux, ses ouvrages; analyse de la partie littéraire de ses recherches et de ses lettres. Il est d'accord avec Henri Estienne, qu'il ne cite nulle part, sur l'aptitude de notre langue à toutes sortes de sujets, sur la convenance de l'employer en tous de préférence à la langue latine, sur la nécessité de maintenir intacte sa pureté, en n'empruntant des langues anciennes et étrangères qu'en cas de besoin et avec retenue, en cherchant surtout les moyens de renouvellement en elle même, dans ses vieux mots, ses vieux tours, la variété de ses dialectes, le divers langage des professions, métiers, conditions, etc. dans les ressources infinies du style figuré. — Il paraît faire

202

consister la véritable richesse des langues, moins dans l'abon[dance] de leur vocabulaire, dans leur facilité de composition ver[bale] que dans l'art d'employer les mots, dans la culture intelle[ctuelle] des nations, leur vivacité d'imagination, le génie de leur[s] écrivains.

Cette influence particulière du génie des écrivains sur le dév[elop]pement des langues est manifestée au XVIe siècle, non seule[ment] dans le style si original du traducteur Amyot, mais [dans] celui du philosophe Montaigne, qui maintient, malgré [sa] perpétuelle imitation, l'indépendance la plus compl[ète] de pensée et de langage. De là cette variété de tons, q[ue] atteste la diversité de ses modèles, et ce tour qui n'est qu'à lui et que tous les critiques désignent par le mot d'énergie; [de] là cet emploi hardi qui renouvelle les mots et les tours, [les] multiplie, et ajoute à la richesse de la langue celle de l'im[agi]nation de l'écrivain.

D'autres écrivains enrichissent de même la langue pa[r] l'individualité de leur style; mais ils visent plutôt à l'a[bon]dance et à l'énergie qu'à la régularité et à la clarté. Par un contraste qui se retrouve plus ou moins chez tou[s] en même temps que les mots et les tours dont ils se ser[vent] sont vifs et spirituels, leur phrase reste souvent obscure, [dif]fuse et traînante.

On peut sous ce rapport les ranger en 2 écoles distin[ctes] celles d'au delà et d'en deça de la Loire, du midi et du [nord] l'école gasconne et l'école du vieux langage français, [des] patois Wallon et Picard ayant pour principaux re[pré]sentans, l'une Montaigne, l'autre Amyot.

Cette distinction se trouve déjà établie par Etienne Pasquier, qui, dans l'école gasconne, remarque particulièrement, après Montaigne, Montluc, dont il loue parfaitement le style soldatesque et fanfaron, plein d'une vivacité hardie et négligée.

L'allure du style d'Amyot est plus unie; Marguerite de Valois ajoute à sa naïveté la finesse et la grâce, le Cal d'Ossat la précision.

Progrès de régularité, de correction, de convenance, de noblesse, fort sensibles dans tous les genres de productions, et qui ne sont pas sans rapport avec ceux de l'ordre social lui même. Les uns, comme les autres, marquent le passage du XVIe au XVIIe siècle, et les premières années de ce dernier forment une époque littéraire indécise, toute de transition, qu'il importe de caractériser d'abord.

XVIIe siècle.

Formation et commencemens du style soutenu.

Un fait surtout marque le passage du XVIe au XVIIe siècle; la séparation de la langue commune à tous en deux langues distinctes, l'une pour l'usage familier, l'autre pour le service de l'éloquence et de la poësie.

Cette séparation, fort tardivement établie, se maintient sévère-ment et se marque de plus en plus, jusqu'à ce que, de nos jours, par fatigue d'un style devenu, à force de dignité, vague, froid, tendu, monotone, on s'en affranchisse progressivement, qu'on en conteste l'utilité, la légitimité, et généralement celles des formes oratoires et poëtiques.

Ces formes ne sont cependant pas moins données par la nature que l'éloquence et la poësie elles mêmes, elles existent partout au même titre, et leur réunion dans le drame de certaines

21 v°

littératures, mêlé de prose, de vers de toutes sortes, de langage familier, de style soutenu, les montre comme l'expression spécia et nécessaire, de divers ordres de sentimens et d'idées.

Toutefois si cette séparation se produit naturellement et inévit-ment chez tous les peuples, c'est avec des différences qui résu des variétés de leur génie et de leur constitution sociale.

Comment, à Athènes, une grande sensibilité d'organes, une gr vivacité d'imagination séparèrent de bonne heure, et toujours, profondément la poësie et la prose. Comment au contraire l'ég démocratique, et par suite une certaine communauté de culture -lectuelle tendit à y rapprocher, à y confondre le style noble et langage familier.

Qu'il en fut tout autrement à Rome, où, par des raisons oppos la prose demeura plus voisine de la poësie, et la langue orato plus distincte de l'usage ordinaire.

Que chez nous, au moyen âge, et pendant les XV^e^ et XVI^e^ siè une égale grossièreté, une égale ignorance supprimèrent la différence entre le noble et le familier, et presque entre la poë et la prose. que notre langue et notre littérature n'atteignirent longtems qu'aux sujets folâtres, et ne s'élevèrent qu'acci-tellement et par intervalles très courts, au sérieux.

Qu'il y eut cependant alors, pour une classe plus éclairé certaines matières plus hautes, une langue à part, le lati

Qu'ensuite la nécessité reconnue d'un vocabulaire d'élite, une défiance injuste des ressources de notre vulgaire, amena l'introduction d'une langue factice, composée sur le patro de l'antiquité, et qui passa, parce qu'elle s'était trop sépar de l'usage, et que ses fondateurs, dénués de génie, n'avaient pu ni se regagner par le gout, ni lui imposer par l'inventio

Qu'enfin on s'avisa de penser que cette langue qu'on d

·chait était contenue dans la nôtre, qu'il s'agissait seulement de la séparer.

Travail universel pour la découverte de cette langue nouvelle, achevé par la réforme de Malherbe et l'établissement de la monarchie et d'une cour.

Mélange d'emphase et de trivialité, qui, chez certains auteurs, marque le passage du style familier au style noble. Exemple remarquable qu'en offre ~~P. M~~ l'historien P. Mathieu. — détails sur la vie et les ouvrages de cet écrivain.

École Poëtique de Malherbe.

A la différence de Regnier qui réforma, sans le vouloir, sans le savoir, notre vieille poësie, et dont l'originalité ne pouvait se transmettre, Malherbe entreprend sciemment de renouveler l'art des vers, et ses innovations, qui ont toutes pour objet les formes de la versification et du style, passent naturellement à d'autres.

Témoignages contemporains, qui nous montrent, à la lettre, Malherbe tenant école de langage et de poësie. — Ses principaux disciples Maynard et Racan; sa préférence pour la facture sévère et savante du premier.

Vie de Maynard. Elle se réfléchit dans ses ouvrages, *sonnets*, *épigrammes*, *odes*, expression continue et monotone des mécomptes de l'ambition, du découragement littéraire, d'une modération forcée. Dans quelques morceaux seulement cette inspiration triste et stérile se produit en saillies caustiques, en développemens mélancoliques et graves. Le reste n'est qu'un travail de style, très remarquable par la forme, nette, précise, facile, élégante, harmonieuse, spirituelle, mais auquel manque

22 v°

, né

l'invention. – Son goût pour la clarté et ses procédés pour l'obte[nir]
– Obstination singulière, chez un écrivain si attaché aux règles, [à ne]
composer que des sonnets irréguliers. – Revue et examen de sont[s]
témoignages curieux qu'on y trouve sur la littérature contempor[aine]

Racan, Segrais, Godeau et autres, qui perpétuent l'école d[e]
Malherbe, ne sont, comme Maynard, selon le pronostic du maî[tre]
que d'habiles ouvriers de paroles, mais d'un goût moins sév[ère]
d'un style moins pur, et qui, par négligence et relâchement, co[n]
-tribuèrent pour leur part à rendre nécessaire l'intervention [d'un]
nouveau réformateur, Despréaux.

Liaison touchante de Malherbe et de Racan, attestée par [un]
passage des mémoires de ce dernier (sur la vie de Malherbe), [et des]
vers qu'on a tirés de Lafontaine. Comment elle prit naissa[nce]
Vie de Racan. Vieillesse heureuse et honorée. Hommages de Boil[eau]
et plus tard souvenir de Voltaire et citations remarquables qui l[a]
justifient. Qualités de la poésie de Racan; mélancolie douce, [et]
négligence aimable: défauts qui s'y mêlent, même dans ses p[ièces]
les plus heureuses, par exemple ses Stances sur la retraite; expr[ession]
trop souvent abstraite, vague, sans couleur, sans variété, sans
progression. Faiblesse de ses odes sacrées, aujourd'hui complète[ment]
oubliées. Mauvais goût de ses bergeries, citées encore quelquefoi[s]
Caractère de cette pastorale, imbroglio vulgaire et monotone, [qui]
n'offre, à part un petit nombre de morceaux, que des mo[eurs]
factices et de toutes dates, des sentimens affectés et subti[ls]
un style incorrect et languissant. – Que ce mauvais g[oût]
n'est pas particulier à Racan, qu'il se retrouvera dans l[es]
églogues de Segrais, et que chez l'un comme chez l'autre, [il]
se rapporte aux idées du temps sur ce genre d'ouvrages et n[...]

à la même origine.

Ségrais. Sa vie, ses ouvrages. Éloges de Boileau ; sévérité de Voltaire. Compatriote de Malherbe, il s'avoue souvent son disciple, et justifie quelquefois ce titre par le mérite d'une versification assez pure et d'un style agréable. Examen de ses eglogues. Comme les bergeries de Racan, elles sont modelées sur l'Astrée, et par ce roman, si fort en vogue alors, se rattachent à la pastorale espagnole et italienne. Théorie de ce faux genre naïvement exposée dans la préface de d'Urfé, et fidèlement reproduite dans celles de Ségrais. Il la corrige un peu dans la pratique par l'imitation de Virgile, en même temps que par elle il altère cet original si pur. Exemples de ce compromis entre le raffinement romanesque et la simplicité bucolique, qui y périt presqu'entièrement, et dont au reste l'élégance sociale du temps n'inspirait pas plus le gout, que l'état misérable des campagnes n'en offrait le modèle. — La naïveté du XVI^e siècle avait rapproché davantage des poëtes bucoliques Ronsard, Vauquelin de la Fresnaye etc sinon de l'élégance champêtre de Virgile, du moins de l'aimable rusticité de Théocrite, et c'est à cette naïveté que récemment revint André Chénier pour nous rendre ou nous donner l'églogue.

Godeau. détails sur sa vie et ses ouvrages. Ses poësies ne sont que des amplifications faciles, mais sans suite, prolixes, languissantes où brillent par intervalles quelques traits heureux. Habert (Philippe). — plusieurs poëtes de ce nom au XVI^e et au XVII^e siècle. — Sévérité de versification et de style, qui étonne avant Boileau.

Toute cette école, dénuée d'inspiration, d'invention, uniquement adonnée au soin des mots, était impuissante pour créer. Son travail stérile en œuvres ne fut profitable qu'à la langue qu'il polit pour le service des génies originaux.

23 r.

École de prose à la même époque.

Elle eut aussi pour chef Malherbe, qui, par une exception néa-ment fort rare, excella en son temps, dans l'un et l'autre langage dont les traductions, peu fidèles, mais écrites avec soin, et du style q[ui] recommande ses poësies, offrirent, selon son intention, des mod[èles] aux prosateurs. — Ses lettres. Classification qu'en a faite Ra[can] selon le degré de négligence ou de travail qui s'y aperçoit. — 1°. Lettres familières; curieuses pour les faits, plus simples qu'on n'avait coutume alors, rarement agréables, souvent médiocres sèches, qu'il a eu pourtant l'intention de polir et de publier 2°. Lettres à moitié travaillées, indigestes, dures, sans ch[...] 3°. Lettres amenées par le travail à ce qui semblait alors [la] perfection de l'éloquence, telles que sa consolation à la prin[cesse] de Conti. Ces morceaux encore mêlés çà et là, de quelques trivialités, de quelques embarras de construction, mais général[ement] écrits avec précision, énergie, noblesse, ne sont que de[s] déclamations, où le soin du style paraît trop, qui n'ont le libre mouvement du XVIe siècle, ni l'élégante aisance [du] siècle de Louis XIV; bien loin surtout de l'élévation sans [...] qu'à la même époque Henri IV mettait dans sa correspondan[ce] ce que rapporte Racan du sentiment de Malherbe sur les nombres oratoires; confusion de la poésie et de la prose que l[ui] reprochait Balzac.

Écrits en prose des poëtes, élèves de Malherbe; Maynard, Segrais, Godeau. progrès de pureté et d'élégance, sinon d'éloq[uence] et de goût.

Balzac est le véritable réformateur de notre prose. — Sa[...] son caractère; ses ouvrages. ~~...~~ enthousiasme de ses contemp[o]-rains; violence de ses critiques: comment son admission à [l'Aca]-démie française termina sa suprématie littéraire. — jugements portés sur son talent et en particulier de la pr[ose]

très estimable de l'abbé Cassaigne. — Revue des défauts et des qualités du Style de Balzac; qu'il ajoute principalement aux mérites que réunissait déjà notre prose la variété des tours et le nombre; ses progrès sensibles, d'ouvrage en ouvrage, pour l'aisance et la simplicité. — Revue des productions de Balzac. Prétention oratoire et revue de ses lettres, dont il se fatigue, et se délasse par une correspondance familière, plus réelle, plus naturelle, et de quelqu' intérêt pour l'histoire littéraire. Mention de ses lettres Latines, d'un Style encore trop pompeux, mais pur; de ses vers latins, peut-être plus faciles et fort admirés alors. — idée de ses traités, le Prince, l'Aristippe, le Socrate chrétien; de sa Satyre le Barbon. Abus de l'amplification, défaut d'ensemble et de plan qui déparent ces ouvrages et en rendent l'analyse impossible. Que l'auteur ne réussit guères à emprunter aux anciens la forme dramatique qu'ils savent si bien accorder dans leurs traités avec la méthode de l'exposition didactique; qu'il est plus heureux dans les nombreux emprunts de détail qu'il leur fait; surtout qu'il sait, comme eux, et à leur exemple, moraliser sans apprêt. — beautés saillantes de Style par lesquelles il annonce l'ère, déjà voisine, des Pascal et des Bossuet.

D'Ablancourt. Sa vie, son caractère aimable, sa science variée, ses ouvrages, consistant presqu'uniquement en traductions fort nombreuses. De leur infidélité avouée et volontaire; d'une autre qui l'est moins: que c'étaient œuvres de Style, faciles, élégantes, et très estimées des contemporains.

Vaugelas. il naît en Savoie, et a pour école une sorte d'académie française, instituée en ce pays quelques années avant la nôtre, détails sur sa vie, et ses qualités sociables, dont rendent témoignage même ses ouvrages de grammaire. Ses travaux pour le perfectionnement de notre langue, à l'académie et dans le livre des remarques. Analyse donnée par lui même de ce livre

240

un peu confus. Ses idées sur l'usage, l'analogie. il ne par[...] pas accorder assez à une règle supérieure, la logique, et [...] ce qui dérange quelquefois les règles, le besoin du sens et [...] fantaisie des écrivains. Il pèche par une dévotion supersti[...] à la grammaire, assez commune et assez naturelle dans [...] temps où elle se fixait. — Sa traduction de Q. Cur[...] long travail raillé par Voiture, plusieurs fois recommencé [...] des modèles divers, et publié après lui sous une double fo[...] Eloges mérités de Balzac. Elegance continue bien rema[rqua]ble dix ans avant les provinciales. — Que le peu d'habil[eté] de ces trois derniers écrivains, dans la versification, atte[ste] une séparation plus prononcée entre les vers et la pro[se] et les progrès de celle-ci vers une forme plus distincte [...] plus stable.

Le soin du style, trop exclusif, trop apparent chez les écriv[ains] de ce temps, où se formait la langue oratoire, se fait aperce[voir] même chez ceux, que le mouvement et les intérêts de la vi[e] auraient dû préserver de cette affectation, chez les orateurs [du] barreau. — A l'érudition un peu inculte, dont ils s'étaien[t pi]qués dans le XVIe siècle, se mêle au commencement [du] XVIIe, la politesse académique. — de Lemaître, représen[tant] éloquent de l'ancienne manière, qui se complait, et qu'on [admi]re alors, précisément dans ce qui a paru depuis le vice cap[ital de] ses discours, si pleins d'ailleurs de mouvement, de passion, [...] semés de si beaux traits. Extraits de son plus célèbre plaido[yer] trop raccourcis par Marmontel. Détails sur sa vie: [...] courte carrière oratoire, ses succès éclatants, dont le sou[venir le] suivit longtemps à sa retraite. — de Gaultier, no[...]

souvent avec Lemaitre, qui n'ajoute rien au pédantisme et au mauvais gout de ses prédécesseurs, que cette éloquence inju-rieuse rappelée par Boileau. — de Patru, plus écrivain qu'orateur, qui peu à peu quitte le barreau pour l'académie, et devient l'arbitre de la langue et du gout. précis de sa vie; revue de ses ouvrages, moins remarquables par la convenance, qui ne s'y rencontre pas toujours, que par un travail d'élocution, dont la nouveauté frappa les contemporains, mais qui attire peu aujourd'hui, et auquel nous préférons l'élégance plus aisée de sa correspondance familière.

Que le passage de cette prose, d'une régularité trop pénible, si non de d'Ablancourt, du moins de Balzac, de Vaugelas, de Patru, à la prose plus dégagée et plus libre du siècle de Louis XIV se remarque dans Pélisson, héritier, par le bénéfice du temps, des conquêtes de style laborieusement faites avant lui, écrivain d'un génie facile, et que l'habitude des affaires, mêlée à la culture des lettres, a sauvé, plus que ses devanciers, des préoccupations de la grammaire et de la Rhétorique. — de sa vie, peu conséquente, qui prête à l'éloge et au blâme, et qui, remplie de soins fort divers, a donné naissance à une grande variété d'ouvrages, poëtiques, théologiques, historiques, académiques, quelque fois médiocres ou négligés, jamais sans facilité et sans élégance. Revue de ces ouvrages : mention particulière de son morceau *Sur la poësie*; de son mémoire *Sur quelques travaux à proposer aux gens de lettres*, plan d'une espèce d'encyclopédie; de son *histoire de l'académie française*. — qu'au plus honorable de ses actes se rattache le chef d'œu.

25 v°

-vre de son talent, et peut-être, avec les mémoires de Beaum-
-chais, le plus beau monument de notre éloquence judicia
les deux discours au roi, et les considérations sommair
le procès de Mr fouquet. analyse de ces morceaux mag
-quement loués par Voltaire, judicieusement commentés pa
-harpe, où l'on doit louer la fécondité, l'ordre, la clarté,
mouvement, un mélange heureux d'adresse et de pathé
un style enfin dont la rapidité ne permet pas d'aper
les négligences, et qui par sa noblesse aisée, autant
par sa date, est déjà du grand siècle.

Du faux goût, en tous genres, transmis p
fin du XVIe siècle aux commencements du XVIIe.

L'existence simultanée d'une litterature qui commence e
autre litterature qui finit, explique le mélange singulie
une même époque, et chez un même écrivain, dans un
ouvrage, des mérites particuliers à la jeunesse des litter
et des vices ordinaires de leur déclin.

L'affectation, défaut étranger au génie français,
nous tenions de notre commerce avec l'italie, et dont
travers des courtisans et des disciples de Ronsard, égale
empressés à se séparer du vulgaire par l'imitation de l
-ger, avaient favorisé les progrès, envahit la littéra
et la société et les domine l'une et l'autre, au commen
-ment du XVIIe siècle, par une coterie fameuse sous le n
d'hôtel de Rambouillet.

de l'hotel de Rambouillet
et de sa litterature.

Compagnie, qui s'y réunissait, en quelque sorte

la présidence de Mde et de Mlle de Rambouillet. Culte d'Arthénice; guirlande de Julie; ton de ce cercle, et de ceux qui en ressortaient, retracé par La Bruyère. Métaphysique sentimentale, transportée dans la pratique; usages singuliers; explication des mots chère précieuse, ruelle, alcoviste; menue littérature née de ce commerce de bel esprit; rondeaux et énigmes de Cotin. Tyrannie littéraire; erreurs de jugement; condamnation du Polyeucte; comment l'expliquer? attaque hardie de Molière en 1659; le nom de précieuse reste encore longtemps un titre honorable, mais c'en est fait du style précieux; les femmes savantes, en 1672, complètent la victoire du bon goût; toutefois la longue résistance du mauvais est attestée par les portraits de la Xe satyre de Despréaux; en 1692, la rédaction tardive et la publication posthume de ses héros de roman en 1710 et 1713. Elle ne l'est pas moins par les oraisons funèbres de la duchesse et du duc de Montausier, en 1672, et 1690; où Flechier semble prononcer l'oraison funèbre de Rambouillet lui même.

Spectacle singulier du siècle de Louis XIV sortant d'une telle école!

de Voiture. Il répondait à l'esprit du temps; c'est ce qui explique sa vogue, et, lors même qu'elle fut passée, la longue réputation qui l'a suivie jusque dans le XVIIIe siècle. — Notice sur Voiture. Son prénom qu'il n'est pas inutile de connaître pour l'intelligence de ses plus jolis vers, ceux qu'il a adressés à Anne d'Autriche. Sa vie toute de cour, toute de société, comme ses écrits, qui

21 26v

pour nous auraient besoin d'un commentaire, et ne nous
peut plus que par leur recherche pénible. Erudition de V
également instruit des littératures étrangères et de la litt
latine, et même sévérité de jugement qui semblaient
mettre mieux. — En quoi consiste la recherche de Voit
En quoi elle diffère de celle de Balzac? Pastiches ing
de Boileau, qui font comprendre cette diversité. que chez
comme chez l'autre, ce qui charmait les contemporains e
précisément ce que nous ne pouvons souffrir aujourd'hui
tandis que nous y remarquons de préférence certains pa
graves et simples; bonne fortune du reste beaucoup p
fréquente dans le recueil de Balzac, que dans celui de V
ennemi du sérieux et qui semble l'éviter avec soin. De
trivialité que mêle souvent Voiture à son affectation de
-esse; par un contraste qui se rencontrait aussi dans les m
d'alors. que dans quelques lettres, quelques vers, i
toutefois atteint à cette délicatesse qu'il poursuivait si
-rieusement. Revue de ses meilleurs morceaux: mention
quelques genres de poësie dont il a renouvelé l'usage.

Veudryes. (~~Cours~~ Histoire de la littérature française).

1ère Leçon.

De la littérature provençale. Nous nous proposons d'examiner la littérature provençale ; ~~son~~ l'histoire de cette littérature a été professée avec gout par Mr. Villemain ; nous nous aiderons souvent des leçons du célèbre professeur.

Sources auxquelles on doit puiser pour étudier la littérature provençale. — Cette littérature provencale a une sorte de parenté avec la nôtre ; elle a été approfondie dans plusieurs ouvrages nouveaux ; Mr. Raynouard a donné une excellente grammaire de la langue romane, et Mr. Schlegel une foule d'observations savantes publiées par les journaux allemands. Dans son ouvrage sur les littératures du midi, Mr. Sismondi a consacré ~~une~~ un demi volume à la littérature provençale. C'est dans ces ouvrages, joints à quelque mémoires offerts à l'académie des inscriptions que se résume tout ce qui a été écrit sur la littérature provençale.

Diffusion et décomposition de la langue latine qui avait été imposée aux provinces romaines. Le premier fait des littératures méridionales, c'est la diffusion de la langue latine et sa décomposition.

27 v°

Les romains avaient répandu [leur]
langue dans les provinces conqui[ses]
comme leur droit et leurs mœurs
La langue latine était la langue [offi]
-cielle; tous les actes de l'admini[stra]
-tion étaient rédigés en latin; [c'était]
la langue du droit, des affaires; de [la]
~~religion~~ et plus tard le christia[nis]
-me vint encore l'étendre en l[a]
par l'uniformité du rituel: Au
au Ve siècles Elle était parlée [dans]
les gaules, les Espagnes et l'Itali[e]
Et les idiomes ~~que~~ particulier[s que]
l'on rencontrait dans les camp[agnes]
étaient plutôt considérés, comm[e]
des patois de peu d'importance [que]
comme des langues nouvelles.

Cependant la langue latine [était]
en quelque sorte, exposée, de so[n temps]
à mille altérations, qui tenaient [à la]
perfection même de sa contextu[re]
primitive. Elle portait en elle [des]
principes de ruine.

L'altération de la langue latine peut remonter à Auguste lui même. elle est amenée par le besoin de clarté.

L'empereur Auguste qui ten[ait à]
exprimer le plus clairement po[ssible]
sa pensée, altérait la pureté [de]
la langue.

Præcipuam curam duxit, Sen[sum]
animi quam apertissime exprime[re]

quod quò facilius ~~exprimeret~~ efficeret, aut necubi lectorem vel auditorem obturbaret ac moraretur, neque præpositiones verbis addere, neque conjunctiones sæpiùs iterare dubitavit, quæ detractæ afferunt aliquid obscuritatis, et si gratiam augent. (Suetonius)

Cet exemple donné par Auguste trouva des imitateurs; on rechercha l'ordre logique et analytique dans le langage. Ce besoin de clarté triompha ~~du~~ ~~l'ordre in~~ caractère inversif de la langue latine et la dénatura.

Altération de la langue latine augmentée par le mélange avec les idiômes locaux, et précipitée par l'invasion des barbares.

Jusqu'ici les mots étaient toujours les mêmes; bientôt la corruption de la langue ~~f~~latine fut achevée par son mélange avec les idiômes ~~barbar~~ ~~étrangers~~ locaux, et ce mélange fut précipité par le grand évènement de l'invasion des Barbares dans l'empire. Ces derniers, il est vrai, furent conquis par la langue latine; mais cette conquête devint funeste; en employant la langue, ils la décomposèrent.

Ainsi nous remarquons trois principes de l'altération de la langue latine: 1° Le caractère inversif et synthétique de la langue. 2° Le mélange des idiômes locaux 3° L'invasion des Barbares.

voyez une anecdote racontée par Apulée dans l'âne d'or. Ots de Mr Vill. p. 61.

28 v°

Trois langues parlées au VIIe siècle.
Langue theotisque.
Langue latine
Langue rustique.

Mr Sismondi a comparé cette déco[m]
sition de la langue latine à la mani[ère]
dont se sont formées les langues cré[oles]
à St Domingue. En effet au ~~VII~~ VIIIe [siècle]
il y avait trois langues principales, [la]
langue allemande, francique ou teoti[sque]
elle était parlée à la cour de Charlem[agne]
la langue latine, langue officielle,
de l'administration et de l'église; enfi[n]
roman rustique, romanum rusticum[.]
Mr Raynouard fait remonter l'étab[lisse]
ment jusqu'au VIIe siècle. De[même]
à St Domingue, Mr Sismondi nous [montre]
trois langues, la langue des noi[rs]
idiome africain; la langue créole [formée]
de cet idiome et du français; enf[in]
la langue française réservée pour [les]
actes de l'administration.

Mr Raynouard a exposé les princ[ipes]
qu'avait suivis la langue romane da[ns]
sa formation. On lui a contesté qu['elle]
eut des procédés uniformes. Dan[s le]
désordre et la confusion qui deva[ient]
régner alors, quel ordre et quelle [mé]
thode pouvait-il y avoir, dit M[r]
On conteste également à Mr Ray[nouard]
que la langue Romane fut parlée [en Italie]
en Gaule et en Espagne, au VIIe siècle[.]
Mais c'est ici une question du plu[s ou]
du moins, une simple question de [...]

Une pareille question, pour être traitée, demande
plus de temps et plus d'érudition que nous
n'en pouvons apporter.

Difficulté de dater le 1er établissement de la langue Romane.

que les principes de la langue romane se furent établis simultanément ou successivement ; cela ne saurait diminuer le prix des grands travaux de Mr. Raynouard sur cet idiôme. Mr. Sismondi ne fait remonter l'établissement de la langue romane qu'au IXe siècle seulement, ~~de 877 à 887~~ à l'époque de la fondation du royaume d'Arles. Il n'y a pas là de contradiction ; il se peut qu'elle ait existé auparavant dans un état d'impuissance ; elle était même à n'en pas douter parlée dès le VIIe siècle de la france septentrionale à la france méridionale, dans les contrées limitrophes de l'Espagne et de l'Italie.

Monuments de l'idiôme roman.
1°. Serment de Louis le germanique.
2°. Poëme sur Boëce
3°. Noble leçon à l'usage des Vaudois.

Le plus ancien monument écrit de cette langue est le serment ~~de Charles le Chauve et~~ de Louis le germanique, prêté à ~~leur~~ son frère ~~l'Empereur Lothaire~~ Charles le Chauve. Le serment fut traduit dans ~~les deux~~ langue~~s~~ teotique et ~~franc~~ dans celle des francs, afin qu'il fut compris des deux peuples. La traduction faite pour les francs ressemble beaucoup à la langue romane. Le plus ancien monument après ce serment est un poëme fait sur Boëce ; ensuite, un autre poëme religieux composé à l'usage des Vaudois secte séparée de l'église, et intitulé la noble leçon des Vaudois

79 r

religi[on]
On retrouve dans cette composition des
traces de cet esprit d'indépendance qui p[lus]
tard produisit la réforme.

La langue romane ne tarda pas [à]
se polir par des règles ingénieuses ; m[ais]
la plus grande partie étaient dues au
hasard, ou plutôt à cette logique
naturelle des peuples barbares qu'o[n]
retrouve souvent chez les enfans, pl[us]
fidèles à l'analogie que la grammai[re.]
Les peuples barbares sont de grands [enfans]
et ils apportent cette logique naturelle [dans]
la formation des langues. Dans la
grammaire de la langue romane [on]
rencontre une foule d'exemples [de]
l'ingénieuse subtilité des peuples [bar]
bares. Les principaux caractèr[es]
de leur grammaire, c'était la su[ppres]
sion des désinences variées de la lang[ue]
latine, c.a.d. la suppression des ca[s]
pour les suppléer, l'emploi fré[quent]
des prépositions de et ad : c'était [l'em]
ploi du pronom ille devant [le]
nominatif. De ces procédés [nous]
sont venus les prépositions de et [à et]
l'article le. Les verbes être e[t avoir]
furent employés comme auxilia[ires]
on finit même par les atteler en[semble]
et nous employons cette locution [avoir]
été.

Principaux caractères de la grammaire romane.
1° Suppression des cas
2° fréquent usage des prépositions
3° Verbes auxiliaires.

Mr. Villemain fait remarqu[er]
l'acception singulière qu'a pris le [...]

avoir dans les langues modernes, dérive du latin; On a remarqué plusieurs phrases latines où le verbe habere, construit avec un participe, a précisément la même place et la même force que le verbe avoir dans nos langues modernes.

Urbem quam parte captam, parte dirutam habet. T. Live.

Vectigalia parvo pretio redempta habet.

De Cæsare satis dictum habeo.

Une singularité qui semble moderne encore c'est l'emploi impersonnel du verbe avoir, et, dans ce cas, la substitution du verbe avoir au verbe être. On en trouve aussi la trace dans la vieille langue latine. Ouvrez Plaute, témoin d'autant plus important, que son langage familier a du se conserver dans la langue populaire; vous y voyez: quis istic habet? qu'y a-t-il là? qui est là?

Cours de Mr. Villem. p. 90, 91. 1er vol.

Tel était le roman français du midi; et l'autorité du serment de Louis le germanique ne permet pas de douter qu'il ne fut compris et imité dans le nord.

Il est certain qu'au milieu du IXe siècle le roman du midi était entendu au nord.

C'est dans cette langue romane que se produit la poësie riante et animée des troubadours, en regard avec une littérature savante dont l'antiquité est l'objet et le latin l'instrument.

30v

2 Littératures aux XI, XII, XIII Siècles

Littérature romane.
Littérature latine.

Ainsi deux littératures vivent ensem[ble] dans les XI, XII et XIIIe Siècles : l'une popu[laire] expression des scènes tumultueuses du présent, l'autre solitaire et renfermée [dans] les couvens, qui se nourrit du passé. D['un] coté la litterature romane, de l'autre la littérature latine.

monumens de la littérature latine

histoire des guerres d'Italie par Lambert d'affschensbourg.
Drames de Hroswithe.
Lettres de grégoire VII.
Sermons de St Bernard.

Cette littérature latine produit al[ors] des ouvrages remarquables. au mi[lieu] du XIe Siècle vivait un allemand, Lam[bert] d'affschensbourg. Il a écrit une hist[oire] des guerres de l'Italie contre l'empire, [c'est] une imitation assez heureuse des hi[sto]riens latins. une religieuse allem[ande] du même siècle, Hroswithe, a d[onné] des drames latins qui, dans des su[jets] chrétiens, imitent avec assez d'ar[t] le style de Térence. Mr Villema[in] auquel nous empruntons ces détail[s] a remarqué que la langue latine prenait une force et une energ[ie] singulière, toutes les fois qu'elle [s'affran]chissait de l'imitation : lorsqu'on [l'em]ployait dans la vie active, d[ans] les pièces diplomatiques. Les le[ttres] de Grégoire VII, les sermons de [St] Bernard ont un style d'une gra[nde] vigueur. Dans les éloges au contraire, dans les déclamations[,] les vers, elle est faible et sans co[...]

Il y avait alors en Europe, di[...]

Mr Villemain, une espèce de république intellectuelle et invisible, qui tenait à l'antiquité et parlait sa langue; et on l'appelait omnis latinitas, comme on dit aujourd'hui toute la chrétienté.

1eres croisades, époque du 1er emploi public de la langue romane qui avait été précédée par les productions poétiques.

Le premier emploi public de la langue romane est à l'époque des premières croisades. Il fallait alors se faire entendre du peuple et des chevaliers.

La poësie fleurissait déjà depuis longtems; le midi ~~jouissait~~ avait joui d'une paix constante sous les rois d'arles, sous les comtes de Toulouse et de Barcelonne. Dans cette poësie l'influence de l'Espagne se fit sentir; la Catalogne et la Provence avaient été réunies sous un même souverain, après la mort du dernier comte de provence.

Des Troubadours

Troubadours (ceux qui trouvaient) c'est ainsi que ποιηται signifie ceux qui inventaient.

Les troubadours, ces poëtes de la littérature provencale, étaient de toute condition. Tout le monde alors fesait le métier de poëtes; Tantôt c'était un prince souverain; on a neuf pièces de vers de Guillaume comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. (voy. Sismond. 1 Vol. p. 163) ~~quelque fois~~ tantôt c'était un seigneur puissant et redouté tel que Bertram de Born qui fesait à la fois le métier de guerrier et celui de poëte.

31 v

Quelque fois c'était un serviteur ... dans un chateau et qui montrait ... dispositions pour la poësie. tel ... Bernard de Ventadour, qui chassé par son maitre pour ses succès en poësie ... en amour, alla charmer la cour d'Élé-nore de Guyenne, et plus tard celle ... bon Raymond, comte de Toulouse.

Du jongleur.

Au dessous du troubadour, dans ... rang très inférieur, le jongleur (jo...-tor) amusait la société des chateaux par ses tours, et quelque fois par ... vers. Le jongleur pouvait s'éle... par son talent au rang du trou...-dour; et le troubadour dégradé ... -bait au rang des jongleurs. vill. ...

Mr. Sismondi (p. 160) nous cite une pièce d'un troubadour qui do... des conseils à un jongleur: une a... dans laquelle le troubadour s'ind... de l'avilissement de la condition de ...-gleur.

Vie des Troubadours.
Cours d'amour.

Les occupations des Troubadours étaient la vie des chateaux, la gu... la chasse, la galanterie; il se te... des cours d'amour où les troub... venaient soutenir des thèses ... des sujets de galanterie; les a... de ces cours se rendaient en ...

les troubadours ne se distinguent pas les uns des autres ; ils se confondent tous dans l'aimable uniformité de leurs chants. Ceux qui sont les plus remarquables sont les guerriers.

Le troubadour guerrier peint dans ses chants la vie guerrière au moyen âge.

La vie guerrière du moyen âge se peint dans leur poësie; vie que les histo-riens dans leurs sèches chroniques ne pouvaient comprendre ni apprécier.

Les chants des troubadours sont très courts; errants et dissipés, ils n'ont pas le loisir des grandes compositions. d'ailleurs ces grandes compositions ne sauraient naître dans les temps barbares. C'est ainsi qu'à juste titre on a contesté l'e-xistence d'homère.

Celui de tous les poëtes provençaux qui résume avec le plus de vérité le caractère des troubadours, c'est un guerrier, c'est Bertram de Born. Son grand mérite c'est une versification symétrique et ingénieuse que les traductions ne sauraient conserver.

On s'est demandé si la poësie des troubadours était indigène. Mr Villemain voit dans leur poësie quel-ques réminiscences de l'antiquité; mais ces réminiscences sont rares et ne se trouvent que dans les ouvrages des poëtes qui ont eu le loisir d'étudier.

A

32 v

Génie oriental de la poësie des troubadours.
1ere Source, Bible et rituel.
2e Source Arabes d'Espagne.

La véritable parenté de la poësie
~~troubadours~~ est avec l'orient. Le
génie oriental est arrivé par une doub
voie (~~voie~~) d'une part la bible et le ritu
de l'autre, la conquête de l'Espagne par
maures. La catalogne et la prov
furent longtems réunies: Les chevalie
arabes et les chevaliers chrétiens allai
sans cesse d'un pays à l'autre. De là
l'influence sensible de la poësie ar
sur la poësie provencale; cet entho
-me pour la guerre et pour l'amour
qu'elle lui communiqua. Ces poësies
ressemblent par le raffinement de l
versification et surtout par ~~la rime~~
-sage de la rime, dont l'invention
vraisemblablement due aux arabes

La poësie arabe a donné la rime à la poësie provençale.

La rime il est vrai existe déjà dan
certaines assonnances de l'ancien lat
mais le but de ces assonnances est
beaucoup plus de marquer le sens q
le vers par le retour du son. La
rime, il est vrai, existe aussi dans
prières de l'eglise, mais c'est a
le mélange des Latins et des arabes.

Caractère commun des deux littératures arabe et provençale.

Ce que ces deux littératures ont enco
de commun, c'est l'allégorie et le me
-leux. Une expression de sentimen
graves et touchans se montre quel
fois au milieu de cette poësie riante.
cette occasion Mr Villemain nous

porte le chant de Bertram de Born sur la mort du jeune prince Henri, fils de Henri II, roi d'angleterre. Bertram l'avait armé contre son père, et le Dante a voulu le punir par le supplice allégorique qu'il lui inflige dans l'enfer. (vill. 1er 159)

2e. différence de la pöesie romane et de la pöesie romantique.

Mr. Villemain nous fait remarquer que la pöesie romane et celle que nous nommons romantique n'ont pas la moindre analogie. La pöesie romantique est la pöesie du cœur, l'analyse des sentiments psychologiques; la pöesie romane au contraire est tout extérieure, elle plait par son mètre et par sa musique.

Sujets des chants provençaux.

L'amour, la guerre, la croisade, le clergé voilà les sujets des pöetes provençaux. Les combinaisons rhythmiques qu'ils emploient sont infiniment variées, et c'est d'eux que nous tenons les nôtres.

2 grandes formes de pöesie. 1°. Chansons 2°. Sirventes.

Leur pöesie se divise en deux grandes formes principales, les chansons et les sirventes; les chansons n'avaient pour objet que l'amour; les sirventes, la guerre, la politique et la satyre.

Toute pièce de pöesie provençale qui traite un sujet étranger à l'amour s'appelle sirvente. (voy. thierri 3e vol. p. 92)

Ces deux classes principales, se subdivisant, présentaient des œuvres dif.

33v

Lais d'amour, aubades, sérénades etc.

-férentes et pour la forme et pour
caractère, des lais d'amour, des compl
-tes politiques, des aubades, des sérénad
des retourages, des redoubles, des b
des de construction très compliqu

du Discors.

Il y avait encore un genre de chans
fort bizarre, le discors, sorte de rap
qui exprimait tour à tour le dés
la crainte, l'espérance, la colère. Da
ces pièces on mêlait souvent le franç
l'Espagnol, le gascon, l'Italien; n
seulement la langue variait de strop
en strophe; mais quelquefois d'un
vers à l'autre; on cherchait à raff
c'était la décadence, la fin de la litt
-ture provençale: le rhythme variait

des pastourelles.

Il y avait des pastourelles, esp
d'idylles où les chevaliers prétaient
plutôt leurs sentimens à des be
qu'ils ne se proposaient de prendre
vie pastorale; ajoutons y des épî
des discours en vers, comme ceux
nos jours.

De la tenson.

Un genre remarquable était la
chanson dialoguée, à l'instar des égl
quelquefois le fruit du loisir et de
méditation, le plus souvent improv
-tion animée dans les cours d'amou
La plus grande vivacité régnait dan

concours ; on en venait à l'injure ; et Mr. Sismondi nous cite deux grands seigneurs et chevaliers qui se maltraitèrent sans ménagement. ~~Le~~ L'arrêt rendu par la cour d'amour était prononcé en vers.

La pöesie provençale n'a ni drame ni épopée.

Excepté les chansons, les sirventes et les autres compositions qui s'y rattachent, on ne trouve aucun autre genre de littérature chez les Provençaux ; ils n'ont pas d'épopée, pas de drame. Un compilateur du temps du bon roi René, le moine des Iles d'or a prétendu qu'un troubadour avait mis en tragédie la vie de la reine Jeanne, à mesure qu'elle s'accomplissait ; mais cette assertion ne nous paraît pas digne de foi. Peut être cette pauvreté tient-elle à la difficulté de manier la pöesie provençale, si délicate dans ses rimes ; affranchies de cette entrave les pöesies du nord enfantaient d'énormes pièces épiques.

La Provence, la Catalogne et la haute Italie ont produit une grande quantité de pöetes ; il y a une immense collection de manuscrits composée par La Curne de Ste Palaie, et qui comprend 25 vol. in folio. Mr. Villemain a jugé aussi long qu'inutile de parcourir les noms des troubadours. Ils ne se distinguent pas assez les uns des autres ; il a mieux aimé saisir et montrer

34.v

quelques traits généraux, et les rapp[orts]
de la pöesie des troubadours avec l'h[is]
-toire du temps.

Caractère de la pöesie provençale.

Les Pöesies provençales sont une [ex]
-pression très fidèle, très animée de la [société]
féodale ; c'est une pöesie active pro[duite]
par des hommes mêlés aux affair[es]
c'est la liberté de la presse de ces temps [de]
force brutale ; les sirventes remplaça[ient]
nos feuilles politiques ; il n'y avait [rien]
de sacré pour ces pöetes : le clerg[é]
tout était l'objet de leurs attaques. [On]
remarquait dans les sirventes cet esp[rit]
de moquerie et de finesse qui devan[çait]
l'esprit françois. +

+ Le caractère de la pöesie provencale est parfaitement exprimé dans le recit presque complet de l'histoire de Bertram de Born que nous fait Mr. Thierry. 3e. vol. 1re édit. p. 89, 104, 117.

Des croisades dans les chants des troubadours.

Il était impossible que les Croisad[es ne]
fussent pas mêlées à la pöesie des [trou]
-badours. Le grand événement s'y [mon]
-tre sous un autre caractère que dan[s le]
pöeme du Tasse. Les troubadours
découvrent les intérêts mondains [qui]
poussaient à la croisade, en mêm[e temps]
que les intérêts religieux. C'est l[a]
galanterie la jalousie, la vengean[ce]
les passions sont exprimées sans aucu[ne]
espèce de ménagement. On a rem[arqué]
que les troubadours n'aient pas ch[anté]
la croisade sur les lieux mêmes ; m[ais]
la vie des chateaux les retenait par [ses]
délices. A peine s'il nous reste cinq [ou]
six pièces composées par des troubad[ours]
pélerins. Du reste il ne manq[ue]

pas de Sirventes satyriques contre les rois qui se croisaient et qui ne partaient pas. ~~C'est~~ Bertram de Born ne va pas a la croisade, mais il lance des traits satyriques sur ceux qui n'y allaient pas.

Guillaume Cte de Poitiers, Peyrols, Richard cœur de Lion partent pour la croisade.

Cependant un troubadour célèbre, Guillaume, comte de Poitiers, se croisa; c'était un grand pécheur, et il avait besoin plus que tout autre de ce saint voyage: il adressa ses adieux à toutes les joies de l'europe. (Mr. vill. 1er p. 179)

Peyrols nous dit Mr Villemain, long-temps poète favori du dauphin d'auvergne, exilé par ce prince pour des vers adressés à la duchesse de Mercœur, partit pour la croisade. Ses adieux ne portent pas l'empreinte d'un sentiment mélancolique. ailleurs Peyrols parle encore de la croisade, dans une pièce de vers pleine de délicatesse et de grace. c'est un tenson, un dialogue entre lui et l'amour. Chacun des interlocuteurs donne ses raisons pour et contre la croisade. voy. vill. 185, 6.

Dans le nombre des troubadours qui prirent la croix, il faut compter Richard, roi d'angleterre, il regna long-temps sur le midi de la france.

On connait l'histoire supposée mais touchante de son fidèle Blondel. Ri.

35 v.

Voy. Mr. Vill. 1er vol. p. 187, 188, 189

+ Sordello, Italien du nord, mais poëte de la langue provençale fait une complainte sur la mort d'un troubadour illustre Blacas ; il mêle de l'amertume à sa douleur ; il la rend outrageuse pour tous les princes de la chrétienté. Sordello fut célébré par le Dante.
Vill. 1er 196, 198.

Dégénération et ruine de la littérature provençale causée par la croisade des Albigeois.

-chard, captif sur la terre étrangère r[...] au tenson que le troubadour a com-mencé sous les fenêtres de sa prison. On a des restes plus certains du talen[t] poëtique de Richard ; des vers qu'il com-posa pendant sa captivité ; il s'y plain[t] de l'indifférence de ses amis. (Thierry) On a encore de Richard cœur de lion un autre sirvente peu remarquable.

Le caractère saillant de la littérat[ure] provençale c'est une extrême libert[é] envers ~~contre~~ la puissance ecclésiastique, et même contre le pontificat romain mais en général les pièces satyriqu[es] sont inférieures aux chants d'amo[ur] la poësie amoureuse est l'essence de [la] littérature.

Cette littérature approche de sa [fin] la croisade contre les Albigeois est l[a] ruine de la provence et de sa ~~litter~~ [...] après de longs malheurs cette con[trée] passa sous le joug de Charles d'An[jou] frère de St Louis : les souvenirs d'[une] guerre atroce troublent sans cesse [les] inspirations de l'amour provençal [la] plupart des troubadours réclament [contre] la croisade ; ils détestent Rome et [la] france, instrument de cette inhum[aine] persécution. C'est dans cette guer[re]

se développe avec assez de succès la prose Romane. Le sac de Beziers est décrit avec vigueur dans une chronique du temps.

Il y eut aussi à cette époque un retour vers l'enthousiasme avec lequel on avait chanté les croisades, auquel donna naissance soit le desir de détourner sur l'orient les maux de la patrie, soit l'envie de paraitre ne pas avoir abjuré cette foi au nom de laquelle on les massacrait, soit enfin un souvenir naturel des anciennes croisades, reveillé par les expéditions de St Louis.

Causes données par Mr Sismondi à la ruine de la littérature provençale.

Mr de Sismondi assigne d'autres causes à la destruction des troubadours; c'est leur avilissement progressif, résultat de la confusion de la profession des troubadours avec le métier des jongleurs, de l'ignorance des poëtes. Ils n'ont ni souvenirs, ni mythologies, ni traditions, reduits à leurs propres ressources qui bientot doivent s'épuiser; enfin c'est l'absence d'un homme qui aurait donné le mouvement à cette littérature, comme le Dante à celle de l'Italie. Mr de Sismondi est porté à croire que la littérature provençale aurait pu avoir le développement qui lui a manqué. A l'époque désastreuse de la guerre des albigeois, la prose commençait à naitre.

36 r°

Charles d'anjou emmena à Naples la fleur de la provence ; il n'y eut plus de cour d'amour ; partant plus de concurrence. le prince cruel était peu porté à protéger les lettres

Efforts du bon roi René pour rani-mer la littérature provençale.

René seul fit de vains efforts pour ranimer la littérature provençale. C'est pour lui que fut fait le recueil de la vie des troubadours. Dès le XIV siècle, une cour Italienne établie à Avignon précipita la chute de la littérature pro-vençale. L'amant de Laure n'écrivit qu'en Italien.

Zèle des capitouls de toulouse, et académie du gay savoir.

Mr. Sismondi remarque que le régi-me municipal, qui, au 13e siècle avait succédé au régime féodal était favorable à la poésie. Il parle aussi du zèle des Capitouls de toulouse pour ranimer la poésie provençale ; de l'académie du gay savoir fondée en 1323 ; mais ces efforts sont aussi inutiles que ceux du comte de provence.

Académie de jeux floraux instituée en Espagne par don henri de Villena.

En Espagne, dans la Catalogne et dans l'arragon, la poésie provençale s'était im-pétrée - Là aussi il y eut des efforts pour soutenir cette littérature dans son déclin. Don Henri de Villena, homme instruit en 1390 une académie de jeux floraux ; il composa même un ar

Le mariage de Ferdinand d'arragon et d'Isabelle de Castille porte le dernier coup à la littérature provençale de l'arragon et de la Catalogne.

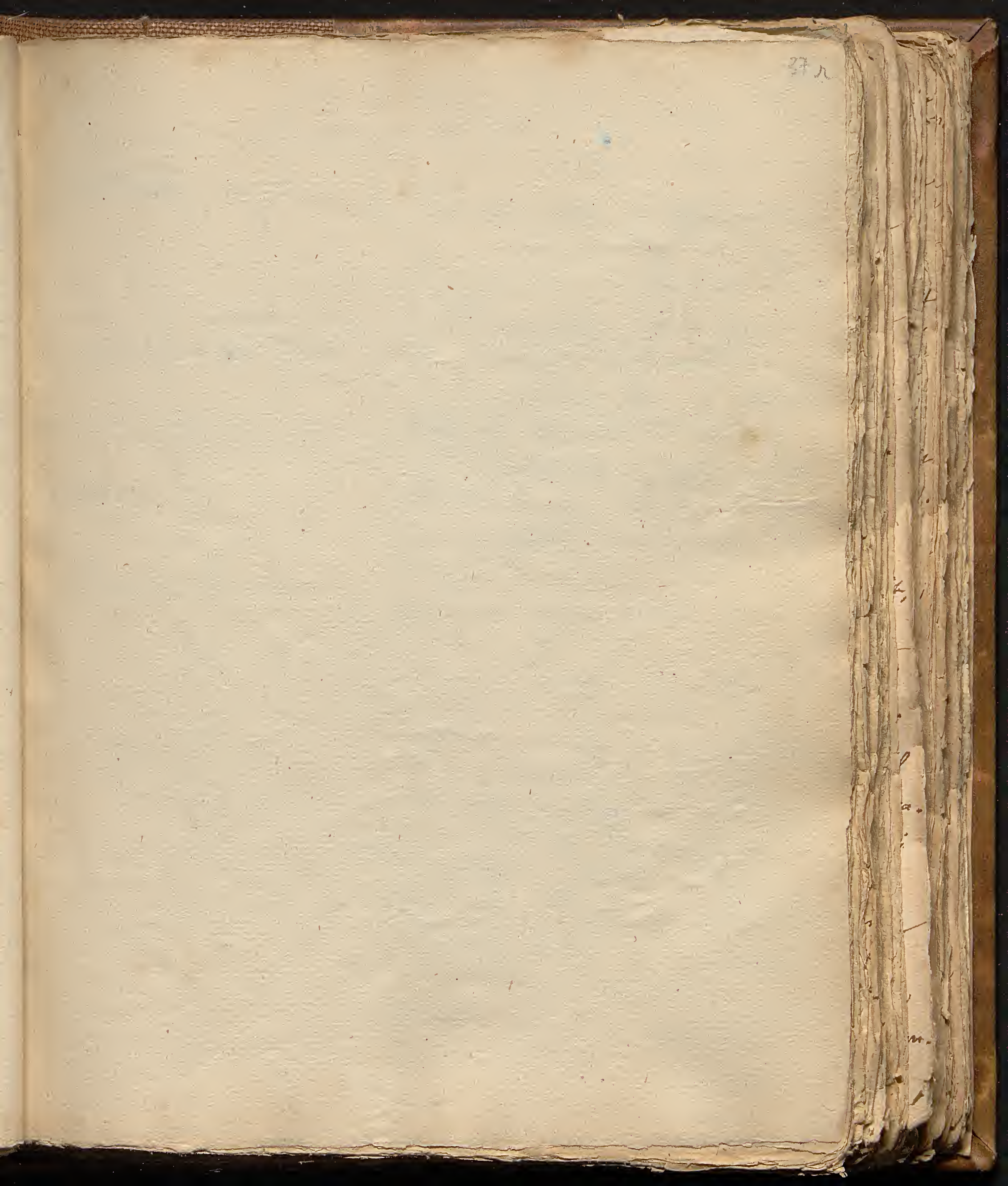
Le roman n'est plus qu'un patois en arragon, en Catalogne, dans le royaume de Valence, dans le Piémont.

poëtique; vains efforts! la littérature provençale s'éteignit en Arragon et en Catalogne par le mariage de Ferdinand d'arragon avec Isabelle de Castille. La langue Castillane prévalut.

Dès lors le Roman ne fut plus qu'un patois gascon, languedocien et Provençal; il perdit son unité. Il est encore parlé dans l'arragon, la catalogne et le royaume de Valence; c'est aussi la base de la langue piémontaise; mais ces débris de la langue provençale sont réservés au peuple.

Telle est l'histoire de la formation, de la durée, de la décadence et de la fin de la littérature provençale.

36 bis v°



37r

[illegible] de Catalogne et de la provence 12[illegible] Mai

[illegible] [illegible] Sous Chateau[illegible]

Sismondi, midi de l'Europe.

Villemain cours

S^te Beuve.

poete fr. jusq. Malh.

Reymond de la tour,

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] avoir [illegible] et une

discours de [illegible]

Vendryes

Cours de littérature française
professé par Mr Patin.

2e. Leçon, 24 9bre 1830.

Après avoir examiné la littérature proven-cale nous allons nous diriger vers le nord.

Existence non douteuse d'une langue vulgaire dans le nord

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu dans le nord une langue vulgaire née ~~en partie~~ du latin corrompu.
Le latin néanmoins était très répandu; il se prêtait même à la chanson.

Mr Vill. p. 227.

Mais l'existence de la langue Vulgaire, dit Mr Villemain, est souvent rappelée dans les ~~esprits~~ écrits latins du temps: Une

Preuves de cette existence.

chronique raconte qu'un sourd et muet après avoir touché la châsse de l'évêque de Paris, St Germain qui venait de mourir, retrouva sur le champ l'usa-ge de la voix et parla la langue vulgaire; plus tard il apprit les lettres latines et devint clerc. Or St germain était évêque de Paris au VIIIe siècle: il y avait donc une langue vulgaire à cette époque. Un décret du concile de Tours ou de Rheims, car ces deux con-ciles furent tenus en 813, prescrivait aux ecclésiastiques, lorsqu'ils avaient prêché en langue latine, de répéter leurs homélies en langue romane rustique ou en langue théotisque. (M. Vill. 228)

38 v°

Ce décret fut renouvelé par le concile d'Arles en 851.

Les faits établissent clairement qu'au siècle il y avait une langue vulgaire parlée concurremment avec la langue latine. Cette langue vulgaire avait grande analogie avec le roman du et cela ne doit pas paraître étonnant; tes les langues sorties du latin d[...] d'abord se ressembler à leur origine; [...] tard elles se distinguèrent fortement en[...] elles.

Existence de la langue théotisque au nord de la france.

Mais les prédicateurs étaient égalem[...] obligés de répéter leurs homélies [...] langue théotisque. Il y avait don[...] Mr Villemain, dans toute la france [...] hommes qui n'entendaient que la la[...] allemande. Cette langue allemand[...] domina-t-elle dans l'idiôme du Nor[...] Non; les vainqueurs avaient été [...]-cus par la langue de leurs nouv[...] sujets, chez qui la culture intellectu[...] était beaucoup plus avancée; et [...] fait certain, que nous avons déjà [...]-nu, c'est que la conquête ne préva[...] pas contre la culture intellectuelle.

L'invasion est le fléau des idiômes des peuples, nous dit le président [...] Brosses, (dans un traité sur la forma[...] mécanique des langues, chap. IX)

39 r

ce n'est pas toujours le peuple le plus fort qui parle la langue la plus forte; les Romains soumirent les Gaules et par leurs armes et par leur langue; mais les gaulois imposèrent leur idiome aux francs leurs vainqueurs.

La langue latine et la langue du pays prévalurent contre la langue théotisque.

Ainsi quoiqu'il y ait eu une double invasion de francs, sous Clovis et sous Charlemagne, la langue latine et la langue du pays prévalurent; l'idiome germanique n'exista que pour les vainqueurs, et les vainqueurs eux-mêmes ne tardèrent pas à l'abandonner.

Causes de l'extinction de la langue théotisque en france.

Ce qui contribua le plus a éteindre en france l'idiome germanique, ce fut le démembrement de l'empire de Charlemagne (voy. Mr. Vill. p. 229) les princes français et les princes allemands s'attachèrent a dépouiller de leurs fiefs les seigneurs sujets d'un autre empire; dès lors plus de fiefs allemands en france, plus de fiefs francais en ~~ang~~ allemagne. Le Rhin sépara les deux peuples et les deux langues. (Voyez dissertation de Bonami, acad. Inscript et B lett.)

Cependant il resta quelques traces de l'idiome teutonique, surtout au nord de la france.

31v

Dénominations diverses de la langue romane.

1° Roman - Wallon - Welches
2° Roman - méridional
1° Langue d'oil
2° Langue d'oc.

La langue romane avait plusi[eurs] dénominations pour distinguer les di[alec]tes; le roman Wallon (le français du [nord]) se distinguait du roman méridional; les français du nord étaient égalem[ent] connus sous le nom de Welches (ga[...] Enfin les noms bien connus de lang[ue] d'oc et de langue d'oil s'appliqua[ient] le premier à la langue du midi; l[e] second à la langue du nord. Les d[eux] mots oc et oil sont les deux mani[ères] d'exprimer l'affirmation dans le m[idi] et dans le nord. La langue Itali[enne] elle même avait un nom de cette espèce et s'appelait la langue [...] c'est ce ~~que nous~~ dont témoigne un vers [de] Dante dans l'épisode d'Ugolin.

Avant l'an 1000 pas d'autre monument du roman wallon que le serment de Louis le Germanique.

Et encore ce serment est d'un roman qui ne se distinguait pas encore du roman méridional.

Nul monument de quelqu'éten[due] nul poëme, nul chant n'atteste le premier état de la langue d'oil [ou] du roman Wallon dans l'époque contemporaine à la poësie proven[çale]. Avant l'an 1000 on n'a d'autre m[onument] de cet idiome que le fameux serm[ent] de Louis le germanique. M. R[ay]-main p. 231, rapporte quelques m[ots] de la langue vulgaire qu'on trouv[e] isolés dans les écrits latins du t[emps]. Ces mots sont toujours insérés dans

formule quas nostrates ... voicant.

Cette langue était-elle écrite, se demande Mr Villemain ? c'est une question difficile à résoudre ; mais ce qui est certain, c'est, qu'à partir de l'époque du Serment, une forte scission s'établit entre les idiomes du midi et du nord (vill. 232) ; en effet nous pouvons comprendre les productions de la langue d'oïl au XIIe siècle, le français du roman de rou; tandis qu'il nous est impossible sans une étude sérieuse d'interpréter les poësies provençales de la même époque.

à l'époque du Serment, grande scission qui commence à s'établir entre la langue romane du midi et celle du nord.

Quelle est la date et la cause de cette révolution ? on la reporte à l'invasion des Normands. Après cinquante ans de guerre ces hommes du nord s'emparent de la Normandie ; et bien qu'adoptant la langue des vaincus ils y laissèrent l'empreinte de leur génie national, (vill. 234). En ~~1072~~ 912, Rollon s'établit duc de Normandie : des écoles s'ouvrent où l'on étudiait le latin et le roman wallon. Les princes Normands s'appliquent à se séparer du génie danois, et ils y réussirent si bien et sitôt que le successeur de Rollon, Guillaume Ier ? voulant que son fils

La cause est l'invasion des Normands

Avec quel progrès le Danois est oublié et le roman wallon est appris par les Normands.

n'ignorât point la langue Danoise [...]
obligé, ainsi qu'il le dit, de l'envoyer [...]
Rouen à Bayeux, poste avancé où [...]
-bordaient souvent de nouvelles recru[...]
d'hommes du nord. (Vill. 295).

C'est ainsi que la langue du pays [...]
-valut sur la langue Normande; m[...]
elle en reçut ~~pas moins~~ cependant des sylla[bes]
moins sonores, des inflexions plus rudes; [...]
e étaient substitués aux a, c.a.d. [...]
voyelles sourdes aux voyelles éclatan[tes].

La langue franco-normande voyage avec les normands; elle s'arrête en angleterre.

Cette langue Franco-Normande, [...]
Normands la portèrent par le m[...]
en Italie, en grèce, enfin en an[gle]
-terre dont la conquête devait êt[re]
-rable. Guillaume imposa sa la[ngue]
à l'angleterre, elle y resta, elle y [...]
encore: la procédure anglaise no[us]
offre plusieurs mots français, [...]
sacramentels dont l'origine remo[nte]
à la conquête de guillaume.

Les 1ers monumens de notre langue doivent être cherchés en angleterre.
1°. Lois de guillaume.
2°. roman du Brut (1155)
3°. roman du rou. (1160)

La langue française fut donc [im]
-posée aux saxons vaincus. [...]
loi de guillaume explique comm[ent]
nous devons chercher en anglet[erre]
les premiers monumens de notre lan[gue].
Ces premiers monumens sont:
1°. Les lois de guillaume en Roma[n]
2°. le Roman du Brut, écrit [...]

l'an 1155, c'est l'histoire fabuleuse des premiers rois d'angleterre, en remontant jusqu'à Brut, fils d'ascagne et petit fils d'Enée. (Vill p.252). on y voit figurer l'institution de la table ronde et l'enchanteur Merlin. Ce roman fut composé par Robert Wace, religieux de Caën. Ajouter le Roman du Roux composé en 1160; c'est une chronique où sont racontées les actions des ducs de Normandie Rollon et ses successeurs. Le récit de la conquête de l'angleterre y tient une grande place. Mr Villemain, p. 258, en rapporte un fragment; et cet ouvrage est souvent cité dans le livre de Mr. Thierri parmi les autorités historiques de l'époque.

Réaction de l'idiôme saxon et naissance de la langue anglaise; elle a pour date la réunion de la Normandie à la france.

Cependant l'idiôme saxon d'abord vaincu par la langue Normande reprit l'avantage à la longue; non sans avoir été un peu altéré par l'influence étrangère. Ce saxon vainqueur, c'est la langue anglaise. Mr. Thierri, dans les dernières pages de son ouvrage (III. 342) expose la décadence de la langue française en angleterre. Cet affaiblissement de l'idiôme français a son origine

41v

5

dans la réunion de la Normandie à la
france. A partir de cette époque la
décadence progressive du français donn
naissance à la langue anglaise. Telle
est aussi l'origine que Walter-Scott
attribue à cette langue dans son es
littéraire sur les vieux romans.

Influence du français dans la littérature anglaise.

Néanmoins, remarque Mr Villema
l'influence du français resta dans la
littérature anglaise. Chaucer, qui au
XIVe siècle parle un anglais entièrem
éloigné de notre langue, est cepend
l'élève des Trouvères et des Troubado
il a exprimé les idées françaises d
le vieil idiome anglo-saxon.

+ et vers le commencement du XIIe.

avant le milieu du XIIe siècle, l'esprit français ne s'exprimait que dans la langue latine.

Si les monumens de la vieille lan
française manquent entièrement
la fin du XIe siècle+, faut-il suppo
que l'esprit français n'avait pas
encore sa vigueur? Non sans d
dit Mr Villemain p. 243, mais il
renfermait dans la langue latine.
-lard, St Bernard qui florissaient
dans la 1ere moitié du XIIe siècle
-crivaient qu'en latin; les chan
d'amour d'abailard étaient com
-sées en langue latine;

Pleraque amatorio metro vel rhy
composita reliquisti carmina, d

(on n'est pas sans espoir de retrouver ces chansons d'Abailard.)

Héloïse et Abailard, quæ pro nimiâ suavitate tam dictaminis, quàm cantûs, tuum in ore omnium nomen tenebant.... Me plateæ omnes; me domus singulæ resonabant.

Les ouvrages en langue d'oil naissent à l'arrivée des normands.

Les auteurs Anglo-Normands donnèrent bientôt (~~vers~~ dans la 2^e^ partie du XII^e^ siècle) à la langue d'oil des ouvrages de longue haleine, des récits, des pöemes étendus; et sous ce rapport l'idiôme du nord semblerait supérieur à l'idiôme du midi qui n'a produit que des chants d'amour ou des satyres. En effet, bien qu'il ne soit pas établi avec certitude que les ouvrages de longue haleine aient entièrement manqué à la langue provençale on reconnait que le génie du nord et le génie méridional ont dû s'exercer sur des productions toutes différentes.

Du Roman chevaleresque.

Le genre qui domine au nord c'est celui du Roman chevaleresque.

Quelle en est l'origine?

D'abord c'est le goût pour les aventures, goût inné chez tous les hommes. du reste Sir Walter-Scott, dans ses Essais historiques et littéraires a traité cette question de l'origine des

42 v°

+ voyez le globe tome III, n° 34 11 mars 1826.

L'origine du roman chevaleresque est dans l'histoire, dégénérée en fictions.

Emprunts faits par le roman chevaleresque aux mythologies antique, septentrionale, orientale.

romans au moyen âge +. Dès le commencement, dit-il, ce genre de roman se confondait avec l'histoire. Les souvenirs du passé, conservés par la tradition orale, étaient alors, comme il arrive à toutes les époques semblables, progressivement altérés et transformés en fictions par l'infidélité involontaire de la mémoire, par la vanité complaisante des particuliers, par l'orgueil héréditaire des familles et des tribus, par l'amour que tous les hommes ont naturellement pour le merveilleux, enfin par les mensonges intéressés de la politique, etc. etc. Walter Scott divise nos premiers romans modernes selon la diversité des sujets empruntés aux légendes sacrées ou aux traditions profanes, en spirituels et temporels. Les romans spirituels plaisaient davantage aux Saxons, et aux normands les romans temporels.

~~Walter Scott~~ après avoir indiqué l'origine du roman chevaleresque Walter Scott retrace les emprunts qu'il fit pour varier et embellir ses récits par des incidens nouveaux, soit aux Sagas du nord, soit aux fables orientales que les croisades et les guerres des Espagnols contre les Maures avaient introduites en Europe,

enfin aux débris de la superstition clas-
-sique qui s'y conservèrent même
après la chûte de l'empire romain. Il
adopte à la fois ces diverses origines du
Roman moderne, ne pensant pas qu'on
doive assigner une source unique à
un genre de fictions qu'un penchant
naturel doit produire partout à la
fois, par la même raison qu'il croit
de l'herbe à la surface du sol dans
tous les climats et dans tous les pays.
Ce serait, dit-il, encore dans une de ces
comparaisons ingénieuses qui lui sont
si familières, comme si l'on entrepre-
-nait de soutenir que les navires, les
chaloupes et les radeaux à l'aide
desquels l'homme s'est risqué sur
l'océan, sont tous dérivés du vaisseau
des Argonautes.

Du pöeme de l'alexandride.

Dans le fameux pöeme de l'ale-
-xandride dédié à Philippe-auguste,
on reconnaitra ces différentes sources
du Roman chevaleresque ; c'est un
sujet antique revêtu des couleurs du
moyen âge. Mr. Sismondi le
donne comme la production de neuf
poëtes. alexandre est chevalier, à
la table du roi de Macédoine, le
pöete favori de Philippe Auguste
Hélinant, fait entendre sa voix ;
enfin la reine de france Isabelle, brode

43 v°

la tente du roi de Perse Darius.
Le rhythme employé dans ce poëme a été le type de notre vers alexandrin

Grande inspiration du roman chevaleresque dans la féodalité, et le culte des femmes.

La grande inspiration du roman chevaleresque, c'est la chevalerie, la féodalité; c'est un esprit presq religieux de galanterie, un culte idéalisé pour les femmes. C'est là une trace germanique: Inesse quin etiam feminis sanctum aliq et providum putant. Tacit. germ.

Le roman chevaleresque est l'expression et la peinture de la vie ord-re un peu idéalisée et privée sa grossiereté et de sa barbarie.

Trois grandes classes de romans chevaleresques.

1°. Romans de la table ronde.
2°. Romans de Charlemagne
3°. Romans Espagnols.

On divise en trois grandes class les romans chevaleresques du moy-âge.

Dans la 1ere nous placerons le romans du Brut et du Rou; i sont empreints du caractère av-tureux de la vie des chevaliers -mands: on y voit figurer Arthur et l

Dans la 2e classe sont les rom nés de l'impression profonde qu' laissée le regne de Charlemag les acteurs sont l'empereur d'occ et ses paladins.

Enfin aux romans de la 3e c c'est l'influence Espagnole q

leur donne naissance. Mr. Villemain en fait remonter l'origine aux romances du Cid. C'est au contre coup de ce grand nom qu'il rattache les Amadis, p. 254.

Caractère particulier de chacune de ces trois classes de romans.

Les Romans de la table Ronde, sont comme nous l'avons dit, empreints d'un caractère aventureux ; mais ils retracent aussi cet esprit positif des normands qui voyagent dans leur intérêt et pour fonder des états nouveaux.

Dans les Romans de Charlemagne à la place de cet esprit d'aventure, on trouve un caractère de hierarchie de subordination ; tous les paladins sont soumis à Charlemagne et ne voyagent que pour accomplir ses ordres.

Enfin dans les Romans de la 3e classe règne un sentiment plus épuré, un véritable culte de l'honneur. C'est un reflet de la vie arabe et de la vie Espagnole ; on y reconnait l'amour passionné, la jalousie. Vill. p. 254, 255.

Mais fesons une remarque importante ; tous ces romans ont

141 v°

Origine française de tous ces romans. une origine française ; des trouvères français qui écrivaient en ~~angleterre~~ normandie, prenaient leurs sujets dans l'histoire d'angleterre ~~du pays~~ et célébraient le roi Arthur au lieu de Charlemagne. Mais lorsque la normandie fut réunie à la france ~~angleterre~~, ce fut Charlemagne qui devint l'objet de leurs chants.

Grande utilité historique des romans de chevalerie.

Ces romans ont la grande utilité de faire connaître les mœurs de l'époque, la vie féodale ; les événements sont inventés, mais la vie qu'y mènent des personnages imaginaires est la vie réelle du temps. C'est dans ces romans que Mr. La Curne de Ste Palaye a cherché ce qu'il nous a raconté des mœurs chevaleresques et de l'institution de la chevalerie ; et d'après lui, Mr. Villemain (p. 261 à 264) nous a présenté le tableau de la vie du chevalier.

Préjugés de la chevalerie attestés par l'histoire.

Les préjugés même de la chevalerie avaient leur fondement dans l'histoire ; elle nous rapporte qu'un escadron entier de chevaliers tout bardés de fer se laissa assommer sans se défendre plutôt que de tirer l'épée contre de pauvres

paysans qui n'avaient pour armes que des bâtons et des hoyaux.

Succès brillans des chevaliers attestés par l'histoire.

Quant aux brillants succès des chevaliers qui gagnaient souvent des royaumes et dont les écuyers pouvaient même obtenir le gouvernement d'une île, l'histoire porte encore témoignage en leur faveur: le Comte de Flandre Baudouin fut couronné à Constantinople et le marquis de Montferrat devint roi de Thessalonique. (Vill. p. 265)

Fabliau du XII siècle qui raconte comment Saladin fut armé chevalier par un chevalier français.

Comme témoignage historique de la manière d'armer chevalier Mr. Villemain cite un fabliau très curieux du XII siècle. Le fait pourra paraître bizarre; c'est le Sultan Saladin armé chevalier par un chevalier français. Mais les chroniques latines attestent qu'en effet Saladin voulut être armé chevalier par un français. Sur cette anecdote le trouvère a fait un récit qui n'est pas une œuvre de poësie, mais un procès-verbal fort exact d'une réception, selon le rituel de la chevalerie. Voyez. Mr. Vill. p. 266.

Les monumens de la littérature des trouvères sont innombrables. Fauchet érudit du XVIe siècle, a fait une biographie des poëtes français au-

45v

Nombre infini de poëtes français à la cour de Philippe Auguste, Chrétien de Troyes.

térieurs à l'an 1300. Il en compt
plus de 100. Chrétien de Troyes, le pl
fécond d'entre eux, a composé plu-
sieurs romans de chevalerie de 10 à
12000 vers chacun. Une foule d'au-
tres poëtes contemporains de Chrétien
Troyes étaient reçus à la cour de
Philippe Auguste ; Mr Villemain a
quel nous empruntons ces détails
tracé un tableau fort intéressant de l
cour de ce roi, et nous y renvoy
le lecteur. p. 270 etc.

Epoque brillante du règne de Philippe Auguste.

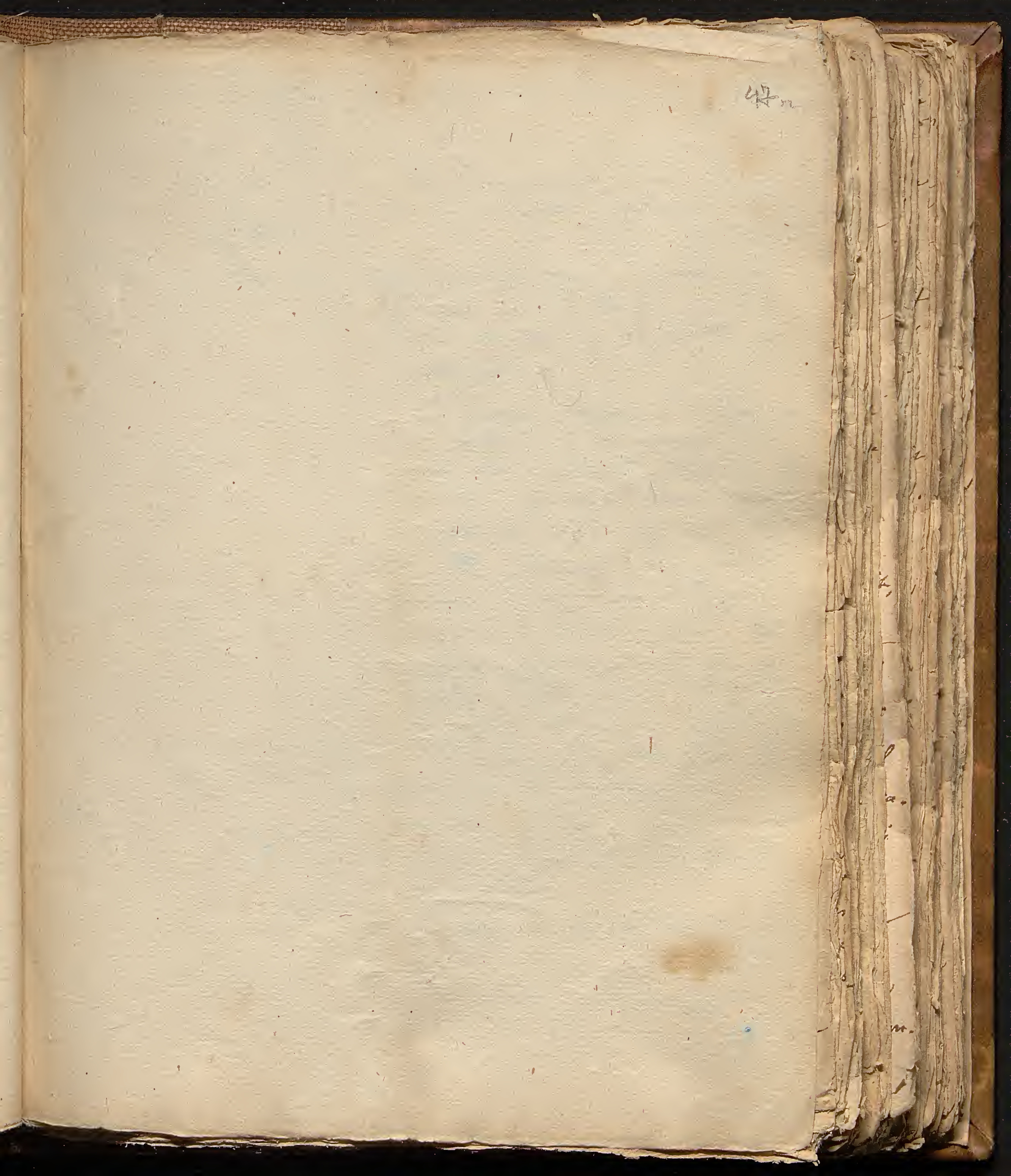
Le règne de Philippe Auguste
l'époque d'un développement remar
-ble dans la littérature françai
avant lui, le seul Charlemagne
fait une tentative pour éclairer
esprits, et elle n'avait duré que la
de son auteur. Quoiqu'il en soit,
n'est qu'à dater du règne de St Lou
que les monumens de la littérat
française deviennent intéressant

Grande révolution dans la langue au règne de St Louis.

C'est alors qu'une grande impu
fut donnée aux esprits. La lan
se formait ; avec la civilisation
-sante croissait le mouvement
-raire qui lui servait d'expressio
Sous ce règne une révolution

s'opéra jusque dans la grammaire. Les ouvrages de cette époque demandent à peine à être traduits. tandis qu'il faut étudier sérieusement les écrits qui les précédaient.

Dans la prochaine leçon nous examinerons les fabliaux, et les prosateurs français Villehardouin et Joinville.



47N

Vendryes

Cours de littérature française de Mr. Patin.

48r

3e Leçon
27 9bre 1830.

Une poësie badine, légère et même quelquefois licencieuse parait à côté du grand développement de la poësie chevaleresque : ce sont les fabliaux dont la quantité est innombrable et dont on n'a publié que les principaux.

Mr. Sismondi attribue la 1ere origine de ces fabliaux à un recueil de contes indiens intitulé Dolopatos ou le roi et les sept sages dont il parut une traduction latine vers le Xe ou XIe siècle. Une autre source serait les contes arabes venus d'Espagne ; puis plus directement encore les aventures des troubadours et des chevaliers provençaux. Mais l'aliment principal de cette poësie, le fonds que l'on exploitait sans cesse fut la chronique des chateaux et des couvens : la vie galante et aventureuse des seigneurs ; la vie désordonnée du clergé.

Les fabliaux étaient sans cesse reproduits sous une forme nouvelle ; c'était un fonds commun sur lequel tout le monde travaillait. En effet la

618 v°

facilité du travail devait séduire les esprits. Savoir ces contes, les réciter était de 1ère nécessité ; dans un temps où l'on n'avait que ce seul moyen de charmer l'oisiveté de la vie intérieure. L'excessive liberté qui régnait dans ces fabliaux devait encore les rendre très populaires ; c'était une médisance bourgeoise plutôt que l'audace des troubadours. Ils ne respectaient pas même la religion ; et cependant leurs plaisanteries n'avaient pas la portée qu'elles auraient eu dans le XVIII Siècle. ~~Nous~~ On respectait et l'on raillait tout ensemble ; il y avait à la fois beaucoup de ~~conception~~ corruption dans les mœurs et de candeur dans l'esprit. Le style des fabliaux est à la fois grossier et malin, et l'on y remarque surtout un grand talent de conter. Le troubadour est plus poète, le trouvère plus conteur.

Ces contes eurent plus tard une grande influence sur le développement de la littérature. Ils ont mis en mouvement l'imagination Italienne. Boccace puisa à cette source, mais il surpassa ses maîtres pour l'art et pour le style. Ils inspirèrent aussi les contes licencieux de la reine de

48 bis

Navarre, ceux de Lafontaine, et Molière lui même leur dut son médecin malgré lui. On pourrait tracer aussi la généalogie d'un grand nombre de plaisanteries françaises qui de Voltaire remonteraient à Rabelais et de Rabelais aux fabliaux. Zadig remonte jusqu'à eux par l'intermédiaire de Parnell.

parnell

Quelques uns de ces fabliaux se rapprochent davantage des romans de chevalerie. Mr. Sismondi en donne dans son livre plusieurs extraits; il donne entr'autres le lai d'aristote où l'on voit avec étonnement le père de la philosophie subjugué par la maitresse du prince.

Une troisième classe d'ouvrages, était les romans historiques, qui avaient leur fondement dans la réalité. Tel est celui de la dame de Fayel et du sire de Coucy publiés dernièrement par Mr. Crapelet dans la forme des manuscrits du temps. Il n'y a dans ce roman rien de merveilleux; peu de circonstances extraordinaires; c'est une simple peinture de ~~manuscrits~~ mœurs et de sentimens. Ce roman a pu être composé par quelqu'un de ces auteurs de profession qui s'attachaient aux chateaux des grands seigneurs.

Il est étonnant qu'une poésie aussi

48 bis v°

licencieuse se soit produite sous le règne
d'un prince si sévère et si religieux,
St Louis. On voit parmi les auteurs
des fabliaux des censeurs sévères des
croisades, et même des croisades contre les
Albigeois. Mr. Villemain cite Thi-
baut, Cte de Champagne et d'autres
poëtes.

Ainsi au XII siècle le roman Wallon
avait produit toute une littérature.

1°. des romans épiques, des romans de
chevalerie.

2°. des fabliaux peinture satyrique
et bourgeoise des mœurs du siècle

3°. des romans historiques qui pouvaient
tenir le milieu entre l'un et l'autre.

On a dit que les trouvères avaient
emprunté leurs récits des troubadours.
Mais comment se fait-il alors, dit
Mr. Sismondi que rien ne nous soit
resté des récits de ces derniers, tandis
que nous avons la plupart de leurs
pöesies lyriques?

Lorsque la guerre des Albigeois
eut mêlé les deux populations de la
langue d'oil et de la langue d'oc
alors naquit dans le nord la poésie
lyrique. Il eut aussi ses chansons, les
ballades, ses lais, ses sirventes. Le
plus grand nom de cette époque est
Thibaut Cte de Champagne et roi

de Navarre qui élevé dans le midi et régnant dans le nord participe à la fois des deux littératures, et tient du nord le tour vif et piquant; du midi la grâce et la délicatesse.

Thibaut est le premier poëte classique français. On trouve chez lui plusieurs tours qui n'ont point encore vieilli.

Remarquons ici que la poësie était alors cultivée presqu'exclusivement par les grands seigneurs. On en cite un grand nombre. Le plus historique de tous ces noms est celui de Raoul de Coucy tué à la bataille de la Massoure, à coté de St Louis, et petit fils de Raoul amant de la dame de Fayel.

Nous arrivons dans le XIII^{e} siècle aux progrès de la prose. C'est par elle que les langues se fixent et se dessinent. Au commencement de ce siècle à la fin du XII^{e} avait paru Villehardouin le plus ancien de nos chroniqueurs, après les chroniques de St Denis commandées en 1137 par l'abbé Suger et que l'on continua jusqu'en 1187. Le premier monument de notre langue a pour nous un double intérêt, l'intérêt grammatical et l'intérêt historique. On trouve dans la langue de Villehardouin beaucoup d'analogie avec la langue d'oc. Cependant notre langue s'y reconnaît

49 v

déjà mieux que dans la poésie d
trouvères.

Ensuite sous le rapport de l'histoire,
a plus de vérité que les romans chevale
et que les chroniques latines. Il es
au dessus des uns par la réalité des fai
qu'il rapporte et des autres par la
couleur du temps qui se peint en lui
dont la teinte s'efface en passant par
langue latine.

Le caractère des récits de Villehardouin
la naïveté d'un homme qui dépose de
qu'il a vu; caractère inimitable, q
l'on cherche en vain à retracer de n
jours. On trouve aussi déjà dans
ouvrage un sens historique sérieux.
Villehardouin a l'intelligence des événem
il les juge. Ces événemens, c'est
prise de C.P. le règne des latins
cette ville grecque. Les mœurs d
peuples sont fidèlement dépeintes.
Venise joue aussi son rôle dans ce dra
elle loue des vaisseaux aux croisés.
Enfin tout le long de cette histoire rè
un contraste frappant entre l'ignora
casanière du temps et la vie av
-reuse des héros.

Longtemps après Villehardouin, v
Joinville qui lui est supérieur; c'est
caractère naïf et éloquent; son ouv
est le premier monument de génie
la langue française. Nous possédon

le texte de Joinville, mais altéré sur quelques corrections qui l'ont rapproché de nous. Cependant il a lui même des expressions si heureusement choisies, qu'elles n'ont pas changé malgré les progrès de la langue, et qu'il semble avoir devancé son temps. Voyez dans Mr Villemain tout ce qu'il dit du naturel, de la naïveté, de la grâce, de la vivacité de Joinville.

Le XIIIe siècle fut le moment d'un assez grand développement dans les esprits. Ce fut l'époque des grands hommes et des grandes choses. à Rome Innocent III et grégoire IX; en france Philippe Auguste et ses successeurs. en Espagne ferdinand III, en allemagne Frédéric II l'antagoniste des papes; en angleterre, l'établissement de la grande charte; celui des communes en Italie.

Mais c'est de la france qu'est sortie la littérature chevaleresque qui occupe cette époque. Mr Villemain remarque alors trois sortes de mythologies. La mythologie chevaleresque, la mythologie allégorique qui personnifiait les vertus et les vices; enfin les mythologies chrétiennes, légendes fabuleuses entées sur le christianisme et dont s'inspira le génie du Dante.

50 v°

C'était de la France que partait ce grand mouvement des esprits ; à qui l'attribuer ? au génie de St Louis, aux événemens politiques qui fesaient alors de la France le centre de l'Europe. De tous côtés on affluait dans l'Université de Paris. Albert le grand, de Cologne vint y professer, et St Thomas d'Aquin y l'étudia sous lui. En 1266, le maître du Dante, que celuici a placé dans son enfer, Brunetto Latini vint aussi en France et y écrivit son livre du trésor. Le Dante banni de sa patrie et jeune encore, arriva à Paris en 1304, et Boccace nous dit qu'il y soutint contre XIV champions une thése de quolibet. Poëte, mais aussi érudit, Le Dante nous a laissé un livre précieux sur les langues sorties du Latin, les langues d'oil, d'oc, de si, et il remarque que la langue d'oil a sur la langue d'oc une grande supériorité pour la prose. Ce témoignage d'un écrivain du temps est d'une grande importance.

La prochaine fois nous parlerons du XIVe siécle.

Cours de Mr. Patin
Littérature française.
6e Leçon. 4 Xbre 1830

Notre littérature au XIVe siècle nous paraît presqu'indigente lorsque nous la comparons à la richesse de la littérature Italienne à cette époque. C'était alors en france le temps des guerres désastreuses des anglais et des règnes malheureux de Philippe de Valois, de Jean, de Charles VI et Isabeau de Bavière. Au milieu des troubles qui agitaient la france, les lettres firent peu de progrès. mais le progrès social est incontestable, les états généraux s'assemblèrent et la condition du clergé s'améliora. Les discours prononcés dans ces assemblées ne nous sont malheureusement pas parvenus.

Le monument le plus curieux de cette époque est le roman de la rose. (on appelait roman tout ouvrage de longue haleine écrit en langue française du nord.) Le roman de la rose est un ouvrage didactique rédigé sous la forme de l'allégorie. Il contient 20000 vers et fut composé par deux auteurs. Commencé au XIIIe siècle par Guillaume de Lorris qui ~~mourut~~ en 1260, il fut achevé dans le XIVe par Jean de Meun né en l'an 1280.

54v

Les 4150 premiers vers sont de Guillaume de Lorris ; les autres appartiennent à Jean de Meun son continuateur.

Le Roman de la rose est un poëme licencieux ; c'est un commentaire de l'art d'aimer d'Ovide ; et l'on y trouve des souvenirs de l'antiquité de toute espèce.

A ces réminiscences de l'antiquité se joignent dans ce poëme, des abstractions, des allégories, la subtilité scolastique. On y rencontre aussi beaucoup de traits naïfs ce qui nous explique le charme particulier que La Fontaine trouvait dans ces sortes d'ouvrages.

Le sujet du livre est une vision allégorique, dans laquelle il s'agit pour un amant de conquérir la rose prix de l'amour. Dans cette entreprise le héros est combattu ou protégé par une foule de personnages allégoriques. Ainsi Dame oiseuse (l'oisiveté) qui inspire à l'amant l'idée de la conquête : male-bouche et dangier l'en détournent ; Félonie, Haine, Bassesse, Avarice le traversent dans ses desseins. Bel accueil le protège etc. Le récit est coupé de longues digressions, de citations d'auteurs anciennes et modernes jetées çà et là et dans lesquelles cependant on retrouve les idées du siècle. Ce livre ressemble au poëme du Dante qui a mis

son livre, son siècle tout entier. Le continuateur Jean de Meun a plus de talent que l'inventeur ; il est spirituel et d'une gaieté bouffonne et maligne comme celle de Rabelais.

Quant à l'excessive liberté de cette littérature sur le compte du clergé ; elle peut s'expliquer par la protection des princes qui voyant d'un œil jaloux, l'ascendant des ecclésiastiques, favorisaient les écrivains seuls capables de le balancer.

Le roman de la rose eut un succès prodigieux ; il fut traduit en plusieurs langues. Chaucer un de ses traducteurs se montra supérieur à l'original. Plusieurs tours de phrase français se trouvent intercalés dans la traduction ; et ces emprunts s'expliquent par la grande communauté de langue entre les 2 littératures. ~~Et~~ Dans une ballade du même Chaucer, on trouve à la suite de strophes anglaises ce refrain français :

J'ai tout perdu mon tems et mon labeur.

On voulut expliquer aussi le roman de la rose par des idées théologiques ; on rapportait à l'amour de Dieu, à la grâce, aux joies du ciel, les passages les plus licencieux du livre. On le citait en chaire à coté des textes de l'écriture. Mais d'autres théologiens condamnèrent ce livre ; et Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris et l'un des

59 v

pères les plus influens du concile [de Cons]-tance écrivit en latin un traité contre [le] roman de la rose.

A la suite du roman de la rose par[urent] plusieurs ouvrages auxquels il avait [servi] de modèle. Le plus célèbre est le ro[man des] trois pélerinages, composé par Guill[aume] de Guilleville moine de Citeaux [entre] 1330 et 1358. C'est un songe d'un[e lon]-gueur démesurée. Chaque pélerina[ge for]-me un vol. in 4°. de 12000 vers. Le [1er] le pélerinage de l'homme sur la terre [est] un tableau de la vie humaine: le 2e [le] pélerinage de l'âme dans l'autre vie [le] 3e enfin est le pélerinage de J.C. par[mi les] hommes. Outre le roman de la [rose] l'auteur a imité le Dante. Il pren[d pour] guide de ces pélerinages le poëte o[vide?]

Ensuite parut le livre portant [le nom] de bible de Guyot. Ici le mot bi[ble] signifie simplement livre; l'auteu[r est] Guyot de Bercy. Cet ouvrage n'es[t qu'une] satyre amère et en même temps [...] des différens états de la vie.

Nommons enfin la Mende-vi[e] un livre sur les amendemens de la [vie] et le Clergié ou traité qui comp[rend] toute la science théologique.

On s'étonnerait, dit Mr. Sismo[ndi] la patience de nos ayeux qui lis[aient] ces longs et fastidieux ouvrages; [...]

oubliait la condition d'un peuple qui n'a presque point de livres, et qui ne trouve au dehors de soi presqu'aucun moyen d'étendre et de renouveler ses idées. On conservait un seul ouvrage, un seul volume dans la maison patriarchale; les jours de mauvais temps on le lisait en cercle autour du feu; on le recommençait quand on l'avait fini; on s'exercait l'esprit à en faire des applications à en tirer tout ce qu'il contenait, plus même qu'il ne contenait. aucune comparaison ne permettait de juger. on le respectait comme la sagesse écrite et on se réjouissait de le comprendre, comme si c'était dans l'auteur une grande condescendance que de s'humaniser quelque fois.

Ce n'est pas dans la poësie qu'il faut chercher la langue francaise au XIVe siècle. C'est dans l'histoire, dans la chronique: Froissard est le premier écrivain de ce siècle. C'est une chose naturelle que le génie historique se développe dans les temps de révolution. Il est tout simple qu'en présence de grands évènemens le désir de les raconter naisse chez un homme doué du talent d'exposition. C'est le spectacle des grands évènemens qui a manqué aux auteurs du XVIIIe siècle. Dans le XIVe il a produit des historiens, des chroniqueurs à la tête desquels est Froissard.

53v

Froissard naquit à Valenciennes en 1333 ou 1337, et l'on suppose qu'il mou[rut] vers 1400 époque à laquelle s'arrête [son] histoire. avant d'être historien, il [fut] d'abord poëte et pendant toute sa vie, il mêla l'exercice de ces deux talens. Il nous reste encore quelques fragmens de [ses] poësies qui nous font connaître son ca[rac]-tère, ses dispositions joviales et une p[artie] de ses aventures. Il avait été destiné à l'état ecclésiastique et entra même dans les ordres, malgré le peu de conformité [de] son humeur avec une profession d'un genre aussi grave. Sa vie fut errante [et] peu régulière.

Robert de Namur, comte de Mont[fort] distingua dans froissard le talent d[e] conteur et l'engagea à le cultiver. Froissard le crut et se mit en vo[ya]-ge, car un historien de cette époq[ue] n'était autre qu'un voyageur qui all[ait] s'enquérir de cour en cour des évène[mens] de l'époque. Froissard visita toutes les cours de l'Europe; il y offrait de[s] vers, et y recueillait mille documens p[ré]-cieux. Un de ses voyages le condui[sit] à Milan, où il rencontra les deux hom[mes] les plus spirituels de l'Europe, Chaucer [et] Boccace. Là ses poësies lui servir[ent] comme partout ailleurs d'introducti[on].

Froissard avait composé avec l'ou[...]

-las de Brabant un roman, mediador qui était un recueil de poësies. C'était ce livre que le chroniqueur emportait toujours avec lui et qu'il offrit en particulier au roi d'angleterre.

On a reproché à Froissard de la partialité dans ses chroniques; mais comme à cette époque, une foule d'actions odieuses cho-quaient à peine, Froissard a dû rapporter le mal sans être porté à le dissimuler.

Le livre de Froissard est une histoire univer-selle de l'Europe depuis 1322 jusqu'en 1400. Les guerres de l'angleterre et de la france en sont une partie principale. les autres pays n'y occupent qu'une place secondaire; ils y sont joints par forme d'épisode.

L'auteur, comme Hérodote, se montre tou-jours lui même dans le récit des événemens. Il n'apprend qu'en conversant avec les gens du pays qu'il parcourt; et il nous fait part de ses ~~observations~~ conversations.

Froissard manque quelquefois d'exactitude Il composait ses récits d'après des mémoires, des données verbales. Se souciant peu de la statistique des états, de leur commerce, de leur industrie, de leurs arts, sans rechercher les causes des événemens, Froissard ne s'attachait qu'à la partie extérieure de l'histoire, comme les jeux, les fêtes et tous les tableaux de la vie au moyen âge. Inférieur à Villani sous le rapport de l'exactitude et de la critique, notre chroniqueur excellait dans la peinture des mœurs et des personna-ges du temps. Il conservait à chacun d'eux

54r

sa figure et son costume et leur prête[...] langage plein de vérité.

Mr. Villemain cite un extrait des chro[...] -ques de Froissard, qui est une histoire adm[...] -blement contée. Il s'agit du dévouemen[...] des citoyens de Calais lors du siége de cette [...] par Edouard III roi d'angleterre. En op[...] le récit de Froissard à la tragédie de Bel[...] sur le même sujet on trouve le poëte bi[...] inférieur à l'historien. L'auteur [...] -que exagère l'héroïsme des bourgeois de Ca[...] et leur prête des sentimens de convention [...] conviennent aux héros de tous les siècles [...] par conséquent à personne. Dans l[...] narration de Froissard ces hommes géné[...] ne se dépouillent pas des sentimens natu[...] ils regrettent la vie, et leur dévouem[...] n'en parait que plus beau.

On aime aussi dans Froissard l[...] récit de la courtoisie et de la générosi[...] du prince de Galles envers son prisonn[...] il conserve la couleur de l'époque et le [...] caractère des personnages.

Du plus grand prosateur du XIVe siè[...] nous passons au premier poëte du siè[...] suivant, à charles d'orléans

- Charles d'orléans écrivit des poësies [...] anglais, de même que des poëtes an[...] composèrent en langue française. [...] uns et les autres s'inspiraient quelquef[...] aussi des mêmes événemens. Ainsi la [...] bataille d'azincourt chantée à la cour [...] Londres par les poëtes de Henri V fu[...]

également célébrée par des auteurs français. Alain Chartier, poëte médiocre, malgré l'hommage extraordinaire qu'il reçut d'une grande princesse, composa sur ce sujet son poëme des quatre dames.

On s'étonnerait de la préférence accordée par Boileau à Villon, sur Charles d'Orléans, puisqu'il attribue au premier la création de la poësie française. Mais les poësies de Charles d'Orléans étaient ignorées du tems de Boileau.(1) Clément Marot lui même n'en avait pas connaissance. C'est ce qui explique les plagiats des auteurs plus modernes, St gelais et Blain Loriol.

Charles d'Orléans, petit fils de Charles V, était né le 26 mai 1390; il avait pour père ~~Charles~~ Louis d'Orléans, frère de Charles VI, qui fut assassiné par les gens du duc de Bourgogne, dans la rue Barbette à Paris. Sa mère était la célèbre Valentine de Milan. Charles d'Orléans était père de Louis XII et oncle de françois Ier. Après avoir été fait prisonnier à Azincourt, il rentra en france en 1440 après 25 ans de prison; et il mourut en 1476.

Ses poësies sont correctes et élégantes, elles appartiennent à l'école du roman de la rose dont elles rappellent la mythologie pédantesque. En effet, dans une pièce qui commence par ce vers:

(1) En effet les œuvres d'Orléans tombées dans l'oubli presqu'en naissant, ont été découvertes par l'abbé Sallier, il y a une centaine d'années, et nous n'en avons pas encore une édition correcte et complète.

55 v°

Au temps passé, quand nature me fit, etc.

On voit dame Nature confier le nouveau né aux mains de dame Enfance; bientôt Aage, messager de dame Nature, apporte à dame Enfance une lettre de créance pour qu'elle ait à remettre son pupille aux soins de dame Jeunesse, qui à son tour le présente à Vénus et à Cupido.

Sensible comme un captif aux beautés de la Nature, Charles d'Orléans peint le renouveau avec une gentillesse d'imagi-nation et une fraicheur de pinceau qui n'a pas vieilli encore. Souvent un sentiment délicat d'harmonie lui suggère cet enchainement régulier des rimes féminines et masculines qui a été une élégance de style avant d'être une règle de versification.

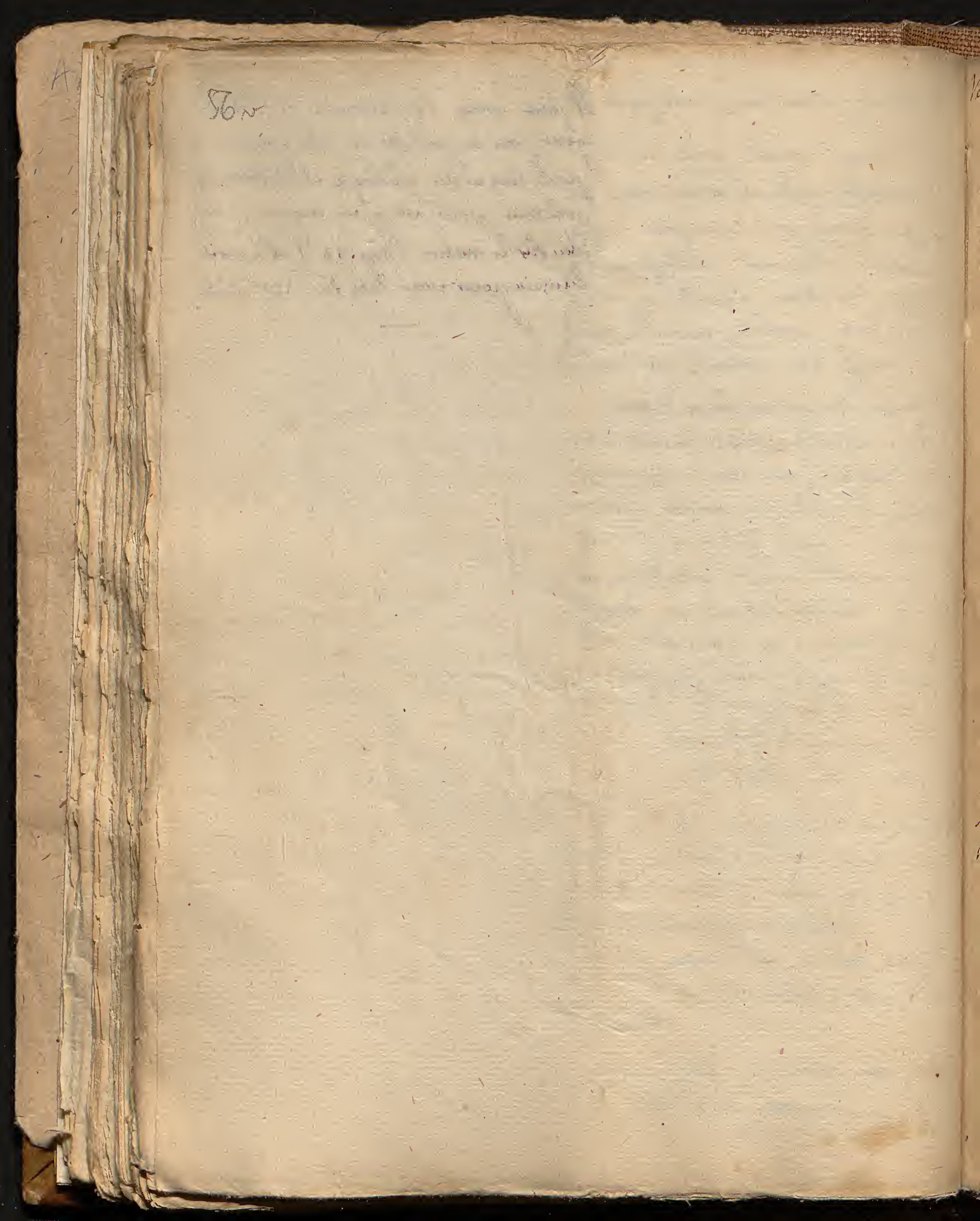
Voyez Mr. de Ste Beuve p. 5, 6.
Mr. Villem. t. 11. p. 292, 295.

Les poësies de Clotilde de Surville données comme poësies du XVe siècle, parurent en 1812. mais les vers en sont évidemment modernes. on y découvre, comme un cachet moderne, l'entrelacement des rimes, et l'absence du hiatus.

Nous avons parcouru une gde partie de la littérature française au XVe siècle

"Il faut avoir de l'estime et de l'indul-
gence pour les produits de cette époque
pour lesquelles Laharpe et Voltaire ne
professent qu'injustice et mépris, (voy
Essai sur les mœurs Chap. 82) L'esprit
humain pour eux date du XVII^e siècle.

—



Vendryes. Cours de Mr Patin.

Littérature française

5e Leçon. 8 Xbre 1830

Poësies du 15e siècle, après Charles d'Orléans. ~~XV après Charles d'Orléans.~~

C'est à la fin du quinzième siècle qu'on voit naître la civilisation. Ce n'est pas une époque de génie que celle que nous avons à parcourir mais une époque d'esprit et de travail. Nous nous attacherons à en retracer les caractères les plus généraux.

Un de ces caractères, c'est le progrès de la langue, progrès surtout manifesté dans la poësie légère. Charles d'Orléans s'est fait le plus beau nom dans ce genre. Il avait de son temps des rivaux qui lui étaient préférés; mais à plus de science, ils n'unissaient pas autant de talents; nous citerons Christine de Pisan: fille d'un astrologue Italien, elle fut mandée à la cour de Charles V

Christine de Pisan.

Le plus grand poëte après Charles d'Orléans, c'est Villon, né en 1431 et qui mourut à la fin du XVe siècle. Son véritable nom était François Corduel, et ce surnom de Villon était peu honorable pour lui; (car il est synonime de fripon).

- Villon.
voy. Mr Ste Beuve p 8 à 15.
Mr Villemain p. 288 à 290.
voy. Mr Girardin disc. couronné 32 à 36.

Villon était ce que l'on appelait alors un enfant de Paris; il fut deux fois emprisonné au chatelet et courut deux fois le risque d'être pendu. Il était escroc avant d'être poëte, et il a composé une grande partie de ses ouvrages en style d'argot;

et Clément Marot chargé par François de publier les œuvres de Villon, déclara au prince qu'il n'entendait pas l'argot.

Ce qui nous étonne c'est que dans la poësie de Villon, il y ait de la mélancolie. Mr. Villemain cite une pièce charmante emp[reinte] à un très haut dégré de ce caractère. Villon passe en revue toutes les dames du temps jadis et finit chaque strophe par ces mots touchans : mais où sont les neiges d'antan (d'antan, de l'autre année) (d'avant l'an)

voyez cette pièce transcrite à la fin de la leçon.

De nombreuses citations de ce genre se trouvent dans l'ouvrage de Mr. de Ste Beuve sur la poësie française à cette époque. Il fait remarquer en passant des rapprochemens accidentels mais nombreux et très singuliers entre Villon et Voltaire. Mr. de Ste B[euve] les compare pour leur naïveté ; et il fait observer à cette occasion que depuis une époque assez éloignée, cette naïveté a toujours été représentée dans notre litté-rature par quelque grand nom : il rappelle Voltaire, Lafontaine, Clément Marot, Villon.

Imitateurs de Villon et du roman de la rose –
voyez Ste Beuve p. 16, 17, 18.

A cette époque une multitude de poëtes ont laissé à peine un souvenir ; Martial Mesquinot, Guillaume ~~Alexis~~ cretin, Martial d'auvergne, Martial de Paris, Pierre Michaud, Coquillard etc.

Nous citerons Jean Marot, pe[...]

Clément Marot, et dont le fils, disait-on alors, était le plus bel ouvrage ; quoiqu'il ait laissé plusieurs morceaux d'une poésie fort gracieuse. Tous ces poëtes étaient des imitateurs serviles du roman de la rose ou de Villon. Ils remplaçaient par une recherche minutieuse le génie qui leur manquait : ils se créaient des difficultés pour le seul plaisir de les vaincre : telle que la loi de rimer par deux syllabes, etc. Le caractère de cette époque a entièrement disparu : il lui manquait un homme de génie.

L'invasion des barbares avait détruit le théâtre en occident. Vill. 254.

Renaissance du Théâtre, après sa longue disparution.

Sur l'avilissement du théâtre à C.P. voyez Villemain II, 251, 252, 253.

La renaissance du théâtre est aussi un évènement bien important de ce siècle. L'art dramatique à l'époque de l'invasion des barbares avait disparu de l'Europe. A Constantinople seule il subsistait encore ; et la courtisane qui devait entrer dans le lit d'un empereur des grecs avait donné le spectacle de toutes les turpitudes qui déshonoraient alors la scène...

Mr. Villemain (p 257) remarque très bien que nos farces grossières du moyen âge, nos pieuses parodies de l'évangile, jouées gravement dans les églises, devaient conduire à la tragédie, comme les initiations d'Eleusis conduisaient au prométhée d'Eschyle et à l'Œdipe de Sophocle.

L'église recréa le théâtre dans l'orient ; elle mêla à ses fêtes des représentations ~~tirées~~ de sujets religieux, des intermèdes bouffons afin de lutter contre le paganisme et de s'attacher l'esprit de la multitude. Un évêque de Constantinople, ~~Théophile~~ Théophylacte, avait attaché à son église une troupe de comédiens. (Vill. 256 tome 2)

Longtemps avant l'époque où nous

58v

(1) Nous avons déjà parlé des essais dramatiques faits au XIe siècle par une religieuse allemande nommée Hroswithe dont les pièces furent écrites en latin. Dans une de ces pièces où elle imitait Térence, dans la conversion de Gallicanus, elle nous peint l'empereur Julien avec une assez grande fidélité. vill. 258, 259. Un poète Italien Mussato qui fut aussi historien fit à peu près les mêmes essais dans son drame d'Eccellino où il imite Sénèque, (1300). vill. p. 265

+ voyez. Mr Villemain p. 266. 267.

(2) Mr Ste Beuve (p. 217. hist. de la poésie au XVIe siècle) fait remarquer que la confrérie de la passion fut formée dans le principe par plusieurs bourgeois de Paris, maîtres maçons, menuisiers, serruriers, maréchaux ferrants etc.

sommes arrivés il y avait eu des essais de composition dramatique inspirés par l'imitation de l'antiquité.(1) Mais à quand doit-on faire remonter les institutions de pièces en langue vulgaire. Fontenelle a parlé d'un drame intitulé l'hérésie des prêtres, et qu'il placerait au [...] siècle. Mais Mr Raynouard a prouvé que les troubadours n'eurent pas de littérature dramatique. Mr vill. 265

Dans le XIVe siècle on jouait déjà quelques farces sur des sujets religieux toutes les fois qu'il survenait quelque solennité, quelque mariage royal. Mais ce ne fut que vers 1402 que le th[éâtre] s'organisa. Des pèlerins s'étaient asso[ciés] pour représenter des mystères (2) Men[acés] par le prévôt de Paris d'une interdiction ils furent protégés par Charles VI qui [s'a]musa de leurs pièces. Bientôt la pro[vince] s'empressa de les imiter : dans [toutes] les villes importantes, il y eut une confrérie de la passion. Avec les my[stères] du nouveau testament, ils représen[tèrent] les histoires de l'ancien, puis les lé[gendes] et enfin plus tard, ils en vinrent [au] drame de la ruine de Troye, et aux contes de Boccace.

Mr Villemain ne trouve presque [rien] de bon, ni même de passable dans [ces] pièces, qui, dit-il, auraient p[u] fortement émouvoir les spectateu[rs]

si elles avaient été bien traitées. Il n'y avait pas de sujet plus grand et de drame plus touchant que celui de la passion à présenter à des spectateurs pénétrés des ~~la~~ ~~ver~~ vérités de la religion. Mais on ne rencontre nulle part le génie dans tous ces drames communs et ridicules : on doit s'estimer heureux d'y rencontrer le médiocre. Mr. Villemain cite comme une des moins mauvaises une pièce dont le sujet est le sacrifice d'Abraham. Il y trouve quelque chose d'assez simple et d'assez vrai. Vill. 272 etc. Mr. Sismondi est généralement moins sévère à l'égard de ces drames, parce qu'il y cherche l'origine du drame romantique, (p. 334 etc.).

Cette pièce est de Théodore de Bèze et parut en 1550. voy. St B. p. 251.

Cependant ces représentations fort en vogue étaient un ~~ver~~ véritable sacrilège, quoique l'intention ne fut peut-être pas impie. Le clergé les censura si vivement qu'on finit par les défendre; et ce fut alors que pour changer de sujets, les acteurs mirent sur la scène les malheurs de Troye la grande, et le conte de Griselidis. Mais le théâtre n'en resta pas moins grossier, pour être moins sacrilège dans les sujets. Il ne pouvait cependant succomber grâce au goût passionné du peuple qui applaudit les plaisirs du spectacle. voy. vill. 274.

✠ Alors les confrères de la passion eurent des rivaux qui embrassèrent

59 v°

✠ Bien souvent c'était en plein air, sur les places publiques, à la face de toute une population rassemblée que les confréries dressaient leurs nombreux échaffauds, et qu'ils exécutaient leurs drames inter-minables, durant plusieurs jours consécutifs, du matin au soir, avec un vaste appareil de machines et de décorations. Ste Beuve 224.
(rattacher cette note sur les représentations des mystères à la fin de la page précé-dente.)

voyez à la fin de la leçon des extraits de Mr St Beuve sur les mystères, la Baroche, et les Sans-Souci.

un genre nouveau, pour ne pas blesser les droits du privilège. De là naquit la comédie qui devait vivre de l'esprit franc[ais] de cette raillerie piquante qui fit de tout temps notre véritable originalité.
voy. Mr Villemain p. 274)

Les clercs de procureurs formèrent la confrérie de la Baroche qui se créait des officiers et un roi. Ils formaient un petit royaume de Cocagne, avec sa juri-diction, sa hiérarchie, ses coutumes et ses fêtes, ~~prirent ils~~ ils jouaient, à certains jours solennels, des moralités des farces dont la raillerie et la satyre fesaient d'ordinaire le fonds. (Ste B. 22[..]
(Sous le titre d'Enfans sans-souci, [de] jeunes gens de famille spirituels [et] dissipés, avaient conçu l'idée peu édifiante de tirer parti pour leur am[u]-sement des défauts et des ridicules d[u] genre humain. Ils désignaient la [pau]-vre humanité du nom de sottise, [et] s'arrogeaient sur elle une sorte de puissance et de principauté ingé[nieu]-se. Leur chef s'appelait prince [de] la Sottise ou des Sots. Ste Beuv[e]

Les Sotties jouées par les enfans [sans]-souci, étaient des satyres ou pl[utôt] des injures, ainsi que le mot l'ind[ique]
Dans les moralités dont le but [était] un peu différent, on personnifiait [...]
Une des meilleures pièces de ce g[enre]

[...]
[...]m
du
du
·ru
qu[e]
jou[...]

voyez Marmontel aux mots Sotties, farces, moralités.

a été cité par Mr. Villemain et avant lui par Marmontel. C'est l'ancien monde. On y voyait en effet l'ancien monde endormi par abus, qui profitait de son sommeil pour créer un monde nouveau, non moins ridicule que l'ancien. Louis XII s'y trouve directement attaqué dans ces vers: voy. Vill. 276, 278, 279

Libéralité interdite
Est aux nobles par avarice
Le chef même y est propice

Mais Louis XII en bon prince ne s'en montra point offensé et répondit: J'aime mieux les faire rire par mon avarice que si mes depenses les fesaient pleurer.

Il protégea même la baroche qu'il trouvait bonne pour dire bien des choses qu'on cherche à cacher.

Mr. St. Beuve rapporte que ~~sous~~ Louis XI fit menacer par son parlement de la confiscation, des verges et du bannissement, tous clercs tant du palais que du chatelet, qui joueraient des farces et sotties, ou même qui demanderaient la permission d'en jouer. St. B. p. 223.

François Ier ce protecteur des lettres comme on l'a appelé, mais qui pourtant craignait de leur accorder une liberté trop grande, et eut même dit-on une tentation très forte de détruire l'imprimerie, François Ier interdit les ~~lettres~~ sotties. La personnalité fut donc bannie de la scène, et cet exil donna naissance à une comédie plus fine et plus délicate, à la peinture satyrique des mœurs domestiques du temps.

Le jeune Clément Marot qui fesait partie de la troupe des Barochiens adressa en leur faveur une pièce de vers à françois Ier.

Ce fut la même révolution qui s'étuit

60 v

autrefois opéré sur le théâtre d'Athènes

Comédie de mœurs.

L'avocat Patelin (1480)

On attribue l'avocat Patelin à Pierre Blan-chet de Poitiers, mort en 1519.

Marmontel, dans son dictionnaire littéraire, au mot farces, donne des extraits assez longs de l'avocat patelin.

voy. aussi, Villem. 279, 280, 281, 282, 283.

Le premier modèle en ce genre est une pièce fameuse sans nom d'auteur, qui fut représentée pour la première fois en 1480, sous le titre de l'avocat Patelin. Elle fut traduite en latin en 1512; enfin refondue par Brueys, collaborateur de Palaprat pour être remise en 1706 sur notre théâtre où elle est restée. Il n'en faudrait pas dire davantage pour l'é-loge de cette pièce si spirituelle, dont Marmontel donne des extraits assez longs. Pasquier, ce critique du XVI^e siècle, dont le style est déjà vieux pour nous, la trouve déjà vieille de son temps, et néanmoins il l'oppose comme échantillon à toutes les pièces latines, grecques et ita-liennes.

Ainsi au XV^e siècle on avait trouvé la comédie. Quant au drame sérieux, il faut traverser tout le XVI^e siècle pour le trouver.

Extraits de M^r. de S^te Beuve, sur les Mystères, la Baroche et les Sans-Souci.

On peut diviser les mystères en trois classes, d'après la nature des sujets qu'ils traitent.

1^o. les mystères qui traduisent par personnages les diverses parties de l'ancien et du nouveau testament, et dont l'ensemble forme en quelque sorte une épopée dramatique continue depuis le jour

la création jusqu'à la ruine de Jérusalem, ou même jusqu'au jugement dernier.

2°. Ceux qui montrent en scène isolément, les légendes des saints et saintes.

3°. Ceux qui roulent sur des événemens tout profanes, l'histoire de Troie la grant, le mystère de Griselidis (tiré de Boccace).

Le mystère est livré tout d'une pièce aux acteurs, qui en jouent le plus qu'ils peuvent chaque jour, et poursuivent sans désemparer jusqu'à extinction. La scène se passe tour à tour dans trois régions principales, le paradis, la terre, et l'enfer. Le paradis représenté par l'échafaud le plus élevé, était fait en manière de trône. L'enfer apparaissait à la partie inférieure du théâtre, sous la forme d'une gde gueule de dragon qui s'ouvrait selon que les diables voulaient entrer ou sortir. Le purgatoire était une manière de chartre construite au dessus de l'enfer. La terre était située au rez de chaussée entre l'enfer et le ciel. Ste Beuve 227, 228.

Les Moralités qui tenaient le premier rang sur la scène après les mystères, avaient aussi quelquefois pour personnages Dieu, les anges et les diables, mais accompagnés de personnifications bizarres et indéfinissables, d'après le système mythologique du roman de la rose. On y voyait figurer en chair et en os, le limon de la terre, le sang d'Abel, la chair, l'Esprit; les vigiles des morts, etc.

Ste Beuve p. 252.

Après avoir été longtems persécutées sous le règne

61r

de François 1er, les Sociétés de la Baroche et des enfans Sans Souci survécurent avec leurs cérémonies et leurs Statuts jusqu'au commencement du XVIIe Siècle, où elles finirent par se perdre et disparaître obscurément dans les orgies du mardi gras.

St B. 260.

Ballade de Villon.

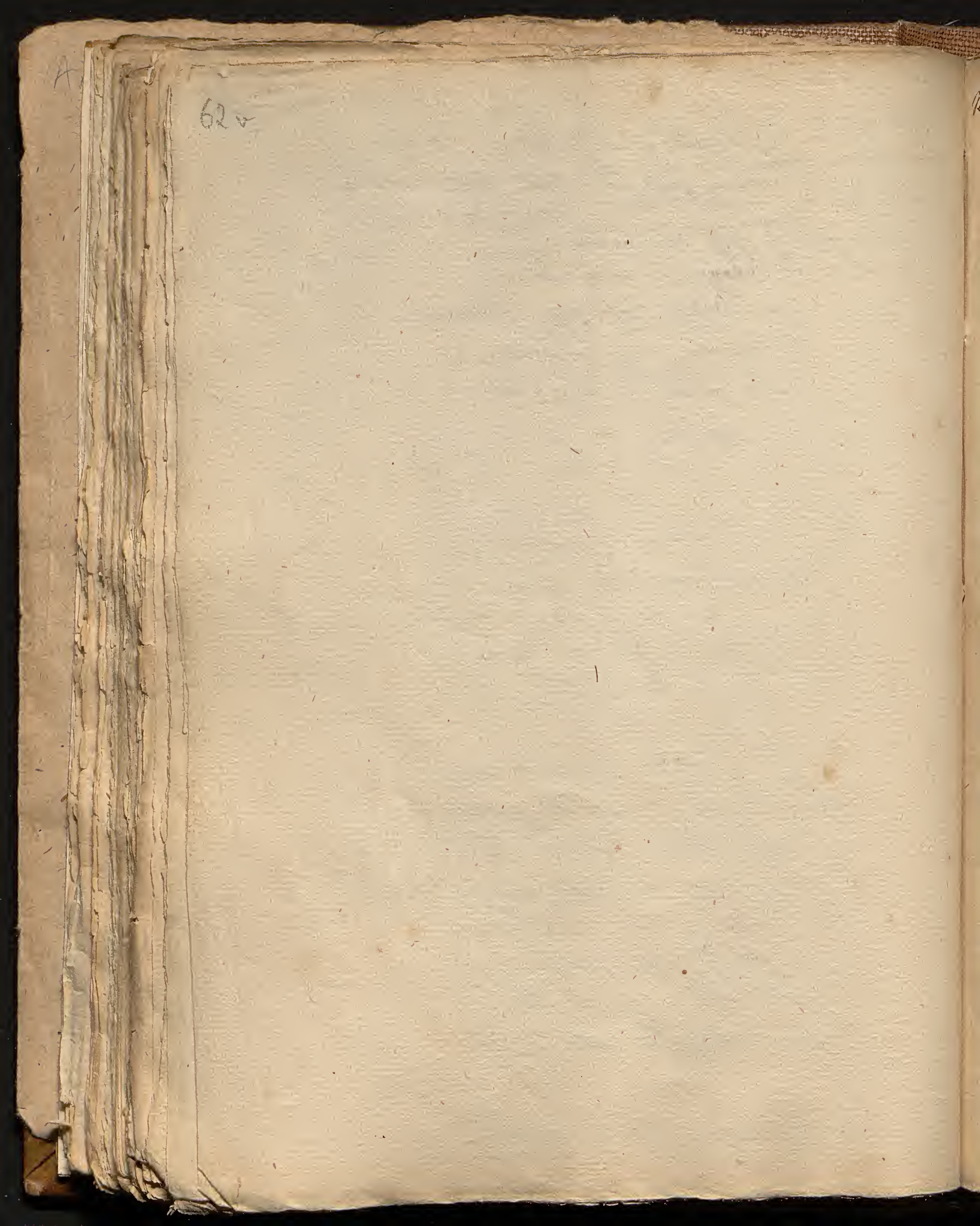
Des dames du temps jadis

Dictes moi où, ne en quel pays,
Est flora, la belle romaine,
Archipiada, ne Thaïs
Qui fut sa cousine germaine.
Echo parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beaulté eut trop plus que humaine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Où est la très sage Héloïs,
Pour qui fut chastré (et puis moyne)
Pierre Esbaillart à Saint-Denys,
Pour son amour eut cest essoyne?
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
fut jetté en ung sac en Seine;
Mais où sont les neiges d'antan?

La royne Blanche comme ung lys,

Qui chantait à voix de sereine ;
Berthe au grand pied, Biétris, Allys,
Harembouges qui tint le Mayne ?
Et Jehanne la bonne Lorraine
Que Anglois bruslèrent à Rouen ?
Où sont-ils, vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?



62 v

Vendryes.

Littérature française.
Cours de Mr. Patin 6e Leçon
— 15 Xbre 1830 —

Romans du XVe Siècle.
histoire, Philippe de Comines.

Nous avons vu dans la dernière leçon, quelle était la poësie, quel était le théâtre au XVe siècle. Il nous reste encore à parler des romans et de l'histoire. Cette manière de conter naturelle, facile, enjouée qui datait en france du 12e siècle, dut continuer dans le XVe. Nous voyons paraître à cette époque d'innombrables romans qui ne sont, pour ainsi dire, qu'une édition nouvelle des précédents. La langue y devient de plus en plus intelligible.

Romans au XVe Siècle.
– Merlin amoureux.

Mr. Villemain analyse plusieurs de ces romans entr'autres celui de Merlin amoureux. On y voit ce fameux enchanteur dépouillé par l'amour de sa puissance et même de sa liberté. Le charme de ce roman ne consiste pas seulement dans le merveilleux de la fiction, il est surtout dans la vérité morale que recouvre ce brillant tissu. On aime à s'instruire en s'amusant; c'est le charme de tous les romans de Voltaire, et de tous ces contes où se cache une vérité satyrique ~~politique~~ ou morale. Vill. II, 21, 295 à 299.

Jean de Paris.

Un autre roman de la même époque, mais d'un genre différent est Jehan de Paris reproduit avec beaucoup de verve et de gaité sur notre scène lyrique. C'est à la

63 r°

fois un roman de mœurs et une satyre
politique contre les anglais. Jean de Par
est le fils d'un roi de france (peu connu da
l'histoire, il est vrai,) qui recherche en
même temps que le vieux roi d'angleter
la main de la princesse de Navarre; le r
d'Angleterre, traversant la france, rencontr
dans sa route un bourgeois qui déploie u
luxe extraordinaire. Ce bourgeois n'est au
que Jean de Paris qui sous un nom sup
éblouit, régale et mystifie son rival. En
il arrive à la cour de Navarre, plaît à
la princesse et l'épouse. Le roi d'Ang
s'en retourne honteux et moqué. C'e
ainsi que la france se vengeait par de
plaisanteries de tout le mal que lui avai
fait les anglais pendant le XVe siècle

voy. Mr. vill. ibid. p. 300, 301, 302.

Le plus piquant de tous ces roman
un peu licencieux il est vrai, est cel
du petit Jehan de Saintré ou de la da
aux belles cousines. Il a été repro
dégagé de ses longueurs, par Mr de Tre
mais peut-être aussi a-t-il perdu q
chose de sa vérité.

Jehan de Saintré – vill. ibid. p. 302.

Un autre roman de ce genre est
de Gérard de Nevers et de la belle Eu
dont a profité aussi notre scène dan
-ra médiocre de la Violette. Un plu
grand mérite de cet ouvrage, c'est
fourni à Voltaire dans sa belle trag

Gérard de Nevers vill. ibid. p. 303.

de Tancrède la situation touchante d'un amant combattant pour sa maîtresse qu'il croit infidèle.

Voilà l'échantillon brillant des romans de cette époque. de 1462 à la fin du 15^e siècle, l'imprimerie encore toute récente en reproduisit beaucoup d'autres qui pour lors changèrent de forme, (voy. Walter-Scott. Essai sur les romans, pp. 86). Avant la décadence de l'imprimerie, la mesure du vers avait servi à graver ces romans dans la mémoire; on finit par s'apercevoir qu'elle ne recouvrait souvent qu'un grand nombre d'inutilités, et en les refondant on les fit passer du vers à la prose.

histoire au XV^e siècle.

Le génie des Romans se retrouvait alors partout, dans les chroniques, dans les mémoires, dans le judicieux Olivier de la Marche, aussi bien que dans le maréchal Boucicaut.

Philippe de Comines.
voy. Mr Girardin disc. couronné, p. 39 à 44.

Le seul historien véritable du temps et qui mérite d'être nommé à part, c'est Philippe de Comines, né à Comines en 1447 et mort en 1509. Son histoire embrasse les règnes de Louis XI et de Charles VIII depuis la guerre du bien public en 1464 jusqu'en 1498. à la naïveté de son temps Comines joint un esprit supérieur, judicieux et pénétrant.

64 r

Il conçoit déjà habilement les formes diverses des états, et juge habilement les hommes et les choses. Comines se forme au métier d'historien par la politique par la pratique des affaires. Sujet de Charles de Bourgogne et attaché à sa personne, il s'aperçut bientôt qu'il y avait plus de fonds à faire sur le prudent que sur le duc téméraire, tout puissant qu'il était, et il passa au service du roi de France qu'il avait allié même dans la malheureuse affaire de Péronne. Louis XI employa souvent un homme si habile et même dans les négociations les plus délicates. Peu scrupuleux dans ses actes Comines se chargea volontiers de corrompre les conseillers du roi d'angleterre.

Mr. Villemain cite à ce sujet un p[assage] de Comines qui peint bien l'indifférence morale de Louis XI et de son historien indifférence qui est aussi celle d'un [siècle] plus plein de corruption que d'innocence.

Admirateur de l'habileté de Louis XI, au point qu'il oublie les idées de justice, pour ne voir que cette habileté, Comines cependant garde par[fois] un sentiment de liberté fort remarquable. on le voit dans sa conduite après la mort de Louis XI, ~~au point qu'il oublie les idées de justice pour~~ ne voir ~~que cette habileté~~ dans sa résistance

Anne de Beaujeu ; on ne le voit pas moins dans la doctrine de son livre sur la liberté des peuples. on y trouve des idées qu'on pourrait croire toutes modernes.

„Un prince, dit-il, n'a pas le droit de lever d'impots sur ses peuples sans leur consentement ». Vill. II, 310.

Telles étaient les idées de ce temps, idées de liberté gravées maintenant dans nos codes, étouffées sous le règne de Louis XIV.

Ce qui appartient en propre à Comines c'est cette intelligence des évènemens et des caractères, cette intelligence qui démèle si bien la vérité. Il a autorité et gravité, comme dit Montaigne, et sent partout son homme de bon lieu, élevé aux grandes affaires

Il y a entre Comines et Froissard une différence fort grande. L'historien du XIVe siècle est un brillant trouvère qui ne voit que la surface des choses, qui n'est frappé que des fêtes et des combats. Celui du 15e est un homme d'état, un judicieux politique. C'est la différence des deux époques.

Comines est donc naïf et profond ; mais il a peu d'éloquence ; ce qui vient de ce qu'il n'est jamais fortement ému. On l'a comparé à Tacite si plein d'émotions, Tacite dont l'indignation et la haine contre les tyrans se peignent à chaque page dans des mots si profonds et si éloquens.

65 r

Tacite déteste Tibère ; Comines aime
assez Louis XI.

Mr. de Chateaubriand dit que la naïve[té]
de Comines ressemble à celle de Plutarque
mais il n'a pas fait attention que la
naïveté de Plutarque n'est autre chose
que celle d'Amyot. Plutarque du reste
fort peu naïf.

Après avoir détaillé si froidement les
cruautés de Louis XI après s'être plu
raconter les ruses perfides du monarque
Comines à la fin de son livre flétrit
tyrannie, mais c'est seulement par
qu'il juge cette tyrannie déraisonnable

Il déplore la captivité volontaire à
quelle s'est réduit Louis XI, et il a dû
mieux pu le faire, qu'attaché lui même
à la personne du prince, il avait le
triste honneur de coucher dans sa cham[bre]
Ainsi Comines par son bon jugement
-vait peu à peu à la haine de la tyran[nie]
et finissait par conclure qu'il vau[t]
mieux vivre homme de bien, parce q[u']
y trouve mieux son compte ; et puis
-il, on a moins à douter à la mort.

Expression, dit Mr. Villemain, digne
Bossuet

Cette fin de l'histoire de Louis XI rap[pelle]
celle de Néron par Suétone. L'histori[en]
qui était entré dans tous les détails
cruautés de l'empereur sans montrer

moindre émotion termine de cette manière la narration de sa mort : « ainsi périt ce monstre ».

Ce trait inattendu semble l'accent d'une voix qui, longtemps comprimée par la crainte, ose enfin éclater à la mort du tyran.

voyez pour toute cette leçon la 21 leçon du cours de M. Villemain

Vendryes

Cours de la littérature française professé par Mr Patin.

VIIe Leçon. De la poësie française au XVIe siècle.

Durant les premiers temps du Parnasse français,
Le caprice tout seul fesait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtems eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux trébuché de si haut, ~~rendit~~
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint; et le premier en france,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

67 15

Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Boileau Art poëtiq. I, 113 à 140

trois époques de la poësie française française au XVIe siècle.

Il y a ~~deux grandes divisions de~~ dans la poësi[e] au XVIe siècle, dit Mr Chasles, p. 44, tro[is] époques distinctes, et chaque époque a[son] école. Au commencement, l'école de Mar[ot] héritier de Villon et de son genre d'espr[it] cette école dure jusqu'au ~~milieu du~~ règ[ne] de Henri II. Alors naît une autre école [celle] de Dubellay et de Ronsard, qui dure av[ec] Desportes jusque sous Henri IV. Enfi[n] Malherbe vient, qui, empruntant beau[coup] à ses devanciers, rend à notre langue so[n] tour et son génie original.

1°. Clément Marot et son école.

Nous allons examiner Clément Marot et son école ; quoiqu'en dise Boileau Clément Marot n'a rien inventé en fa[it] de versification. Loin de montrer po[ur] rimer des chemins tout nouveaux, il est tenu aux traces de ses devanciers, [et a] même laissé à un assez mauvais poë[te] de sa connaissance appelé Jean Bouch[et] la gloire d'entrelacer pour la première fois les rimes féminines et mascul[ines].

Marot n'a rien inventé en fait de poësie

La coupe féminine est le seul perfec-tionnement de versification qu'on lui pu[isse] attribuer ; et encore Jean Le Maire [son] maître la lui avait enseignée.

Tel est ce vers ;

Dès que m'amie est un jour sans me v[oir]

68 r

Son vers favori est le vers de dix syllabes.

Le vers de Marot est le vers de dix syllabes ; dont les deux hémistiches inégaux paraissent une espièglerie de l'amour :

risisse Cupido

Dixiteratque unum subripuisse pedem.

Voici comment Voltaire définit le vers de dix syllabes :

Apénis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs, ni trop courts ;
Dix syllabes par vers, mollement arrangées,
Se suivaient avec art et semblaient négligées.
Le rhythme en est facile ; il est harmonieux ;
L'hexamètre est plus beau ; mais parfois ennuyeux.

Conte des 3 manières.

Après le vers de dix syllabes, Marot employa le vers de huit. mais il n'employa presque jamais l'alexandrin.

Rimes equivoquées, consonnées, etc employées par Marot.

Marot renouvela dans ses œuvres des essais de mauvais goût ; il se sert de rimes équivoquées, consonnées, concatenées, annexées, fratrisées, autant d'hommages rendus aux coutumes gauloises.

du temple de Cupido.

Le premier ouvrage de Clément Marot est un petit traité d'amourettes intitulé le temple de Cupido ; on y reconnait la mythologie du roman de la rose. Bel accueil à la robe verte sert de portier au temple : Beau-parler

Bien-aimer, Bien-servir, en son[t]
les joyeux et très glorieux patrons.

Marot, jeune page de 20 ans, [p]
-senta son livre au nouveau roi F[ran]
-çois Ier agé de 19 ans: ~~av~~ av[ant]
d'être page, il avait monté sur [les]
tréteaux des enfans sans souci, ab
-donnant l'étude du barreau qu[e]
voulait lui imposer.

Bibliothèque de Marot.

Ses études furent peu sérieuses, les
plaisirs de la cour et la galanterie
occupaient tous ses momens: j'ai
nous dit-il, quelque part:

J'ai leu des saints la legende dorée,
J'ai leu Alain, le très noble orateur
Et Lancelot, le très plaisant menteur
J'ai leu aussi les romans de la ro[se]
Maistre en amours, et Valère et Oro[se]
Contant les faits des antiques roma[ins]

Ajoutons à ce catalogue trop
modeste Virgile, Ovide, Catulle
Martial, Pétrarque et Villon,
dans lesquels le poëte n'avait p[as]
dû moins profiter que dans Orose
Valère Maxime..

Il est deux fois emprisonné.

Marot fut deux fois empriso[nné]
au Chatelet; la 1ere fois pour
avoir prêté à des soupçons d'héré[sie]
la seconde pour avoir enlevé un
prisonnier aux agens du guet

Le roi de France avec lequel il avait combattu à Pavie, et dont il avait partagé la captivité, avait peine à le protéger contre ses nombreux ennemis.

Il traduit les psaumes ; il est persécuté, il s'exile.

Il avait embrassé la religion réformée et il était en butte aux persécutions des docteurs de la Sorbonne. La traduction des psaumes en vers français contribua encore à augmenter la haine du clergé ; Marot s'exile et mourut à Turin en 1544. Deux ans après un de ses amis, Etienne Dolet, était brulé comme hérétique sur la place Maubert.

Bien qu'ils aient eu un succès prodigieux à la cour, les psaumes de Clément sont regardés comme sa plus faible production : tandis que

quels sont les genres où excelle Marot.

l'épitre familière, l'epigramme, le conte et la chanson étincellent souvent chez lui de grâces originales.

Parmi les épitres de Marot on ne se lasse jamais de relire celle qu'il adresse à Lyon Jamet, et où il applique heureusement à la situation du pauvre reclus la fable du lion et du rat : un autre qu'il adresse au roi pour le deslivrer de prison. une autre, pour avoir été desrobé. il assure le créancier royal du paiement de

voyez quelques fragmens à la fin de sa leçon.

voyez à la fin quelq. fragmens.

69 v

sa créance, sans interêt s'entend
Lorsque son los et renom cessera.

Marot a fait des satyres, sous titre de coq-à-l'asne; il les nomm ainsi, dit un contemporain (Th. Sebil pour la variété inconstante des n cohérents propos que les français expr -ment par le proverbe du sault du c à l'asne.

- Coq-à-l'asne -

deplus il manie l'epigramme ave aisance et la rapproche à son gr du conte, du madrigal et de la chan Il traduit quelque fois Martial.

Naïveté de Marot.

La naïveté de Marot n'est plus naïveté simple et ignorante, comme celle de nos vieux trouvères, c'est une naïveté pleine de grâce et a la conscience d'elle même.

Ce poète aimable est l'express fidèle des mœurs de son temps; i avant tout un homme de cour; vie dont nous avons rapporté que traits se reflèchit dans tous s ouvrages. Il fut l'admiration époque, le favori de Franço et de la reine de Navarre. Lafont prisait fort Marot, et Turenne l'apprenait par cœur. Au 18 siècle J. B. Rousseau se l'était pr pour modèle: mais ce dernier ha -lait à la fois aux epigrammes

Admirateurs de Marot.

plus licencieuses et à des psaumes religieux qui en étaient, disait-il, les gloria patri.

Le favori de Marguerite ne fit jamais ce grossier mélange.

La reine de Navarre.

Ses contes et mystères.

La reine de Navarre composa des contes à l'imitation de Boccace, des mystères ~~et~~ ou des comédies pieuses.

Des trois Marguerites

Elle est la 1ère des trois Marguerites du sang royal dont les talents et les noms poétiques, dit Mr. de Ste Beuve, inspirent aux rimeurs de ce siècle tant de complimens et de dédicaces fleuries. La 2e, Marguerite de Savoie, était sœur de Henri II; et la 3e. sœur des trois derniers Valois, épousa henri IV qui finit par la répudier. Ste B. p. 39, 40. Nous avons aussi conservé quelques vers de françois 1er, de henri II, de charles IX et de Marie Stuart.

Théodore de Bèze

Théodore de Bèze, omis par Mr. de Ste Beuve était disciple de la réforme et de Marot. La religion que son maître suivait en homme de cour il l'adopta en sectaire fougueux. et sa poésie conserva ce caractère.

Mellin de St gélais, fils d'Octavien.

A l'école de Marot nous rattacherons le poëte Mellin de St Gélais, fils de l'évêque Octavien. né en 1491 et mort en 1558, il était catholique et abbé. A une connaissance de l'antiquité

70 v°

plus profonde que celle de Marot; il joignait le goût de la littérature italienne, que Catherine de Médicis naturalisa à la cour. Les poësies de Mellin sont pleines de recherche et de galanterie et elles forment un contraste avec son caractère de prêtre. Il excelle dans le sonnet, ~~dont on le dit l'inventeur~~, dans le madrigal et l'épigramme. St Gélais fut un des grands adversaires de Ronsard.

Adversaire de Ronsard, ses poësies sont galantes et recherchées. Il invente le sonnet.

Après lui Mr. de Ste Beuve rappelle les noms d'une foule de mauvais poëtes. On fesait alors des vers comme on fesait de la médecine, de la jurisprudence, de la théologie ou de l'histoire. Jacques Gohorry, mathématicien-chimiste a fait une jolie imitation d'un passage de Catulle mais une foule de mauvais vers. Victor Brodeau, Antoine Heroet, Charles Fontaine, Louise Labbé, Maurice Scève, Pierre Faifeu voilà les noms célèbres de l'époque. Plusieurs de ces poëtes avaient leur devise formée de leur nom par anagramme, ou empruntée au blason de l'antique chevalerie.

Essaim de mauvais poëtes.

C'est à Louise Labbé, surnommée la belle Cordière, que l'on doit l'ingénieux débat de la folie et de l'amour

Louise Labbé, la belle Cordière.

Elle était née en 1526 et mourut en 1566.

Pierre Faifeu, joyeux compagnon.

Pierre Faifeu, écolier d'Angers, était le plus joyeux compagnon et le gaudisseur le plus insigne que l'on eut vu depuis Villon.

Jusqu'à la mort de François Ier la poésie ne présente aucune autre production digne de remarque mais à l'avènement de Henri 2, tout change.

(1548) art poëtique de Thomas Sébilet qui clôt l'école de Marot.

En 1548 Thomas Sebilet avait publié un art poëtique qui rendait solennellement hommage aux poëtes que nous venons de passer en revue, à l'école de Marot.

2°. École de Dubellay et de Ronsard.

L'illustration de la langue française. Imitation de la littérature grecque et italienne.

L'illustration de la langue française par Joachim Dubellay est comme le manifeste d'une insurrection soudaine, qu'on peut dater de 1549, qui se prolonge durant la dernière moitié du siècle jusqu'à Malherbe.

cést l'école de Dubellay et de Ronsard. Là commence la séparation de la science et de la poësie. On imite la littérature ancienne et la littérature étrangère.

Brigade de Ronsard.

Ce fut une belle guerre que l'on entreprit lors contre l'ignorance, nous dit le bon ~~pag~~ Pasquier. Il nous peint la brigade formée par

71v

Pierre de Ronsard, Pontus de Thiard, Remi Belleau, Estienne Jodelle, Jean Antoine de Baïf etc. Chacun d'eux avait sa maîtresse qu'il magnifiait, et chacun se promettait une immortalité de nom par ses vers. Thomas Sebilet, Théodore de Bèze et plusieurs autres de l'ancienne école se rallient à eux.

Railleries de Rabelais sur la brigade de Ronsard: Opposition de St gelais.

Rabelais protesta par ses railleries contre ce nouveau langage et St gelais parodia devant le monarque les odes enflées de Ronsard; mais leurs efforts furent vains. Parmi les adversaires de la nouvelle école, nous devons compter Charles fontaine qui fit au livre de Dubellay une réponse intitulée Quintil Horatian (1551).

Quintil-Horatian de Charles Fontaine en réponse au livre de Dubellay.

Parmi les reproches qu'il adresse à Dubellay nous remarquerons celui d'avoir employé le mot de *patrie* au lieu de *pays* beaucoup plus usité.

Reproche sérieux à faire à la nouvelle école; elle a dédaigné notre littérature indigène et nationale.

Mais un reproche plus sérieux à faire à la nouvelle école c'est d'avoir dédaigné notre littérature indigène et nationale. Quoiqu'il en soit l'entreprise de Dubellay n'a pas été inutile au progrès de la langue et de la poësie. Le poète ~~mourut à l'âge~~ mourut à l'âge de 36 ans (1524-1560). Marot cite une chanson de lui dans laquelle est ce vers:

Du cep lascif les longs embrassemens.

Il avait laissé quelques jolies pièces de vers

Pierre Ronsard.
il naît l'année de la bataille de Pavie.

Nous allons parler du poète qui nomma l'école dont nous fesons l'esquisse, de Pierre Ronsard. Il était né l'année même de la bataille de Pavie, en 1524; (il mourut en 1585). L'historien ~~de d~~ de Thou appelle sa naissance une compensation du grand revers qu'éprouvèrent alors les armes françaises.

Surdité prématurée.

Ronsard exerça le métier de page de 9 ans à 18 ans: c'est à ~~cette~~ ~~ce~~ cet âge qu'une surdité prématurée le décida à se livrer à l'étude: il reçut les leçons de Turnèbe et de Dorat.

Il voit le Tasse à Paris.

L'hopital et plusieurs personnages distingués de l'époque encouragèrent les succès: Montaigne fit son éloge, et le Tasse venu à Paris en 1571 s'estima heureux de lui être présenté et d'obtenir son approbation pour quelques chants de Godefroy dont il lui fit la lecture. Ronsard eut pour protecteur Marguerite de Savoie, sœur de Henri II, et Charles IX; il fut admiré de Marie Stuart et d'Elisabeth.

Pleïade poëtique de Ronsard.

Il avait imaginé une Pleïade poëtique, à l'imitation des poètes grecs qui vivaient sous les Ptolémées; il y plaça auprès de lui Dorat son maître

72 v

Amadis Jamyn son élève, Joachim Dubellay et Rémi Belleau ses anciens condisciples, enfin Estienne Jodelle et Pontus de Tiard, ou par variante Scévole de Ste Marthe et Muret.

Honneurs rendus à Ronsard après sa mort. — Son oraison funèbre.

A sa mort on lui rendit des honneurs extraordinaires; et son oraison funèbre fut prononcée par le cardinal Duperron. Quinze ans après un gentilhomme Normand devait faire déchoir Ronsard de toute cette ~~gloire~~ renommée.

Causes de la caducité de la réforme de Ronsard.

Pourquoi la réforme de Ronsard dura-t-elle si peu? c'est qu'elle était factice et artificielle. Il s'était formé une langue nouvelle avec tous les mots des différens métiers et des différens patois. Le style noble était inconnu de son temps.

Sa poësie est plus vieille que celle de Charles d'Orléans.

La Bruyère et Laharpe ont fait observer avec raison que la poësie de Ronsard parait plus vieille que celle de Charles d'Orléans: et cela ne doit pas étonner; Ronsard a ~~vob~~ voulu changer la langue de son temps. Parmi

Il excelle dans le genre anacréontique et badin.

les poësies de Ronsard, le genre anacréontique ~~s~~ et badin est tout français et malgré ses nombreux défauts; on ne peut refuser à ce poëte un grand génie poëtique.

Il entrelace les rimes.

C'est à Ronsard qu'on doit l'entrelacement des rimes établis d'une manière certaine et invariable.

Ceque nous a laissé Ronsard.

Ronsard nous a laissé une foule de pöesies érotiques, des odes, des eclogues, des élégies, des discours en vers, un pöeme de la franciade, et plusieurs petites pièces de pöesie telles que des sonnets, etc. des gaietés.

Réforme d'orthographe.

Versification métrique.

Vers blancs.

A cette époque une grande réforme de l'orthographe fut tentée par Meygret, Ramus et Pelletier du Mans. Ronsard se contenta de l'applaudir sans la pratiquer. Il y eut aussi une tentative de versification française métrique, à l'instar des anciens: Jean Antoine de Baïf s'en montrait le plus ardent promoteur. voici un distique:

Vois dereches ô alme Vénus, Vénus alme rechanter

Ton vers immortel par ce pöete sacré

Outre les vers métriques avec ou sans rime, on fit quelques essais de vers blancs. Bonaventure Desperriers, ami de Marot, traduisit la 1ère satyre d'Horace, en vers de 8 syllabes non rimés.

Académie de Jean antoine de Baïf, protegée par Charles IX et par Henri III.

Jean Antoine le Baïf, que nous venons de nommer, avait établi dans sa maison de plaisance au faubourg St. Marceau une académie de beaux esprits et de musiciens, dont l'objet principal était de mesurer les sons élémentaires de la langue. Cette académie avait ses statuts; elle fut protégée par Charles IX qui lui octroya des lettres

73v

patentes en 1570, et par henri III.
Elle périt dans les troubles civils.
(Voyer dans Mr Ste B. p. 104 des détails curieux sur cette académie tirés d'un manuscrit de Colletet.)

Le Baïf appartient réellement à l'école de Marot.

Mr. de Ste Beuve p. 107 à 113 cite les pièces les plus remarquables de Baïf; elles appartiennent réellement à l'école de Marot, bien que Baïf soit un des poëtes de la Pleiade. Le poëte forgeait des mots, employait des comparatifs en ieur et des superlatifs en ime à l'imitation du latin. né en 1531, mourut en 1591.

docte, doctieur et doctime Baïf.

Rémi Belleau (le gentil)

pastorales et traduction d'anacréon.

Un autre poëte de la Pleiade, était Rémi Belleau, (1528 - 1577), le gentil Belleau, peintre de la nature, [illegible] Ronsard. il a fait de jolies pastorales, une traduction d'anacréon que l'imprimeur henri Etienne venait de retrouver les poësies en 1544.

Pontus de Tiard.

Erreurs amoureuses.

Pontus de Tiard était aussi de la Pleiade; c'était un savant universel, et Colletet lui appliquait cet hemistyche d'ovide: omnia Pontus erant. Pontus a publié dans sa jeunesse sous le titre d'erreurs amoureuses, des sonnets dans lesquels il célébrait une maitresse sous le nom de Pasithée.

amadys Jamin.

Le plus beau titre d'amadys Jamin était la prédilection dont l'honorait Ronsard. Les poësies d'Etienne

7#r

Jodelle ont été perdues ; mais nous le retrouverons parmi les auteurs dramatiques.

Sous ces 7 chefs qui marchaient à la conquête de Thèbes se rangeait une multitude de poëtes dont nous ne pourrons rappeler les noms (voyez St B. 118-122)

Guillaume de Salluste, seigneur Dubartas. poëte sacré. poëme de la 1re semaine. de la bataille d'Ivry.

Hors de la Pléiade et loin de Paris, au plus fort de la célébrité de Ronsard, (1575) Guillaume de Salluste, seigneur Dubartas, capitaine au service du jeune roi de Navarre, composait sur divers sujets sacrés des vers pleins de gravité et de pompe. Né en 1544 il mourut des suites d'une blessure qu'il reçut à la bataille d'Ivry, 1590. Avant sa mort, il composa un poëme sur cette bataille. Il avait aussi écrit un poëme sur la création, intitulé la <u>1re semaine</u> qui excita l'admiration universelle. Ce poëme se compose de 7 commentaires sur l'œuvre de chaque jour. On y voit des comparaisons magnifiques et triviales, des explications savantes de la création, des allégories payennes. Le style est hérissé de métaphores bizarres et de mots forgés ; cependant l'emphase et l'exagération qui y règnent n'excluent pas les traits nobles et pittoresques.

C'est, comme le dit Mr. de Ste Beuve, la création du monde racontée par un

74v

gascon. Ronsard a dit de lui qu'il
Enflait ampoulément sa bouche pindarique

Joignons à Dubartas quelques poètes militaires fanfarons et ampoulés: le Poulchre de Messemé qui prétendait descendre de Claudius Pulcher, etc.

Fin de la 1ere période de l'école de Ronsard..

Elle est l'école de Ronsard pour sa première période. Elle prit part aux passions politiques. La réforme avait des poètes ainsi que le catholicisme.

Avec Desportes et Bertaut l'école de Ronsard se polit et s'adoucit.

Il n'y a que le génie qui puisse faire vivre les nouveautés litteraires. L'école de la Pleiade manquait de génie; elle tomba dans l'afféterie de Desportes et de Bertaut; dans l'imitation de la poésie Italienne.

Dans ces vers:
Ce poète orgueilleux trébuché de si haut
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut

Boileau ferait croire que Desportes et ~~Ba~~ Bertaut se séparèrent de Ronsard: il n'en est rien. Ils continuèrent la même école; mais elle devint avec eux plus polie et moins rude.

Desportes.
poésies amoureuses.

Desportes (1545-1606), aimé de Henri fut comblé d'abbayes et de pensions. Il avait voyagé en Italie de bonne heure et avait connu la littérature Italienne. Dès 1570 il se rendit célèbre par ses poésies amoureuses. Il supprimait des mots en inventait d'autres, tel que le mot

pudeur qu'il substitua à vergogne.

critiques de Malherbe sur son livre.

Le livre de Desportes est tout chargé des observations de Malherbe et critiqué par lui sévèrement.

. Bertaut, oncle de Mme de Motteville.
Il fait la transition entre Ronsard et les Colletet, Scuderi etc.

Bertaut était évêque ainsi que Desportes, qu'il suivit de près. Ce poëte fade et compassé eut pour nièce la célèbre Mme de Motteville. Ronsard le trouvait trop sage; ~~...~~ et on n'estime en lui que la complainte amoureuse. Lorsqu'il fut evêque, il paraphrasa les psaumes, fit des vers sur la conversion et sur l'assassinat de Henri IV, sur la soumission de Paris.

Bertaut ressemble moins à ses prédécesseurs qu'à Colletet, à Scuderi, au poëte Desiveteaux ~~Desyvétots~~. aussi fait-il la transition entre Ronsard et les mauvais poëtes du temps de Richelieu. Né en 1552, Bertaut mourut en 1611 à l'age de 59 ans.

Diffusion, défaut de l'école de Ronsard.

Un des notables défauts de l'école de Ronsard, c'est la diffusion; et c'est aussi par là que pêche Corneille dans ses endroits faibles. ~~Auprès~~

Auprès de Bertaut se placent Duperron, Delingendes, d'Urfé, qui appartiennent comme lui, à cette époque de transition qui unit la poësie du règne de Louis 13 avec celle du règne de Henri III.

- Vauquelin de la Fresnaye -

Un autre poëte de l'école de Ronsard c'est Vauquelin de la Fresnaye (1536-1600)

75 v

forestteries, art poëtique.

Il était disciple de Ronsard, de Dubellay et de Tahureau, compatriote et ami de Bertaut et de Malherbe; père de Désiveteaux. En 1555 il composa un recueil de foresteries ou bergeries. Sous Henri III il écrivit un art poëtique en vers fort judicieux par les préceptes. Il y recommande la pureté du langage, et poursuit le néologisme et le jargon. Son titre de gloire c'est les idillies ou pastorales, poësies de sa première jeunesse.

. Nicolas Désiveteaux.

Nicolas Désiveteaux, son fils, ne dégénéra point; il poussa l'amour de la vie pastorale jusqu'à la mettre en pratique: il se retira dans une maison du faubourg St germain, s'habilla en berger et la conduisait le long des allées de son jardin des troupeaux imaginaires.

: Jean Passerat, auteur des vers de la Ménippée. pièce contre les reitres.

Le représentant de la vieille gaîté française à cette époque, était un ami de Ronsard, de Muret et de Baïf, savant en grec et en latin, un successeur de Ramus au collège de france, Jean Passerat; il unissait les études fortes, les mœurs bourgeoises et les joyeux propos. Ce fut lui qui composa la plupart des vers de la satyre ménippée. Ayant en horreur les atrocités de la guerre civile, il priait le ciel de le délivrer des reîtres, comme au neuvième siècle on priait pour être délivré des normands.

(Mr. Ste B. p. 169.)

métamorph. d'un homme en oiseau.

De toutes les pièces de Passerat la plus jolie et la plus connue est la métamorphose d'un homme en oiseau, petit chef d'œuvre de grâce et d'enjouement qui fait époque dans l'histoire de notre poésie, et honore le XVIe siècle. Joignez à cette pièce des chansons charmantes ; Passerat avait aussi commenté le Pantagruel de Rabelais.

Nicolas Rapin et Gilles Durant auteur de l'asne ligueur.

A côté de Passerat il faut citer, pour avoir mis aussi quelques vers dans la Satyre Ménippée, Nicolas Rapin et Gilles Durant, le dernier surtout se recommande par la charmante raillerie de l'âne ligueur.

Gilles Durant paraît à Mr Ste Beuve assez comparable à l'auteur de la Chartreuse. L'âne ligueur est son vert-vert.

folatrerie et badinage au XVIe siècle ; puce de Mlle Desroches.

On ne saurait croire jusqu'où allait dans ce grave XVIe siècle le penchant naturel à la folâtrerie et au badinage. Voyez à ce sujet une anecdote dans Mr de Ste Beuve sur la puce de Mlle Desroches ; sur le portrait d'Etienne Pasquier.

Les poètes alors cherchaient à se moquer de l'esprit d'intolérance de l'époque.

Théodore Agrippa d'aubigné.

Un gentilhomme huguenot, Théodore Agrippa d'Aubigné fesait ~~des vers éti~~ paraître des écrits étincelants de beautés et rachetant une rudesse grossière par une sublime énergie.

Né en 1550, il est mis dès l'âge de 4 ans aux lettres grecques, latines, hébraïques

760

Sa Science précoce.

à la fois, et à six ans il sait lire en 4 langues.

D'aubigné est à lui seul le type vivant, l'image abrégée de son siècle. À 8 ans en passant par Amboise avec son père, celui-ci

Scène d'amboise.

montre les têtes des conjurés attachées à la potence, et, lui imposant la main droite sur la tête, il lui commande sous peine de malédiction, de vouer sa vie à la cause sainte qu'ont défendue ces martyrs. Les jours d'épreuves arrivent: orphelin et fugitif, d'aubigné sait cultiver l'étude et la poésie au milieu des camps; compagnon fidèle de Henri IV, il quitte la France après la mort; il se retire à Genève au sein du parti Huguenot, et meurt à 80 ans, 16..

Il accompagne Henri IV dans ses campagnes.

D'aubigné nous a laissé une histoire universelle, parsemée de curieux détails: la confession de Sancy et les aventures du baron de Fæneste, opuscules pleins de malice et de moquerie. Déjà suranné pour son temps d'aubigné parle la langue des commencemens de Ronsard, de Théodore de Bèze.

Œuvres de d'aubigné.
Confession de Sancy, le baron de Fæneste, les sept tragiques, l'histoire universelle de son temps.

Grièvement blessé en 1577, et se croyant au lit de mort, d'Aubigné dicta comme testament les premières de ses tragiques. Elles se composent de sept satyres assez bizarrement intitulées les Misères, les Princes, la Chambre dorée, les feux, les fers, les vengeances et le jugement. Ces satyres tragiques ne furent données au public qu'en 1616.

Il y prédit les deux assassinats d'Henri IV.

D'aubigné est le grand père de Mme de Maintenon.

Quand ta bouche renoncera
Ton Dieu, ton Dieu la percera,
Punissant le membre coupable;
Quand ton cœur, déloyal moqueur,
Comme elle sera punissable,
Alors Dieu percera ton cœur.

~~D'aubigné laissa une fis~~

Mathurin Regnier, un des derniers partisans de l'école de Ronsard; mais qui, à tout prendre fait classe à part.

Mathurin Regnier, de Chartes, neveu de Desportes, s'élevait au sein de l'école de Ronsard; (1576, 1613); qu'il défend dans sa 9e satyre contre la réforme de Malherbe.

Créateur de la satyre régulière.

Mathurin Regnier est le créateur de la satyre régulière, quoique ce genre ait été déjà tenté avant lui par Vauquelin de la fresnaye, et par Marot dans ses Coq-à-l'asne.

Ses disciples.

Sa satyre n'attaque pas les personnes; elle frappe le vice en général. Le style est original et appartient à son auteur; Regnier est le premier ~~poëme~~ poëte de génie de notre langue. Il n'a point fait école; ou du moins il n'a fait qu'une école licencieuse; et les pièces de ses disciples composent le Parnasse satyrique, le Cabinet satyrique, l'Espadon satyrique etc.

Ces disciples sont Sigognes et Berthelot, Pierre Motin françois Maynard, disciple de Malherbe à d'autres titres, le sieur de forquevaux, St amant etc.

Cette licence cessa avec le XVIIe siècle époque de régularité et de décence.

77 v°

3°. Malherbe et sa réforme.

Il est recommandé à Henri IV par le cardinal Duperron ;

On entrait dans la première année du XVII^e siècle, dit M^r. de S^te Beuve, p 189, l'école de Ronsard était encore en pleine vogue; Desportes et Passerat vivaient ; Bertaut n'avait que 48 ans et Regnier que 27, qu'on commença à parler sérieusement dans Paris et à la cour du talent poétique d'un gentilhomme normand qui, depuis longtemps habitait en Provence, et ne venait dans la capitale que quand des affaires l'y obligeaient.

Ce gentilhomme était Malherbe ; le cardinal Duperron le recommanda à Henri IV qui le fixa à sa cour en 16..

Malherbe fut le réformateur en titre de la langue et de la poésie ; il fallait ... les sauver de l'invasion gasconne de la cour de henri IV. Il prêcha d'exemple et composait avec une lenteur et un scrupule qui excitaient les railleries de Regnier.

Petit nombre des poësies de Malherbe.

On se demande en vain comment Malherbe est venu à concevoir des idées de réformes si soudaines et si absolues. Tout le temps de sa vie qu'il passa en provence, depuis 19 ans jusqu'à 50 environ, est aussi stérile en renseignements qu'en productions ; il ne reste que cinq ou six pièces de vers d'une date antérieure à 1600.

– Larmes de S^t Pierre –

Le petit poëme des larmes de S^t Pierre imité du Tansille et publié en 1587 atteste que Malherbe en était encore à cette époque comme ses contemporains à l'imitation ...

l'Italie. On trouve encore d'autres traits de mauvais goût dans une ode sur la mort de Henri IV; et Malherbe avoue lui même qu'il a Ronsardisé.

Les changements matériels qu'il introduisit dans la langue et dans la versification sont nombreux et importans; ils sont énumérés ~~d'après~~ dans l'excellent discours de St Marc composé d'après les notes de Malherbe sur Desportes.

C'est à vrai dire un art poétique complet écrit sous la dictée du poète.

Changemens materiels introduits par Malherbe dans la versification.

Malherbe proscrit les hiatus et les enjambements; il donne à la césure force de loi; il perfectionne la rime et veut qu'on rapproche par elle les mots éloignés par le sens. Il prononce la suppression de toutes les licences en vers, notamment celle par laquelle on pouvait retrancher un e muet, un s. Il recommande l'élision de l'e muet à la fin des mots comme vie joie. Il réduit à une syllabe les mots voient, croient, Il condamne les inversions dures et forcées, les cacophonies, les chevilles. Il soigne particulièrement la cadence des strophes:

Les stances avec grâce apprirent à tomber.

Malherbe n'a point inventé de rhythmes lyriques; il se borne seulement à perfectionner ceux qu'il consacre.

Il proscrit les mots savants qui nous sont venus du grec et du latin, et en-

78 v°

-seigne l'importance d'un mot mis en sa place.

C'est Malherbe qui a eu le premier sentiment du style.

Lenteur avec la quelle Malherbe composait.

Malherbe composait fort lentement; on rapporte qu'il entreprit une pièce de consolation pour un mari sur la mort de sa femme; lorsqu'elle fut terminée l'époux veuf était remarié. A 73 ans

Ode à Louis XIII qu'il fit à 73 ans.

il fit sa belle ode à Louis XIII; c'était le genre qui lui convenait: Et si son bagage poétique est peu de chose, on lui doit au moins d'avoir préparé la langue de Corneille et de Racine.

Nous avons de Balzac une longue lettre latine (voy. St B. p. 201, 202, 203) adressée à de Silhon, dans laquelle il rend à Malherbe un éclatant et légitime hommage.

Malherbe soumet aussi la prose à une réforme que Balzac achève.

Malherbe traduisit en prose le 33e livre de T. Live qu'on venait de trouver en Allemagne, le traité des bienfaits de Sénèque. Songeant moins à la pensée qu'au style, il voulait proposer un modèle de diction aux écrivains du temps. Balzac devait achever la réforme de la prose.

Élèves de Malherbe. Leurs réunions.

Les principaux élèves et sectateurs de Malherbe étaient Racan, Meinard, Colletet, -vaux, Coulomby, Yvrande et Dumoutier. Ils se réunissaient chaque soir dans sa petite chambre où il n'y avait juste que six chaises pour les recevoir, et là tous ensemble devisaient familièrement de la langue et de la poésie.

Godeau, Segrais, Pélisson se montrèrent jusqu'à Boileau les meilleurs soutiens de l'école de Malherbe.

Partisans de la vieille école de Ronsard.

La vieille école de Ronsard avait aussi ses partisans ; Nicolas Richelet, Claude Garnier, d'Urfé, Désiveteaux, Hardy, Guillaume Colletet, Porchère, Lamothe Levayer, et le plus chaud de tous, Mademoiselle Gournay, belle fille de Monteigne.

Mademoiselle Gournay, belle fille de Montaigne.

Ses réclamations en faveur de Ronsard ne servirent qu'à lui donner, parmi les lettrés à la mode, la ridicule réputation d'une sibylle octogénaire, gardienne d'un tombeau. Elle chanta l'hymne funéraire d'une école dont 80 années auparavant Dubellay avait entonné l'hymne de départ et de conquête.

Résumé sur la poësie du XVI^e siècle.

Elle fut protestante et catholique. Elle s'éloigna des affaires sous henri IV.

La poësie du XVI^e siècle avait été protestante au commencement avec Marot et Théodore de Bèze ; dans l'école suivante, elle fut catholique avec Ronsard ; sévère et violente avec d'Aubigné, railleuse avec Passerat ; la poësie, lorsque l'ordre fut rétabli sous henri IV ne ~~s~~ s'occupa que de satyre générale et de question de langage. On peut comparer cette poësie eloignée des affaires et de la politique, avec le rôle que joua la poësie sous Louis XIV et sous l'empire,

79 v

Le poëte n'est plus un homme de parti.

Mr. Ste Beuve fait remarquer que le XVIe siècle nous présente à son commencement, l'ancienne littérature gauloise en décadence, à sa fin l'origine de la littérature française avec Malherbe.

Grandes divisions de l'histoire de la poësie au XVIe siècle.

Il distingue l'histoire de la poësie au XVIe siècle en cinq grandes générations poëtiques

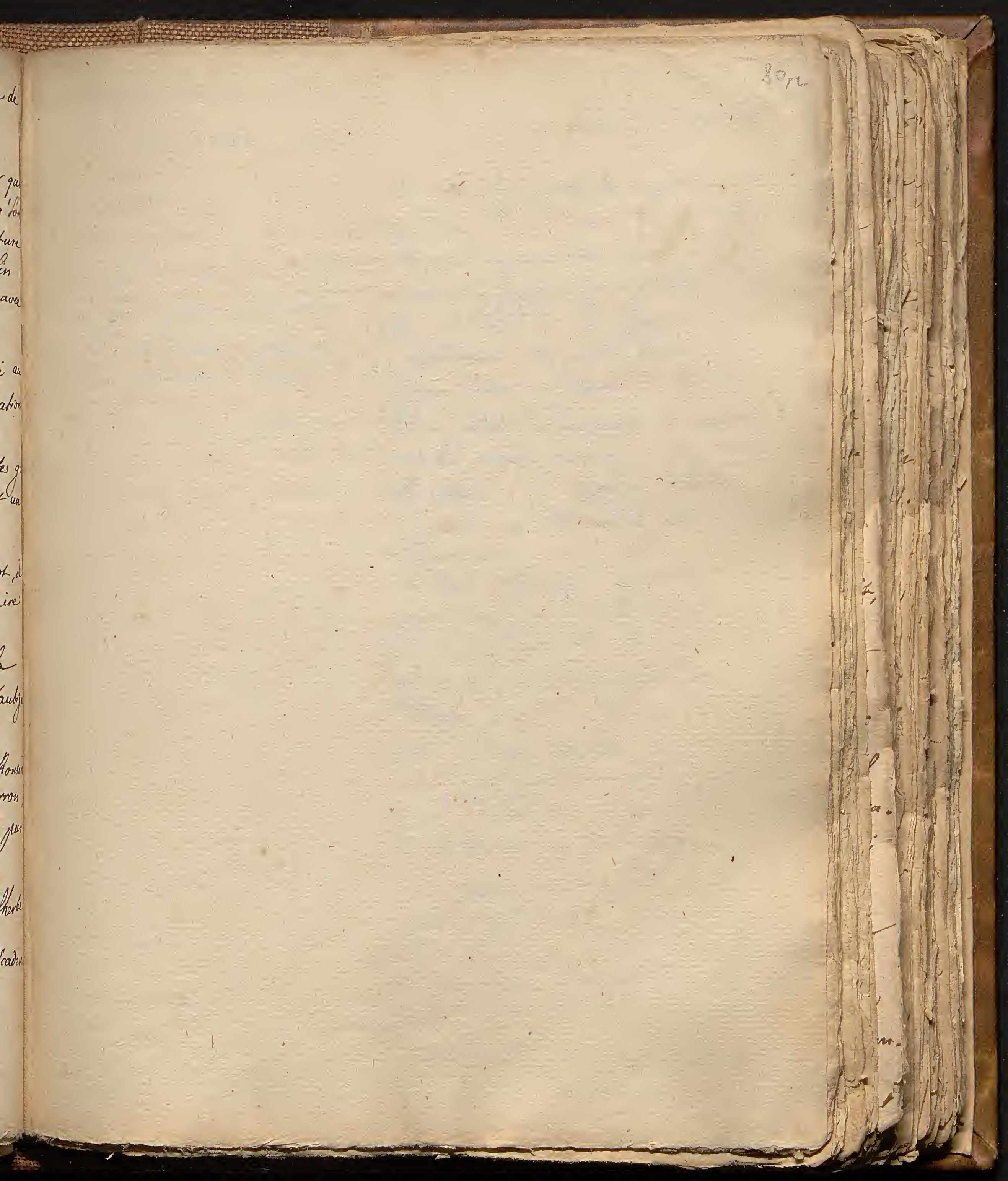
1°. la vieille génération de nos poëtes gaulois, renouvelée par Marot, c'est un reste du XVe siècle.

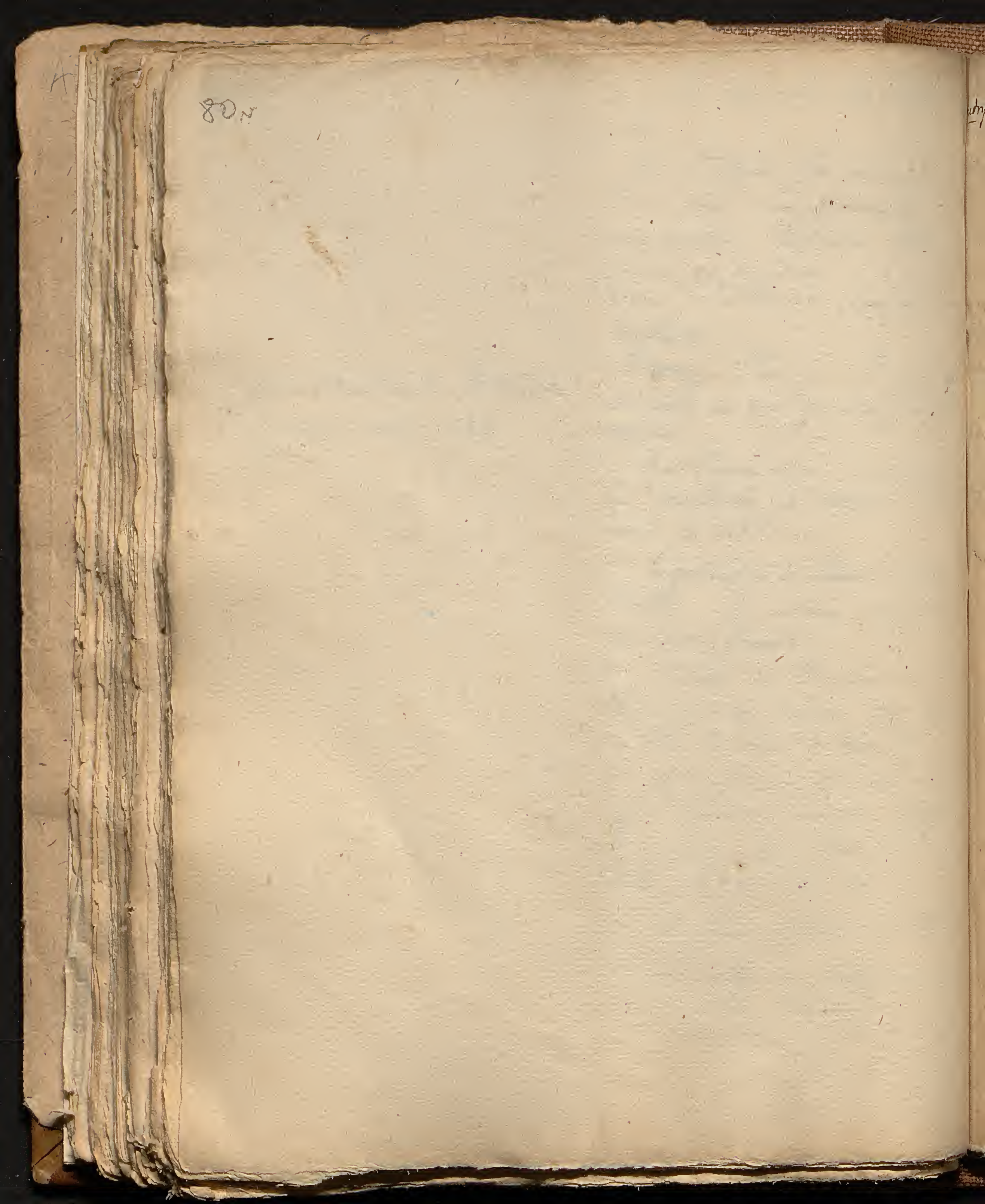
2°. la génération de Clément Marot, de St Gélais ; son vétéran retardataire est Charles Fontaine.

3°. L'Ecole de Ronsard et la Pléiade, qui se continue par D'aubigné au delà du règne de Henri IV.

4°. La 2e époque de l'Ecole de Ronsard celle de Desportes, Bertaut, Duperron, elle se continue dans le XVIIe siècle par Collete, Mlle Gournay etc.

5°. La grande réforme de Malherbe son école vieillit et tombe en décadence avec le poëte Mainard.




80 N°

Mr. Patin.
Cours de littérature française.
VIIIe Leçon. 29 Xbre

Du Théâtre au XVI Siècle

Nous avons déjà parlé des mystères; ils remplissent la 1re moitié du XVIe siècle.

arrêt de 1548 qui interdit les mystères tirés des saintes écritures. motifs de cette mesure, qui est adoptée également à Londres.

Un arrêt du parlement rendu en 1548 autorisa les confrères de la passion à se fixer à l'hotel de Bourgogne, et à y représenter des pièces dont les sujets fussent licites, profanes et honnêtes. Il leur interdit expressément les mystères tirés des saintes écritures. A partir de cette époque les mystères bannis de la capitale ne subsistèrent plus que dans les provinces.

L'état religieux de la france et les progrès menaçans de la réforme expliquent suffisamment l'arrêt de 1548: mais ce qui parait singulier (dit Mr. de Ste Beuve p. 211) c'est que dans le même temps henri VIII interdisait les mêmes représentations comme favorables au culte catholique, et que la reine Marie les rétablit plus tard à ce titre.

En Espagne et en Italie, où le catholicisme régnait sans adversaires, les pièces saintes ne furent jamais proscrites; elles moururent p.-a.-d. de leur belle mort.

~~origine de la comédie~~ destinée de la Bazoche et des enfans sans souci

La comédie naquit de la sottie dont Louis XII avait été le grand protecteur.

81v

Le corps de la Baroche se perpétua
jusqu'à 1538 malgré les persécutions;
à cette époque on obligea les comédiens
de remettre à la cour le manuscrit de
la pièce, quinze jours avant la représen-
-tation, et de retrancher en jouant les
passages rayés, sous peine de prison et
de punition corporelle. En 1540, il y
eu redoublement de rigueur; on menaça
les délinquants de la hart.

Parmi tant de persécutions les sociétés
de la Baroche et des enfans sans souci
finirent par se perdre dans les orgies
du mardi gras.

Telle est la destinée du vieux théâtre
français.

2e époque de l'art dramatique au XVIe siècle.
Naissance d'un nouveau théâtre sous l'influence du théâtre antique.

Il se préparait un nouveau théâtre, sous
l'influence du théâtre antique.

Traductions de Térence de Sophocle et d'Euripide.

Octavien St gelais avait traduit déjà
les six comédies de Térence; depuis Bo-
-naventure Desperriers et Charles Estienne
avaient retraduit chacun l'Andrienne l'un
en vers l'autre en prose. Sophocle et
Euripide avaient eu leurs traductions.
Mais le 1er essai remarquable et décisif
appartient à Ronsard. Après avoir
terminé ses études au collège de Co-
-ret, sous Dorat, en 1549 il mit en
vers français le Plutus d'Aristophane

Traduction et représentation du Plutus.

et le représenta avec ses condisciples.
A la suite de Ronsard Etienne Jodelle

Tragédie de Cléopâtre de Jodelle.

entré dans cette nouvelle voie. Il fit la tragédie de Cléopatre dont la représentation enchanta le roi henri II et toute la cour, et valut à l'auteur 500 écus de gratification. Jean de la Péruse, Charles Toutain, Jean et Jacques de la Taille, Jacques grévin, Mélin de St gélais Jean antoine le Baïf. Remy Belleau s'élancèrent sur la scène. (voyez Ste B. 261)

Ere des tragédies de collége.

Leurs pièces calquées sur l'antique ne peuvent être examinées que par rapport au style; c'est la tâche que s'est imposé Mr Suard, dans son histoire du théâtre français. Des tragédies de collége avaient succédé aux pièces d'eglise; elles étaient représentées dans les colléges et avaient pour spectateurs les savans, le beau monde et la cour.

Il y avait des représentations scolastiques en angleterre et en allemagne: dans Shakespeare, hamlet plaisante Polonius sur le talent dramatique qu'il avait dans l'université.

Ce qu'était alors la tragédie.

La tragédie était alors une contrefaçon de l'antique; une action simple des personnages peu nombreux, des chœurs. Les essais des jeunes auteurs tragiques, Jodelle, de la Taille, grévin, leur paraissaient le nec plus ultrà de l'art. Jodelle, avec une facilité prodigieuse préparait des divertissemens pour la cour de Henri II. Il mourut jeune du chagrin d'avoir perdu la faveur de

82v

Henri II et dans une grande misère.
(voy. Mr. Suard, p. 146, 145, il donne
curieux détails sur notre théâtre à cette époque)

La medée de La Peruse, où est employé le vers alexandrin.

La Péruse qui fit une tragédie de Médée
fut le premier qui employa le vers alexan-
-drin au théâtre. Bounyn à la même
époque donnait une tragédie qui n'était
grecque ni romaine, la Soltane (Sultane)
Grévin est placé au nombre et au premier
rang de ces poëtes par Laharpe et
Mr. Suard.

Garnier continue et épure l'école de Jodelle. Il imite Senèque le tragique.

Vers 1573 Robert Garnier eclipsa la
réputation de Jodelle. Il avait mêlé à
l'imitation des grecs, celle de Senèque
c'était par cette seule voie, celle de l'em-
-phase que la langue pouvait arriver
au style serieux.

Laharpe a tort de dédaigner Garnier
il a de la noblesse et de l'élévation, même
sans enflure et de la sensibilité. Il
fait une tragédie de Phèdre dont nous
citerons ces deux vers :

Citations de Garnier

(il s'agit de la mer du sein de laquelle
est sorti le monstre qui doit causer la
mort d'hippolyte)

Elle bout, elle écume et suit en mugissant
Le monstre qui se va sur le bord élançant

Nous remarquerons aussi deux autres
vers dans la Troade, du même auteur
(en parlant de ~~Polixene mourante~~ troie)

Le soldat ennemi la regarde et s'étonne
Tant elle apparait grande et superbe en tombant

Dans le théâtre de Garnier on remarque une pièce de son invention, celle des Juifs. (voyez Mr. Suard) Son style a fait des progrès mais il manque d'art pour la conduite de ses pièces.

Quelques années auparavant on invoquait les règles d'Aristote; c'était Sénèque qui était alors le guide des poètes tragiques. (voyez dans Mr. Ste Beuve un plan d'une tragédie de Garnier, 269 etc)

Défauts de Garnier et de ses imitateurs.

Des anachronismes de mœurs assez choquants se trouvent dans Garnier, mais surtout dans ses imitateurs, François de Chantelouve, Jean Godard, Jean Heudon, Pierre Mathieu, Claude Billard, Antoine de Montchrétien.

On peut voir dans les œuvres de Ronsard les vers qu'il a faits à la gloire de Garnier.

De l'hotel de Bourgogne.
Des bergeries ou éclogues.

Cependant le théâtre de l'hotel de Bourgogne subsistait toujours; les farces, les moralités et les sotties, les mystères même, pourvu qu'ils se déguisassent sous le nom profane de bergerie ou d'éclogue, y avaient accès et faveur comme par le passé. Quoiqu'il en soit, tout ce qu'il y avait alors de régulier en tragédie ou comédie évitait l'hotel de Bourgogne comme une scène indigne.

voyez les détails dans Mr. Suard, p. 78, 107, 112, 113.

33 v°

De la comédie

La comédie naît sur la scène des collèges.

Revenons à la comédie.

Il est surprenant qu'elle soit née sur la scène des collèges, car elle est très licen-cieuse ; (voyez l'analyse de l'abbé Eugène St B. p. 276) mais il faut prendre en considération les mœurs d'une époque où les contes de la reine de Navarre étaient dédiés à la haute compagnie ; où un cardinal acceptait la dédicace de Pantagruel : où la mandragore de Machiavel se jouait à Rome devant le pape et les cardinaux.

Licence de la comédie

Vers de huit syllabes.

Mr Suard nous apprend (p 78) qu'en 1559 on représenta une comédie allégorique à l'occasion du mariage de la fille et de la sœur de henri II, dans laquelle il y avait trois couplets assez lestes, ~~exécutés par le personnage représentant l'impudicité~~ Les comédies employaient alors le vers de huit syllabes, le dialogue en était facile, et renfermait une foule de mots plaisans, de traits satyriques contre les moines, les femmes, les maris. Une complication d'intrigue rendait alors la comédie plus en rapport avec notre gout moderne ; + la rendait supérieure aux tragédies. c'est ainsi que chez Ronsard et Dubellay la chanson est souvent supérieure à l'ode

+ tous ces avantages

. Pierre de Larivey .

Imitation de la comédie Italienne . Prose .

Pierre de Larivey, Champenois, auteur de 12 comédies, desquelles 9 seulement ont été imprimées, annonce le dessein d'imiter la comédie

Larivey est le prédecesseur véritable de Molière.

- Les Esprits -

Italienne. Il écrivit en prose; ce qui alors était une innovation. Pierre de Larivey est le prédécesseur véritable de Molière: son style est plein de saillies franches et comiques: il y a quelqu'abus de scénes de nuit et de reconnaissances, quelques obscénités; mais ces défauts du siécle sont déjà moins communs dans Larivey. Mr. Suard remarque que les ecclésiastiques n'y jouent plus de rôle inconvenant. voyez dans Mr. Ste Beuve p. 281 a 293, de nombreux extraits ~~des comédies~~ de la comédie intitulée les Esprits, imitation de Plaute et de Térence, ~~et fourni~~ qui a ~~ont~~ fourni à Regnard quelques traits plaisants du retour imprévu et à Molière quelques saillies de l'avare. Si Larivey était venu aprés Molière, il se serait fait un nom dans la comédie.

Les Neapolitains de François d'Amboise et les Contents d'Odet Turnèbe, qui parurent en 1584, ont les caractères des pièces de Larivey. Citons encore le Muet insensé de Pierre Loyer.

Grande révolution du théatre en 1588.

Les confréres de la passion abandonnent leur hotel et leurs priviléges à une troupe ambulante.

En 1588 il y eut une grande révolution dans l'administration du théatre. Les confréres de la passion en butte à des réclamations graves et fréquentes ne satisfesaient plus la curiosité du public. Ils résolurent de louer l'hotel de Bourgogne et leur privilege à l'une de ces

84 N

troupes jusqu'alors ambulantes,

En 1600 une 2e troupe s'établit à l'hotel d'argent.

En 1600 par une autre cession d[u] même privilège une seconde troupe s'établ[it] au marais à l'hotel d'argent ; el[le] promit de jouer trois fois la semaine et s'adjoignit le poëte Hardy.

fin de Garnier ; imitation de l'Espagne.

Garnier achevait sa carrière tragique et les relations continuelles avec l'Espagne donnerent aux drames alors récents [de] Michel Cervantes et de Lope de Vega la préférence sur ceux des anciens.

pièces politiques de 1588 à 1594.

de 1588 à 1594 paraissent quelques pièces politiques, le triomphe de la [...] la guisiade de Pierre Mathieu, Chil[...] 2e du nom, par Louis Légere, régent des Capettes.

3e époque de l'art dramatique au XVIe siècle. Hardy.

Mais lorsque Henri IV pacifia le royaume on voit finir l'école d[e] [...] de Jodelle et de Garnier, puis s'établir une nouvelle école dramatique tenant à la fois de notre vieux théâtre [et] du théâtre Espagnol : elle produi[sit] Mairet, Rotrou et Corneille.

Confusion des genres.

Dans les trente années qui suivent l'année 1595 paraissent une foule de pièces qu'on ne sait à quel genre rattacher : des tragédies morales, allégo-riques, tragi-comédies pastorales, tragi-pastorales, fables bocagères bergeries etc etc (voyez St B. [...] à 303)

Ce qu'était Hardy.
Ses pastorales
ses tragicomédies
ses tragédies etc.

Si Hardy avait eu du génie, venant en des circonstances si favorables, il trouvait un rôle magnifique à remplir et pouvait tout créer; mais Hardy n'était qu'un feseur de pièces aux gages des comédiens. Dans sa vieillesse, il revint sur les 800 pièces qu'il avait composées, et en tira les 42 pièces qui nous sont restées. Le style de Hardy ressemblait au style des premiers temps de Ronsard. Ses pastorales étaient imitées de l'Italien; ses tragi-comédies, la plupart imitées des Espagnols, sont des espèces de tragédies bourgeoises terminées d'ordinaire à la satisfaction du héros et de l'héroïne et sans égard aux préceptes des unités.

Voyez dans Mr. de Ste Beuve, p 308 etc, une analyse de la Félismène de Hardy, imitation de la Diane de Montemayor.

La Marianne de Hardy.

Le chef d'œuvre de Hardy est la tragédie de Marianne qui est déjà dans le système français de Racine. elle présente, au milieu d'inconvenances et d'incorrections sans nombre une verve franche et parfois Cornélienne.

forme plus moderne de la tragédie de Hardy.

Hardy n'admet point le chœur dans ses tragédies; l'action y est plus continue; l'intrigue plus compliquée et les personnages plus nombreux que dans celles de ses prédécesseurs.

Toutefois on fesait encore des tragédies dans le goût de Jodelle et de Garnier. Montchrétien et Billard sont les derniers représentans de cette éc[ole]

Montchrétien et Billard derniers représentans de l'école de Jodelle et de Garnier.

Montchrétien vivait sous Louis XIII. On trouve, dit Mr. Ste Beuve, dans ses tragédies des stances pleines d'élégance et d'harmonie ;

citations de Montchrétien.

après la feuille la fleur,
Après l'épine la rose,
Et l'heur après le malheur ;
Le jour on est en labeur
Et le soir on se repose.

Dans sa tragédie de l'Ecossaise, il met dans la bouche de Marie Stuart ces deux [vers] charmans :

Comme si dès ce temps la fortune inhu[maine]
Eut voulu m'allaiter de tristesse et de pei[ne]

Billard. tragédie sur la mort de henri IV.

Billard est moins remarquable : il a fait une tragédie sur la mort de Henri IV. On y voit les chœurs composés de MM. du parlement, [de] les maréchaux et officiers ; un chœ[ur] de jeunes écoliers.

Encore quelques pièces saintes ou grivoises.

A côté de ces dernières productions d'une école épuisée, paraissaient des pièces saintes et grivoises, restes des mystères, des moralités et des farces [du] vieux théâtre. Un poëme dramati[que] intitulé l'Election divine de St Nicolas à l'archevêché de Myre et composé par Nicolas Soret, [...]

Election divine de St Nicolas

prêtre et maitre de grammaire des enfans de chœur de Paris, fut représenté publiquement dans l'eglise saint-antoine de Reims, le neuvieme jour du mois de may 1624.

Restes de la Sottie. Turlupin, Bruscambille etc.

La principauté de la Sottie subsistait encore au commencement du XVII^e siècle. elle était représentée par turlupin, Bruscambille, gros-guillaume, gauthier-garguille, guillot-gorju, comédiens célèbres du temps: joignez-y le fameux tabarin sur ses tréteaux du Pont-neuf. Mr. Suard fait remarquer que la tragi-comédie avait alors tué la comédie qui ne produisit rien de 1586 à 1629.

Silence de la comédie de 1586 à 1629

Trois des acteurs que nous venons de citer ~~et~~ gros-guillaume, gauthier-garguille et turlupin avaient établi un théatre à l'estrapade:

Théatre de l'Estrapade.

l'hotel de Bourgogne s'en plaignit et réclama auprès du cardinal de richelieu. le cardinal fit jouer ces comédiens devant lui et en fut si satisfait qu'il conseilla aux acteurs de l'hotel de Bourgogne de se les adjoindre pour les intermèdes.

Intermèdes bouffons sur le théatre de l'hotel de Bourgogne.

Introduits dans ~~sur~~ le théatre de l'hotel de Bourgogne; ces bouffons venaient avant la grande pièce soutenir devant le public quelque paradoxe burlesque, quelque proposition graveleuse.

86

Tel était le goût de l'époque ; et comme on l'a remarqué judicieusement ce qui manquait alors au théâtre était le public.

Des Tabarins du Pont-neuf.

Mr. Suard fait l'histoire des Tabarins, qui eurent un théâtre sur le pont-neuf, pendant l'espace de 80 années. Ils représentaient des farces italiennes, mais la grossièreté de ces plaisirs devait produire une réaction du genre délicat et précieux. alors parut (1618) la tragédie de Pyrame et Thisbé de Théophile, l'Arthénice de Racan ; la Silvie de Mairet ; l'Amarante de Gombault. Ici commence une époque de transition au véritable genre français ; les anneaux de cette chaîne sont Tristan, Scuderi, Boisrobert, la Calprenède, Rotrou et enfin Corneille qui est le réformateur du théâtre +

Pièces de Théophile, Racan, Mairet. Époque de transition.

+ comme Malherbe avait été celui de la poësie

Résumé de l'histoire du théâtre au XVI^e Siècle.

En résumé nous distinguons quatre époques du théâtre au XVI^e siècle

1^re Époque gauloise, les mystères, les sotties et les farces, elle fleurit sous Louis XII et se termine à Jodelle.

2°. l'époque de la fondation de notre théâtre, l'imitation des grecs et des latins ; elle commence avec Jodelle et Garnier et se perd dans les guerres civiles.

3°. époque qui combine la précédente avec l'imitation de Cervantes et de Lopez de Véga ; c'est une période latine, grecque et Espagnole ; Hardy en est le chef.

4°. Enfin l'ère des pièces régulières commence avec la Sophonisbe de Mairet (1629) la Mélite ~~et~~ de Corneille et va ~~recevoir~~ prendre avec le Cid (1636) un essor plus brillant.

Vendryes.

histoire de la litterature française. IXe Leçon.

Des Romans au XVIe Siècle.

Nous avons reconnu deux classes de romans dans le XIIe Siècle, les romans chevaleresques et les fabliaux. Au commencement du XVIe Siècle nous retrouvons ces deux classes de romans; mais la vogue des romans chevaleresques s'était bien affaiblie à cause du progrès des lumières, et de la découverte de l'imprimerie. On lisait sans doute on traduisait toujours les romans de chevalerie, mais on n'en composait plus de nouveaux.

Nous retrouvons au XVIe Siecle dans les romans les deux classes qui les distinguaient au XIIe Siecle.

on traduisait les anciens rom. chevaleresques, mais on n'en composait pas de nouveaux.

Cependant les romans étaient la lecture favorite de la cour de françois Ier. ce prince voulait rendre un lustre aux vieux souvenirs de la chevalerie. En 1542, Adrien Sevin avait traduit le Philocope de Boccace Cet ouvrage est un long et plat roman ~~bien au dessous que Boccace composa~~ un des essais de la 1re jeunesse de Boccace. En 1540 herberay des Essarts avait traduit l'amadis Espagnol, d'après l'ordre de francois Ier qui avait lu ce roman dans sa captivité de Madrid, et qui en avait été charmé. L'amadis eut un grand succès même dans les couvents; il excita la sollicitude du clergé, et il y eut des

traductions du Philocope de Boccace et de l'amadis Espagnol.

Succès prodigieux de l'amadis.

87 r°

- de la franciade.

(Ce poëme devait avoir 24 chants comme l'Iliade et tel qu'il nous reste il n'en a que quatre. C'est, dit Mr. de Ste Beuve, une suite mal tissue une mosaïque labo-rieuse de tous les lieux communs épiques de l'antiquité.)

de la classe de romans composés au XVIe siècle qui répond aux fabliaux du XIIe.

heptaméron de Marguerite.

Joyeux contes et devis de B. Des-perriers.

- Cymbalum mundi.

+ B. Desperriers

prédications ~~entre l'amadis~~ publiques contre cet ouvrage.

Il n'y avait donc pas à cette époque de productions originales de ce genre; si ce n'est pourtant la franciade de Ronsard imitation des longs romans de la chevalerie et qui ne fut pas achevée.

Le ton des mémoires de Brantôme et des contes de la reine Marguerite était plus approprié à l'esprit du XVIe siècle, et, chose remarquable, de même que Boccace s'était inspiré de nos vieux fa-bliaux, de même les conteurs du XVIe siècle s'inspirèrent du Décaméron.

Marguerite de Navarre, sœur de François Ier et protectrice de Clément Marot écrivait le piquant Heptaméron tandis que son valet de chambre Bonaventure Desperriers composait ses joyeux contes et devis, 1558.

Longtemps auparavant en 1537 B. Desperriers s'était fait connaître par un livre intitulé cymbalum mundi, espèce de dialogue ou de roman satyrique imité de Lucien. Il fut donné comme une traduction du latin faite par Thomas du Clevier, et fit mettre en prison l'imprimeur et l'auteur, quoiqu'il n'excédât pas les bornes d'une honnête plaisanterie. On prétend qu'il se tua de désespoir.

Deux causes principales avaient

de l'érudition et de la réforme naissent des satyres philosophiques ; dialogues d'Erasme, Moriæ encomium. Litteræ obscurorum virorum. De vanitate Scientiarum. Passavantius.

Reuchlin avait été accusé de judaïsme par les docteurs de Cologne, il écrivit à ce sujet cette satyre ingénieuse et spirituelle, que quelques uns attribuent à l'un de ses disciples, 1516. hutten.

du Style macaronique. et de Theofilo Folengo.

Suscité ce genre particulier de composition. ~~de~~ l'érudition et ~~de~~ la réforme avaient donné naissance à des satyres à la fois philosophiques par le fond et pédantesques par la forme, comme les dialogues d'Erasme et son éloge de la folie ; les Litteræ obscurorum virorum de Reuchlin, la déclamation de vanitate Scientiarum de Corneille Agrippa qui était médecin de profession et qui fut soupçonné de magie. Enfin cette épitre adressée par Théodore de Bèze en style macaronique au président Liset sous le nom de Passavantius. Le style macaronique sérieusement employé en chaire par les prédicateurs du XVe siècle, avait été renouvelé au XVIe en Italie par le moine vagabond Theofilo Folengo, dans sa burlesque épopée de Baldus. Cette langue bizarre était un latin défiguré par l'italien et par le mélange des différens patois : elle servait de passe port pour les idées audacieuses ; c'était une espèce de masque de folie que l'on prenait pour se soustraire aux recherches.

Théofilo menait une vie irrégulière ; inconstant dans ses opinions, il fut tantôt philosophe, tantôt défenseur du catholicisme.

Cet esprit conteur et facetieux que

88 15

Rabelais

nous voyons régner dans le XVIe siècle nous donna Rabelais.

Né à Chinon en Touraine en 1483 ou 1487, d'un père cabaretier ou apothicaire Rabelais s'instruisit de bonne heure aux lettres latines, grecques, hebraïques etc.

préeminence politique et littéraire du milieu de la france.

Mr ~~Thalès~~ girardin fait remarquer que le milieu de la france avait à cette époque une préeminence politique et littéraire. Charles VII avait été forcé de fixer sa résidence à Bourges, et ses successeurs Louis XI, Charles VIII, Louis XII avaient préféré Tours à paris. La préeminence littéraire se joignit à la préeminence politique. Dubellay était angevin, Ronsard Vendomois, enfin Rabelais naquit en touraine (Chinon)

deux mots sur la vie de Rabelais.

Rabelais fut deux fois moines, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, fut sécularisé par le pape et acheva sa vie en jouissant de divers bénéfices et enfin de la cure de Meudon. Il avait fait avec le cardinal Dubellay le voyage de Rome.

Différentes opinions sur son caractère.

La vie de Rabelais ainsi que son livre est encore une enigme. Les uns prétendent que ses moeurs étaient déreglées, ~~les~~ ~~voient en lui~~; les autres voient en lui un personnage grave et austère et ne regardent les gaités de son livre que comme une débauche de cabinet. De ces deux opinions il faut prendre quelque chose, et l'on portera sans doute un jugement véritable de

curé de Meudon.

On est à la fois charmé et dégouté des écrits de Rabelais et son ouvrage déconcerte la critique « où Rabelais est mauvais, » dit La Bruyère, il passe au delà du pire; » c'est le charme de la canaille : où il est » bon, il va jusqu'à l'excellent ; il peut être » le mets des plus délicats. »

des deux jugements que Voltaire porta sur Rabelais à différentes époques.

Voltaire avait commencé par être dégouté de Rabelais, c'était, disait-il, un philosophe ivre et qui écrivait pendant son ivresse ; plus tard dans une lettre datée du 12 avril 1760 ; il revient sur sa 1ère opinion et appelle Rabelais le premier des bons bouffons. Cet écrivain singulier fesait le charme de Lafontaine et plaisait même à Racine qui lui avait emprunté quelques traits plaisans pour les Plaideurs. On y distingue un coté sérieux et spirituel, un coté salement bouffon comme le langage d'un philosophe ivre. Du reste il nous avertit

de l'avertissement que Rabelais donne sur son livre.

lui même qu'il ne faut pas s'arrêter aux apparences et qu'on aurait tort de ne pas ouvrir la boîte pour en tirer la drogue, de ne pas briser l'os pour en sucer la moelle. mais d'autre part il ~~avertit qu'il~~ prévient qu'il ne faut pas raffiner sur le sens et la dessus il se moque des commentateurs de l'Iliade et de je ne sais quel moine visionnaire qui s'était avisé de reconnaître dans les métamorphoses d'Ovide les sacremens de l'Evangile. Que

dire alors de ceux qui ont prétendu que les personnages du livre de Rabelais, Grandgousier, Gargantua, Pantagruel, Frère Jean, Panurge, Bringuenarilles, le Gd dompteur des Cimbres, Gargamelle Badebec etc. etc. sont évidemment Louis XII, François Ier, henri II, le cardinal Dubellay, le cardinal de Lorraine, Charles Quint, Jules II, anne de Bretagne, Claude de france, etc.

Rabelais respecte le catholicisme.

Avec la tournure de son esprit Rabelais devait être favorable à la réforme cependant il respecta toujours le catholicisme, et n'ambitionna que le titre de libre penseur. Dans son livre il bénit l'invention de l'imprimerie, veilla la Sorbonne et surtout les moines.

Jean des Entommeures.

Il est représenté par Gargantua comme bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décroteur de vigiles.

Jean des Entommeures est le type et le révélateur des vices des couvents; il prétend qu'un moine savant serait un monstre inouï : et que pour vivre à son aise et faire son salut, il n'y a rien de tel que de bien manger, boire d'autant et dire toujours du bien de Mr le prieur. ~~Il était pri~~ Gargantua fonda pour lui la riche abbaye de Thélème, vrai paradis terrestre d'où cafards et bigots furent bannis, où l'on n'enseignait que le pur Evangile, dont la règle n'avait qu'une clause, fais ce que voudras.

cette abbaye dérisoire, où l'on fait vœu de mariage, de richesse et de liberté, qui n'est pas gouvernée au son de la cloche, mais au dicté du bon sens et de l'entendement, et qui enfin n'a pas de murailles, afin

Rabelais, prédécesseur de Molière,

que personne n'ait envie de sortir.

Raillerie sur les médecins

raille aussi les médecins et conseille à ses malades d'imiter Gargantua qui pour se guérir des maux d'estomac avale 12 bonnes grosses pilules, lesquelles renferment dans leur ventre des valets avec des lanternes pour éclairer, sonder et connaître parfaitement ces lieux souterrains dont la médecine ne s'embarrasse pas.

Afin de donner une idée de l'ouvrage de Rabelais nous empruntons à Mr. de Ste Beuve quelques détails sur le 1er Livre intitulé Gargantua.

Résumé du 1er livre de Rabelais.

Au royaume d'Utopie, situé devers Chinon, régnait le bonhomme Grandgousier, au commencement du 15e siècle. Il avait épousé Gargamelle, fille du roi des Parpaillos, belle gouge et de bonne trogne et en avait eu un fils Gargantua dont sa mère était accouchée par l'oreille après onze mois de gestation. Le jeune géant après avoir été longtems entre les mains des sophistes sans rien apprendre se prit à plorer comme une vache en voyant combien un page Eudémon qui n'avait que deux ans d'étude était plus instruit que lui. Il fut envoyé à Paris par son père et y paya étrangement sa bienvenue; de plus il y vola les cloches de l'église N. Dame pour faire des sonnettes à sa jument.

Grandgousier et Gargamelle leur fils Gargantua

Voyage à Paris

Cependant Grandgousier étant en

90

Guerre avec Picrochole. guerre avec son voisin Picrochole
La défaite. envoya chercher son fils qui déconfit les ennemis en plus d'une rencontre et trouva un excellent auxiliaire dans le joyeux frère Jean des Entommeures dont nous avons déjà parlé. Il fait merveille avec Gargantua pendant le reste de la guerre, et enfin Picrochole ayant été entièrement ~~vaincu~~ défait après une bataille décisive, Gargantua usa de clémence envers les vaincus et récompensa

Fondation de l'abbaye de Thélème. Jean des Entommeures par l'abbaye de Thélème.

Un mot sur les 4 derniers livres

Gargantua et Pantagruel.

Panurge.

Dans les 4 autres livres le vieux Grandgousier a disparu du monde. C'est Gargantua qui règne et Pantagruel son fils qui remplit le rôle de héros ; ou plutôt dès l'instant que Panurge entre en scène c'est bien lui réellement qui occupe toute l'attention, comme frère Jean faisait sous Gargantua.

Son portrait.
(M. Châles p. 94 etc)

Ce Panurge est un grand diseur de bons mots, jugeant librement de tout, mais ne soutenant jamais ses opinions que jusqu'au feu exclusivement : c'est un type de Figaro du 16^e siècle. Il a 63 manières de trouver de l'argent et 214 manières de le dépenser. Quand il n'a plus rien il fait des dettes ce qu'il appelle faire le crédit. Surtout ne lui demandez pas quand il paiera, car qui sait si le monde durera encore trois ans

Rabelais quêtant pour son Panurge.

Pour doter Panurge de tant de vices et de passions diverses, dit Mr. ~~Chasles~~ Géruzez, chacun à la cour donnait sa quote part. Rabelais allait de l'un à l'autre : Monseigneur, un peu de votre rancune, un peu de votre prodigalité pour mon Panurge ! — Et vous, Sire docteur, un peu de votre érudition : c'est pour mon Panurge, il s'en servira pour amuser le public que vous ennuyez.

Ce qu'il faut penser des géans du livre de Rabelais.

Il n'est pas douteux que par les géans qui figurent dans son livre, Rabelais n'ait voulu représenter les rois, les princes ; on voit même qu'il est assez discret en parlant d'eux... Quant aux dimensions énormes qu'il leur donne c'est l'emblême de leur puissance ; mais du reste la proportion est gardée, et ces personnages ont toutes les habitudes de l'humanité.

Vieille légende sur Gargantua.

Le personnage de Gargantua, Rabelais l'emprunta d'une vieille légende de la Touraine qui contenait la vie de ce héros fabuleux, et, homère bouffon, il transforma en épopée burlesque les grossières traditions du pays.

Rabelais, dit Mr. de Ste Beuve est notre Shakespeare dans le comique. Savant partout et par profession, il s'est fait homme du peuple et a trouvé moyen de charmer le peuple et les savans. Ménage a assez bien

915

Ce qu'est Rabelais selon Ménage.

défini sa manière dans une épigramme
grecque que nous allons rapporter :

Γινώσκειν ἐθέλεις οἷος Ῥαβελήσιος ἐστιν;
Λουκιανὸς μιχθεὶς ἐστὶν Ἀριστοφανεῖ.

Voulez-vous savoir ce qu'est Rabelais ;
c'est Lucien mêlé à Aristophane.

Nombreux imitateurs de Rabelais.
Guillaume Des autels.
Béroalde de Verville.
Tabourot des accords
Guillaume Bouchet (Sérées)

L'influence du livre de Rabelais remplit tout le XVI[e] siècle ; sa grossière bouffonnerie eut de nombreux imitateurs : Guillaume Des autels, grammairien et poète alors célèbre ; Béroalde de Verville, dont il nous reste un livre intitulé le *moyen de parvenir* : Tabourot, seigneur des Accords qui composa les apophthegmes du sieur Gaulard et les Escraignes dijonnoises : enfin Guillaume Bouchet le Macrobe ou l'Athénée du XVI[e] siècle dont les *Sérées* nous ont conservé une foule de détails précieux sur les mœurs et les usages de l'époque.

Apologie pour Hérodote.

Il faut compter parmi les dignes imitateurs de Rabelais, qui furent originaux à son exemple, Henri Estienne qui, dans *son apologie pour Hérodote* sous prétexte de défendre l'historien de l'accusation d'invraisemblance et de mensonge, attaque, chemin faisant les ridicules, les préjugés et les horreurs du temps : d'Aubigné auteur

Confession de Sancy. Feneste.

de la Confession de Sancy et du pl[...]
dialogue entre Enay et Feneste,

où il met si finement aux prises, dit Mr de Ste Beuve, la gasconnade et le bon sens, l'estre et le parestre.

de la Satyre Ménippée.

Enfin les auteurs de la Satyre Ménippée; Gilles Durand, Jean Passerat, Florent chrétien, Jacques Gillot, Pierre Pithou, Nicolas Rapin, etc. Ces auteurs se partagèrent les différentes scènes de la Satyre Ménippée. Le charlatan Espagnol appartient à Pierre Leroy; la procession de la ligue à J. Gillot, etc.

Divisions de cette Satyre.

Tel est l'ordre de cette espèce de drame; 1° la vente du catholicon. 2° la procession de la ligue, 3° la tenue des états. 4° la description des tableaux qui décorent le vestibule de la salle des états.

Influence de Rabelais sur Regnier.

Nous ne devons pas non plus méconnaître la grande influence qu'eut l'esprit de Rabelais sur le développement du génie de Regnier. Le cardinal Duperron lui même était grand admirateur du génie de Rabelais, et il avait coutume, toutes les fois qu'on lui présentait un jeune poète de lui demander: avez-vous lu l'auteur? cet auteur était Rabelais.

Nous parlions tout à l'heure de deux ouvrages satyriques de D'aubigné la confession de Sancy qui représente d'une manière assez vive et par des attaques personnelles les mœurs de la cour de

92 v

Henri III. et les aventures du baron de Fænette. Cette dernière satyre attaque la cour de Louis XIII. Le baron gascon est le type des courtis[ans] fats, affectés dans leur parure et d'une humeur querelleuse, prédécesseurs des marquis de Molière. Cet ouvrage est la satyre des importans. La France, dit le sage gentilhomme que l'on oppose au baron de Fænette, n'est malade que de la vanité de paraitre.

Regne de Louis XIII traductions Italiennes et Espagnoles.

Cependant à l'époque de Louis XIII, le génie de Rabelais ne pouvait subsister dans le roman; on vivait sur les traductions Italiennes et Espagnoles. Jean Louveau d'Orléans et Pierre Larivey le comique traduisaient les nuits de Straparolle. Bellefores traduisait ~~et~~ et amplifiait les histoires du Ba[n]dello, Gabriel Chappuys en faisait autant de l'arioste, de Montemayor

Georges de Montemayor, poète portugais, était né dans la petite ville de Montemor, vers 1520, il excellait dans la musique et mourut en 1562. on a de lui des poësies sous le titre de Cancionero, et une espèce de roman intitulé la Diane.

L'astrée d'honoré D'urfé.

~~Enfin~~ En 1610 parut l'astrée d'Honoré d'Urfé, né à Marseille. Ce roman lui fut inspiré par la Diane de Montemayor. D'urfé avait épousé la femme de son frère ainé qui s'était [séparé] d'elle. Ce nouveau ménage ne fut pas plus heureux que le premier, et D'urfé pour vivre dans la solitude se retira à Nice où il compos[a]

l'astrée qu'il n'acheva jamais. Lafontaine aimait ce roman et voulut même en tirer un opéra ; et Segrais qui l'avait lu en entier disait qu'il en recommencerait volontiers la lecture. La harpe au contraire avoua qu'il n'avait jamais pu l'achever. L'astrée eut une foule d'imitateurs, Gomberville, La Calprenède, Puget de La Serre, Scudery.

de la fable de Florian sur Don quichotte devenu berger.

On connait la fable de Florian sur don Quichotte devenu berger, telle est la métamorphose qu'éprouvait alors le roman. tous les chevaliers errans des Espagnes, chassés par Cervantes, dit Mr. St Beuve semblaient avoir cherché un refuge en france et y être devenus bergers. Celadon, le héros de l'astrée nous peint en style recherché et emphatique les sentiments d'un amour raffiné et profondément ennuyeux. Ce style a pourtant quelqu' harmonie.

A cette époque ~~de terme~~ donc succède au règne de Rabelais la grande vogue de l'astrée. D'Urfé eut aussi son Cervantes et Sorel composa

Le berger extravagant de Sorel.

le berger extravagant. ~~Ce~~ mais l'auteur au lieu de réclamer contre ces romans au nom du bon goût intéresse à une question littéraire la morale et la religion.

93v

C'est à Sorel que Molière emprunta ce qu'il fait dire au bourgeois Gorgibus parlant à sa fille Célie :

Jetez-moi dans le feu tous ces méchans écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits.
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes
Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Mathieu : l'ouvrage est de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

Sganarelle acte 1er, Sc. 1.

En effet Lysis père du berger extravagant conseille à son fils d'apprendre plutôt par cœur les quatrains de Pibrac et les tablettes du conseiller Mathieu, pour venir les réciter au bout de la table, quand il y aurait compagnie.

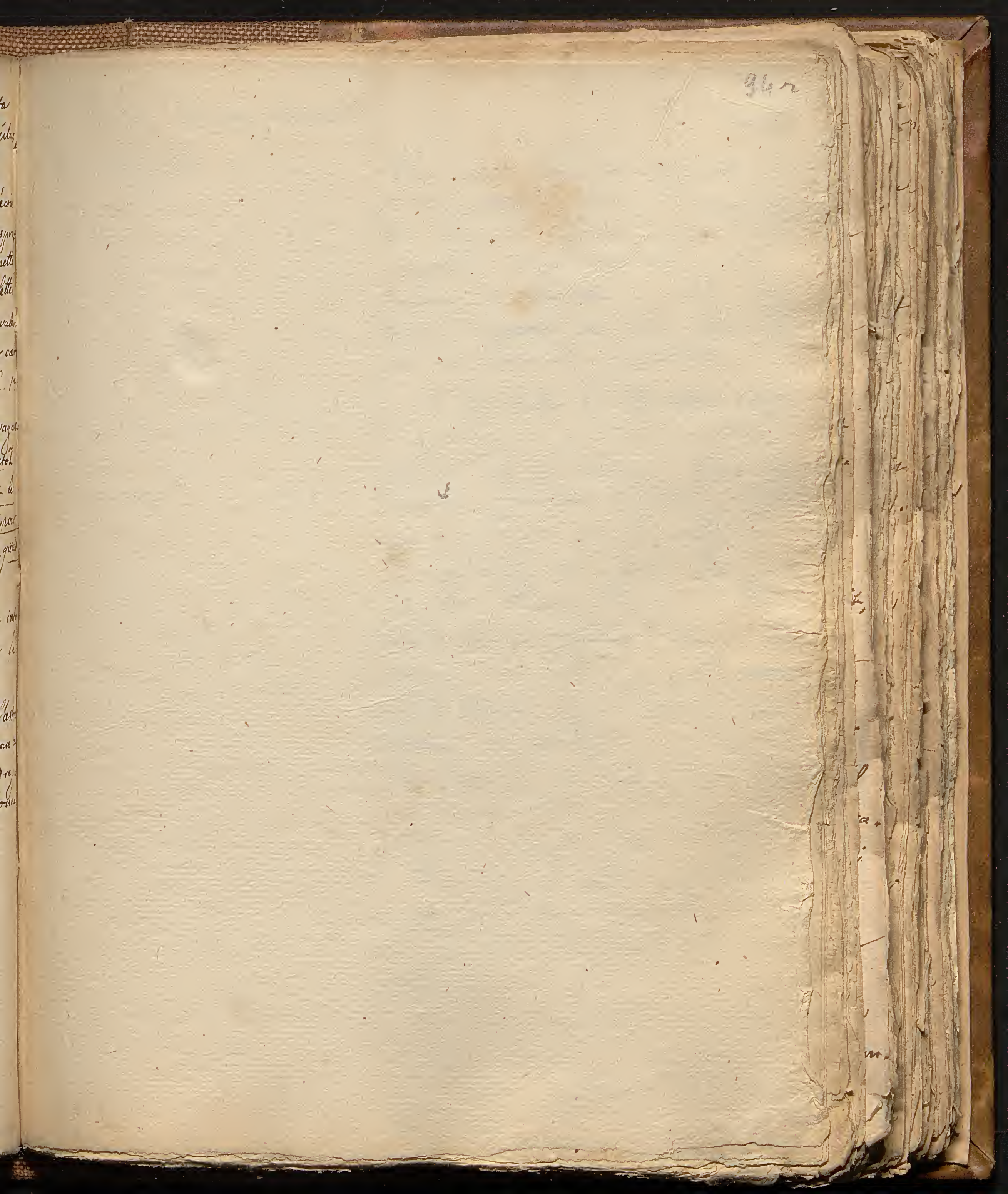
Le francion de Sorel.

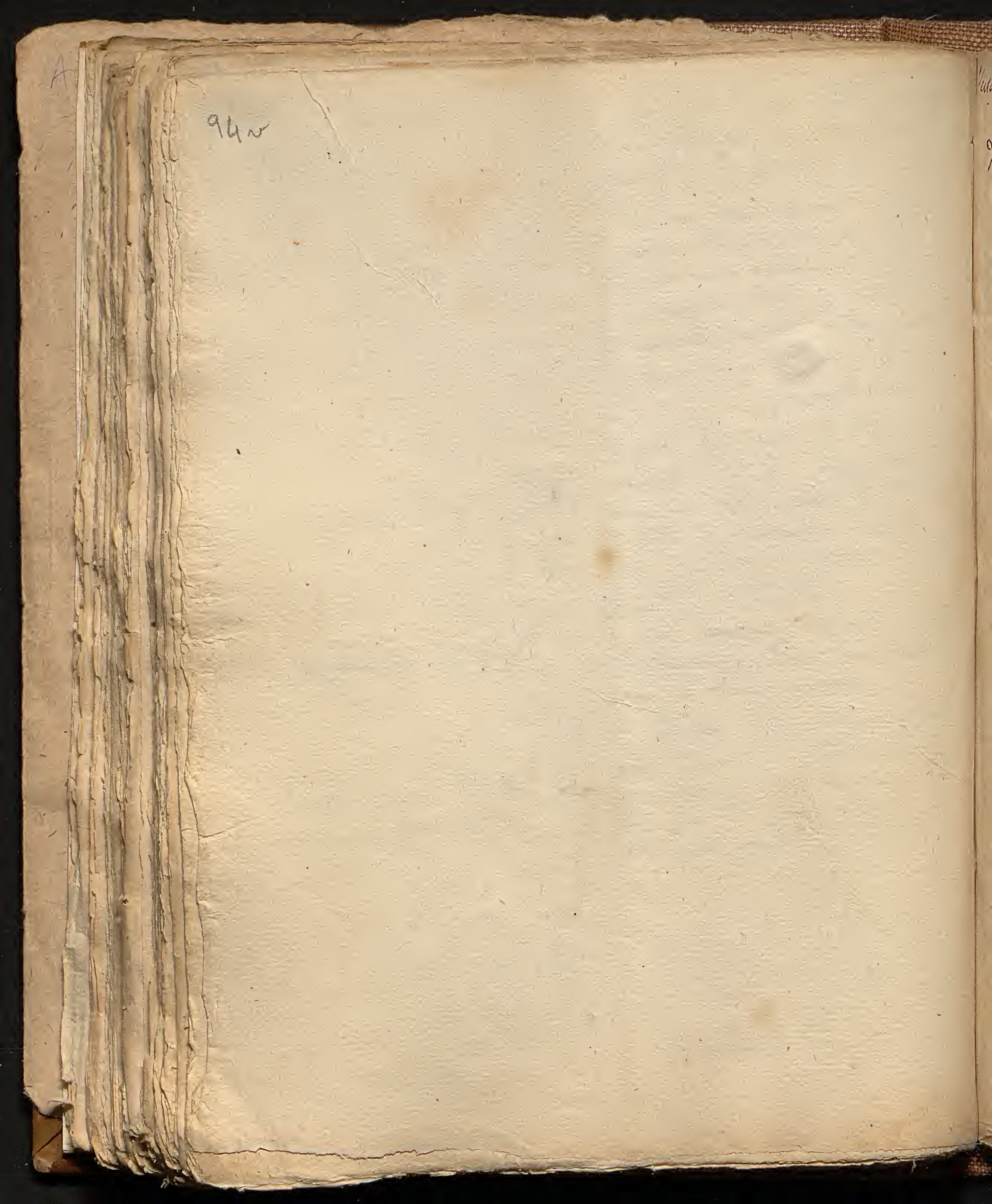
Sorel composa un autre roman intitulé le Francion, assez semblable par le ton au roman comique ;

~~Ici finit~~ C'est proprement à l'Astrée que se termine l'histoire du roman au XVIe siècle. alors il faut attendre jusqu'à Gil blas pour retrouver la bonne et vraie manière du roman.

L'astrée termine l'histoire du roman au XVIe siècle.

— 2 —





Vaudoyer

Cours de littérature française.

Xe Leçon Mr Patin.

Nous nous proposons d'examiner la partie politique de la littérature du XVIe siècle. Elle se compose de pamphlets, de correspondance, de mémoires et d'histoire. C'est une carrière immense que nous serons obligés de parcourir rapidement.

Au XVIe siècle la littérature touche à la politique, car c'est un siècle de querelles et de combats. Déjà nous avons vu comment la poësie se liait avec la politique et à la religion. Le calvinisme de la cour avait pour interprète Clément Marot; Théodore de Bèze et d'Aubigné étaient les organes d'un calvinisme plus ardent et plus sincère: enfin Ronsard était le poëte des catholiques; Et le bon sens français qui vint à bout de tous ces germens de discorde se produisit dans la Satyre Ménippée.

Malherbe, lui même, qui commence une école toute nouvelle, donnait dans ses vers une grande place à la politique.

L'examen du théâtre nous a donné les mêmes résultats; une foule de pièces politiques furent représentées à l'époque de la ligue.

95 v

Les romans aussi avec une forme toute d'invention ne sont au fond que de véritables pamphlets politiques, tel est le livre de Rabelais, telles les aventures du baron de feneste etc.

La naissance de la littérature polit. en france, date de françois Ier. c'est alors que se manifeste en france une opinion publique. Les hommes de lettres, les savans deviennent ambassadeurs et ministres. Le public a une opinion et la manifeste. Une des causes principales de cette révolution c'est la découverte de l'imprimerie. Les querelles d'opinion donnent naissance au pamphlet politique, écrit de circonstance sur les événemens du jour, exprime les opinions, les vœux du public à des époques précises. Le pamphlet, dit Mr Courier, peut quelque fois une œuvre grave, l'antiquité nous en a légué de célèbres les philippiques de Demosthènes et Cicéron. Les provinciales de Pascal sont aussi un admirable pamphlet.

Le pamphlet, dit Mr Girardin est de tous les genres de littérature le plus libre. il prend toutes les f

+ l'ecri[...] hai[...] jour[...] infl[...]

et tous les tons ; c'est un mot collectif sous lequel on comprend une multitude d'ouvrages : tantot c'est un Sermon, tantot c'est un dialogue ; parfois une allégorie, ici un discours, là une lettre.

Le XVI^e Siècle est riche en pamphlets, ouvrages curieux qui témoignent des passions du temps. mais c'est dans les originaux qu'il faut les lire ; les vignettes grossières dont ils sont ornés, les caractères d'une impression encore dans l'enfance vous introduisent dans le XVI^e Siècle.

En remuant ces vieux écrits, dit M^r Girardin, depot des querelles d'un siècle, en songeant que c'était là que gisaient ensevelies tant de passions, il me semblait que je visitais comme Hamlet, quelque vaste cimetière, demandant à ces pages défuntes le secret des révolutions passées, prenant tour à tour ces écrits pâles et décharnés : .... c'est là que sont venu tomber et s'entasser, feuille à feuille, les passions du XVI^e Siècle, ses haines, ses dévouemens et ses colères.

Cependant le genre du pamphlet n'était pas tout à fait nouveau au XVI^e Siècle ; on a pu le démêler dans les Sirventes des troubadours et dans les fabliaux des trouvères. + au XIV^e Siècle, sous le regne du roi Jean, il parut quelques écrits en prose qui

+ d'ailleurs les juges de cette époque les traitaient déjà comme de véritables journalistes dans les peines qu'ils leur infligeaient.

96

devaient être
~~sont~~ de véritables pamphlets : on n'en connait plus que les titres. au XVe siècle on cite un Journal de la vie de Charles VI écrit par un bourgeois de Paris ; mais c'est surtout l'imprimerie qui multiplia les pamphlets, sous le règne de François 1er ; car ~~dans~~ les 2 règnes précédens il parut peu de pamphlets, quoique la ville de Paris eut alors 24 libraires, et chaque ville de France 1 ou 2 imprimeurs. il ne s'imprimait guères autre chose que des heures ou des livres en latin.

Le procès de Jeanne d'arc donna naissance à une foule de dissertations et de petits traités qui expriment les opinions que l'on professait alors sur le compte de la jeune fille et sur sa triste fin.

Le pamphlet se répand sous François 1er d'abord on voit circuler dans le pays plusieurs petits écrits traitant des affaires de l'état, des besoins ou des dangers de l'église, des subsides de la paix et de la guerre. mais cette innovation alarma l'autorité ; de là l'origine de la censure.

En 1527 et en 1535 il y avait eu des arrêts qui établissaient une censure préventive pour les ouvrages de théologie et de médecine. le 17 mars 15.. cette censure s'étendit à tous les ouvrages et Charles IX par une ordonnance du 10 7bre 1563 menaça de faire pendre et estrangler ceux qui ne se soumettraient pas à la censure.

Mais il est plus d'un moyen d'échapper aux censeurs ; Genève, Londres, Francfort prêtent leurs imprimeries. toutefois les restrictions faites par la censure

introduisirent l'usage d'écrire moins souvent et plus longuement. Les hommes d'état ou de guerre, les grands seigneurs, les gens puissans, qui répondaient de leur parole, composèrent des journaux, des mémoires, des commentaires. Le public prit pour secrétaires les Coligni, les Villars, les Montluc, les Castelnau, les Tavannes etc.

Cependant un grand événement devait bientôt, en brisant violemment la censure, fonder la puissance de la presse et ramener le règne des pamphlets. La ligue établit une publicité d'opinion égale à celle dont nous jouissons aujourd'hui, et voici comment. Elle n'interdisait aux presses Parisiennes que de servir ses ennemis; et d'un autre côté il y avait à Tours un gouvernement qui n'était hostile qu'à ceux qui n'étaient pas royalistes; enfin à Genève un autre gouvernement censurait que ce qui n'était pas protestant. On pouvait donc faire imprimer ce qu'on pensait en usant des presses de l'une de ces 3 villes.

Depuis 1585, il y eut un véritable débordement d'écrits ligueurs; la mort des Guise donne lieu à plus de 100 relations; cette crise ne dure guères que deux années 1588 et 1589; après cette époque l'ardeur diminue et en 1594 la campagne fut terminée par le meilleur des pamphlets, la

97 v°

Satyre ménippée, qui, au dire d'un grand historien, ne fut guère moins utile à Henri IV que les batailles d'arques et d'Ivry.

Après la Satyre Ménippée, les ouvrages de longue haleine commencent à reparaître. Les réformés trouvent dans la personne de D'aubigné un interprète de leur mécontentement. Ce pamphlétaire en grand, dit Mr Vitet, du style le plus pittoresque, le plus mordant, le plus cavalier dont notre langue offre l'exemple, s'amuse à travestir l'histoire universelle au profit de sa vieille cause, de ses vieux camarades et de la gloire d'un maître ingrat.

Le vieux parti de la reine Catherine trouve aussi son panégyriste dans un Italien né pour écrire l'histoire avec partialité, avec chaleur, avec esprit ; c'est Davila.

Le parti politique parait être l'expression du bon sens naturel de la France. Son origine se rattache à Erasme, génie pénétrant et impartial, qui avait commencé par favoriser la réforme ; mais bientôt il s'effraya de l'audace novatrice de Luther et de Calvin ; et, faisant grâce aux moines de l'eglise romaine, il tourna la raillerie contre les prédicateurs de la réforme.

1ère époque du parti politique

Le parti politique, dit Mr girardin, commença sous françois 2, ce rôle a

médiateur pacifique qu'il garda jusques à la fin des troubles. L'hopital, l'âme de ce parti, se jeta entre les deux camps de la réforme et du catholicisme, réclamant à haute voix le principe sacré de la tolérance. Montluc évêque de Valence, joua le même rôle mais avec le manège d'un courtisan, il se ménageait en même temps près de Coligny et près des Guise.

2e époque du parti politique.

Cependant les dangers que courait la royauté donnaient une nouvelle force au parti politique. A françois a succédé henri de Guise ; et le parti politique, vieil admirateur des Guise commence à redouter ce jeune chef de la ligue. D'un autre côté le génie franc et intrépide du jeune roi de navarre séduisait les politiques.

Ce parti est représenté fidèlement à cette époque par deux hommes Etienne Pasquier et Jean Bodin.

Les lettres de Pasquier (Girardin p.12) écrites pour le public n'ont pas l'abandon et la familiarité de lettres destinées à des amis ; cependant le style est plein de grâce et de naïveté. Ces lettres sont de véritables mémoires, bien que Pasquier les écrivait à mesure que les événemens s'accomplissaient. Pasquier y laisse voir franchement le mélange et l'irrésolution

98 v°

de ses sentimens. Il est ému par le caractère aimable du roi de Navarre ; il est séduit par l'eclat du duc de Guise. C'était un savant magistrat du XVIe siè[cle]. Mr Girardin lui compare l'Etoile qui a fait un journal des règnes de Henri [III] et de Henri IV. Annaliste badaud, l'Et[oile] ecrit chaque soir scrupuleusement ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire ; mais il n'a pas le sens des événemens qu'il raconte.

Quand Pasquier fit ses lettres, ce genre de littérature avait une grande vogue. Erasme, Scaliger, Juste Lipse publiaient les lettres qu'ils écrivaient à leurs amis. C'etait une imitation des anciens.

Jean Bodin était un publiciste qui nous a laissé un traité de la démonomanie, une méthode pour étudier l'histoire, et un traité de la république composé en 6 livres. Ce dernier ouvrage eut un grand succès, il fut traduit en latin et professé dans les universités d'angleterre. Bodin élève la monarchie au dessus de toutes les autres formes de gouvernement mais il déteste le despotisme. Nécessité du consentement des sujets pour les impots, inaliénabilité du domaine royal voilà, dans Bodin, les 2 principes fondamentaux de la liberté publique. C'étaient les excés de la ligue qui avaient porté Bodin à favoriser la royauté les opinions des ligueurs étaient ultramontaines et démocratiques.

3e époque du parti politique

La troisième époque du parti politique c'est le triomphe de Henri IV accom[pli]

. pli par la bataille d'Ivry et par la Satire ménippée. C'est alors que tous les présidens, conseillers, avocats royalistes qui rentraient dans Paris après cinq ans d'absence, sentirent le besoin de raconter ce qu'ils avaient vu. Chiverny, Villeroy, Nevers, publient leurs mémoires d'état; Morosini, Hyppolyte d'Est, Duperron, d'Ossat publient leur correspondance. D'autres Jean de Serres, Palmat Cayet ou Mathieu se font historiographes: et

Enfin ces nombreux matériaux sont mis en oeuvre par le président de Thou. Il y passa quinze années de sa vie. C'était dans les cours, dans les camps, à l'école des événemens eux mêmes qu'il apprenait à les retracer. En effet les historiens de cet âge reçurent tous cette éducation de la vie active qui avait formé les plus grands historiens de l'antiquité, et qui a manqué ou doit le dire, dans les 2 derniers siècles à plus d'un bon historien. Avant de se livrer à la composition de son histoire De Thou avait habité les cours et siégé dans les conseils: et si nous voulons savoir quelles dispositions apportait à son oeuvre ce magistrat historien, écoutons ces graves paroles:

99 v°

« Ce que doit faire un juge intègre quand
« il va prononcer sur la vie ou sur la fortun
« des citoyens je l'ai fait avant de mettr
« la main à cette histoire ; j'ai interrogé
« ma conscience et me suis demandé à
« plusieurs reprises si je n'étais point ému
« de quelque ressentiment trop vif, qui p
« m'emporter hors des voies de la justice et
« de la vérité. »

L'histoire de De Thou renferme dans
son vaste cadre les annales du monde
policé pendant toute la 2e moitié du XVI
siècle. aussi s'engage-t-il à chaque
instant dans de longues excursions
aux extrémités de l'Europe, en A
en Afrique, en Amérique : d'un autre
côté sa marche est trop souvent gêné
par l'ordre chronologique. à chaque
révolution annuelle, il nous fait re
-mencer avec lui le tour du monde p
nous apprendre ce qui s'est passé dan
ce court intervalle, en tant de lieu
différens : le fil de sa narration s
rompt et se renoue sans cesse.

Si l'on doit louer dans l'histoire d
président de Thou l'exactitude de
recherches, on doit blâmer la multi
-cité des recherches. l'historien n
doit pas apercevoir tous les personn
et ne doit pas retenir tous les nom
d'ailleurs une histoire universelle n
-met point les développemens d'une h

particulière. Aussi, malgré son titre, le livre du président n'est point une histoire universelle, c'est un immense recueil d'histoires particulières. Quant à son style, comme celui de Tacite, il réunit souvent le double mérite du nombre et de la brièveté qui ne s'excluent pas toujours.

On doit déplorer que le président de Thou ait été comme forcé d'écrire son histoire en langue latine. il faut un commentaire pour reconnaître, sous les formes anciennes qui les déguisent, les noms des lieux et des personnes, la date de chaque événement, les dénominations des divers emplois de la société moderne, les institutions, les coutumes les moeurs mêmes rendues par les équivalents imparfaits d'une autre civilisation. _ Mais le latin était la langue de l'Europe savante; de Thou n'en pouvait choisir une autre car c'était à l'Europe savante qu'il s'adressait

L'impartialité de De Thou lui attira les censures et les calomnies: qui pourrait « dire, s'écrie-t-il avec amertume, combien « l'innocence de ma vie et mon amour « pour la vérité m'ont attiré de haines? »

Conserver la vérité des choses mémorables, pour les transmettre in-

100

« corruptiblement sans haine et san[s]
« amitié, à la postérité. » tel était le
seul vœu de De thou, l'unique obj[et]
de son long travail.

L'histoire du président de thou est
la première histoire qui parut en
france dans les temps modernes. avan[t]
lui nous n'avions que des chroniqu[es]
Mr. girardin rapproche ingénieusem[ent]
le président de thou de Montaign[e]
deux grands hommes mais bien d[iff.]
de caractère et de génie : l'un, d'un
caractère inébranlable, fidèle à [ses]
rois, et devoué à la politique ; [l'au]
-tre s'isolant des partis divers q[ui]
déchiraient la france, et se renfe[rmant]
en lui même.

Il nous reste aussi du président de thou
un recueil de lettres écrites en français
et dans un style fort original.
De thou était né en 1553, la même
année que henri IV. il mourut en
1617 à l'age de 64 ans.

Nous ne pouvons nous dispen[ser]
de dire un mot de deux hommes q[ui]
sans être historiens ont une pl[ace]
dans les auteurs de mémoires d[u]
XVIe siècle : ce sont Brantôme et M[ont]
-luc. Brantôme est le témoin
fidèle des vices de son temps. il [ne]
les dissimule pas par pudeur d'hi[st.]
il ne les exagère pas par une indig[na]
-tion d'honnête homme. c'est un
courtisan esclave de la faveur. [Ci]
-dant dans les vies des homm[es]

illustres il y a de belles pages sur le vieux connétable de Montmorenci, sur le chancelier l'hopital. avec sa naïveté toute impudente Brantôme a quelque fois de l'éloquence : il accompagna Marie Stuart sur le vaisseau qui devait la transporter en Ecosse ; il nous la représente dans les larmes et fesant à la france de touchans adieux. En résumé Brantôme est un écrivain très immoral et très naïf.

toutefois l'état de courtisan porte quelque fois Brantôme à dissimuler les vices des personnes qui le protégent. c'est ainsi qu'il professe pour Marie Stuart, Marguerite de Navarre et surtout pour Catherine de Médicis une admiration fanatique. né en 1527, Brantôme fut gentilhomme de la chambre des rois Charles IX et henri III, et chambellan du duc d'alençon. il mourut en 1614 à l'âge de 87 ans.

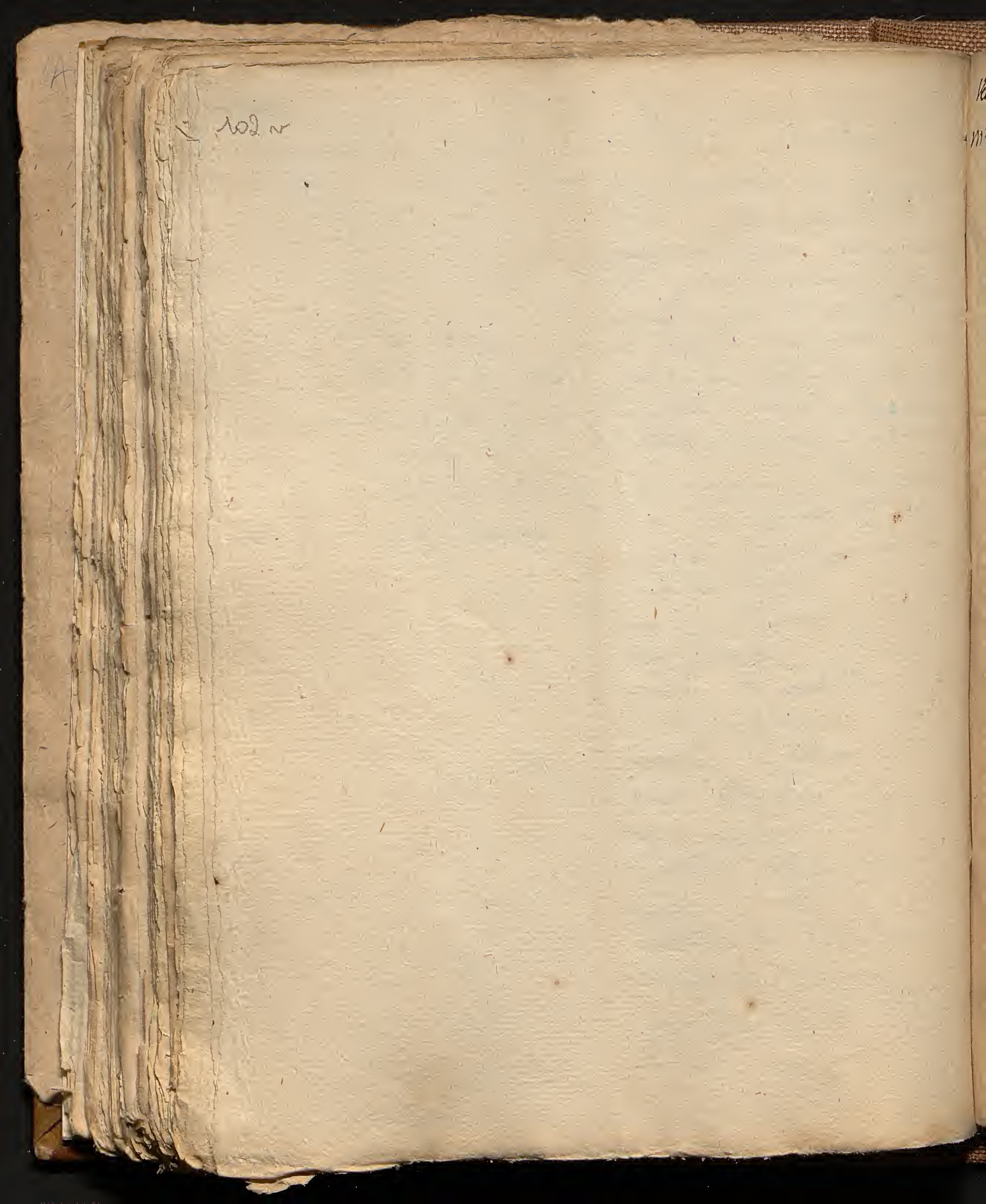
Montluc gascon comme Brantôme est d'un orgueil plus emporté et plus violent : il nous décrit les excès de son zèle ; et son livre en vaudrait moins s'il avait eu moins d'ardeur. henri IV l'appelle la bible des soldats. Blaise de Montluc mourut en 1577 à l'âge de 77 ans.

101 v

Nous terminerons cette revue rap[ide] de l'histoire au XVIe Siècle par un [mot] sur les mémoires de Marguerite de Valois. fille de henri II et de Ca-therine de Medicis, Marguerite ép[ousa] Henri prince de navarre. Les époux divorcèrent plus tard et Marie de Mé-cis succèda à Marguerite. Mar-guerite fut célèbre par son instruc[tion] son esprit, sa beauté; elle protégeait les lettres, s'entourait de savants

Ce divorce eut lieu en 1599.
Marguerite était née en 1552, elle épousa henri IV en 1572, peu de jours avant la St Barthélemi. Elle mourut à paris en 1615 à 63 ans, un an après Brantôme.

Les mémoires de Marguerite su[r] sa vie ont préparé la langue [du] 17 Siècle par la pureté et l'élég[an]-ce de leur style. Ils sont, [pour] ainsi dire, le premier ouvrage vrai-ment français. Ils renferment en outre des anecdotes curieuses des détails interessants sur la [vie] intérieure du Louvre. Margu[erite] raconte tout ce qui s'est passé au Louvre pendant la nuit de la [St] Barthelemi, elle en avait été tém[oin] oculaire. Henri IV, qui [la] répudia, dut cependant à ses soins et à sa prudence la conservation de la liberté et [de] la vie;



Heudryer
Mr. pahin

Cours de littérature française
XIe Leçon.
de la Science du droit en France au XVIe siècle.

Nous avons déjà parcouru la littérature du XVIe siècle dans sa poésie, son théâtre ses romans, ses écrits politiques, son éloquence. Nous devons ajouter à cette énumération une science qui jeta un grand éclat dans le XVIe siècle, qui se rapporte également aux affaires et à l'éloquence, la science du droit. En effet les travaux de nos doctes et vertueux magistrats au XVIe siècle sur le droit et sur la jurisprudence sont une partie la plus solide de notre gloire.

Notre incompétence sur une pareille matière nous forcera de recourir à l'introduction ~~à l'histoire~~ générale à l'histoire du droit qu'a donnée Mr. Lerminier. Dans cette introduction il passe en revue tous les travaux qui ont été faits sur le droit depuis la renaissance des lettres. le XVIe siècle y a naturellement une grande part.

Résumé de l'histoire du droit avant le XVIe siècle:

date de la science du droit dans l'Europe. XIIe siècle.

La science du droit dans l'Europe moderne date du XIIe siècle: le droit romain n'avait pas péri, dit Mr. Lerminier, à côté des barbares et de leurs lois, il avait pris sa place dans les élémens et les bases de la civilisation Européenne. au XIIe siècle de législation pratique, il devint une science; l'église cessa de tenir seule dans sa main la culture de l'esprit: les laïques eurent à eux

A

103 v

la jurisprudence, et, jurisconsultes, il
furent les maitres de la science politique,
pendant que la philosophie restait sou
au pouvoir de la théologie.

Il etait réservé à l'Italie, patrie du
droit romain d'être le théâtre de cett
rénovation scientifique. Un certain n
-bre de manuscrits des livres de Justinien
s'était conservé à Ravennes; quelques-u
de ces manuscrits furent transportés à Bolog
et là un maître-ès-arts Irnerius ou
Werner, bolonais selon les uns, allemand
selon les autres, étudia ces livres et les
enseigna. Il fut le fondateur de
l'école des glossateurs. En effet il com
-mença par interpréter dans les tex
un mot par un autre; puis aux glos
littérales, il fit succéder les gloses margi
-les qui étaient déjà une espèce de com
-mentaire.

Irnerius 1er glossateur.
gloses littérales, marginales.

Irnerius était contemporain d'Abailard.

Au XIIIe siècle ces gloses s'étaient tell
-ement multipliées qu'elles eurent be
d'être mises en ordre; ce fut la tâche
d'Accurse, professeur de Bologne né en
1182 et mort en 1260. Le résumé
qu'il fit de toutes les gloses importan
du siècle précédent eut pour tit
la glossa ordinaria, et fit l'admira
-tion de tous les savans; il ~~dev~~ est
évident que Boileau ne se doutait pas
de ce qu'était Accurse lorsqu'il appe
visions des travaux aussi utiles.
un oeil infortiat
grossi des visions d'Accurse ou d'Alciat

XIIIe siècle. Accurse compose
la glossa ordinaria

(on peut voir Rabelais II, 8 un passage
dans lequel il attaque les glossateurs)

XIVᵉ siècle, Bartole écrit des commentaires plus étendus ; Balde son élève.

Au XIVᵉ siècle la Science du droit eut ~~Barthol~~ Bartole pour représentant. né en 1303 à Saxoferrato Bartole commença à écrire des commentaires plus étendus ; il fit rallier tous ses contemporains à son école, eut les bonnes grâces de l'empereur Charles IV, et peut être fut consulté sur la bulle d'or. Il mourut à 56 ans en 1359. Balde son élève fut aussi son contradicteur ; né en 1324, il mourut en 1400.

XVᵉ siècle. Ange Politien compose sur le droit romain des travaux philologiques.

Au XVᵉ siècle l'étude du droit changea de nature : la découverte de l'imprimerie, la prise de Constantinople avancent les développements de la Science. Ange Politien favori de Laurent de Médicis, considéra les monumens du droit romain sous le rapport littéraire ; il était à la fois orateur, poète, grammairien et philosophe. il compara une édition des Pandectes imprimée à Venise en 1486 avec le manuscrit de florence qu'il avait à sa disposition

ainsi pendant IV siècles, la science du droit romain est ~~toute~~ Italienne.

XVIᵉ Siècle. L'étude du droit romain passe en france.

de la jurisprudence en france avant le XVIᵉ siècle.

elle était un instrument dans la main des rois.

Au XVIᵉ siècle, la Science du droit passa en france. dans la monarchie française la jurisprudence fut dès l'origine appliquée aux affaires et au gouvernement de l'état. C'était un instrument politique employé par les rois tels que Philippe auguste, St. Louis, Philippe le bel,

104 v°

Elle débute par la pratique : assises de Jérusalem, Établissemens de St Louis.

Charles VII, Louis XI, Charles VIII ;. ils appe-laient auprès d'eux les légistes et leur fais[aient] rédiger ces ordonnances, ces établissemen[s] destinés à détruire la société féodale et à re-pousser la puissance pontificale dans des li-mites plus étroites. La jurisprudence française débutait par la pratique, aus[si] ses premiers monumens furent des lois : les assises de Jérusalem qui datent de 10[..] étaient un recueil des usages et coutum[es] de france. Les établissemens de St Lou[is] qui datent de 1270, contenaient toute la science du temps ; ce qu'on savait de droit [ro]-main, les procédés de la pratique et quel-ques réformes.

Pierre Defontaine 1253.

Parmi les jurisconsultes qui précédèrent le XVIe siècle nous distinguerons Pierre De-fontaine (1254) dont Montesquieu fait [un] grand éloge. Son ouvrage, dit-il (Esprit des lois, XXVIII, 38) le conseil à son ami [est] en quelque façon un résultat de l'ancie[nne] jurisprudence française, des lois ou éta-blissemens de St Louis et de la loi romain[e].

Direction que les rois de france cherchent à imprimer à la jurisprudence.

Les rois de france cherchaient à impr[imer] à la jurisprudence française une tend[ance] à l'unité ; car le droit était très div[ers] en france ; chaque province avait [ses] coutumes et la politique des princes était d'établir une espèce de législat[ion] uniforme : Charles VII, Louis XI et Char[les] VIII y firent le plus d'efforts.

Étude du droit romain en france au XVI siècle

Alciat de Milan professe à Bourges

Un Italien André Alciat né à Milan en 1492 et mort en 1550, après avoi[r]

professa fort jeune pour la 1ère fois à Avignon vint à Bourges sur l'invitation de François 1er. Cinq années lui suffirent pour y ~~retourner~~ renouveler l'école du droit. il composa de nombreux ouvrages.

Le jeune Cujas professe à Toulouse. opposition de Bartole. sa manière d'expliquer les textes.

Quinze ans après le séjour d'Alciat à Bourges, un jeune homme de 25 ans ouvrit à Toulouse un cours sur les institutes. il avait parmi ses nombreux auditeurs le célèbre Etienne Pasquier. Le jeune homme était Cujas, (né en 1520 mort en 1590); Il rencontra une vive opposition dans l'école de Bartole; élève d'Alciat, Cujas étudiait les textes et cherchait à les expliquer par les secours de la littérature et de la philologie. on lui refusa une chaire de droit à Toulouse, et il professa successivement à Cahors, à Bourges, à Valence, à Paris, à Turin, puis il revint à Bourges où il mourut.

Comment Cujas et ses adversaires envisageaient le corpus juris.

Aux yeux des jurisconsultes contemporains le corpus juris était comme un code de lois, une législation homogène qu'il fallait étudier telle que le tems l'avait faite: Cujas au contraire conçut le dessein de recréer tout ce que Tribonien avait aboli, altéré, de séparer ce qu'il avait su confondre, la pureté des traditions romaines avec la barbarie prétentieuse de Byzance.

105 v°

Cujas entreprit de recomposer le droit romain, homme à homme; en s'attachant à chaque jurisconsulte pris à part.

Cujas fonde l'école historique du droit romain.

Il a été ainsi le fondateur de ce qu'on appelle l'école historique du droit romain qui a pris en allemagne un si grand développement. Si l'on veut avoir une idée des immenses travaux de Cujas on peut consulter le livre de Mr. Lerminier; il en donne (p. 45, 46) une liste fort détaillée. Mais cet homme si erudit, si plein de sagacité

Ce qui manquait à Cujas.

manquait de methode et de critique rationnelle et de cette force de réflexion qui coordonne et généralise les idées. Dans une solennité d'école il prononça un discours *de ratione docendi juris* qui a une élégante latinité, à de nombreuses citations ne joint pas une idée générale pas une pensée philosophique sur la science et sur l'enseignement du droit. Cujas se tint continuellement étranger aux querelles politiques de son temps comme il était accusé de pencher pour le calvinisme, *nihil hoc ad edictum pretoris*, repondit-il gravement. Cela n'a rien de commun avec notre affaire, avec l'édit du préteur.

Cependant à coté de l'école historique de Cujas s'élevait une école

École dogmatique. Hugues Doneau

dogmatique représenté par Hugues Doneau, (né en 1527 mort en 1591).

Doneau pose des principes à priori et déduit des conséquences.

Doneau était l'adversaire déclaré de Cujas. il traitait le droit romain dogmatiquement comme une science certaine et à déductions rigoureuses. Ses travaux sont un modèle de la méthode dogmatique appliquée aux textes: il posait des principes et déduisait des conséquences en penseur profond, en logicien infatigable. oublié en france, il a été réimprimé en allemagne, et y est l'objet d'une étude assidue.

Budée, Brisson.

Autour de Cujas et de Doneau se groupaient une foule d'interprètes du droit romain, parmi lesquels nous distinguerons Budée plus philologue que jurisconsulte, le président Brisson aussi célèbre par sa science que par ses malheurs.

Du droit français au XVI^e siècle

On a prétendu, à tort que Cujas avait été étranger à l'étude du droit français. toutefois cette étude demandait un homme tout entier; il lui fut donné,

Dumoulin Sa vie,

Dumoulin (né en 1500 mort en 1566) avocat au parlement de Paris était aussi ardent à l'étude qu'à la dispute. Il fut mêler le droit aux affaires, aux débats politiques et théologiques de son temps. Il fut tour à tour catholique, protestant il rentra enfin dans le catholicisme mais avec des opinions gallicanes.

106 v

Comme il était également contraire aux menées séditieuses du calvinisme et aux prétentions du concile de ~~Tr~~ Trente, il fut l'objet de la haine des deux partis et s'éloigna de France. Espèce de jurisconsulte nomade, il alla de cour en cour, de ville en ville, d'université en univ. il professa successivement à Bâle à Genève, à Strasbourg, à Tubinge, à Montbéliard, à Dôle ; enfin il revint à Paris où il mourut à l'âge de 66 ans avec la gloire du 1er jurisconsulte français. Dumoulin avait un savoir immense, une dialectique pressante ; la faiblesse de sa santé l'empêchait de plaider ; mais il animait le barreau par ses consultations nombreuses ; son nom se mêlait aux controverses politiques et religieuses ; sa critique et son érudition éclaircissaient l'obscurité du droit français.

Etat du droit français avant Dumoulin.

En effet, pendant que l'école de Bourges poussait si loin l'étude historique et dogmatique du droit romain, le droit français, épars dans les coutumes et us de nos provinces, avait besoin d'une rédaction scientifique et officielle. Dumoulin en établissait les principes et règles par son commentaire sur la coutume de Paris ; il préparait les travaux et frayait la route de Pothier

Juristes qui viennent après Dumoulin, et dans le droit français et dans le d^t romain.

+ antoine Loisel,

Une foule de légistes et de juristes succèdent à Dumoulin; Gui Coquille, René Chopin, Loiseau +, françois et pierre Pithou; Et. Pasquier, Omer Talon, Pierre et antoine Seguier, achille de Harlay, christophe et augustin de Thou. « Le droit romain, dit « Montesquieu, était alors l'objet des connaissan- « ces de tous ceux qui se destinaient aux « emplois civils; dans des temps où l'on « ne fesait pas gloire d'ignorer ce qu'elle'on « doit savoir, et de savoir ce que l'on « doit ignorer, où la facilité de l'esprit « servait plus à apprendre sa profession « qu'à la faire, et où les amusemens con- « tinuels n'étaient pas même l'attribut « des femmes. » Esp. des lois l. 33, c. 45.

passage de Montesquieu.

antoine Loisel, l'élève de Cujas.

Antoine Loisel, était l'élève favori de Cujas; il le suivit partout à Bourges, à ~~Et~~ Cahors, à Valence; il travaillait avec lui dans sa bibliothèque de 2 heures après midi jusqu'à 8 heures du matin.

Pierre Pithou, sa vertu, sa science, ses plaidoyers. il pose les 1^ers fondemens des libertés de l'église gallicane.

Pierre Pithou dont la vertu seule pouvait égaler la science était admiré de ses contemporains. On peut voir le beau portrait qu'en trace de Thou dans son histoire (liv. CXVII). Les plaidoyers de Pithou étaient remarquables par la clarté de leur exposition, l'énergie de leur style. Loisel nous en a conservé un qui forme un contraste frappant avec les autres plaidoyers de l'époque.

107.

Infatigable dans la recherche des manu-
-scrits anciens, ~~Pithou~~ dans l'étude des
vieilles lois de la germanie, Pithou po[sa]
le premier fondement des libertés de l'église
gallicane. citons après ce grand nom
Du ferrier, Dufay, Scévole, Edouard M[olé]
qui fit un rapport sur la loi salique et
détruisit la dernière espérance de la l[igue]
Pierre de la Place, l'une des victimes de la
St Barthélemi.

Gloire de Cujas.

C'est ainsi que le palais et l'école se
peuplaient d'élèves de Cujas; et sa gloire
était si grande qu'il eut la permission
de siéger au parlement de grenoble quoi-
-qu'il ne fut pas magistrat.

apogée du barreau français au XVIe siècle.

au XVIe siècle le barreau français
touche au plus haut degré de la science
plus tard son goût s'épure, sa langue
perfectionne; mais on n'y voit plus
ces études et ce travail infatigable du
XVIe siècle.

Edits de L'hopital.

ses lois somptuaires. etc etc
Il est l'apôtre de la liberté de
conscience.

La science du droit allait être mise
en action par les édits de L'hopital, qui
sont comme le code civil du XVIe siècle.
L'hopital avait à cœur de perfectionner
l'organisation judiciaire; il fit des lois
somptuaires; et dans un traité il
exposa les théories qu'il ne pouvait
mettre en pratique. Car L'hopital
n'est pas moins grand par ce qu'il a
pu faire, que par ce qu'il a fait.

Son premier titre est celui d'avoir été l'apô-tre de la liberté de conscience, deux siècles avant qu'elle put s'établir.

Étude de la philosophie du droit au XVIe siècle

Cependant le XVIe siècle voyait aussi s'établir l'étude de la philosophie du droit.

La servitude volontaire d'Estienne de la Boëtie.

Mr Lerminier cite un assez long passage d'Estienne de la Boëtie, jeune magistrat ami de Montaigne, qui fit un traité sur la servitude volontaire ou le contr'un.

Mais ces lignes, ajoute-t-il, n'étaient qu'un élan d'âme et qu'une saillie de bon sens. Le véritable représentant de la philosophie du droit à cette époque est Bodin.

La république de Bodin.

Son ouvrage sur la république joint à ceux de Machiavel et de Thomas Morus est le début de la science politique en Europe.

ce qu'était Bodin.

L'esprit de Bodin était vaste mais confus, libre et superstitieux à la fois; il croyait tout ensemble à la liberté de l'homme, à la vertu des nombres et à la puissance des astres.

adversaire de Cujas.

Bodin était également profond jurisconsulte; et il porta dans la jurisprudence comme dans l'histoire son esprit systématique et son gout pour les idées générales. il était un des adversaires de Cujas.

Telle a été l'histoire des études du droit au XVIe siècle; elles ont eu pour but la connaissance historique et dogmatique du droit romain; la connaissance

109

Economie politique au XVI siècle

Barthélemi de Laffemas.

Olivier de Serres compose le théâtre de l'agriculture ou le ménage des champs.

de nos coutumes ; enfin l'établissem[ent] de la limite entre le temporel et [le] spirituel, entre l'état et l'église.

Pour être complets nous ajout[erons] encore quelques noms : Barthélem[i] de Laffemas, contrôleur du comm[erce], auteur de plusieurs ouvrages d'écon[omie] politique ; ce fut lui qui ind[iqua] clairement les sources de la richesse publique, provoqua l'uniformité [du] système des poids et mesures, prou[va] la nécessité des exportations, et dev[ança] l'établissement de la manufactur[e des] Gobelins. Les vues de Barthélemi [furent] goûtées de Sulli, furent favorisé[es par] Henri IV. Mais un écrivain [que] ce monarque honorait d'une affe[ction] de choix, c'est Olivier de Serres, [patri]-arche des écrivains agronomes, [qui] introduisit la culture du mûrier [en] france. Seigneur protestant, [il] devint fermier au milieu des g[uerres] civiles, et réduisant en système [les] résultats de son expérience, il p[ublia] le théâtre d'agriculture ou le mé[nage] des champs. Son style plein [de] bonhomie ne manque pas de pitt[oresque] ; son respect pour l'agriculture v[a] jusqu'à l'enthousiasme. Enfin [la] péroraison dans laquelle il s'adr[esse] à Dieu, pour que la culture des [champs] fleurisse toujours en france, port[e]

le caractère de la plus haute éloquence. C'était le livre favori de henri IV, qui tous les jours après son dîner s'en fesait lire quelques pages.

Baudryes Littérature française. XII Leçon

histoire de la philosophie au XVIe siècle.

Nous avons parcouru l'histoire de la poësie au XVIe siècle, du théâtre, du roman, du pamphlet et des mémoires historiques ; nous avons examiné l'éloquence à cette même époque dans ses applications diverses ; dans les camps, dans la politique, au barreau, dans la chaire, dans les panégyriques : nous avons recherché ce qu'était alors l'étude du droit, la philosophie du droit ; il nous reste à parler de la philosophie en général au XVIe siècle.

Il se fait alors une révolution contre la Scholastique du moyen âge : ~~on emprunte une méthode de raisonnement à la logique d'aristote~~. on commence à s'apercevoir qu'on n'a pas besoin de savoir les lois du raisonnement pour raisonner. Dans le moyen âge on avait emprunté à la logique d'aristote, la méthode du raisonnement ; avec elle on disputait sur le monde, sur la nature humaine, de omni re scibili, sans rien étudier directement. on ne savait pas tout, mais on discutait sur tout grâce aux formules. Elle était la philosophie du moyen âge.

Au XVIe siècle on se révolte contre la tyrannie de la Scholastique. Le peripaté-

102

-ticisme des écoles fut attaqué en Allemagne par Mélanchton, en Italie par les platoniciens de Florence, en France par Ramus au nom du bon sens.

Pierre La Ramée était né vers 1502 d'une famille noble mais dans la misère. Il garda les troupeaux dans son enfance et devint domestique au collège de Navarre, il apprit seul et à la dérobée les langues anciennes. Ramus découvrit la futilité de la philosophie de son temps ; « j'avais « trois ans et plus, nous dit-il lui même, « étudier la logique de l'école ... alors je « remis à étudier les poëtes et les orateurs « ... je reconnus à mon grand étonnement « que ni Virgile ~~ni Virgile~~, ni Cicéron n'avaient « en écrivant tenu compte des lois d'Aristote « ... je commençait à lire les dialogues « de Platon ; je n'y trouvai ni régles subtiles « ni argumentation méthodique. Socrate « se contente de discuter avec bon sens ... « et moi même, pensai-je alors, pourquoi « ne pas socratiser un peu. »

C'est ainsi que Ramus veut en revenir au bon sens et à cette logique naturelle qui n'est ni subtile, ni minutieuse, à cette logique dont l'homme suit les régles à son insu. C'est par là qu'il est le précurseur de Descartes et de Bacon : avec cette différence que Descartes travailla sur les idées de l'entendement humain, tandis que Ramus ne s'occupa que de l'instrument ~~de la raison~~.

Dans un acte public qu'il soutint pour être maître ès arts Ramus entreprit de démontrer que l'autorité d'Aristote n'était pas infaillible. Il s'en tira avec honneur, en 1543, il fit paraître une nouvelle logique avec des remarques sur Aristote. Cependant tous les partisans de la routine s'élevèrent contre lui, car l'innovation de Ramus causait la ruine de tous ceux qui discutaient sans rien savoir. On informa contre lui et le roi évoqua ~~tout~~ l'affaire : Ramus fut condamné et déclaré téméraire, arrogant et impudent d'avoir réprouvé et condamné le train et art de logique reçu de toutes les nations. Cet arrêt causa une joie incroyable aux ennemis de Ramus qui avait contre lui toute la Sorbonne et tout le parlement. Mais plus tard, protégé par le cardinal de Lorraine et par Charles 9 il fut nommé professeur de philosophie et d'éloquence au collège de France. Son esprit d'innovation s'étendit à toute chose : il innova dans les mathématiques, dans l'enseignement de l'éloquence : il publia ~~une~~ des grammaires grecques, latines et françaises, et dans leur préface, les grammairiens de Port-Royal rendent hommage à Ramus.

Ramus prit aussi parti dans la querelle au sujet de la prononciation des mots latins quisquis, quamquam. Un ecclé-

-siastique s'était vu privé de ses bénéfices pour avoir prononcé quamquam et non kan-kan, quis quis et non kis kis, comme on le voulait alors. Ramus et d'autres professeurs entreprirent la défense de cet ecclésiastique.

Ramus voulut aussi réformer l'orthographe française, et la conformer entièrement à la prononciation. Mais fonder l'orthographe sur la prononciation, c'était la fonder sur ce qui varie et sur ce qui s'altère ; tandis que l'origine des mots, l'étymologie est une règle beaucoup plus stable. Ramus apprit à distinguer la lettre v de la lettre u ; tandis que Megret établissait la même distinction pour l'i et le j.

Cependant Ramus embrassa la religion réformée et ce fut la source de tous ses malheurs. aux ennemis qu'il s'était faits par ses innovations en matière de science se joignirent tous les partisans du catholicisme. ~~Son cadav~~ Il fut massacré à la St Barthélemi et son cadavre fut traîné dans les rues de Paris au nom d'Aristote. Charpentier son collègue et son ennemi mortel, indiqua, dit-on, sa demeure aux assassins.

Une autre réformateur du XVIe siècle, ce fut Montaigne.

Montaigne nous a appris à douter, avant lui on jurait sur la parole du maitre. que sais-je ! a dit Montaigne, et ce doute même il l'a appelé le commencement de la science.

Montaigne s'est occupé de la morale que la jurisprudence du casuitisme avait pervertie. La grande réforme de Montaigne fut de séparer la morale de la théologie et de la scholastique, de lui donner une existence à part, de la séculariser.

La vie de Montaigne s'étend de 1533 à 1592 ; elle est toute dans son livre ; il nous apprend comment il fut élevé par son père ; il eut dès le berceau un précepteur à côté de sa nourrice, et apprit, pour ainsi dire, à bégayer la langue latine : on l'éveillait ordinairement au son des instrumens de musique.

Montaigne alla perfectionner ses études à Bordeaux où il écouta les leçons de Buchanan et de Muret. Il porta un jugement sévère sur l'éducation qu'on donnait dans les colleges ; on étudie les mots, disait-il, mais nullement les choses : on apprenait à décliner le mot vertu, et non ce qu'était la vertu.

Son esprit investigateur et sérieux se déclara de bonne heure. Il fut nom-

mé conseiller au parlement de Bordeaux;
mais il montra peu de goût pour les devoirs
de sa place. Il fut fait chevalier de
l'ordre de St Michel quoiqu'il parut peu
à la cour. Il fut aussi deux fois maire
de Bordeaux; mais homme de reflexion
et d'étude, Montaigne ne vivait que
pour lui et pour ses amis; il se mon-
-tra peu zélé dans cette place.

C'est injustement qu'on a reproché à
Montaigne d'être egoïste; il sentait
l'amitié, et son livre est plein de
son vif attachement pour Et. de la Boëtie
Si l'on me demande pourquoi nous nous
aimions, dit-il, je répondrai, parceque c'était
lui, parce que c'était moi. Il aima
aussi beaucoup Charron son disciple.
Il était plein de tendresse pour sa famille,
il parle souvent de son père d'une
manière touchante, comme Horace;
il témoigne à sa femme la plus vive
tendresse.

La grande étude de Montaigne fut
l'antiquité classique latine. Il ne prit
pas une part active dans les évènemens
de son temps; il se sépara des mal-
-heurs de ses concitoyens, et en cela
il peut être accusé d'égoïsme. Pen-
-dant la St Barthelemi il se retira à
son chateau de Montaigne et travailla
à ses essais (1572). C'était par l'étu-
-de de lui même qu'il se dédommageait

des malheurs publics. En 1580 parut la 1ère édition de ses essais et la dernière de son vivant en 1588.

Pour résumer en quelques mots la vie de Montaigne, on y remarque toujours une tendance à l'observation morale : il observe d'une part l'homme dans sa diversité, dans les modifications sans nombre dont il est susceptible ; c'est, dit-il, *un être ondoyant et divers*. cette diversité, il la connait par une immense mémoire et la lecture ~~des anciens~~ d'une foule d'auteurs. d'une autre part il étudie l'homme dans son unité, dans ce qu'il y a de commun chez tous les hommes ; et c'est lui qu'il prend pour sujet de ses observations. on a trouvé de l'orgueil dans cette méthode de rapporter tout à soi ; elle n'est que raisonnable, tous les hommes se ressemblent au fond. C'est ainsi que Descartes, abstraction faite de la science extérieure, se renferma dans le *moi humain*.

De cette double étude de l'homme dans sa diversité et dans son unité est résulté pour Montaigne le doute universel. Cependant Montaigne n'a jamais douté des principes conservateurs de la société ; il y a des choses qu'il respecte par convention comme utiles à l'ordre général. Jusqu'à quel point Montaigne était-il attaché à la religion et

112 v

aux lois ; c'est ce qu'on ne peut savoir, car il était catholique et exact à ses devoirs. L'opinion la plus générale est que son respect a été plus politique que religieux et qu'il s'est réservé intérieurement la liberté de penser. (voy. Mr. Villemain éloge de Montaigne, 1ere partie, passim. voy. Mr. Girardin, litterat. au XVIe siècle, morale.)

La morale de Montaigne était douce et facile ; c'est l'intérêt bien entendu, c'est la morale d'Epicure. Elle est bonne sans doute, car toute morale est bonne, quant à son but.

Montaigne n'a mis aucune méthode dans son livre ; il y entasse tout pêle mêle selon sa mémoire et ses méditations. il y met tous les caprices et tout le hasard d'une conversation ; il y traite toute espèce de sujets ; ce sont des récits sur tous les peuples du monde. il y a des chapitres qui parlent de tout excepté de ce que promet le titre ; ce sont des digressions des parenthèses, des exemples.

Ce qui distingue surtout Montaigne de ses contemporains, c'est qu'il échappe au joug des anciens ; il se les assimile et les fait siens ; les citations font corps avec son ouvrage ; tandis que chez les autres ce n'est

qu'un placage. Lorsqu'on attaque mes opinions, dit Montaigne, on ne se doute pas que l'on donne des nazardes à Cicéron et à Sénèque sur le nez.

Le scepticisme de Montaigne déplut au XVII siècle. Balzac, Mallebranche et Pascal l'attaquèrent. Mais il fut imité par Lafontaine, Molière, La Bruyère, Bayle et Fontenelle. au XVIII siècle il eut une grande réputation. Les idées de J.J. Rousseau sur l'éducation ont été prises à Montaigne.

(voyez Mr. Chales p 186 etc.)

Etienne de La Boëtie fut l'ami de Montaigne; il vécut de 1530 à 1563. il était conseiller au parlement de Bordeaux et c'est là qu'ils se connurent. La Boëtie fut très précoce et son enfance est célèbre. à 16 ans il traduisait Xenophon, Plutarque; à 18 ans il avait fait un livre intitulé de la servitude volontaire ou le contr'un. Cet ouvrage par le spectacle qu'il donne du règne atroce de Charles 9 forme un contraste avec les respect de Montaigne pour les institutions. La Boëtie oppose à la monarchie absolue les institutions républicaines de l'antiquité. Il n'eut pas été connu sans Montaigne qui l'a immortalisé et a fait paraître les oeuvres qu'il a dédiées au chan-

113v

-celier d'hopital. En 1745 le trait[é]
de la servitude volontaire fut joint da[ns]
la même édition aux essais de Mon
-taigne.

(voyez Mr chales p. 187 etc)

Pierre Charron, disciple de Montaig[ne]
vécut de 1541 à 1603. après avoir été
avocat et ecclésiastique, bon prédicateu[r]
il devint l'admirateur et le disciple de Mo[n]
-taigne, qui en mourant lui permit de
porter les armes de sa famille et le nom[ma]
son légataire universel. Charron n'a[vait pas]
la vivacité de son maitre. Montaigne
avait échappé à l'inquisition fâch[euse]
sur les esprits; grâce au désordre de
son livre, on ne se douta point de [ses]
intentions. Charron fut moins
heureux, il dogmatisa le Scepticism[e]
dit Mr Chales, et tendit comme [son]
maitre à émanciper la morale. Il fu[t]
attaqué par les Jésuites et défend[u par]
les Jansénistes. Nous avons vu
que Montaigne à la hardiesse de
son esprit joignait la stricte obser[va]
-tion du culte catholique; Charron [se]
montra orthodoxe; il composa en
1594 un traité dans lequel il entre
-prit démontrer trois vérités: 1° de la
religion, contre les athées 2° la supé
-riorité de la religion chrétienne 3°
superiorité de la religion catholique
sur tous les schismes.

Charron fut attaqué par les protestans ; une controverse fort longue s'engagea qui ne fut interrompue que par sa mort. Ce traité est mieux écrit que le livre de la sagesse qui est de l'an. 1601.

Charron et Balzac furent deux écrivains plus corrects et plus purs que tous ceux du XVI^e siècle ; ils forment l'anneau intermédiaire qui unit le XVI^e au XVII^e siècle.

A114v

Vendryes   13e 14e et 15e leçons
Littérature française

XIIIe Leçon.   2 avril.

De l'érudition au XVIe Siècle.

Nous avons examiné le génie du XVIe siècle dans la poésie, le théâtre, les romans, les écrits politiques, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, la morale; et dans toutes ces phases nous l'avons trouvé mêlé d'un élément particulier, l'érudition.

Les traces de l'antiquité n'étaient pas complètement effacées par le moyen-âge; au milieu de toutes ces nations nouvelles formées par le mélange des débris de l'empire romain avec les barbares, subsistait une autre nation, dispersée çà et là; société savante que l'on appelait omnis latinitas. Aussi lorsqu'en 1453 une foule de savants grecs vinrent professer en occident, lorsque la découverte de l'imprimerie contribua à répandre les chefs d'œuvres de la grèce et de Rome, le penchant naturel pour l'antiquité dut se changer en une passion très vive.

Un auteur, dont nous avons déjà parlé, Etienne Pasquier dans ses recherches sur les origines, s'occupe (au IXe livr. c. 29) de l'érudition classique en Europe. Il remarque que jusqu'à la moitié du XIVe siècle on ne

115 v

-manquait pas de savoir, mais qu'on écrivait dans un latin tout à fait barbare. Il admet une seule exception en faveur d'Eginhart dont il vante le style. M. Villemain remarque avec plus de vérité que lorsque cette langue latine était appliquée à des intérêts réels, elle prit de la force, de l'énergie, de l'éclat.

Selon Pâquier et d'autres auteurs le premier qui tira la langue latine de cette barbarie du moyen âge fut Pétrarque qui vivait au milieu du XIVe siècle. Pâquier estime plus le latin de Pétrarque que son Italien; et Pétrarque lui même portait le même jugement. Ce poète érudit mit un grand zèle à rechercher les monumens de la langue latine. ... debemus plurimum, dit P. Jove, ingenio sudore semper æstuanti, dum litteras à multo ævo miseré sepultas è gothicis sepulcris excitaret. Un autre auteur dit que François Pétrarque a rouvert la bibliothèque de l'antiquité si longtems fermée. Cependant cet ardent zèle, Pétrarque ne savait pas le grec, et comme on lui avait envoyé d'orient un manuscrit d'homère, il eut recours à son ami Boccace qui lui en fit une traduction latine.

Le XVe siècle nous montre deux champions qui luttaient contre la barbarie. C'était le romain Laurent Valla et Pogge secrétaire de la république

Florence. Ces deux hommes étaient ennemis mortels. Entre autres découvertes précieuses on doit au Pogge un Quintilien complet qu'il eut le bonheur de trouver dans une des caves du couvent de St Gall en Suisse, lorsqu'il accompagna Jean XXIII au concile de Constance. A ce sujet un de ses amis lui écrivait: Oro te, Poggi, fac me quàm citò hujus desiderii compotem, ut, si quid humanitàs impenderit, hunc prius viderim quàm è vitâ discedam.

Après ces 2 hommes Pâquier en nomme une foule d'autres, en flotte selon son expression:

Marcus Antonius Sabellicus, Blondus, Georgius Trapezontius, Aeneas Silvius Piccolomini (qui fut pape sous le nom de Pie 2.) Domitius Calderinus, Bartholomeus Capella, Rudolphus Agricola, Bartholomeus Platina, Franciscus Philelphus, Marcilius Ficinus, Joannes Camarillus, Bartholomeus Baptista, Georgius Merula, Joannes Picus Mirandula, Baptista Mantuanus, et ~~Et~~

Et à leur tête Angelus Politianus

Tous ces savans enseignaient la langue latine. Il faut y joindre des Grecs, Bessarion, Jean Lascaris, Theodore Gaza; tous ces hommes, dit Pâquier, provignèrent

116 v

(1)
Mr. Meerman, qui a publié 2 ouvrages sur l'invention de l'imprimerie, dit que l'inventeur de cet art était un nommé <u>Laurent Coster</u> et que la ville de Harlem en hollande en vit les 1eres productions vers 1490 ; mort en 1440, son ouvrier Jean guttemberg enleva les objets de cette imprimerie et les transporta à Mayence.

Les caractères en bois étaient mobiles et inégaux ; les formes de lettres et de mots étaient liées entre elles avec de la ficelle ; elles cédaient à l'effort de la presse, se séparaient sous son poids et ne produisaient qu'une impression très défectueuse.

Guttemberg s'associa Faust ou Fust, orfèvre. Celui-ci employa pierre Schoeffer qui en 1452, inventa l'art de fondre des caractères de métal. ——

Louange à Dieu, auteur de tout bien ! ce livre est le travail et la propriété de Constantin Lascaris de Byzance, et, après lui, de quiconque saura le comprendre.

avec honneur la langue grecque qui fleurit dans l'université de Paris.

Ce zèle pour l'érudition fut bientôt ai de la découverte de l'imprimerie par Jea Guttemberg vers 1440 (1) et de la chute d C.P. 1453 qui amena tant de famil grecques en occident.

Un des premiers essais de l'imprimer fut un livre renfermant les offices d Cicéron avec ce titre remarquable:

<u>Præsens Marci tullii clarissimi opus Joannes fust, Maguntinus civis, non atra-mento, non plumali cannâ neque æra sed arte quadam pulchrâ, manu petri Gernsheim pueri feliciter effecit, fini-tum anno 1466° 4° februarii.</u>

Après la chute de C.P. Constantin Lascaris transporta en Sicile puis en Italie des manuscrits grecs qui se trouvent aujourd'hui dans la bibli-thèque de l'Escurial. Plusieurs de ces ouvrages ont été transcrits de sa ma Sur une belle copie de la politique d'Aris-tote sont écrits ces mots:

Πλείστη Χάρις τῷ Θεῷ αἰτίῳ πα ἀγαθοῦ. Κωνσταντίνου Λασκάρ τοῦ Βυζαντίου καὶ ὁ πόνος κα τὸ κτῆμα, καὶ μετ' αὐτὸν τ συνιέντος.

Des manuscrits d'hérodote, de Thucydide, d'Euripide, de Sophocle

de Platon, etc. portent diverses inscriptions relatives au séjour de Lascaris en Italie et en Sicile . . . Un abrégé de l'histoire universelle que Lascaris avait conduit jusqu'à la prise de C.P. dont il fut témoin, se termine par le récit de la mort de l'empereur, et par ces paroles touchantes :

Καὶ ἐπὶ τούτου ἀπώλετο ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἡ ἐλευθερία, καὶ εὐγένεια, καὶ λόγος καὶ πᾶν ἀγαθόν. (Vill. Lascaris Not. 3c)

Avec lui perit l'empire, et la liberté, et la civilisation, et les Sciences, et tout ce qu'il y a de bon.

Des grecs célèbres, ~~Lascaris~~, Theodore Gaza, Argyropule, Andronic Demetrius se dispersèrent dans l'Italie, dit Const. Lascaris dans la préface d'une de ses leçons publiques en Italie, . . ? et notre langue devint plus commune en Italie que dans la grèce même désolée par tant de malheurs . . . Vill. ibid. not. o

Un contemporain, Philip. de Comines reconnait l'influence de la chute de C.P. sur la renaissance des lettres :

Ce rétablissement, dit-il, ne se fut guères avancé, si C.P. n'eut été prise et saccagée par Mahomet 2, et nous n'eussions pu dire encore une fois :

Græcia capta ferum victorem cepit et artes Intulit agresti latio . . . etc.

Vill. ibid. not. 6.

117

Enfin Mr. Villemain a fait remarquer (not. e) la coïncidence heureuse de la découverte de l'imprimerie avec l'émigration des lettres en occident : l'imprimerie fut inventée à l'époque précise où elle était le plus nécessaire et sans doute parce qu'elle l'était. La bulle du pape Nicolas V en faveur du roi de Chypre est le plus ancien monument connu de l'imprimerie, et se rapporte à l'année de la prise de C.P.

Les imprimeurs étaient alors tout à la fois de très savants hommes ; et léguaient à leurs enfans leur état avec leur savoir. Les plus anciens imprimeurs sont la famille célèbre des Aldes ; Alde Manuce vivait en 1447, Paul Manuce en 1512, Alde le jeune en 1547. Ces trois hommes donnèrent une grande impulsion à l'étude des lettres antiques. Tous les savans du temps se groupaient autour de ces savans imprimeurs, Gaza, Marulle, Chalcondyle, Marulle, Bembo, Erasme ; et même un grec de la famille impériale, Jean Lascaris travailla dans une imprimerie de Florence, vers la fin du 15e siècle. Ce grec qui était enfant à l'époque de la prise de Byzance, fut amené en Europe où il devint célèbre par son esprit et son savoir. Laurent de Médicis l'envoya plusieurs fois en orient

pour recueillir des manuscrits antiques ; Louis XII et F.ois Ier l'employèrent comme ambassadeur à Venise ; Léon X se servit de ses conseils. (vill. Lascaris n. e)

En France, le 1er homme qui fit imprimer du grec fut François Tissard d'Amboise docteur ès lois ; son imprimeur était Gilles Gourmont mais le pendant de la famille des Alde était la famille des Etienne.

Henri Ier, chef des Etienne, naquit en 1470, il imprima vers 1503, et visa à la correction car le 1er il donna des errata. Cet Etienne laissa trois fils : François, Robert et Charles Etienne. Le plus célèbre est Robert Etienne qui naquit en 1503 et qui devint très savant en latin, en grec, en hebreu : on parlait latin dans son intérieur. Il donna plusieurs éditions classiques ~~ass~~ nombreuses et correctes, et un dictionnaire très précieux intitulé thesaurus linguae latinae. il donna aussi une édition de la bible. En 1539 il fut nommé imprimeur du roi pour le latin et pour l'hébreu ; et François Ier fit fondre sur sa demande les beaux caractères de l'imprimerie royale. Vers 1552 persécuté pour sa religion il se retira à Genève ; et il deshérita ses en[fants]...

118 r

un de ses enfans qui n'avait pas em-
-brassé la religion réformée. Robert
Etienne reçut les éloges des savans de son
temps qui prétendaient que la france et
le monde chrétiens lui devaient plus
de reconnaissance qu'aux plus grands
capitaines.

henri 2 fils de Robert Etienne, naquit
en 1528. Il fit paraitre la 1ère édition
d'anacréon avec une traduction en vers
latins de la même mesure. Cette édition
fut suivie de plusieurs autres de différens
auteurs avec des préfaces et des notes
savantes. Ce fut lui qui publia ce fameux
thesaurus linguæ græciæ qui sert de
type à tous les dictionnaires grecs mo-
-dernes.

henri Etienne mena une vie errante
car il était persécuté à cause de sa
religion. il était sujet à une espèce
de spleen qui altéra sa santé et qu'il
ne pouvait dissiper que par l'étude. Il
mourut en 1598. Sa fille épousa Isaac
Casaubon.

D'autres fils et petits fils de ~~henri~~ Robert Etienne
se sont fait un nom dans la science et
dans l'imprimerie. Cette culture de
l'antiquité au XVIe siècle amena la
fondation d'un collége dont l'ensei-
-gnement fut tout à fait en dehors
de l'université et qui eut plus d'une
lutte à soutenir avec elle.

je veux parler du collége de france

Digression sur l'université

(nous analyserons d'abord le cha-
~~analyse~~ pitre de Pâquier sur l'uni-
versité dans son IXe livre des re-
cherches. nous examinerons
ensuite l'ouvrage de Crevier sur l'his-
toire de l'université.)

analyse du ~~chapitre~~ livre de Pâquier

Mais avant de parler de cette célèbre institution nous nous permettrons une digression sur l'université de Paris. +

Pâquier dans son 9e livre nous dit que la gaule avant et depuis les romains s'était toujours adonné à la culture des lettres; de plus il dément cette opinion qui fait remonter jusqu'à Charlemagne l'institution de l'université; et il s'attache principalement à l'histoire de l'université de paris comme ~~a~~ la plus ancienne des universités de france. Il compte en france quatorze universités, celles de Paris, de Toulouse, d'orléans, de Montpellier, d'Angers, de Poitiers, de Caën, de Bordeaux, de Bourges, de Cahors de Nantes, de Reims, de grenoble et de Valence. ~~Leur~~ Elles se sont formées successivement. Mais la cause de leur formation est la même pour toutes. Elles remontent à certaines chaires de théologie attachées aux évêchés (1); à côté de ces chaires de théologie s'élevèrent des chaires profanes, telle est l'origine des universités. Le fameux Pierre Abailard professa dans une de ces chaires. Guillaume de Champeaux, son maître transporta l'enseignement public de l'évêché de Paris à l'abbaye de St. Victor. Il se fit ensuite une division de l'enseignement théologique en philosophie et en humanités: l'enseignement de la philosophie se continua à l'église de N.D et à l'abbaye de St victor; l'enseignement des humanités eut lieu à

(1) à cette époque les monastères, les eglises cathédrales étaient ordinairement pourvues d'écoles destinées à l'enseignement de ceux qui se consacraient à l'état ecclésiastique. Les plus connues à paris, sous le règne de Louis VI (1108.1137) étaient l'école episcopale (à N.D) l'école de St germain des prés et celle de Ste geneviève.

La totalité des sciences enseignées du 12 au 13e siècle se divisait en 2 parties. le trivium et le quadrivium. Le trivium comprenait la grammaire la logique ou dialectique et la rhetorique. le quadrivium comprenait l'arithmétique, l'astronomie,

la géométrie et la musique. Le plus grand éloge qu'on ait cru faire d'abe-lard fut de lui attribuer la connaissance parfaite du trivium et du quadrivium.

l'église de St Julien annexée à N.D. Enfin sur la rive Gauche de la seine, il s'éleva plusieurs écoles indépendantes; ~~une~~ dans la rue aux fouarres on établit quatre écoles pour les 4 nations; ces écoles montèrent plus tard sur les hauteurs dans la rue St jacques et enfin dans la montagne Ste geneviève; c'est à la 1re moitié du XIIe siècle, du temps d'abailard que Pâquier fait remonter l'origine des dignités de l'université; le chancelier était le chef ecclésiastique; le recteur était le chef temporel. quoiqu'il en soit ces écoles ne firent corps et ne prirent collectivement le nom d'université que sous le règne de Philippe auguste (1180 à 1223). Du boure dans son hist. de paris tom 1er p. 596 edit in 12, nous dit que le mot d'université ne figure pour la 1re fois dans l'histoire que sous le règne de St Louis. Quoiqu'il en soit c'est du règne de Philippe auguste que datent les plus anciens privilèges de l'université. Il y avait alors une grande affluence de disciples dans les écoles: et l'université était partagée en deux facultés la faculté de théologie et la faculté des arts qui comprenait la rhétorique la grammaire et la philosophie. on y ajouta une faculté de decrets, et une faculté de médecine; ~~dans~~ cette fac

de décrets avait pour but d'enseigner les ~~droit~~ décrétales et le droit canonique. Insensiblement l'enseignement du droit profane se mêla à l'enseignement du droit canonique, et sous le règne de Philippe Auguste le droit civil s'enseignait avec le droit ecclésiastique : du reste l'enseignement du droit civil n'avait lieu que dans les provinces ; tandis qu'à Paris on n'enseignait que le droit canonique. Dans la faculté de médecine on enseignait la médecine empirique, et la médecine rurale on y distinguait les médecins d'avec les physiciens.

Les 2 nouvelles facultés de decrets et de médecine eurent un grand succès, et les papes Honoré III et Alexandre III interdirent la fréquentation de leurs cours aux religieux.

Dans l'école des 4 nations de la rue aux fouères, il y avait 4 salles, pour les français, pour les Picards, pour les normands et pour les anglais ; chacune de ces 4 nations d'écoliers était régie par un procureur de son choix. mais après l'expulsion des anglais de france, l'allemagne se substitua à la nation anglaise. Le fond de l'enseignement était Aristote et Priscien pour la philosophie et pour la grammaire.

Nous voyons que l'université de Paris s'est formée par les progrès du temps.

Elle n'a pas pris tout d'un trait, nous dit Pâquier sa formation ni grandeur ; son 1er plan a été à N.D, son 2e à St Victor, son 3e à St Julien, son 4e dans la rue aux fouères etc.

Ainsi avant l'introduction des collèges, il y avait des leçons publiques qui se suivaient librement.

Dulaure, dans son histoire de Paris (tom. 2e. p. 340 à 350. in12) nous apprend que le collège des Danois ou de Dace situé rue Galande est le premier collège fondé à Paris, c.a.d. le 1er exemple d'une institution destinée à la fois au logement à la nourriture et à l'enseignement gratuits des pauvres écoliers. Sa fondation eut lieu vers 1147, sous le règne de Louis le jeune.

Un siècle après en 1255 eut lieu la fondation du collège de Sorbonne, qu'on regarde ordinairement comme la 1re institution de ce genre ; Il fut fondé par Maitre Robert Sorbon, confesseur de St Louis et destiné aux études théologiques qui y furent transportées de l'abbaye de St... Le collège prit d'abord la dénomination très modeste de <u>pauvre maison</u>, et les maitres qui enseignaient celle de <u>pauvres maîtres</u>, <u>pauperes magistri</u>. (1)

Plus tard furent fondés le collège des trésoriers, le collège d'harcourt ; ce dernier en 1280 par Raoul d'harcourt,

---

(1) Pour être docteur de Sorbonne (dit l'abbé Duvernet hist. de la Sorbonne) il fallait avoir fait ses études dans le collège de Sorbonne, y avoir pendant 10 ans argumenté disputé et soutenu divers actes publics ou thèses qu'on distingue en <u>mineure</u>, en <u>majeure</u> en <u>Sabatine</u> en <u>tentative</u> en <u>petite</u> et <u>grande Sorbonique</u>. C'est dans cette dernière que le prétendant au doctorat doit, sans boire, sans manger, sans quitter la place, soutenir et repousser les attaques de 20 assaillans ou ergoteurs qui se.

relayent de demi heure en demi heure, et le harcèlent depuis 6 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir.

Dulaure hist. de paris t. 2. p. 515.

(1) Coquille, dans son histoire du nivernais, nous apprend que le roi est le 1er boursier de ce collège, et que le revenu de sa bourse est affecté à l'achat des verges destinées à la correction des écoliers.

(2) nous allons nommer les principaux.

le collège de Ste Barbe, rue de reims no 7, fut fondé en 1420 par Jean hubert docteur en droit canon : la chapelle en fut bâtie en 1694.

le collège de Montaigu, rue des 7 voies no 27, fut fondé en 1314 par gilles aicelin de Montaigu, archevêque de rouen. Erasme fut élevé à ce collège qui avait pour devise : mons acutus, dentes acuti, ingenium acutum.

le collège du plessis, rue St Jacques no 115 fut fondé vers l'an 1322 par geoffroi du plessis, notaire du

docteur en droit et chanoine de l'église de Paris, le collège des Cholets qui fut fondé par Jean Cholet cardinal et légat en france ; le collège du cardinal Lemoine légat du St Siège, le collège de Lisieux le collège d'autun etc etc.

En 1304 eut lieu la fondation du célèbre collège de navarre, par testament de Jeanne de Navarre épouse de Philippe le bel ; il est situé rue de la montagne St geneviève. Il y avait deux sortes de gouvernement dans ce collège ; un grand maître de Navarre, qui avait la principale autorité et qui était un ecclésiastique, puis un proviseur. les fils des grands seigneurs, les princes même étaient élevés dans cet établissement. (1)

L'enseignement y a cessé pendant la révolution ; et les bâtiments presqu'entièrement reconstruits ont été destinés à l'école polytechnique.

D'autres collèges (2) s'établirent sur la montagne Ste geneviève, et formèrent un quartier à part qu'on entoura de murailles. Les collèges étaient pour la plupart des fondations particulières des évêques pour de pauvres écoliers. La discipline y était assez réglée. Il y avait des pensionnaires ou camerістes, surveillés ~~dirigés~~ par des pédagogues ; des externes ou forains. Les maîtres s'y distinguaient en plusieurs classes :

121v

pape et secrétaire de philippe le long ; il fut en 1647, réuni à la sorbonne et reçut le nom de Plessis-Sorbonne. En 1661, on en rebâtit la chapelle ; en 1820 il était occupé par les facultés de théologie, des sciences et des lettres ; il servit ensuite de succursale à l'école de droit : enfin il a été destiné à la nouvelle école normale.

au 14e siècle il y avait à paris de petites écoles dont les maitres et les maitresses étaient tenus de faire renouveler chaque année en payant, leur permission d'enseigner, permission que le chantre de l'eglise notre Dame avait seul le droit d'accorder.

Chaque ecolier payait une contribution à son maitre, et chaque maitre en payait une au chantre de N. D. Quelques maitres pour se soustraire aux droits prétendus de ce chantre tenaient leur école dans des lieux secrets ou écartés : c'est ce qu'on nommait alors écoles buissonières.

Ces écoles ont aujourd'hui pour professeurs les frères de la doctrine chrétienne, dits frères ignorantins.

le pædagogus principalis, les regents ou summonitores, les précepteurs particuliers ou pædagogi.

Un des derniers collèges fondés sur la montagne de Ste geneviève, fut le collège des Grassins, situé rue des amandiers no 14. il fut fondé en 1569 par Maitre Pierre Grassin, conseiller au parlement qui légua pour cette fondation la somme de 90000 livres.

Telle est l'histoire abrégée de l'université. ~~de Paris~~. Née de l'eglise, elle s'en sépare peu à peu. Et en général on doit remarquer que les limites de l'eglise et de l'état étaient fort indécises dans tous les établissemens anciens. L'université nous dit Paquier, eut l'eglise pour mère ; mais elle est la fille des rois ; c. a. d. que les rois et leurs parlemens ~~se~~ se sont emparés peu à peu de cette jurisdiction.

La plus célèbre des réformes faites dans l'université eut lieu sous la direction du cardinal d'Estouteville en 1452. Sous Charles 9 et sous henri 3 on nomma des commissions pour en revoir les réglemens. Enfin sous henri IV en 1598 J. aug. de Thou, Lazarre, Coquelet, Ed. molé y firent une grande réforme nécessitée par les malheurs ~~pu~~ publics. Paquier en déplorant la décadence de ce corps je cherche, dit-il l'université dans l'université sans la retrouver.

(1)

XIVe Leçon 6 avril.

Analyse de l'histoire de l'université par Crevier.

Crevier fait remonter l'origine de l'université jusqu'à Charlemagne (1). Il dit que cet empereur fonda une école dans son propre palais et qu'il appela l'école palatine ; elle était dirigée par Alcuin. Cette école, où tout ce qu'on enseignait n'avait rapport qu'à la religion, passa sous différents maitres jusqu'à Charles le chauve. Sous ce règne elle fut dirigée par Jean Scot ou Erigène l'irlandais. Elle n'avait pas de domicile fixe mais suivait partout la cour. Crevier croit qu'elle fut fixée à Paris par Charles le Chauve. Quoiqu'il en soit l'école palatine disparut au milieu des malheurs de la france. Elle fut suivie de plusieurs écoles qui fournissent une suite de maitres jusqu'à Guillaume de Champeaux. ~~De reste~~ On voit donc que cette question d'origine est une question de mots ; l'opinion de Pâquier est la plus raisonable : il y eut sans doute des écoles en france depuis Charlemagne ; mais ce n'est guères qu'au XIIe siècle que commence l'organisation universitaire.

L'université, nous dit Crevier, se composait de sept compagnies :

1°. la faculté de théologie, qui avait à sa tête le plus ancien docteur séculier, sous le nom de doyen.

2°. la faculté des droits, décrets ou décré-

(1) au moyen âge on allait plus loin que Crevier et l'on fesait remonter l'université non pas à Charlemagne, mais aux républiques de Rome et d'Athènes. Dans un procès que l'université soutint en 1469 contre les habitans de Bourges, les professeurs de paris dirent dans leur plaidoyer que : la dite université de paris fut anciennement à Athènes, de là vint à Rome, et, du temps de Charlemagne lui fut donnée ; il la fit venir, et la doua de beaux privilèges. (regist. du parl. de paris.)

-tales établie dans l'origine pour le droit canon, et dans laquelle l'étude du droit civil s'était introduite : son doyen était pris entre les professeurs suivant l'ordre d'ancienneté. 3°. La faculté de médecine dont le doyen était électif et qui restait 2 ans en place.
Ces trois facultés avaient le nom de facultés supérieures.
4°. la faculté des arts qui comprenait l'enseignement de la philosophie, de la rhetorique, de la grammaire, des mathématiques. Cette faculté se subdivisait en quatre nations+ qui formaient chacune une compagnie à part gouverné par un procureur électif. Chacune de ces compagnies donnait son suffrage dans les affaires de l'université. Le recteur était le chef de toute l'université, et il était toujours tiré des membres de la faculté des arts. Enfin il y avait trois principaux officiers, un syndic, un greffier, un receveur, pris également dans la faculté des arts.

+nous avons déjà nommé ces 4 nations

Cette division de la faculté des arts en quatre nations s'opéra vers la fin du XIIe siècle ; elle fut nécessitée par le grand nombre des étudians ; et il était naturel qu'ils se divisassent entre eux par pays.
C'est une grande question que celle de savoir si l'existence des nations a précédé celle des facultés. Crevier penche pour l'affirmative

Crevier explique ainsi l'origine des facultés: ceux qui s'occupaient des mêmes études, soit du droit canon, soit des arts, soit de la médecine durent se réunir pour s'occuper de leurs intérêts communs; ~~cett~~ ces réunions devinrent l'origine des corps appelés facultés.

Les trois facultés supérieures s'étaient tout à fait séparées des nations: quant à la 4e faculté, composée de 4 nations, elle voulait donner 4 suffrages. Ce ne fut qu'assez tard qu'il fut établi que les facultés et les nations réunies formeraient des compagnies séparées au nombre de 7 et qui auraient chacune leur droit de suffrage.

Il y avait aussi des querelles et des schismes entre les nations. vers 1274 les facultés devinrent pleinement distinctes et séparées des nations; en 1281 les nations furent associées aux droits et privilèges de l'université.

En 1200, un diplôme (1) de Ph. Auguste fait pour la 1ère fois mention du recteur et accorde aux étudians d'immenses privilèges. Dès 1249 les régents ès arts nommaient seuls le recteur; le rectorat d'abord de 3 mois, fut ensuite de 6 mois, de 9 mois etc. C'est ainsi que le corps de l'université n'a été coordonné que par une longue jurisprudence.

(1) Ce diplôme contient entre autres dispositions: Il est défendu au prévôt et à son officier de mettre la main sur un écolier et de le conduire en prison... Un écolier ne peut être arrêté que par la justice du roi, et il sera remis à la justice ecclésiastique.
En aucun cas on ne peut arrêter un écolier hors du flagrant délit.

En 1136, dit Crevier, Jean de Salisbury vint à Paris où il enseigna la théologie. Cette étude était bornée à la compilation des pères de l'église et des saintes écritures. Plus tard vient la théologie scholastique que Crevier distingue par trois caractères principaux 1°. l'étude des pensées et sentences des pères de l'église que Pierre Lombard recueillit dans un livre; c'était là le fond de l'enseignement. 2°. le raisonnement qui venait se mêler à l'autorité, et qui fut surtout exercé par Berenger, Roscelin, Abailard. 3°. de plus la théologie était exposé par la voie et la méthode des géomètres.

Après la théologie venait la dialectique fondée d'abord sur les dix catégories de St augustin; plus tard Aristote fut commenté par Jean Scot, ... et les Arabes d'Espagne. La dialectique était alors toute la philosophie. Roscelin renouvela les questions litigieuses sur les universaux, les nominaux et les réaux. dans la question des nominaux et des reaux, il s'agissait de savoir si les idées générales ont une existence réelle ou ne sont que de pures conceptions de l'esprit.

Enfin on enseignait la grammaire c.a.d. tout l'enseignement littéraire. Quant au grec et à l'hebreu, on les ignorait.

Aristote et les pères n'étaient lus qu'en latin. Heloïse et Abailard étaient peut être les seuls de leur temps en de leur pays qui fussent instruits dans la langue grecque. Jean Salisbury fut obligé de se faire expliquer le mot ὄδια par l'anglais Jean ~~Salisbu~~ Sarrasin, car aucun des maitres de france ne savait le grec

Au XIIIe siècle on retrouve toujours la même division d'études, la théologie, la dialectique et la grammaire ; ajouter y la science du droit canon, des décretales et de la médecine. Aristote et Priscien étaient alors l'unique fondement des études. Un sermon de Robert Sorbon nous a été conservé où il est souvent question de ces 2 auteurs. quant à la rhetorique, il n'en était pas question, elle avait disparu. En 1254 un réglement pour les régens-ès-arts donne des détails sur les leçons et sur les livres des écoles : il n'y est pas question de Cicéron, de Virgile ou d'horace : on ignorait même la prosodie : les plus belles hymnes de St Thomas d'aquin sont pleines de fautes de quantité.

Quant au droit, il y avait plus d'érudition, il était question de Justinien ; la médecine était également cultivée.

Au XIVe siècle on retrouve la prédominance de la théologie et du droit canonique en effet c'étaient des instruments d'ambition qui menaient à tout.

124 v

Il y avait ~~à cette époque~~ au XVe siècle des théologiens célèbres, Jean gerson, 1429 Pierre d'ailly, des théologiens subtils qu'on désignait par le nom de phantastici. Les lettres étaient négligées, quoique Nicolas de Clémangis vers 1440 essayat de renouveler ~~l'élé-~~ ~~gance~~ le gout de l'élégance pour le style. En l'an 1458 grégoire de tiphernas obtint la permission d'enseigner le grec à Paris, avec la rhétorique.

Enfin après trois siècles d'application à la théologie, l'université se tournait vers la littérature.

Après une longue digression sur l'histoire de l'université, nous arrivons ~~au~~ à notre sujet, c.a.d. à l'état des études au commencement du XVIe siècle.

La scholastique ~~que~~ puérile qui tenait la place de la philosophie était enseignée dans un latin barbare ; les règles de ce latin se trouvaient dans le doctrinal composé en 1240 en mauvais vers par le moine Alexandre de Villedieu ; ce livre fut remplacé en 1514 par les rudiments fameux de Jean Despautère ; on ne s'occupait pas encore beaucoup de la langue grecque. Accurse ~~dit~~ avait coutume de dire ~~même quelque part~~ : cela est grec, cela ne se lit pas ; on ne s'occupait pas du tout de l'hébreu.

Les langues même étaient suspectes d'hérésie, car c'étaient des hérétiques qui les possédaient le mieux. Et même un jurisconsulte allemand Conrad Eresbach rapporte qu'un religieux dit un jour en chaire ; on vient de découvrir une nouvelle langue, la langue grecque ; il faut s'en garantir, car elle mène à toutes les hérésies : il disait aussi qu'on ne pouvait pas étudier l'hébreu sans devenir Juif.

Ces détails sur l'état des études sont empruntés à des autorités presque contemporaines.

Vers la fin du 15e siècle des efforts furent tentés par des professeurs pour relever l'enseignement. Le religieux Guillaume Fichet, et Robert Gaguin (1501) qui enseignaient le droit canonique professaient aussi la grammaire et la rhétorique. Ajouter Martin Delphe Guillaume Tardif, maître de Reuchlin et professeur au collège de Navarre, Jean Levoyer, Jean de Lapierre, Guill. Montjoie dont on a des lettres latines pleines d'élégance Olivier de Lyon, loué par Budé et professeur au collège de Navarre ; Bury poète latin estimé. Ces hommes donnaient une grande impulsion à l'enseignement littéraire.

Ce fut au moment de cette renaissance

125 v

des langues anciennes qu'eut lieu la fondation du collège de france. Mais l'idée de cette fondation n'était pas nouvelle. Dès l'an 1300 au commencement du XIVe siècle Raymond Lulle avait sollicité de Philippe le bel et des papes l'établissement de professeurs spéciaux pour les langues, grecque, arabe, hébraïque. En 1308 ou 1311 (les autorités varient) au concile de Vienne il obtint du pape Clement V une ordonnance qui établissait des chaires d'hébreu, d'arabe et de chaldéen à Rome, à Paris, à Oxford, à Salamanque. En 1430 il y eut une décision du même concile pour l'établissement de professeurs de grec dans ces universités. Après la prise de Constantinople la langue grecque fut portée en Italie, puis en france; Gregorio Tiphernas disciple d'Emmanuel Chrysoloras eut lui même pour disciples Philelphe, l'Aretin, le Pogge. Il se rendit à Paris, dans la pl. gde misère et demanda au nom du décret du concile à être autorisé à y enseigner le grec. George Hermonyme de Sparte ouvrit aussi un cours de grec à Paris sous le règne de Louis XI. En 1508 Louis XII fit venir Jerome Aleandre qui professa à Paris le grec et le latin. Tels sont les précédens du collège de france. A la même époque en Italie et en Belgique

L'étude des langues grecque et latine, dit henri Estienne dans son apologie pour hérodote est estimée dès longtems hérétique et luthéranique. Témoin notre maître Béda (syndic de la Sorbonne) qui, en la présence du roi françois, premier de ce nom, objecta à feu guillaume Budé, conseillant au roi l'établissement des professeurs de ces langues, que l'hébreu et le grec seraient la cause de plusieurs hérésies; mais le dit Budé rembarra vaillamment ledit Béda, lui prouvant sur le champ qu'il était un bédier (un âne), auquel il n'appartenait pas de juger de telles choses où il ne connaissait que le blanc et le noir. Ainsi fut kette très vertueuse entreprise du roi heureusement exécutée, au grand dépit et déshonneur de Béda et de ses compagnons, et au très grand contentement et très grand honneur tant dudit prince que dudit Budé. Et ne faut douter que si ces gentils rabbis qui s'y opposaient eussent osé confesser la vérité, ils eussent dit ce qu'un poète français,

126v

(Marot) leur sut bien reprocher quelque temps après, à savoir, qu'il y avait danger que ce grec, cet hébreu, ce latin, ne découvrissent le pot aux roses.

(apologie pour hérodote)

(Journal des débats du 24 aout 1831)

Une nouvelle édition de la vaste ~~éditi~~ collection byzantine se poursuit par les soins du libraire Weber, de Bonn ; elle était sous la direction de G. Niebuhr. Elle se continue sous les auspices de l'académie de prusse. Déjà 12 vol. ont paru.

(Journal des débats 29 avril 1831)

henri 4.

|

Louis XIII.

|

Louis XIV

on établissait des collèges semblables à Rome et à Louvain.

Cette fondation du collège de france fut sollicitée par les nombreux savans qui environnaient françois I.er Guillaume Petit son confesseur, Pierre Duchatel, son aumonier, Guillaume Cope, son audiencier, Jacq. Colin son lecteur Etienne Poncher évêque de Paris, Jean Dubellay évêque de Bayonne, Jean Lascaris, et le savant Budé dont nous allons dire un mot.

Budé vécut de 1467 à 1540. après avoir perdu plusieurs années dans les écoles, il se livra à des études solitaires qu'il poursuivait avec tant d'ardeur que sa santé en fut altérée; à la connaissance des langues anciennes il joignait celles de la théologie, de la jurisprudence, de l'architecture, des mathématiques. Scaliger l'appelait le plus grand grec de l'Europe. Il traduisit Plutarque, St. Basile, et donna des notes sur les Pandectes; il fit, en 1514, un petit traité sur les monnaies anciennes intitulé de asse. Budée joua un rôle très important pendant sa vie; il fut connu et protégé des rois Charles VIII, Louis XII et françois I.er Il fut maitre des requêtes, maitre de la librairie royale, ambassadeur auprès de Léon X.

la ville de Paris le choisit pour son prévôt des marchands. Il fut admiré d'Erasme, de Scaliger et de Dumoulin.

Budée est un des 1ers et le 1er helléniste du XVIe siècle; il écrivait cette langue avec la plus gde facilité. Il eut une grande part à la fondation du collège de france. L'abbé Goujet, dans son histoire de ce collège, cite un grand nombre de lettres de Budée qui sont fort curieuses; il entretint une correspondance avec Rabelais, avec Erasme que françois 1er voulait mettre à la tête de son nouveau collège.

Cependant l'université de paris suscita de nombreux obstacles à l'érection de ce collège qu'elle voyait avec jalousie. Le collège de france fut toujours indépendant de l'université, il resta sous l'autorité du 1er aumonier, puis sous celle du ministre de la maison du roi. L'université regardait la religion attaquée par l'ouverture de ce collège; elle prétendait que la foi était compromise par l'étude des textes; on a même des vers de Cl. Marot qui font allusion aux divisions de la Sorbonne et du collège de france.

fon en 1529 Il y eut d'abord 2 chaires créées par françois 1er, une chaire d'hébreu, et

une chaire de grec. En 1534 on érigea une chaire de latin, et successivement d'autres chaires; la 12e fut créée par henri 2 pour Ramus, qui y professa l'éloquence et la philosophie. Charles IX créa une nouvelle chaire de philosophie, henri 3, une chaire d'arabe. on cite parmi les professeurs Dorat, Mercier, Ramus, Passerat, Turnebe &c. mais Ramus et Turnèbe étaient les plus célèbres; on portait la main au bonnet lorsqu'on les nommait, comme on le faisait pour Cujas.

Les études y furent interrompues par les troubles de la ligue, et les efforts tentés par Charles 9 et henri 3 pour obtenir qu'on s'occupe des études furent impuissants; elles ne reprirent que sous henri iv.

Dans l'origine le collège de france ne consistait qu'en professeurs; il n'y avait pas de lieu désigné pour les leçons et l'on louait des salles dans les collèges de paris. Sous henri 2 le local du collège de Cambrai et du collège de trèviers fut alloué au collège de france que Pasquier, à cause de sa situation, appelle le nombril de l'université. ~~De ses~~

De ses économies Ramus y fonda une chaire pour les mathématiques. En 1566 un Sicilien Dampestre fut nommé

128

lecteur à cette chaire, mais comme il ne savait pas les mathématique il fut sifflé bafoué et forcé de ~~résigner~~ quitter+ sa place à Charpentier qui ne savait pas non plus les mathématiques. La cause fut porté au parlement et plaidée en latin. Le résultat de ce procès fut qu'on établit en principe un examen pour les professeurs.

+ qu'il resigna

En 1610 Louis XIII posa la 1ere pierre du collège de france. En 1634 on en batit une aile. Le monument négligé sous Louis XIV fut achevé sous le règne de Louis XV.

L'enseignement du collège de france n'était pas le seul qui fut ~~t~~ indépendant de l'université. (1)

Les Jesuites avaient eu de la peine à s'établir en france, malgré la faveur du pape, de henri 2 et du cardinal de Lorraine. Ils se dérobent à la vive opposition du parlement en temporisant longuement. Ils parviennent à se faire admettre, au colloque de Poissy, et ils s'établissent au collège de Clermont, comme prêtres de ce collège, sans prendre le titre de Société de Jésus. mais ils n'avaient pas la permission d'enseigner; car l'université n'accordait point aux moines la permission d'enseigner les arts selon son langage.

(1) des jesuites dont l'institution fut approuvée par 2 bulles, l'une de 1540, l'autre de 1549 furent introduits en france par Guillaume Duprat, evêque de Clermont, qui, à son retour du concile de trente amena quelques uns de ces pères dans son diocèse. Le cardinal de Lorraine en appela à Paris en vertu de lettres patentes de janvier 1551.

L'evêque de Clermont avait fait plusieurs legs aux jesuites dont ils employèrent une partie à l'acquisition d'une grande maison situé rue St Jacques et nommée cour de Langres. en ~~1563~~ 1564 ils ouvrirent leur collège qu'ils nommèrent du nom de leur bienfaiteur. une ~~de~~ chapelle y fut batie en 1578. (Dulaure)

Enfin en 1564 les jésuites par la connivence
d'un recteur surprirent la permission ~~d'ens~~
d'enseigner et ouvrirent leur collége
en annonçant l'enseignement gratuit.
Ils mirent à la tête de leur collége le théo-
-logien Maldonat. Ils furent
bientôt cités devant le parlement et Pâ-
-quier plaida contre eux avec éclat.
Lorsque la cour leur demandait comment ils
se qualifiaient ils ne voulaient répondre
autre chose que tales quales c.a.d. tels
qu'on ~~la cour~~ les avait nommés dans l'assi-
-gnation. La cour appointa la cause,
c.a.d. qu'elle l'ajourna indéfiniment
et les Jésuites continuèrent d'enseigner pro-
-visoirement. Après la St Barthelemi
les jésuites revinrent à la charge, mais
ce fut inutilement. à cette époque la
faculté de théologie censura les opinions
de Maldonat chef du collége de clermont.
Ce jésuite prétendait qu'on ne passait en
purgatoire que 10 ans. En 1576, la fa-
-culté des arts porta un décret contre
les libraires qui s'entendraient avec les
jésuites. En 1577 ils firent de nou-
-veaux efforts, infructueux malgré
la protection du cardinal de bourbon.
En 1594 l'université prit l'offensive et
sollicita l'expulsion des jésuites qui
se défendirent adroitement, et, malgré

130

l'opinion personnelle de henri 4 et le plai-
-doyer d'arnaud, la cause fut encore ap-
-pointée. mais après l'attentat de Chatel
ils furent expulsés excepté de Bordeaux
et de toulouse.

Les jésuites furent rappelés sous le règne
même de henri IV.

XVe Leçon 9 avril

L'histoire de l'université de Paris au XVIe
siècle se termine par les statuts qui lui
furent donnés sous henri IV en 1598. Ces
nouveaux statuts recommandaient uni-
-quement l'étude des auteurs originaux,
qui n'avaient pas encore pris place dans
les statuts universitaires; ils excluaient
les livres écrits en latin barbare et moderne
on recommandait beaucoup l'étude de la
langue latine; on obligeait à la parler
dans les collèges; enfin on joignait l'étu-
-de du grec à l'étude du latin, on faisait
expliquer homère, Platon, Pindare, Démo-
sthènes. Les mêmes statuts exigeaient
la connaissance du grec et du latin pour
être admis à l'étude du droit. Il n'était
pas encore question de la langue française
dans les études.

Nous allons ajouter quelques noms
célèbres à la revue que nous avons déjà
faite dans les leçons précédentes.

Nous avons parlé de Budé, d'Alciat,
de Ramus. à côté de ce dernier nous

avons cité Adrien Turnèbe.

Il vécut de 1518 à 1565; son père était écossais et s'appelait Turnbull, d'où l'on a fait Tournebœuf et Turnèbe. Adrien fit des progrès rapides et devint un savant précoce. En 1547 il enseignait le grec au collège de france; il eut ensuite une chaire de philosophie grecque et latine et henri Étienne fut son disciple. En 1552 Turnèbe eut la direction de l'imprimerie royale pour les livres grecs.

Il eut pour amis tous les hommes distingués; ~~car~~ ses mœurs étaient pures et son commerce d'une grande douceur. Il rendit de grands services à son siècle par ses leçons et ses savans ouvrages; il a fait des adversaria d'une grande érudition. Cicéron était le sujet de ses discussions avec Ramus qui était un admirateur plus froid des beautés de l'orateur romain. Turnèbe laissa plusieurs enfans.

C'est ici le lieu de parler de deux hommes célèbres pour leur science et leur érudition, les deux Scaliger.

Jules César Scaliger naquit en 1484 et mourut en 1558. dans l'histoire qu'il a faite de sa vie il s'attribue une origine qu'il n'a pas et des aventures imaginaires. Il se prétend descendre d'un prince della Scala de Verone; il ajoute qu'il a été longtemps militaire avant d'être savant: La ~~fait~~ vérité est qu'il naquit en Italie et

qu'il vint à Agen en 1525 où il exerça la médecine et eut la réputation d'un grand savant. il se distingua surtout comme grammairien; mais il joignait beaucoup de forfanterie à sa science. Il parvint même à faire des dupes; et l'historien de Thou ne craint pas de dire dans son histoire que Scaliger était un guerrier et un savant et qu'on retrouvait en lui tout à la fois Masinissa et Xenophon. Scaliger raconte qu'il dansa la pyrrhique devant l'empereur Maximilien: Juste Lipse professait pour lui une admiration extravagante; il ne reconnaissait que 4 grands hommes homère, hippocrate, Aristote et Scaliger.

Scaliger professait une g.de admiration pour Virgile et un souverain mépris pour homère; voici quelques unes de ses expressions: divinitas maroniana, divinum opus; ara virgiliana est le titre d'un de ses ~~ouvrages~~ chapitres. Rollin a emprunté à Scaliger son développement sur le discours de Junon dans le 1er livre de l'Enéide.

Scaliger eut pour successeur dans la science le 10e de ses fils Joseph Scaliger qu'il éleva lui même. Joseph Scaliger avait un travail opiniâtre et une mémoire prodigieuse; son esprit se porta sur toute chose, et sa vie fut sans événem[ent]. En 1593 la retraite de Juste Lipse l'appel[a]

à lui succéder. Et à cette époque Scaliger avait le 1er rang dans l'érudition avec Juste Lipse et Casaubon. Ses mœurs étaient pures, et son commerce fort doux, mais dans la dispute, il était vif, dur, et orgueilleux. Il tenait beaucoup à sa noblesse, et eut la douleur de voir réfuter par Scioppius tous les titres de noblesse qu'il s'était donnés. Ce Scioppius qu'on appelait, canis grammaticus, pour indiquer la violence de ses attaques démontra tous les mensonges que renfermait l'histoire de Scaliger et de son fils. Joseph Scaliger vécut de 1540 à 1609.

Un autre savant célèbre, Isaac Casaubon, avait épousé la fille de henri Etienne; il vécut de 1559 à 1614. né à genève mais français d'origine il s'instruisit de bonne heure et en 1582 à 23 ans, il remplaça son maître à la chaire de grec. En 1596 il quitta genève et alla professer à Montpellier, en 1598 il fut nommé bibliothécaire de henri IV; en 1610, il se retira en angleterre où il mourut. Casaubon était un protestant peu zélé, mais un savant du 1er ordre; bon traducteur, excellent critique, plein d'érudition et de sagacité. Il fit paraître une immense quantité d'ouvrages: des commentaires sur Théophraste, Suétone et Perse. Enfin il fit une histoire du drame

satyrique chez les grecs et de la satyre latine.
Casaubon laissa un fils qui se fit un nom parmi les savans.

Nous avons parlé des érudits du XVIe siècle; pour compléter le tableau que nous voulons présenter, il faut dire un mot sur l'étude du latin à cette époque, et sur l'espèce de culte qui fut rendu à Cicéron.

La langue latine avait été parlée dans tout le moyen âge; mais l'usage l'avait rendue barbare. Les actes de l'université étaient écrits dans un style méconnaissable; les prédications se fesaient en latin macaronique. (1) Celui de tous les auteurs anciens qui contribua le plus à renouveler la latinité fut Cicéron. il eut une secte qui prit le nom de Cicéroniens et l'on professa pour lui une espèce de culte. L'admiration qu'il fit naître, dit Mr. Leclerc, comme pour expier tant d'années de barbarie et de silence, devint une idolatrie surtout chez les Italiens qui se crurent les seuls héritiers légitimes de l'éloquence romaine. Déjà le Pogge était allé chercher sur les frontières des Gaules plusieurs discours de Cicéron inconnus en Italie; déjà Petrarque avait rassemblé et copié de sa main la collection des lettres: Lazare Buonamico déclarait qu'il aimerait mieux parler comme Cicéron que d'être pape ou empereur; et le cardinal Bembo, qu'il ne chan-

(1) voici le style d'une ancienne charte: præcipimus quod senescalli et baillivi nostri teneant assisias suas de duobus mensibus in duos menses ad minus, inhibentes ne prædictas assisias teneant in locis, in quibus nos non habemus justitiam, dominium aut gardiam.

+ (Disc. prélim. tom. 1er des œuvres de Cicéron)

-gerait pas l'art de bien écrire en latin contre le marquisat de Mantoue.

Pierre Bembo, noble vénitien, secrétaire de Léon X, dit dans son histoire de Venise, qu'un pape est élu par la faveur des dieux immortels, deorum immortalium beneficio; et les membres de la Quarantie qu'il appelle Patres conscripti, ou Senatores frequens, écrivent au souverain pontife de se fier aux dieux immortels, dont il est le vicaire sur la terre, ut confideret deos immortales, quorum ipse in terris majestatem obtineret, sibi non defuturos esse. ~~un autre secrétaire de Léon X,~~ ~~Sadolet~~ un poëte du même temps disait: Cum christus Sociis bacchum Cereremq. ministrat.

On poussait alors l'amour des anciens et surtout de Cicéron jusqu'à lui sacrifier les convenances et le bon sens.

Le jeune Christophe de Longueil aban-donna de vastes projets d'étude pour se livrer entièrement à l'imitation de Cicé-ron. A Rome il écrivit à ses amis des lettres calquées sur les lettres à Atticus, et qu'il eut soin de dater des nones, des ides, et des kalendes.

Guillaume Colletet, le poëte favori du cardinal de Richelieu et du chancelier Seguier prononça en 1636, dans l'académie française dont il était membre, un discours intitulé de l'éloquence et de l'imitation des anciens.

133v

ce discours renferme le portrait des Cicéro-
-niens au XVIe siècle :
« C'était un plaisir (j'aurais dit une pitié)
de voir ces visages pâles et mélancoliques
se priver de tous les plaisirs de la vie, fuir
la compagnie des vivans, comme s'ils eus-
-sent été déjà morts, s'ensevelir dans leur
étude comme dans un cercueil, et s'abste-
-nir de la lecture de toutes sortes de livres
hormis de Cicéron, avec autant de soin
que Pythagore s'abstenait de l'usage
des viandes... etc etc » (Mr Heulin)

Ce zèle outré des Cicéroniens devait
provoquer et provoqua une réaction.
Elle vint de la part d'Erasme.

Erasme avait d'abord attaqué les abus
de la cour romaine ; et avait fini par
tourner sa satyre contre la réforme ;
il changea également de parti dans
l'erudition. En 1520 dans un traité
intitulé L'antibarbarie, il défendit
la pureté de la langue latine contre les
scolastiques ; en 1523 à la tête de
son édition des Tusculanes, il parle
avec admiration de Cicéron.

Mais ce même Erasme en 1528 vint
opposer sa raison satyrique aux
folies des Cicéroniens. Les Italiens
qui pensaient avoir la possession
exclusive du beau langage latin
appelaient les étrangers des barbares
et ils qualifiaient Erasme de Germanus
inter Latinos. Erasme publia

1340 r

un dialogue intitulé le Cicéronien où il mit en scène un de ces admirateurs outrés de Cicéron, et lui donna pour adversaire 2 hommes d'un esprit sage et d'une critique sévère: enfin il alla jusqu'à reprocher des solécismes à Cicéron.

Ce dialogue fit un grand scandale. Jules César Scaliger écrivit des discours qu'il intitula: orationes pro M. T. Cicerone adversus Erasmum. Il ~~écrivit~~ adressa des lettres latines aux ppaux colléges de l'université de Paris, dans lesquelles il prend vivement la défense de Cicéron et des Cicéroniens et accable Erasme des injures les plus grossières: Erasmus omnium ordinum labes, omnium studiorum macula, omnium ætatum venenum, mendaciorum parens, furoris alumnus; Erasmus cænum, Busiris, vipera generis humani, monstrum, carnifex, parricida, triparricida.

Etienne Dolet, latiniste habile, se déclara aussi le défenseur de Cicéron et de Christophe de Longueil, et composa un dialogue intitulé: Stephani Doleti dialogus de imitatione Ciceronianâ adversus Desider. Erasmum pro Christophor. Longolio, Lyon 1535.

Les injures que les savans se prodiguaient entre eux, en latin de Cicéron, était une véritable imitation des discours de Cicéron contre Pison, contre Vatinius.

Scaliger et Dolet avaient essayé de faire

croire que la secrète intention d'Erasme était de substituer sa gloire à celle de Cicéron.

Parmi les savans qui formaient le parti modéré à cette époque, il faut citer Muret dont l'éloquence latine était d'une grande pureté; il vécut de 1526 à 1585. Il professa d'abord à Bordeaux et eut Montaigne pour disciple; il vint ensuite à paris et donna des leçons sur la philosophie et sur le droit civil. Une fausse accusation portée contre ses mœurs le força de quitter la france. Il se retira en Italie; tombé ~~dangereusement~~ grièvement malade il fut porté à un hopital; deux médecins qui comptaient pour peu de chose les jours d'un mourant allaient faire sur lui une expérience dangereuse en se disant: faciamus experientiam in animâ vili. Muret comprit leur langage et leur répondit: ~~appellatis~~ vocas animam vilem pro quâ christus mori non dubitavit. Les médecins étonnés renoncèrent à leur expérience et le guérirent.

Muret eut pour amis le cardinal d'Est, le pape pie V; pour calomniateurs, Lambin, Scaliger etc. Le 1er se plaignait de ce qu'il lui avait pris des notes sur horace; Scaliger avait sorte à lui reprocher une mystification.

Muret revint en france en 1561

(1) Muret remit un jour à Joseph Scaliger six vers latins qu'on avait trouvés

disait-il, dans un ancien manuscrit. Scaliger, qui s'était vanté de reconnaître le style de tout écrivain de l'antiquité, décida que ces vers étaient de Trabeas, et les cita comme anciens dans une note sur Varron, de re rusticâ. Muret se déclara alors l'auteur de ces vers. Les voici :

Here, si querelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miseriis mortalium,
Auro parandæ lacrimæ contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent
Quam nenia præficæ ad excitandos mortuos.
Res turbidæ consilium, non fletum expetunt.

Q. Trabeas est un auteur comique dont Cicéron cite quelques vers.

Plus tard il retourna à Rome et y professa sur Aristote de 1563 à 1567. Il mêla l'étude du droit à l'étude des belles lettres ; et en 1576 il entra dans l'église et montra une ardente piété.

Muret eut une grande réputation dans son temps ; plusieurs souverains se disputèrent sa possession ; mais il se décida pour Grégoire IX.

En français il écrivit des commentaires sur les amours de Ronsard et des chansons spirituelles (1555) qui sont fort mauvaises. Il prononça quelques harangues ; une oraison funèbre de Charles IX, un discours sur la victoire de Lépante. mais sa principale gloire, c'est la science du latin. Il donna plusieurs traductions latines d'auteurs grecs.

Muret tenait pour ainsi dire, le milieu entre les cicéroniens outrés et leurs adversaires.

Cette secte cicéronienne, dont le fanatisme a été justement blamé, eut une influence utile ; car la langue latine avait besoin d'être épurée de tous les néologismes et barbarismes du moyen âge. En 1535 Nizolius fit paraître un apparat de Cicéron. mais l'année suivante un précieux monument que tous les peuples instruits nous ont emprunté, fut élevé par Robert Etienne ; il rassembla

135

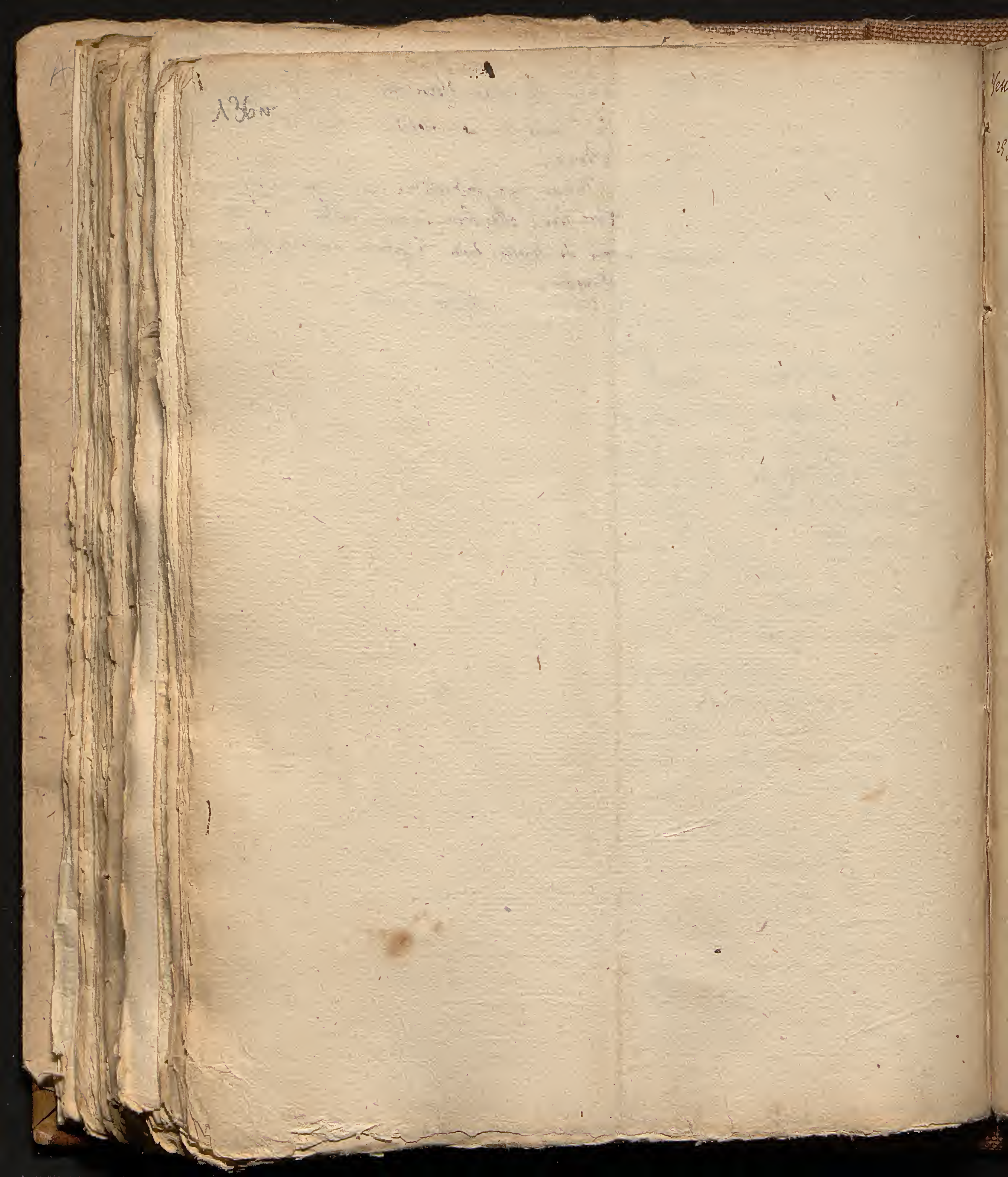
dans un dictionnaire critique tous les mots de l'ancienne et véritable latinité, et distingua, par le nom des auteurs, les différens âges de la littérature latine. Cette distinction était bien nécessaire à cette ~~époque~~ époque; car le savant Lipse lui même, nous dit Pâquier mêlait les mots du latin ~~moderne~~ ancien avec ceux du latin de Cicéron.

De plus en introduisant l'ordre dans la langue latine c'était travailler au perfectionnement de la langue française. Car les études de style que l'on fait dans une langue servent toujours pour les autres langages. D'ailleurs l'étude de la langue latine se liait alors à celle de la langue française par la traduction. Cet exercice perfectionna beaucoup notre langue.

Cependant Pâquier fesait de grands reproches au travail de la traduction; il le regardait comme un labeur misérable ingrat et esclave. Il ajoutait que la traduction ne pouvant jamais être exacte devenait inutile pour ceux qui pouvaient lire l'original, médiocrement utile pour les autres. Dans une de ses lettres à Cujas il donne des détails curieux sur nos anciens traducteurs. L'un d'eux Maître Nicolas Oresme mit en vulgaire la politique

et la physique d'aristote, sous le règne de Charles V et obtint l'évêché de lisieux.

Quant aux traductions qui eurent lieu au XVIe siècle, elles sont innombrables. A la tête de toutes doit se placer celle de Jacques Amyot.


136v

Vendryes

histoire de la Littérature française

25 janvier. Leçon : (Sorbonne) 1

École de Malherbe, — Maynard...

Regnier et Malherbe ont eu tous deux beaucoup d'imitateurs. Mais il y a une distinction à établir. Si Regnier trouva des gens qui prétendirent l'imiter, ils n'y réussirent pas. C'était un poète inimitable. Ils n'ont donc approché de lui tout au plus que par la négligence : encore celle de Regnier a conscience d'elle même, elle sait qu'elle obtiendra de se faire absoudre par mille autres qualités, tandis que celle de ses prétendus imitateurs, comme Dulaurens, Courval-Sonnet etc. n'est jamais qu'incorecte et licentieuse.

Il n'en fut pas de même de Malherbe qui tint école de poësie et de langage. Malherbe en effet était un vrai professeur de grammaire et de poësie. Il était plus facile d'imiter un poète qui s'attachait principalement à polir la forme, qui tenait compte surtout de la correction du style et de l'élégance du vers.

On sait qu'à la place des premiers vers de cette ode si célèbre :

La douleur du Perrier sera donc éternelle, etc

il avait fait d'abord 4 vers détestables

La douleur, Cleophon sera donc incurable, etc

dont il sentit les défauts avec toute la

137

sagacité de son gout, qu'il s'appliqua à retoucher, à châtier, à polir et dont il fit 4 vers excellens.

Racan a fait une notice où il rassemble sur la manière de Malherbe, sur son génie, sur ses ouvrages beaucoup d'anecdotes fort curieuses. On y voit que la cour était alors divisée en deux nations, la nation du nord et celle du midi : dans les querelles perpétuelles qu'elles avaient sur le langage, c'était toujours à Malherbe qu'on en référait.

Malherbe avait dans sa chambre 7 ou 8 chaises qui lui servaient à recevoir un pareil nombre d'amis tous les soirs pour deviser familièrement avec eux de la langue et de la poësie. Quand les chaises étaient occupées il criait à travers la porte qu'on n'entrait plus. Cette petite société était composée de Couvant, Yvande, Coulomby, du peintre Dumontier qui faisait aussi de bons vers enfin de Mainard et de Racan.

C'était une espèce d'académie ; et cela prouve que la littérature avait un besoin d'unité : ce n'était pas pour la 1ère fois qu'on le sentait. Déjà vers le milieu du siècle précédent, nous avons signalé les réunions qui se faisaient chez Baïf, encore une sorte d'académie qui reçut des statuts de Henri III et périt dans les troubles civils. Enfin, plus tard ce fut une réunion semblable qui forma le noyau de l'académie française.

C'était donc dans la petite chambre de Malherbe qu'on réglait la langue et la versification. Là il y avait une présidence : un jour, dit-on, quelqu'un vint demander à parler au président d'Aurillac, et c'était à Mainard qui l'était réellement.

Malherbe se levant répondit : « il n'y a point ici d'autre président que « moi ».

Malherbe distribuait à ses écoliers (car c'est ainsi que Racan désigne ses disciples) ou l'éloge ou le blâme.

Mainard lui plaisait beaucoup par la délicatesse de son oreille, la facture de son vers, le tour de son expression.

Quant à racan il le trouvait trop négligé et pour cela l'appelait hérétique en poësie. Mais il disait que Racan avait plus de force, et que de lui et de Mainard on aurait fait un excellent poëte. Cependant ni l'un ni l'autre n'avait l'invention qui manqua malheureusement à cette école.

Voyons ce que furent ces deux hommes : nous commencerons par Mainard.

Mainard.

F^ois Mainard naquit en 1582 d'une famille de magistrats et magistrat lui même, il devint président à Auril.

138v

lac, puis enfin conseiller d'État.
Dans sa jeunesse, il avait été secrétaire de la reine Marguerite, première femme de Henri IV. Il eut même quelques rapports avec Urbain VIII qui lui fit cadeau de son recueil de poésies latines. Sa vie fut celle d'un solliciteur; il en passa une grande partie dans une occupation assez triste, à demander, et ce qui est plus triste encore, il ne put jamais rien obtenir. Il avait un grand désir d'aller à la cour, où il se croyait appelé à jouer un rôle par son talent, et malgré ses adresses multipliées et pressantes à beaucoup de personnages puissans, il n'éprouva que des rebuts. Le mécontentement qu'il devait en ressentir explique en lui ces contradictions qui lui attirèrent plus d'une épigramme. On connait ces deux sonnets adressés au cardinal de Richelieu: ce sont peut être les deux meilleurs de Mainard: malheureusement l'un est un éloge et l'autre une satyre.

Voltaire l'a censuré durement: il le compare à un mendiant qui vous demande l'aumône en vous appelant Monseigneur, et qui vous dit ensuite des injures si vous le refuser.

Après un dernier voyage qu'il fit à Paris dans ce même but d'obtenir quelque faveur, voyage sans résultat heureux, il se retira tout à fait dans sa province et il écrivit ces vers si fameux sur la porte de son cabinet.

Las d'espérer et de me plaindre

Des muses, des grands et du sort
C'est ici que j'attends la mort
Sans la desirer ni la craindre.

Il y mourut en 1646 agé de 64 ans. Un an auparavant il avait ainsi exprimé son âge d'une maniere poëtique et qui rappelle les vers de Boileau.

Les parques ont lassé leurs doigts
A dévider ma destinée
Et déjà soixante trois fois
J'ai vu naitre et mourir l'année.

Dans une ode adressée à son fils, il cherche à le détourner d'être comme lui un courtisan, et sans doute un courtisan malheureux.

Le grand mérite de Mainard est d'être poli et élégant au plus haut degré. Sa diction est plus soignée que celle de Racan: mais peut être ses vers plus travaillés n'ont pas le caractère aimable de celui-ci.

Si jamais on a pu appliquer à quelqu'un ces vers de Deshoulières qui sont assez vrais de tout le monde:

Nul n'est content de sa fortune
Ni mécontent de son esprit,

c'est surtout à Mainard: il loue sans cesse son talent et même un peu au delà des libertés poëtiques.

Ce qu'on ne peut lui contester, c'est sa grande facilité, sa clarté, sa netteté: en cela il ne fait que se rendre justice quand il dit:

139 v°

Les vers que ma muse m'inspire
N'ont rien qui ne soit clair et net.

Son expression a toujours quelque chose de neuf et d'heureux. Ainsi quand il veut peindre l'herbe couvrant le sol où jadis fut Troie, voici comment il rajeunit cette vieille image.

L'herbe est plus haute que les tours
où Pâris cacha ses amours.

Mainard fit un recueil de ses poësies et l'on voit dans la dédicace de son ouvrage adressé à Mazarin qu'il était frappé du changement de la langue dans laquelle il écrivit.

Ses poësies offrent l'expression générale d'un profond mécontentement, d'un grand découragement littéraire. Ce découragement nous semble assez bien ~~expliqué~~ exprimé parceque nous avons dit déjà de lui et de sa vie. On pourrait ajouter quelque chose encore. Mainard n'était pas érudit, non plus que Racan, non plus que Malherbe, non plus que toute cette école. Aussi avait-il grand peur des érudits, s'il faut l'en croire d'après ce qu'il dit lui même dans une de ses pièces.

Il redoutait aussi les <u>raffinés</u>, c.a.d. les élégants et les difficiles de la cour. Cette sorte de courtisans était assez ancienne déjà du temps de Racan, et subsista encore après lui. (Lafontaine

les désigne sous le nom de délicats.

Les délicats sont malheureux
Rien ne saurait les satisfaire.

Mainard les+ appelle :

+ ce sont les gentilshommes de province, dont il récuse aussi le jugement, qu'il appelle ainsi

grands tireurs d'éclaircissemens.

Parmi ces contemporains il loue ce Lasserre, ce fécond Lasserre dont Boileau s'est tant moqué ; il salua la gloire naissante de Chapelain qui parait même quelque peu l'importuner, il rend justice à Balzac, enfin il vante le génie littéraire de Richelieu et de l'académie.

Il fait paraitre aussi quelque sentiment de jalousie contre les succès de théatre, et l'on doit remarquer qu'on jouait alors les pièces de Corneille

Ses epigrammes sont des sonnets sous une autre forme. Quant à ses sonnets on sait qu'ils sont d'une forme irrégulière ; car il ne reconnait pas la vieille règle qui veut que les deux quatrains n'aient que deux rimes et placées semblablement dans chacun. Mainard ne fit jamais que des sonnets dont les quatrains avaient des rimes différentes. Malherbe avait lui même cet essai ; il avait composé quelques sonnets ainsi arrangés ; mais la critique l'avait fait revenir à la règle sere

Dans ses epigrammes Mainard poursuit les mauvais poëtes, les coquettes les fanfarons, les avares, les sots qui donnent à diner et s'y servent eux mêmes,

140 v°

Selon l'expression de Molière.

Ses odes se lient également à ses sonnets et à ses épigrammes.

On a de lui une pièce sur la mort d'une jeune fille, pièce assez agréable, mais qui n'est qu'agréable. On n'y voit pas une émotion profonde, pas de traits forts et energiques.

On cite une de ses odes qui est assez célè-bre ; elle est adressée à une belle vieille, a quelque chose de fort spirituel et de fort ingénieux.

Mais la plus belle de ses odes n'est pas dans le recueil de ses œuvres choisies.

Nous avons reconnu à Mainard un talent véritable, de l'élégance, de la pureté, de la pöesie d'expression. Mais il n'a pas eu d'inspiration. Ce fut là le défaut de l'école de Malherbe et de Malherbe lui même. L'invention a manqué à Mainard comme elle a manqué à Racan : tous deux furent d'industrieux artisans de paroles.

Dans la prochaine leçon à laquelle nous renvoyons Racan, nous trouverons un pöete semblable à Mainard, et nous arriverons à la même conclusion.

Vendryes

histoire de la littérature française.

Leçon (Sorbonne) 2

1er février

— Racan —

Nous allons parler aujourdhui de Racan, comme Meinard élève de Malherbe, puis après Racan nous aurons à parler d'un autre poète plus récent qui n'a pas vu Malherbe, mais qui appartient à son école. Ce que nous avons dit de l'un, nous serons obligés de le dire des autres, leur défaut, celui de leur école c'est d'avoir manqué d'inspiration. Ce fut celui de Mainard, ce sera celui de Racan et de Segrais, qui furent comme lui d'habiles artisans de paroles qui travaillèrent à polir et à dégrossir la langue et dont l'œuvre se perdit ainsi dans le travail collectif de l'époque.

Toutefois, quand nous disons qu'ils ont concouru à polir la langue nous devons faire une distinction assez importante entre Mainard et Racan. Nous avons dit quel jugement Malherbe avait porté de chacun d'eux, s'il estimait dans le premier l'élégance et le choix de l'expression, le tour du vers, la sagacité délicate de l'oreille, il blamait dans le second ce peu d'intelligence qu'il semblait avoir des secrets de l'art, ou ce mépris qu'il professait pour les règles si respectées de son maitre. Mainard est l'école de Malherbe dans toute sa sévérité : Racan est l'école de Malherbe avec un caractère de negligenge et de relachement. S'il s'est servi de la langue épurée et toute nouvelle de cette école, il a peut être contribué à la ramener peu à peu à cette diffusion et à cette faiblesse dont Mal.

1141v

-herbe l'avait une fois tirée, et qui finit par nécessiter une autre intervention, celle de Despréaux.

Nous ne rappellerons pas l'amitié touchante qui s'était formée entre Malherbe et le jeune Racan. Tous deux se rencontrèrent dans la maison du duc de Bellegarde. Malherbe était commensal et Racan page ~~du~~ du roi sous le duc; ce fut le goût de la poésie qui les rapprocha. Dès lors Malherbe devint presque le père de son ami. La Fontaine et Racan lui même ont raconté les détails de cette première liaison. La Fontaine dans des vers coulans et familiers placés devant la fable du meunier son fils et l'âne qu'il fait raconter à Malherbe.(1)

(1) La feinte est un pays plein de terres désertes
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins,
Racan commence ainsi: etc etc.
Laf. fabl. III, 1.

Ceci nous mène à la biographie de Racan.

Honorat du Bueil, marquis de Racan, né en Touraine en 1589, était fils d'un maréchal de camp. Lui même, il se livra d'abord au métier des armes et parvint aux dignités de son père. Il avait pour les érudits un grand mépris, par ce qu'il n'était pas érudit lui même. C'est un trait de ressemblance de plus avec Mainard. Nous avons vu comment ce dernier parle des savans. C'était une réaction naturelle contre l'école pédantesque du siècle précédent.

Racan était en faveur à la cour: il passait pour un homme fort aimable et fort galant; sa vie fut une suite de procès qui le ruinèrent bien qu'il les gagnât.

Souvent demeure gueux de 20 procès gagnés
a dit ~~La Fontaine~~ Despréaux Boileau

Racan eut le malheur de perdre son fils ; il fit sur sa mort des vers assez touchans qui se terminaient par ce vers qui rappelle le mot de Louis XIV sur Marie Therèse :

Mon ai reçu d'ennui qu'à l'instant de sa mort.

Racan l'un des premiers membres de l'académie française mourut en 1670 sous le règne de Louis XIV à l'age de 81 ans.

Un homme d'un tel rang et d'un caractère si aimable dut jouir de la plus grande faveur dans sa vieillesse, et en effet il mourut au milieu d'un concert d'éloges, nous pouvons citer le jugement de Lafontaine qui mettait Racan sur la même ligne que Malherbe.

Ces deux rivaux d'horace
Disciples d'apollon . . .

Et Boileau

Malherbe d'un héros peut chanter les exploits,
Racan chanter Phyllis les bergers et les bois ;

Mais cet auteur va beaucoup trop loin quand il dit :

Racan pourrait chanter à défaut d'un homère.

Boileau disait encore dans une lettre à Maucroix :

« Racan avait plus de génie que Malherbe ;
« mais il est trop négligé et il s'applique trop
« à le copier. Il excelle surtout à dire les
« petites choses, comme les anciens que j'admire
« en cela. C'est ce qui constitue proprement la
« poésie. » on pourrait contredire hardiment ces dernières paroles de Boileau.

112 v°

Du reste ils nous peignent Boileau d'une manière parfaite. Il était lui même de ces poètes qui s'attachent moins au fond qu'à la forme. on dit qu'il se vantait de savoir rendre poétiques les choses qui l'étaient le moins, par exemple sa perruque.

Au XVIII siècle on parlait encore de Racan. Ce fut en 1724 que parut la 1re édition de ses œuvres complètes : il faut ajouter aussi que ce fut la dernière.

Voltaire lui même citait souvent Racan ; c'est ainsi qu'à l'article Aristote de son dictionnaire philosophique, il rapporte quelques strophes réellement fort belles de l'ode au comte de Bussy.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars
etc

Après les strophes citées par Voltaire on pourrait ajouter la suivante qui n'est pas citée parce qu'en effet elle est inférieure aux autres. Elle présente cependant une grande idée, mais l'expression commence à s'affaiblir

A quoi sert d'élever ces murs audacieux
Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux
Les folles entreprises. etc

Voltaire cite encore Racan dans un autre ouvrage qui n'est peut être pas de lui, mais qu'on met à la suite de ses œuvres complètes. Cet ouvrage contient des parallèles entre lui et les autres poètes ce qui lui donne l'occasion de se faire briller. Un seul de ces parallèles lui est étranger ; il est entre Malherbe

et Racan. On prend pour point de comparaison, l'idée d'horace si bien développée par Malherbe

Pallida mors æquo pulsat pede.

Les vers de Racan commencent ainsi :

des lois de la mort sont fatales
aussi bien aux maisons royales
qu'aux taudis.. ~~des bergers~~ ~~couverts de roseaux~~

Jamais Malherbe ne se serait servi comme Racan le fait ici de mots abstraits qui ne peignent rien, comme les lois de la mort sont fatales, de mots peu nobles comme taudis pour cabanes, etc.

On y voit encore des fautes de langues comme nos jours sont sujets aux parques etc.

Enfin Racan porte évidemment le caractère d'une négligence trop relachée.

Une autre ode de Racan dont les deux premières strophes sont pleines de poësie commence par ces vers :

Plaisant séjour des âmes affligées
Vieilles forêts de trois siècles agées, etc.

La plus belle pièce de Racan est celle qu'il a composée sur la retraite ; sans doute on y voit encore ses défauts accoutumés ; mais le charme qui règne dans tout le morceau les fait disparaître.

Tircis il faut songer à faire la retraite ;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents nôtre nef vagabonde :
Il est tems de jouir des délices du port.
Etc, etc.

143r

Cette pièce est comme le résumé de son talent ; elle est pleine de douceur ; malheureusement cette douceur finit par fatiguer. Une telle poésie est semblable à ces beaux parcs dont la majesté paraît bientôt trop monotone.

Ce qui manque à Racan, c'est quelque chose de passionné, quelque chose de ces accens si pénétrants de Virgile, accens que Lafontaine lui a empruntés ainsi qu'à plusieurs des poëtes anciens

Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux
etc. etc. . . – –

Racan n'a pas non plus de progression d'idées, de beautés d'ensemble. Chacune de ses Strophes est belle mais ne prépare pas la suivante. C'est que Racan n'était pas un grand poëte. Le plan, la vivacité les contrastes, la variété, le mouvement ces qualités lui manquent tout à fait.

Lisez la pièce que Mr. de la Martine a composée sur le même sujet :

Mon cœur lassé de tout même de l'espérance
N'ira plus de ses vœux importuner le sort
. . . .

Vous y trouverez tout ce que nous regrettons dans Racan.

Des pièces détachées sont à peu près tout ce que la postérité connaitra de Racan. Cependant il avait beaucoup composé. On a de lui une paraphrase des psaumes que Racine et J.B. ~~aut~~ Rousseau ont fait totalement oublier.

de plus un autre ouvrage dont on ne connait que le titre, ce sont les bergeries. Ces bergeries publiées en 1628 et qui eurent d'abord une grande réputation méritent pareillement l'oubli dans lequel elles sont tombées depuis.

C'est un drame pastoral dans le genre de ceux qu'on faisait à cette époque en Italie. on y voit plusieurs couples d'amans sans cesse traversés dans une passion, ou par une autre passion, ou par la jalousie d'un berger ou par la rigueur d'une maitresse, ou par la sévérité d'un père, ou par des oracles sinistres. En un mot c'est une espèce d'imbroglio semblables à ces livrets d'opéra qui fournissent des motifs à la musique. ainsi le sujet de Racan est un canevas très délier, construit au hasard afin que le poëte puisse y jeter les idées qu'il veut produire, par exemple les secrets de la passion et les mystères du cœur. quelque fois ne voyant plus autre chose que cette peint peinture on oublie même que les personnages sont des bergers

à ses défauts ordinaires Racan joint dans cet ouvrage les défauts de son siècle une affectation maniérée, une recherche fatigante, empruntées aux modèles Italiens.

on peut cependant citer quelques vers remarquables: tel que celui ci qu'il met dans la bouche d'une bergère

J'ai honte de le dire aux rochers seulement.

ou encore comme ceux qu'un berger adresse

144v

à sa bergère insensible :

Nous verrons s'écouler l'avril de nos beaux jours

. . . .

dans un autre passage Racan fait parler un vieux berger qui a vu des jours plus heureux remplacés par des jours de malheur. le poète fait avec succès un tableau de la vie pastorale

heureux qui vit en paix du lait de ses brebis &c

Ailleurs Racan se tient dans le sentiment, dans le pays du tendre. ou bien encore passe quelquefois de la réalité au sentiment ; il retombe du sentiment dans la réalité ; ce qui fait naitre des disparates fort choquantes.

Racan mêle toutes les dates ; tous les pays. on trouve chez lui des noms de l'ancienne mythologie, et des noms tirés des romans modernes. on y voit le culte de Diane, de la bonne déesse &c puis à côté celui des Druides. Il parle même d'une sorte de couvent où l'on prononce des vœux : parmi les amours des âges antiques, il nous montre des clochers, des cheminées, des hauts-bois.

Au reste c'était ainsi qu'on entendait la pastorale de son temps. Malherbe avait fait de ces pastorales fades et ridicules pour les amours de henri IV qu'il représentait sous le nom d'Alcandre.

Pour expliquer un gout si répandu il faut dire qu'en 1610, avait paru le célèbre Roman de l'astrée, composé par le marquis d'Urfé, à l'imitation de la Diane de Montemayor. L'astrée eut une réputation prodigieuse, et passa partout dans la peinture comme dans la poésie

De là cette folie qui gagna tous les esprits et corrompit le gout de l'époque. Elle était née du succès d'un ouvrage ; composé factice et artificiel, de l'imitation Espagnole et avant elle de l'imitation Italienne qu'avait encore précédé l'imitation grecque et latine.

Beaudryes. Littérature française. Sorbonne 3

Leçon.

Segrais, Godeau

Nous allons terminer l'école poëtique de Malherbe qui ouvre l'histoire littérai-re du XVII^e^ siècle. Nous avons mis quelque différence entre Maynard et Racan deux disciples de cette école.

Différence entre Mainard et Racan. impuissans à créer.

Maynard est un écrivain élégant, spirituel un versificateur savant et habile. Racan est plus negligé, plus facile et d'une douceur aimable. Sa paraphrase des originaux hébreux est faible et languis-sante. Enfin ces deux poëtes quel-que différence que l'on mette entre eux furent également impuissans à rien fonder qui puisse prendre place parmi les monu-mens de l'art.

Segrais et Godeau, même impuissance.

Segrais et Godeau dont nous allons parler ne furent pas plus heureux. en effet les formes de la poësie ne suffisent pas seules à la gloire poëtique. il faut qu'elles soient appliquées à un sujet fécond et développées avec éner-gie. res ~~cui~~ lecta potenter. ~~cuit est~~

Segrais. disciple de Malherbe.

Segrais se range lui même dans l'école de Malherbe. dans les vers de sa deuxième eclogue, il appelle Malherbe

Le grand pasteur de l'orne au chant si renommé.

une des biographies de Segrais dit également qu'il fut disciple de Malherbe. Retiré à Caen

il fit faire de son maître une statue plus grande que nature et la plaça dans son vestibule avec cette inscription.

Malherbe de la france éternel ornement
Pour rendre hommage à ta mémoire
Segrais enchanté de ta gloire
Te consacre ce monument.

biographie de Segrais.

Segrais était né à Caen patrie de Malherbe, le 22 aout 1624. il était d'une naissance distinguée et fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. il en fut bientôt

venu d'abord à l'église.

détourné par le gout des vers, il devint poëte et courtisan.

petits vers. poëme d'atys.

Segrais, dans sa jeunesse, composa de petits vers, un roman intitulé Bérénice, un petit poëme atys, où il personnifie un paysage des bords de l'orne, comme autrefois Virgile avait personifié Mantoue et Rome sous les noms d'amaryllis et de Galatée.

Segrais est présenté à M^lle^ de Montpensier.

Un seigneur, le comte de fiesque présenta Segrais à Mademoiselle de Montpensier fille de Gaston d'orléans et cousine de Louis XIV. Segrais devint son gentilhomme ordinaire. En 1648 et dans les années qui suivirent Segrais composa pour la princesse tantôt des romans, tantôt de petits contes qu'il lisait dans ses salons. Segrais entreprit également une traduction de l'Eneïde

traduction de l'Eneïde en vers.

en vers français, et par délassement il fit quelques églogues.

Ses délassemens valurent mieux que ses travaux. Il menait une vie heureuse et pleine de loisir. Cependant en 1672 il eut le courage de s'opposer au mariage si fameux de Mademoiselle et de Lauzun; il fut disgracié et se refugia chez Mad. de la Fayette; il travailla à quelques uns de ses romans; et ceux de Zayde et de la princesse de Clèves parurent même sous son nom.

Il s'oppose au mariage de M[lle] avec Lauzun.

il est reçu chez M[me] Lafayette.

Segrais fut reçu à l'académie en 1676. Vers la fin de sa vie il se retira à la campagne, et refusa la place de précepteur du duc du maine qui lui fut offerte par Mad. de Maintenon: les sens de l'ouie et de la vue étaient fort affaiblis chez lui, et il disait que pour vivre à la cour il fallait avoir de bons yeux et de bonnes oreilles.

Retraite de Segrais.

Les petits contes, les anecdotes piquantes de Segrais furent recueillis et composerent ce qu'on appelle le Segraisiana, recueil trop méprisé de Voltaire.

Segraisiana.

Segrais mourut en 1701 à l'âge de 76 ans.

On sait l'hommage que lui rendit Boileau qui à la fin de son art poëtique invite les poëtes célèbres de son epoque à venir célébrer la gloire de Louis XIV.

Que Segrais dans l'eclogue en charme les forêts.

hommage rendu à ~~Boileau~~ Segrais par ~~Segrais~~ Boileau.

M[lle]. dit dans ses mémoires que Segrais était: <u>une manière de bel-esprit</u>.

146 r°

Segrais méritait mieux. Voltaire egalement porte sur lui un arrêt sévère, dans le temple du goût :

Je fus fort étonné, dit-il, de ne pas trouver dans le sanctuaire . . . . etc.

Des Eclogues de Segrais.

Le titre de Segrais à l'attention des critiques ce sont ces eclogues. Les défauts de cet ouvrage appartiennent à son époque. C'est ainsi qu'on entendait le genre pastoral, et c'était le roman de l'astrée qui l'avait mis en vogue.

Un mot sur l'Astrée.

. préface .

Que si l'on te reproche, luidit-il, que tu ne parles pas le langage des villageois et que toy ny ta trouppe ne sentez guères les brebis ny les chèvres : responds-leur, ma bergère, que pour peu qu'ils aient connoissance de toy, ils sçauront que tu n'es pas de ces bergères nécessiteuses, qui pour gagner leur vie conduisent les troupeaux aux pasturages ; mais que vous n'avez toutes pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte. (astrée préface)

L'astrée est precédé d'une préface de l'auteur à son heroïne, à sa bergère : cette préface est très curieuse. D'Urfé y fait un aveu naïf de la confusion des idées de son temps sur la pastorale : ~~on y voit figurer~~ qui admet sur son theatre des vestales et des Druides, des nymphes en carrosse avec un cocher, et reçues dans un palais par des gardes. D'Urfé avoue qu'il a voulu représenter dans son livre non des bergères mais des dames de condition. Cette préface nous présente comme une théorie de la pastorale au commencement du XVII^e siècle.

Succès prodigieux de l'astrée.

Des causes.

Le succès de l'astrée fut prodigieux pendant plus d'un demi siècle : nous pouvons en assigner plusieurs causes. D'abord le roman pastoral hérita pour ainsi dire des romans chevaleresques et de leur vogue. De plus, les discordes civiles dont on était las faisaient trouver un nouveau charme dans

le genre fade et doux de la pastorale; enfin notre littérature fut conduite à ce genre par l'imitation des littératures étrangères.

qualités du Style

Deplus il y avait dans le roman de l'astrée des qualités toutes nouvelles; le style en était nombreux élégant harmonieux. il commence ainsi.

Extrait de l'astrée.

Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du costé du soleil couchant, il y a un pays nommé Forets, qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des gaules; car estant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et situées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte comme d'une forte muraille, des monts assez voisins, et arrousée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé ny orgueilleux, mais doux et paisible.

Comparez ce style à tout ce qu'on avait écrit auparavant dans ce genre, et vous concevrez l'espèce de passion dont on a pu se prendre pour ce livre. du reste il est à la longue d'une insupportable monotonie. L'astrée était un des romans dont J.J. Rousseau fesait la lecture chez son père; et il avoue qu'il en a été souvent ému jusqu'aux larmes.

147v

Segrais avait imité les défauts de la pastorale moderne.

Segrais avait du imiter les défauts de la pastorale moderne : il avait la conscience de ces défauts, mais c'était un sacrifice qu'il fesait au gout de son siècle. ~~en voici un exemple~~

Marazin berger.

Dans une pastorale composée à l'occasion de la paix des pyrenées, Segrais métamorphose en bergers non seulement Anne d'autriche et Louis XIV, mais Mazarin lui même, un cardinal, un diplomate. C'etait suivre l'exemple de Racan, de Ronsard ~~lui même~~.

Ces défauts Segrais les corrige un peu par l'imitation de Virgile ; mais combien reste-t-il au dessous de son modèle.

Encevestissement de Virgile par Segrais.

Le grand mérite de ~~Virgile~~ Théocrite et de Virgile c'est de savoir elever leur muse pastorale et la ramener à terre avec aisance ; ainsi dans l'eclogue de Gallus Virgile après s'etre elevé presque jusqu'à l'ode termine par ces deux vers d'une simplicité si ~~touchante~~ belle.

Virgile sait unir l'élévation à la simplicité.

Hæc sat erit, Divæ, vestrum cecinisse poetam
Dum sedet et gracili fiscellam texit hibisco.

Un des bergers de Virgile lorsqu'il recommande son troupeau à un de ses serviteurs entre dans tous les détails des ~~[illegible]~~ fonctions des bergers

Tityre dum redeo, brevis est via, pasce capellas
Et potum pastas age, Tityre ; et inter agendum
Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.

Segrais se contente de ces deux vers

insignifians.

Tandisque je vais voir mon adorable Amire
Garde bien mon troupeau, mon fidèle Tityre.

Poussons plus loin la comparaison.

Malo me Galatea petit lasciva puella
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

Ici le charme bucolique c'est ~~le détail familier~~, c'est la finesse du second vers.

La familiarité de cette bergère qui lance une pomme à son amant pour attirer les regards.

Segrais traduit

Aminte d'un regard m'attaque quelquefois

nous sommes dans un boudoir, nous ne sommes plus aux champs. Segrais n'a pas osé parler de la pomme.

Et la folâtre après se sauve dans les bois
. . . . . et cependant la belle
Veut toujours être vue et qu'on coure après elle

Citons enfin quatre jolis vers de Segrais

O les discours charmans et les aimables choses
Que me disait Amire en la saison des roses;
Doux Zéphyrs, qui reguiez alors en ces beaux lieux
N'en portates vous rien à l'oreille des dieux?

Cependant l'accent est plus passionné dans Virgile:

O quoties et quæ nobis Galatea locuta est!

Rapprochons enfin d'un joli passage d'Horace, ~~lequel~~ l'imitation de Segrais:

Vitas hinnuleo me similis, Chloe
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem . . .

Aminte tu me fuis, et tu me fuis, volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage.

Presque tous ces vers sont cités dans Laharpe; et après la moisson qu'a faite

1118

La harpe dans le livre de Segrais, il n'y a plus rien à glaner.

qualités de Segrais.

La versification de Segrais était pure et avait un tour agréable; mais l'inspiration lui manquait. La harpe blâme chez lui des constructions vieillies, des latinismes; il le loue d'avoir entendu le genre de l'eclogue; mais c'est à tort la simplicité bucolique manquait à Segrais.

l'inspiration, la simplicité bucolique lui manquaient.

Etat déplorable des campagnes sous Louis XIV.

Et cela ne doit pas nous étonner; La Bruyère nous fait un portrait hideux de l'état des campagnes sous le siècle de Louis XIV; il fallait bien chercher ailleurs qu'aux champs le type de la vie pastorale.

de la vraie pöesie pastorale.

La seule pöesie pastorale est celle dont le modèle est aux champs; nous n'en saurions reconnaître d'autre.

Nous blâmons l'apprêt et la coquetterie des pöesies de Segrais; mais ce défaut avait été occasionné par le défaut contraire que nous signale Boileau.

Au contraire ~~cet contrai~~ cet autre abject en son langage fait parler ses bergers comme on parle au village.

Quoiqu'il en soit, les noms vulgaires et grossiers appartiennent plus à la pöesie pastorale que les noms fades des romans.

Ces considérations sur la pöesie pastorale nous amènent à citer quelques vers qui sont un ~~chef d'~~ petit chef d'oeuvre

d'une pièce de Vauquelin de la fresnaye.

en ce genre; ils sont de Vauquelin de la fresnaye, mort dans les 1res années du XVIIe siècle, et père de Nicolas Desiveteaux.

C'est une invitation à une veillée:

O galatée! ainsi tousiours la grâce
Te fasse avoir jeunesse et belle face,
Avec ta mère, après souper, chez nous,
Viens t'en passer cette longue serée;
Près d'un beau feu, de nos gents separée,
Ma mère et moy veillerons comme vous.
Plus que le jour la nuit nous sera belle,
Et nos bergers, à la claire chandelle,
Des contes vieux, en teillant, conteront.
Lise tandis nous cuira des chataignes;
Et si l'ébat des jeux tu ne dedaignes,
De nous d'ornir les jeux nous garderont.

d'une pièce de Ronsard.

Ronsard lui même tant attaqué, et sur le compte du quel on est habitué à jurer par Boileau, Ronsard nous offrira des vers pleins de grâce dans une élégie sur une forêt abattue.

La pièce est intitulée : Contre les bucherons de la forest de Gastine. nous en extrayons quelques vers:

forest, haute maison des oiseaux bocagers!
Plus le cerf solitaire et les Chevreuils légers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'Esté ne rompra la lumière.
Plus l'amoureux pasteur sus un trong adossé

169 v

Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
Tout deviendra muet : Echo sera sans voix ;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes boi[s]
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le choc, le coutre, et la charrue ;
Tu perdras ton silence ; et Satyres et Pans ;
Et plus le cerf chez toi ne cachera ses faons.

Le XVIe siecle plus propre à la pastorale que le XVIIe.

Le XVI. siècle était plus propre à la pastorale que le XVIIe. aussi de nos jours pour chanter la campagne André Chéni[er] a rétrogradé jusqu'à la langue du XVIe siècle.

Godeau élève de Malherbe.

Godeau était élève de Malherbe ; un de ses premiers essais fut l'éloge de Malh[erbe] cet ouvrage est écrit d'un style correct, ma[is] plein d'une rhétorique emphatique.

Godeau était né à Dreux en 1605. Il communiquait ses poësies à Conrard l'un de ses parens : et les réunions dans lesquelles on en fesait la lecture, furent l'origine de l'académie française.

origine de l'académie française.

Godeau eut un grand succès auprès des précieuses, à l'hotel de Rambouillet. La célèbre Julie d'Angennes, duchesse de Montausier écrivait à Voiture en parlant de Godeau : *il y a ici un homme plus petit que vous d'une coudée, et je vous*

Succès de Godeau auprès des précieuses.

jure mille fois plus galant. Depuis Godeau fut nommé le nain de Julie.

Voiture composa un rondeau dans lequel il invite Godeau à rimer des psaumes.

Godeau paraphrase des psaumes.

Godeau suivit ce conseil ironique, il paraphrasa en vers le cantique des trois enfans dans la fournaise, qu'il dedia au Cardinal de richelieu ~~en lui disant~~ sous le nom de benedicité. Le cardinal

il est evêque de grasse.

pour ne pas perdre un bon mot lui dit: vous m'avez donné benedicité, et je vous donnerai grasse. Godeau fut à Grasse un evêque vertueux et chrétien. Il eut la triple reputation de pöete, d'orateur, d'historien: il se recommande surtout par quelques biographies et une histoire critique en faveur de l'eglise.

La deputation à Paris pour solliciter en faveur de la provence.

Quant à son talent d'orateur, il n'était pas exempt de mauvais gout. Lorsqu'il était deputé par les états de provence sous la régence d'anne d'autriche, pour exposer les besoins de cette province; il la représente comme une gueuse parfumée, fesant allusion à sa misère ainsi qu'à ses orangers et ses oliviers.

discours contre l'eloquence.

Il composa un discours contre l'eloquence mais c'était un jeu d'esprit, du genre de Voiture. Racan avait aussi composé un discours contre les sciences; mais cet ouvrage n'a aucun rapport avec

150 v

fastes de l'église.

autres productions.

(1) Qu'on te bénisse dans les cieux
Où ta gloire éblouit les yeux
où tes beautés n'ont pas de voiles
Où l'on voit ce que nous croyons
où tu marches sur les étoiles
Où . . . . - rayons.

Et autre part:
Vous dont la nuit seme ses voiles
. . . .
Dieux du ciel, puissantes étoiles etc.

Jugement sur l'école de Mal-herbe. Ses services.

La véhémente philippique de Rousseau

Godeau composa aussi les fastes de l'église à l'imitation des fastes d'ovide. il fit aussi des vers sur des sujets sacrés, en voici quelques uns. (1)

La gloire de Godeau a fini de bonne heure: Boileau dit de lui:

« Mr. Godeau est un poëte fort estimable, il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin disait d'Hypéride; qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a pas ce qui remue et ce qui échauffe. » .

Ainsi cette école de Malherbe, dénuée d'inspiration, d'invention, fut toute adonnée au soin des mots; elle était impuissante pour créer; mais son travail fut profitable à la langue qu'elle a polie pour le service des génies originaux.

A la même époque Balzac polissait la prose: le renouvellement de la prose parallèle pour ainsi dire à celui de notre poësie nous occupera pendant la prochaine séance.

Vendryes
-
de l'éloquence au XVIe Siècle
Leçons Sorbonne. 4

Quelle était l'éloquence au XVIe Siècle ?

On doit distinguer deux sortes d'éloquence : la première ressort de la nature et non de l'art ; c'est l'expression soudaine irréfléchie de la passion ; elle est éveillée par des circonstances graves, pressantes. l'autre est une éloquence tout artificielle, moins vraie que la première. Ces deux éloquences ont des destinées diverses : la 1re peut se rencontrer partout ; il n'y a pas d'homme, il n'y a pas d'époque qui en soit absolument dépourvue. mais pour que la seconde se rencontre il faut une certaine perfection générale de gout et de langage, c.a.d. une perfection qui soit commune à l'orateur et aux auditeurs.

Maintenant nous pouvons savoir quelle était l'éloquence du XVIe Siècle. Dans un temps de troubles civils, il était impossible qu'il ne jaillit pas de l'éloquence du choc de tant de caractères opposés ; car l'éloquence c'est le son des grandes âmes, l'échos des grands accidents de l'histoire. L'éloquence du XVIe siècle, était l'éloquence que nous avons nommée éloquence naturelle. car, un gout perverti, une langue imparfaite empêchaient les développemens de l'éloquence artificielle.

Et les obstacles qui empêchaient le perfectionnement du gout étaient :

1°. La Scholastique du moyen âge,

méthode de raisonnement empruntée à
Aristote et aux théologiens, qui remplaçait
le mouvement naturel et libre des idées par
un ordre arbitraire et factice. 2°. le
penchant général pour l'emphase et pour
l'affectation, penchant étranger au début
d'une littérature mais qui s'explique au
XVIe siècle par une érudition sans méthode
et une étude peu raisonnée des anciens.
3°. l'abus de l'érudition, abus inévitable
à des esprits préoccupés de l'antiquité et qui
pour ainsi dire, ne pensaient que par elle.
4°. Enfin l'infirmité de notre langue qui
ne pouvant pas se maintenir longtemps
noble et sérieuse répondait au génie
peu grave de la nation.

Les noms manquent au tableau que
nous venons de présenter; nous allons
en donner quelques uns et nous ~~étendrons~~ [illegible]
l'examen de l'éloquence au XVIe siècle, dans
les camps, ~~au bar~~ dans les assemblées
politiques, au barreau, dans la
chaire, enfin dans ce genre que les
anciens appelaient démonstratif, que
nous nommons académique et qui n'a
d'autre objet que la louange ou le blâme.

L'homme le plus naturellement éloquent
au 16e siècle est henri IV. Il ne s'était
pas arrêté dans les inspirations de sa pensée
par la scholastique; car il était de
la religion réformée et n'avait aucune
prétention littéraire, et ne faisait à

abus d'une science et d'une érudition qu'il faut le dire, il n'avait pas. C'est même un des reproches que lui fesait d'Aubigné; et Malherbe en parle dans ses lettres.

Qui forma donc henri 4 à l'éloquence? ce fut une jeunesse passée dans la vie active, la générosité et la franchise de son âme; enfin cette vivacité méridionale, cette gaité franche que ne donne pas la rhétorique. Dans ces années pénibles que henri IV employa à conquérir son royaume la parole lui avait été une arme souvent plus utile que son argent et que son épée: il lui fallait sans cesse a~~paiser~~nimer ses soldats, apaiser ses amis, et gagner à sa cause de nouveaux partisans. De là cette parole franche, vive et toute française, ce style précis et ferme. En effet personne ne posséda plus que henri IV ce don de parler aux soldats, cette éloquence où règne une confiance mutuelle entre le soldat et le général; elle vit dans ces mots qu'il adressait à son armée lors de la bataille de Coutras: je *suis votre roi*, *vous êtes français*, *voilà l'ennemi*.

Les discours politiques de Henri IV ne sont pas moins remarquables; il y règne la même franchise bien qu'elle soit plus développée. Dans sa célèbre harangue à l'assemblée des notables à Rouen (1576) on y voit ~~son~~ un mépris de la parole, exprimé avec tant d'éloquence! il y fait un résumé de sa vie,

[...]je faisais gloire de passer pour excellen[...]teur, j'aurais apporté ici plus [...] belles paroles que de bonne volonté; [m]ais mon ambition tend à quelque [chose] de plus haut que de bien parler: [j'a]spire aux glorieux titre de libérateur et de restaurateur de la France. Déjà, par la faveur du

152 v°

ciel, par les conseils de mes fidèles serviteurs et par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue pas mes princes, la qualité de gentilhomme étant le plus beau titre que nous possédions) je l'ai tirée de la servitude et de la ruine. Je desire maintenant la remettre en sa première force et en son ancienne splendeur. Participez, mes sujets, à cette seconde gloire, comme vous avez participé à la première. Je ne vous ai point ici appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre; en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains: c'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux comme moi; mais l'amour que je porte à mes sujets, et l'extrême désir que j'ai de conserver mon Etat, me font trouver tout facile et tout honorable.

Mr. Duplessis j'ai un extrême déplaisir de l'outrage que vous avez reçu . . .

et son caractère personnel s'y montre dans ces tours de langage simples et familiers. Montaigne aimait à trouver un homme dans un discours; tel était celui de henri IV.

Il y a une autre harangue de henri IV adressée à son parlement en 1598. il s'agissait de faire enregistrer l'Edit de nantes (Voltaire la cite dans son histoire du parlement de Paris, chapitre 40)

Cette éloquence de Henri IV n'est pas celle de l'art, c'est le langage de la conversation, mais élevé par la gravité du sujet; dans ses lettres nous trouvons le même style, les mêmes accens; Voltaire en a inséré quelques unes dans son essai sur les mœurs. celle qu'il adresse à Duplessis Mornai insulté par un jeune seigneur est surtout remarquable.

L'éloquence de henri IV se refuse au commentaire; toutefois on pourrait en faire un commentaire indirect en disant qu'elle s'altère quand on en change la forme. ainsi dans sa réponse aux demandes du clergé en 1598, henri IV dit: Mes prédécesseurs vous ont donné de belles paroles; mais moi, avec ma jaquette grise, je vous donnerai de bons effets. je suis tout gris au dehors, mais je suis tout d'or au dedans . . . De Thou voulut traduire ces paroles dans son histoire latine. Verba ipsis hactenus data; se cum paludamento suo pulverulento pro verbis facta repraesentaturum. Foris alios ornatum

preferre, se totum intus aureum.

Il est évident que ce n'est plus là henri IV. Ces paroles qu'il prononça à la bataille d'Ivri : ne perdez point de vue mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. ont été également dénaturées par l'historien de Thou. Et Voltaire qui lui fait ce reproche n'en est pas lui même exempt, lorsqu'il traduit ces belles paroles d'une sublime simplicité, par ces vers pompeux :

Ne perdez pas de vue au fort de la tempête
Le panache éclatant qui flotte sur ma tête.

Au nom de henri IV ajoutons en d'autres, car dans ce siècle d'agitation tous les grands hommes étaient éloquents :

Guise assassiné par Poltrot s'écrie : ta religion t'a ordonné de m'assassiner ; la mienne m'ordonne de te plaindre et de te pardonner. (cette réponse a été mise par Voltaire dans la bouche de Gusman, alzire, V.

Tout le monde connaît la réponse du commandant de Bayonne à Charles IX (1) Sire, j'ai communiqué ...

L'éloquence se montre également dans les écrits, dans les pamphlets du XVI^e siècle : on y voit sans cesse les passions du temps exprimées d'une manière énergique.

Nous les avons brulés, dit un sage catholique en parlant des protestans ; ils ont multiplié. nous les avons noyés dans leur sang ; ils y ont frayé. nous les avons enivrés de vin aux

153 v°

noces ; et nous leur avons coupé les têtes en dormant, et à peu de jours de là les avons vus, de nos yeux, résusciter avec têtes plus dures et plus fortes.

(mem. de la ligue, V, 667.)

Parmi les personnages de cette époque dont l'éloquence se fit souvent remarquer, il faut considérer à part la classe des magistrats, ces hommes vertueux et savans, pleins de sentimens monarchiques et républicains tout à la fois, qui leur dictèrent souvent une conduite si généreuse. On peut cependant leur reprocher un défaut qui leur est assez commun, un style pédantesque qui semble souvent en contradiction avec leurs actions et leur âme. Ce défaut vient précisément de ce qu'ils étaient savans ; l'antiquité, la science occupait tous leurs loisirs. Cette préoccupation de l'antiquité, c.a.d., donnait à la fois de la noblesse à leur conduite, et du pédantisme à leur style.

Le vertueux Achille de Harlay qui n'avait pas craint de répondre au duc de Guise ; mon âme est à dieu, mon cœur est au roi, mon corps est dans les mains des méchans ; avait dit au palais dans une de ses mercuriales : Procureurs, homère vous apprendra votre devoir. odyssée libro X°; et Eustathe, en son commentaire, vous dira comment vous devez vous conduire avec vos cliens.

Ce contraste si étrange se retrouva même dans le chancelier L'Hopital ; et cep

dant il était éloquent, car tous les actes de sa vie appelaient l'éloquence. dans ce siècle de crimes sa vertu et sa philosophie lui firent découvrir la tolérance, et il dévoua sa vie à la faire triompher; sa retraite fut le signal de la guerre civile, et après la St Barthélemi il mourut de douleur.

Mais la rhetorique gata souvent son eloquence, ~~et~~ qui n'en était pas moins supérieure à celle du chancelier Olivier et des premiers magistrats du siècle. Il faut lire la notice que Mr Villemain a consacré à Lhopital; il s'est attaché surtout à rechercher l'homme d'état dans l'écrivain et nous emprunterons quelques unes de ses citations.

Pour résister à l'heresie Lhopital disait qu'il fallait plutôt employer la sagesse et la réforme des mœurs que les supplices.

Nous avons fait, dit-il, comme les mauvais capitaines, qui vont assaillir le fort de leurs ennemis avec toutes leurs forces, laissant dépourvus et dénués leurs logis: etc. (Mr Villem p. 71 Edit. in 12)

Sa haute vertu souffrait peu la contradiction.

Je sais bien, dit-il ~~et~~ à la fin d'un de ses discours, que j'aurai beau dire, je ne désarmerai pas la haine de ceux que ma vieillesse ennuie. Je leur pardonnerais d'être si impatiens, s'ils devoient gagner au change, mais quand je regarde tout autour de moi, je serais bien

174v

tenté de leur répondre, comme un bon vieil homme d'évêque, qui portait comme moi une longue barbe blanche, et qui la montrant, disait : quand cette neige sera fondue, il n'y aura plus que de la boue. - vill. p. 87.

Il écrivait au pape avec une sorte de hardiesse, vill. p. 101

Sa lettre finissait par ces mots : .. très Saint père, telle est ma façon d'agir que l'age m'a rendu encore plus difficile et plus fâcheux.

Il gourmandait les magistrats avec le langage le plus sévère et le plus rude : vous êtes juges du pré ou du champ, leur disait-il, non de la vie, non des mœurs, non de la religion ... etc. Vill. p. 109

Nous avons conservé une lettre simple et noble que L'hopital écrivit à la reine Catherine de Médicis pour lui exposer sa pauvreté.

.. J'ai soixante cinq ans passés, une femme .. une fille, un gendre, et déjà neuf petits en-fans ; j'ai un train de vieux serviteurs .. que je ne puis sans déloyauté laisser .. mourir de faim. Une tour de mon bati-ment tombe en ruine ; avec cela, si votre .. majesté, empêchée par le besoin de l'état .. ne croit pouvoir m'aider, j'endurerai .. avec patience : cela n'est ni long, ni .. difficile à mon âge .. vill. p. 159

C'était à la même époque que la reine lui fesait dire qu'elle voulait bien oublier son ancien zèle pour les hérétiques.

L'hopital répondit qu'il croyait n'avoir mérité ni la mort, ni le pardon.

Nous ne devons pas oublier les poësies latines de l'hopital. Ses vers expriment les sentiments les plus nobles, et quoique dans une langue étrangère on serait faché qu'il ne les eut pas faits.

Ô mihi tum veniat non injucunda seni mors,
Legibus antiquis sua reddita regna tuenti,
Atque meos cives in libertate manentes!

C'est ainsi qu'il peint ses regrets et ses chagrins pendant les guerres civiles.

Une chose remarquable c'est que les hommes de ce temps gênés quand ils parlent le langage vulgaire s'expriment avec plus d'aisance dans la langue latine, la langue de leur enfance et pour ainsi dire leur langue naturelle. L'hopital y reproduit toute la liberté de son génie.

Quant à ce contraste d'idées gracieuses et de pensées graves et sévères que nous présentent ses poësies, on le retrouve aussi dans sa vie; Brantome nous raconte qu'il entendit un jour chez le chancelier force beaux discours et belles sentences, qui sortaient de la bouche d'un si grand personnage, et quelque fois aussi de gentils mots pour rire.

de l'éloquence judiciaire à cette époque.
Pasquier. Défauts de l'éloquence du barreau.

Si l'éloquence judiciaire était encore si infectée de mauvais gout du temps de Racine, au 17e siècle, que devait-ce être au 16e siècle. Le plus grand avocat de ce temps Estienne Pasquier a signalé ce mauvais gout, il a voulu le réformer, et lui même

155v

n'y a pas échappé toujours. Il plaida pour l'université contre les Jésuites (1562) plus tard (1594) antoine arnaud père du célèbre arnaud plaida aussi avec éloquence contre les jésuites:

Quoique le plaidoyer de Pasquier fut très remarquable, il perdit sa cause. Il faut ajouter cependant qu'il n'était pas exempt d'un certain mélange d'emphase. Ce ne fut que plus tard qu'on s'avisa de chercher dans les plaidoiries plus de simplicité et de raison.

Réforme du barreau.

Mangot, Despeisses.

La réforme du barreau fut tenté au commencement du règne de Louis XIII par plusieurs hommes célèbres dans leur temps. L'un d'eux était l'avocat Mangot qui fut garde des Sceaux sous le maréchal d'ancre; il ne le fut pas longtems et fut enveloppé dans la ruine de son protecteur. Nous citerons encore avec honneur Despeisses aussi garde des sceaux.

Despeisses quoiqu'éloquent était cependant sujet aussi aux défauts de son époque. Quelquefois il s'égarait dans d'inutiles digressions. Un jour il s'était mis à parler de l'Ethiopie. « allons dit un de ses amis, le voilà dans l'Ethiopie il n'en sortira pas. » Cette plaisanterie dit-on, le fit renoncer à la parole.

Cette plaisanterie a été ~~rappl~~ imitée par Racine:

Je voulais seulement savoir si du depon

Je ferai observer à la cour, ~~disait~~ dit alors un jour un avocat qui voulait plaisanter son confrère, que ma partie s'appelle Michaud et non pas Scamandre!

Il viendrait à bon port au fait de son chapon.

Le dernier des hommes du XVIe siècle qui entreprirent la réforme du barreau, ce fut Duvair qui passa par tous les dégrés de la magistrature et qui sur la fin de sa vie se fit ecclésiastique et devint évêque. Estimé pour son intégrité, il fléchit, dit-on, sur la fin de ses jours pour devenir cardinal.

Duvair fut un des réformateurs de l'éloquence du barreau. Il a laissé un traité de l'éloquence francaise et des causes qui ont fait qu'elle est restée longtems si basse. Il annonça suivant son heureuse expression l'intention de dénouer la langue. Cependant lui même n'était pas exempt de mauvais gout. Il employa de ces mots latins dont Rabelais s'était moqué. Spousions, contumélies etc.

Duvair est le prédécesseur de Balzac.

186v

Vendryes

Littérature française

(Sorbonne) 5

suite de l'éloquence au XVI^e siècle.

Avant d'entrer dans le XVII^e siècle et d'arriver à quelques écrivains plus modernes, il était utile de constater ce qu'avait été l'éloquence, entre les mains de leurs devanciers.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici ne sert qu'à nous convaincre d'une chose, c'est que l'éloquence du XVI^e siècle est une éloquence inspirée par la nature, et qui ne sort pas de l'art. Celle de l'art lui a été refusée.

Ajoutons quelques mots sur l'éloquence religieuse à cette même époque! des interprètes et les auditeurs de cette éloquence n'étaient pas les hommes les plus distingués du temps. C'étaient des moines ignorans et grossiers, s'adressant à une multitude plus ignorante et plus grossière encore. Les discours de la chaire étaient bouffons, grossiers, obscènes. On peut voir quelle est à ce sujet l'opinion de Massillon dans son discours de réception à l'académie française. Le cardinal Maury dans son traité sur l'éloquence de la chaire en parle à peu près dans les mêmes termes.

Nous n'avons pas les sermons objets de ces censures, mais nous en avons des résumés en latin. Il faut dire que ce latin lui même témoigne et de la barbarie de l'époque et de l'ignorance des orateurs. ce sont des formes de mots français, c'est un latin bizarre <u>entrelardé</u> de français, et l'invention est si étrange, le mélange

157 a

Théofile Falengo :

est fait de si bonne grâce qu'il est impossi-
-ble de s'ennuyer en lisant un tel gali-
-matias. (H. Estienne)
Le 1er modèle du latin macaronique (c'
le nom qu'on lui donne) fut celui de Théof
Falengo. Mais il faut dire que ce lati
grotesque, qui pour nous provoque le rire
n'avait pas ce but dans son origine. Les
prédicateurs du XVe siècle et des pères aum
du XVIe n'avaient nullement l'intention
de faire rire. Cependant ils ne sauraient
produire un autre effet sur nous.
On peut consulter au sujet de ces prédi-
cateurs le livre de Henri Etienne intitu
apologie pour Hérodote ; dans ce livre il
cite plusieurs fragments de leurs sermons
Quoiqu'appartenant à la religion
réformée, Henri Etienne ne refuse pas
à ces prédicateurs un zèle qui ne manque
pas d'énergie contre les vices qu'ils re-
-prennent et qu'ils condamnent : lesqu
dit-il, combien qu'ils aient falsifié la
doctrine chrétienne se sont vaillamment
escarmouché contre les vices d'alors.

Un de ces prédicateurs disait dans un
tirade contre les usuriers : ô vous qui
êtes les femmes de ces usuriers, si on me
vos robes d'écarlate sous le pressoir le
sang des pauvres en sortirait
Le prédicateur Menot parlant des gens
de la justice : vous forcez, dit-il, les pau

+ (Sacs à procès)

de courir avec leurs sacs[+] à la queue de vos mules.

Une autre fois parlant des exactions des princes et des grands le même prédicateur a dit que le peuple n'a plus rien qu'on puisse lui enlever que la peau.

Il faut dire aussi que ces sermons sont dans leurs reproches d'une impudeur extrême. (1) on y trouve une foule de choses triviales, des calembourgs, des contes à rire des comparaisons grossières, des jurons répétés (ad mille diabolos) des explications subtiles, des etymologies curieuses, des citations profanes. Cette eloquence bizarre est aussi en même temps enfermée dans l'argumentation scholastique dont elle conserve les formes. Enfin son dernier caractère, c'est qu'elle est souvent une paraphrase romanesque de l'écriture.

C'est un rapport que ces sermons ont avec les mystères du théatre qui expliquent aussi les ecritures saintes. Ainsi dans un de ces mystères où il est question de Madelaine, on dit que son nom lui vient de son chateau de Madelon. Le prédicateur Menot en dit autant dans un de ses sermons. Les auteurs de ces discours et de ces pièces travestissent sans cesse sous un costume moderne les sujets sacrés. on ne doit pas s'étonner de cette analogie dans un siècle où l'on allait au théâtre en sortant du sermon, où l'on avançait même les offices, pour permettre aux fidèles d'assister à la représen.

(1) on peut leur appliquer ce vers
J'hais un effronté qui prêche la pudeur.

118 v°

-tation des mystères

Elle a été l'éloquence de la chaire en france à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe siècle..

Et ceci n'était pas particulier à la france; nous nommerons un prédicateur italien du même genre. Barletto qui avait une si grande réputation qu'on disait proverbialement: nescit prædicare qui nescit barlettare. Il en était de même en Allemagne. aussi dans le Walstein de Shiller au milieu de scènes soldatesques on voit un capucin qui vient prononcer un sermon grotesque. ce sermon, c'est Göthe qui l'a composé d'après un ancien fragment d'un moine Santa clara.

Enfin chez nous ce n'étaient pas des prédicateurs vulgaires qui parlaient ainsi. le fameux Olivier Maillard, tant cité était un homme éminent de son époque. Il avait été employé dans des négociations diplomatiques par Charles VIII, Ferdinand le catholique, Innocent VIII. Olivier Maillard était docteur en Sorbonne. Sous le règne de Louis XI, il avait osé adresser à ce prince des reproches assez sévères. Louis XI se fâcha et parla de le jeter à la rivière

Le roi est le maître, répondit-il, mais dites lui que je serai plus tôt en paradis par eau que lui avec ses chevaux de poste.

On a de ce Maillard un recueil assez volumineux de sermons en style

macaronique. Il y en a de 1521 de 1530; il y en a même de 1500 en français. Ce sont des monuments fort curieux. Ils appartiennent à cette éloquence tousseuse dont se moque Rabelais; (ici on toussera).

dans un de ces sermons se trouve intercalée une chanson.

Après Maillard nous placerons Menot, dont nous avons déjà parlé et qui vécut sous François Ier. Cordelier, il était professeur de théologie dans son ordre; on l'appelait langue d'or. Il vécut sous Louis XI, Charles VIII, Louis XII et enfin sous François Ier.

Ses sermons sont encore plus bouffons que les autres. Voltaire cite de lui une plaisanterie assez spirituelle:

– M.M. de la justice, dit-il, sont comme « chats qui gardent un fromage. Un coup « de dent du chat fait au fromage plus de « mal que 20 souris! »

Après ces hommes nous n'avons guères que des noms sans aucun renseignement. Nous devons en excepter un certain Raulin qui reforma plusieurs institutions monastiques. C'était un docteur estimé et vertueux. Son éloquence était celle du temps. On y remarque beaucoup d'apologues, et c'est chez lui que Lafontaine a pris celui des animaux malades de la peste! Là se trouve un trait comique et grossier envers les moines; un âne se confesse d'avoir mêlé sa voix à la leur, et brouté leur pré. C'est dans un des sermons de Rollin

179 v°

que se trouve, un conte reproduit par Rabelais, le conte de cette femme qui consulte le son des cloches pour savoir si elle doit se remarier.

Viennent après des noms obscurs, Corteius, Vallayer, Pepin, Claire etc.

Dans l'occasion la plus grave que cette éloquence eut pour se montrer, dans le concile de Trente, elle ne fut pas différente. Témoin le discours prêché à l'ouverture du concile par l'evêque de Bitonto, Voltaire en donne une analyse et le Cardinal Maury en parle également.

La réforme ramena cette éloquence à un gout plus pur. Calvin dans ses sermons, supprima toutes ces citations pédantesques, ces divisions subtiles, tout ce faux gout et une partie de cette grossièreté. Mais il n'en supprima pas les injures; car Bossuet en a fait un résumé assez long

voyez sur Calvin Mr Chasles p. 76 etc.

Cependant il a des qualités qu'on ne peut méconnaitre, puisque Bossuet les avoue lui même. Il compare Calvin à Luther; si Luther triomphe de vive voix, Calvin est plus correct, dit-il; d'un style plus suivi et plus chatié.

Calvin fut un des pères de la langue francaise. Il lui donna de la vivacité, de la véhémence et de l'austérité. on en a un exemple dans un de ses ouvrages dédié à françois 1er, qui persécutait ses sujets dissidens. Ce livre (de 1536) est

intitulé institutions chrétienne est antérieur aux ouvrages d'amyot ; il fut composé pour se plaindre de ces persécutions

C'est votre office, Sire, dit Calvin à françois 1er de ne détourner ni vos oreilles, ni votre courage d'une si juste défuse, principalement quand il est question de si grandes choses ..... ô matière digne de vos oreilles, digne de votre jurisdiction, digne de votre trône royal .. .. maintenant chassés de nos maisons, nous ne laissons pas de prier Dieu pour votre regne.

Les prédicateurs durent se conformer à cette nouvelle élocution plus digne de leur ministère. Cependant ces vices anciens de l'éloquence de la chaire se perpétuèrent encore longtems, même après les changemens heureux introduits par la réforme. André Valladier raconte en termes obscènes la naissance de Luther, qui selon lui doit le jour, à un inceste. Un autre prédicateur prouve que le cœur humain est insatiable, parceque le monde étant rond et le cœur triangulaire, si vous placez un globe dans un triangle, il y reste toujours du vide .. Un troisième prêche la passion en style de Gargantua ; et cet autre affirme que Notre Seigneur est hercule en mourant, apollon en ressuscitant, Bellerophon en montant au ciel. +

+ Mr Chales p. 153, 154

Au colloque de Poissy convoqué par l'hopital, il y eut une conférence entre les pasteurs protestans et les prêtres

160

catholiques. C'est là qu'éclate l'éloquence nouvelle des réformés, représentés par Théodore de Bèze et combattus par le cardinal de Lorraine qui avait consenti à assister à cette réunion pour y faire briller son éloquence. L'hopital ouvrit la séance par un discours sur la nécessité d'apaiser les troubles religieux par la douceur et la tolérance. Avant de parler Théodore de Bèze se jette à genoux, et commence une prière à Dieu : des mots contre la présence réelle font frémir l'assemblée et donne lieu à des scènes dramatiques. (voyez M. Villem. notice sur l'hopital. p. 82 et suiv. (Edit in 18.)

Pendant presque tout le XVI^e siècle l'avantage de la pureté du langage resta aux réformés. Montluc l'avoue lui-même et Ronsard s'en est plaint. L'éloquence grossière des curés de la ligue n'était pas propre à ramener l'égalité, ni à donner aux catholiques l'avantage sur leurs adversaires.

Sous henri IV parut françois de Salles qui prêcha en Savoie et à Paris avec beaucoup d'onction. Plus tard il fut imité ~~ce lapsus~~ par ~~fénélon~~ feuouillet.

Sous henri IV et sous Louis XIII nous avons des orateurs plus graves et plus purs, connus sous le nom de sermonnaires Coëffeteau, Lingendes, Godeau, fro.

-meurtrières. Les prédicateurs aidèrent les efforts de Balzac pour donner à notre langue une plus grande dignité.

Coëffeteau fut un prédicateur célèbre, il était évêque, écrivain, historien. Il traduisit Florus et fit un traité sur les passions. Comme prédécesseur de Balzac, il est dans la chaire ce que Duvair avait été au barreau.

Lingendes, selon Voltaire, est le premier orateur de la chaire qui ait parlé ~~avec~~ avec un goût pur. On a du père Lingendes, jésuite, une collection de sermons en latin; il fut un des reformateurs de la chaire; mais ce n'est pas ce Lingendes évêque, dont parle Voltaire et qu'il confond avec lui. L'évêque Lingendes prononça plusieurs oraisons funèbres, entre autres celle du prince de Savoie. On voit dans une longue note du cardinal Maury (Eloq. de la chaire tome 1er p. 227 etc. Ed. 1810) ce qu'il faut penser des prétendus plagiats de Fléchier reprochés par Voltaire au sujet de Lingendes. Il n'est pas vrai que Fléchier ait pris dans Lingendes le texte et la moitié de l'oraison funèbre de Turenne, il emprunta seulement quelques lignes: puissances ennemies de la France vous vivez ... etc. Ces plagiats prétendus furent dénoncés en 1702 par le père Houdry du

161v

vivant même de Flechier. Cette belle expression: <u>Il demeura comme enseveli dans son triomphe</u> a été prise à Lingendes par Fromentières évêque d'Aire, à Fromentières par Mascaron et par Flechier.

On peut dire de Fromentières qu'il a été à Bourdaloue ce que Rotrou fut à Corneille.

Finissons par quelques mots sur le panegyrique, éloquence qui n'a mené qu'à une époque: Thomas a consacré au panegyrique dans le XVIe siècle le chapitre 26e de son essai sur les éloges. C'est du règne de François Ier qu'il fait dater le développement de l'éloquence française dans le panegyrique. Ce prince fut le sujet d'un grand nombre de panegyriques. <u>Duchatel</u> un des panegyristes de ce ~~siècle~~ prince était devenu de correcteur d'épreuves, lecteur royal et cardinal. <u>Richardot</u> fit une oraison funèbre de Ch. quint qu'il compare à Socrate et aux pyramides d'Egypte. Henri 2 fut appelé Henri le grand, dans un de ces éloges; un autre de Joachim Dubellay compare le discours à la cyropédie, le roi à Cyrus et l'orateur à Xénophon.

On cite de cette époque un éloge diffus

162 r

En 1571 il parut un éloge de Charles IX où l'on vante les grandes actions et sa bonté : c'était à la veille de la St Barthélemi. Le savant Muret prononça une oraison funèbre de Charles IX en latin, où l'on voit les mêmes flatteries. En 1574 on adressa un panegyrique à henri III qui revenait honteusement de Pologne. Le même prince après sa mort eut plusieurs oraisons funèbres. on en composa même pour ses vils favoris Caylus, St Megrin, Maugiron.

Enfin le cardinal duperron composa l'oraison funèbre de Ronsard, pleine de mauvais gout ; elle commence par 20 pages de lieux communs qui sont une imitation textuelle de Salluste et de tacite dans le début de la guerre de Catilina et de la vie d'agricola. Plus tard Marie Stuart eut aussi en france et par le soin du même orateur son oraison funebre, elle emut les auditeurs jusqu'aux larmes. En 1588 on fit plusieurs panegyriques sur la mort des deux Guise. En 1589 un éloge public de Jacques Clement, assassin de henri 3.

La vie et la mort de henri IV furent les sujets de nombreux oraisons funebres et panegyriques. Plusieurs renferment des passages pleins d'éloquence et

162 v°

de pathetique. C'est par henri IV que nous terminons l'histoire de l'éloquence au XVIe siecle; et c'est par lui que nous l'avons commencée. Il faut le citer deux fois, quand il s'agit de l'éloquence de l'âme.

Vendryes

Littérature française (Sorbonne) 6.

Histoire de la langue française au XVIe siècle.

#

Nous avons donné dans les dernières leçons l'histoire de l'éloquence française au XVIe siècle. Joignons-y l'histoire de la langue à la même époque. La langue française tient de sa grossière origine des caractères qu'elle a toujours gardés. Elle se forma par la décomposition violente du latin. L'esprit grossier des barbares supprima les terminaisons qui marquaient les rapports, et fut obligé de mettre à la place des prépositions. A l'ordre inversif a succédé aussi l'ordre naturel et logique. Ainsi se forma notre langue. Elle en a retiré en même temps ses qualités naturelles, telle que la clarté, la netteté. La clarté appartient à la langue française au XVIe siècle, comme au siècle suivant.

Propre seulement aux sujets légers, elle atteignit tard au sérieux, et fut longtemps à se fixer. L'unité dans la langue ne s'est établie qu'avec l'unité dans l'état. Sous ce rapport, elle fit un grand progrès sous Louis XI qui s'occupa d'introduire l'unité dans le gouvernement par sa politique savante autant qu'artificieuse. Ce qui contribua encore beaucoup à ce grand résultat, ce fut la découverte de l'imprimerie : c'est ce qu'atteste Pasquier

163v

Avant Louis XI, dit-il, la langue n'était ni courtisane ni éloquente, mais bien une pauvre villageoise, à laquelle les bons esprits n'osaient attacher leur plume.

Cependant la stabilité du langage ne s'établit entièrement et définitivement que sous Louis XIV.

En 1580 Montaigne ne croyait pas comme il le dit lui même, à la fixité de notre langue. Suivant lui, si son livre eut été matière de durée, il l'eut fallu commettre à un langage plus ferme. Et qui sait, dit-il, si la forme actuelle existera dans cinquante ans?

Ce langage plus ferme dont parle Montaigne était la langue latine. Quand on voulait écrire pour perpétuer quelque chose, on écrivait en latin. Ainsi fit de Thou, parce qu'il voulait s'adresser à l'Europe, à la postérité; s'il eut écrit dans le langage vulgaire, sa gloire dans l'avenir n'en était que plus durable.

Ainsi dans cette histoire de la langue au XVIe siècle, nous avons déjà noté 2 faits : d'abord la persistance des qualités primitives, la clarté, la netteté qui la distinguent, le caractère enjoué, narratif; ensuite l'instabilité de la langue même.

Cependant, il faut le dire, au milieu de cette instabilité il y avait progrès et progrès continuel : ainsi devait arriver une époque de fixité et de perfection.

L'ancien génie français, moqueur, naïf, familier, fut soumis dans le XVI.e Siècle à l'influence des souvenirs de l'antiquité; ensuite à l'imitation Espagnole, Italienne. La langue devait aussi subir cette influence et souffrir plus d'une atteinte.

Quelques hommes, parmi lesquels on peut compter Rabelais et H. Estienne défendaient cependant notre vieux langage; mais ils ne pouvaient l'empêcher d'être modifié.

Une autre influence que subit encore le vieux langage français, ce fut le rôle qu'il fut appelé à jouer. Ce fut un instrument de guerre, de victoire au milieu des querelles de la réforme. Il devait par là même arriver à un degré plus élevé de perfectionnement.

Arrive le règne paisible de henri IV, dénouement de cette longue agitation. La langue se perfectionne! Passée au crible, c.a.d. elle perdit peut être un peu de bon grain; mais toutefois elle y gagna plus de noblesse et d'élégance.

Telle est l'histoire de la langue au XVI.e Siècle considérée sous un point de vue général.

Voyons maintenant quelle fut la marche de la poésie et de la prose.

La langue poétique familière, folâtre, maligne, avait atteint une certaine perfection dans Marot. Mais cette langue n'atteignait pas au sérieux. Une réforme devait s'opérer. Elle s'opéra

164 v°

par Ronsard, au nom de l'antiquité; mais elle ne devait pas triompher longtemps. L'ancienne langue reparut bientôt avec toute sa force, et renaquit dans Regnier. C'est que les prétentions des réformateurs étaient exagérées, et devaient produire une réaction. Il fallut une autre réforme, celle de Malherbe, qui changea la langue poëtique.

Quant à la prose son développement fut plus libre. A la fin du XV^e siècle, la prose a pour principal représentant Philippe de Comines, au dessus de ses contemporains par mille qualités et surtout par son style. Cette langue est extrêmement naïve et spirituelle. Elle se prête assez aux inversions. D'un autre coté elle a bien des défauts. On y remarque l'emploi immodéré des particules: le style est simple mais un peu nu; il n'a pas assez de parure.

Vers la fin du siècle parait un auteur plus élégant Claude de Seyssel. Il était homme d'état sous Louis 12. Il a composé un grand nombre de traductions, et quelques ouvrages originaux; en 1508 un panegyrique de Louis 12, en 1519 un ouvrage remarquable sur la monarchie de France.

Dans le même temps se rencontre un écrivain qui tient le milieu entre les deux époques, écrivain qu'on peut appeler

155 r de transition. C'est Jean Lemaire le Belge complètement oublié aujourd'hui mais qui de son temps eut une grande réputation. Il passait pour le réformateur de notre littérature. Clément Marot mettait ~~à côté~~ ensemble les noms de Lemaire le Belgeois et d'homère le gregeois. Comme poète il fut le maître de Marot. Il lui apprit une règle de notre versification française, qu'il avait trouvée dit-on ; celle qui l'ordonne d'élider l'e muet dans le vers de 10 syll. ~~à la césure~~ Estienne Pasquier nous dit que Ronsard n'avait pas lu sans fruit les vers de Jean Lemaire. En 1509 et en 1512 J. Lemaire publia un livre intitulé Illustration des gaules et singularités de Troye. Il y rattache l'origine de la monarchie française à Francus fils d'Hector. Il regarde le bas-breton comme un reste du Troyen. Il fit aussi un essai sur la grammaire. Il comparait Meschinot à Pétrarque et Alain Chartier au Dante.

Malgré cet enthousiasme de Lemaire, et les progrès réels de la langue, cette langue était dans la prose encore bien en retard. Un grand évènement influa sur ce développement. c'était la reforme ainsi que nous l'avons dit déjà. Nous avons cité des témoignages célèbres en faveur du langage de Calvin ; Pasquier, Patru, Vaugelas l'appellent un des pères de notre idiome

On ne peut douter que son rôle actif n'ait eu la plus grande influence sur les progrès de la prose française. Il lui donna une grande précision, et une grande concision.

Vers le même temps une ordonnance fameuse de François Ier contribua beaucoup à perfectionner la langue. Louis XII avait eu la même idée; mais pour l'accomplir il avait rencontré trop d'obstacles. François Ier fut plus heureux, quoique non pas sans peine. Par deux ordonnances successives dont l'une est de 1539, il voulut que la langue française fût employée dans les actes publics et privés.

Un fait peut faire juger du peu de crédit qu'avait cette langue vulgaire. François Ier avait nommé 2 imprimeurs du roi, un pour la langue latine, un autre pour la langue grecque. Il ne songea que plus tard à en nommer un pour la langue française, ne voulant pas, disait-il, lui faire moins d'honneur.

Voilà donc cette langue vulgaire tout à fait mise en action. On en fit un usage élégant dans la cour polie de François Ier. L'enjouement du roi et de sa cour pour la chevalerie, donna la plus grande vogue à un roman Espagnol connu sous le nom d'Amadis. Le prince le fit traduire en français par Herberay des Essarts en 1540.

Les déclamations de la chaire à cette époque contre le traducteur et l'ouvrage, attestent assez le succès qu'ils obtenaient

Elles attestent aussi l'élégance de la traduction ; car un prédicateur disait que cette élégance du style était elle même une invention de Satan, pour mieux inspirer le venin, ut suavius venena influerent. Le charme des aventures et du style répandirent cet ouvrage, dit Brantome, jusque dans les couvents. alors on crut la langue fixée.

On commença à se servir plus hardiment de la langue française. Budé composa un ouvrage ayant pour titre Institution du prince, ouvrage dont le style offre encore beaucoup de réminiscences du grec et de l'hebreu.

En 1529 on créa une chaire de gram.maire qui fut occupée par Geoffroy Tory. Il avait été dessinateur, graveur, correcteur d'épreuves dans l'imprimerie des Etienne. Il publia un livre, le champ fleuri, contenant des détails sur l'origine des lettres, sur leur forme, sur la prononciation.

En même temps on commencait à faire des travaux sur la grammaire. En 1530 parait en angleterre et en anglais, la première grammaire française ; la langue française avait été introduite en angleterre par les normands. Le saxon avait prévalu depuis ; mais on étudiait toujours le francais, ou plutôt le normand. C'était même encore la langue officielle du pays. L'auteur Palsgrave dédia son ouvrage à henri VIII.

Il donne quelques détails sur l'ancienne prononciation de l'anglo-normand et des langues du midi. car on sait que les anglais avaient occupé la Guyenne.

L'année suivante (1531), parait la 1ere gram.maire francaise publiée en france. Elle était composée par Dubois, connu sous le nom de Silvius, qu'il s'était donné ; et elle était écrite en latin.

156r

c'était un savant médecin, un professeur éloquent. on dit que Dubois inventa l'accent aigu.

à Silvius succède Florimond qui fait un traité sur l'apostrophe. après lui vient le célèbre Dolet brulé à Paris en 1546. Il était fort érudit, orateur, poëte et surtout critique. Il passa sa vie dans une polémique continuelle, et finit par succomber aux attaques de ses ennemis, comme l'atteste sa mort déplorable.

Il fit des traductions, des poësies et entr'autres ouvrages, un livre de grammaire intitulé de la manière de bien traduire, de la ponctuation et des accents (1540).

à Dolet succéda un homme moins célèbre, parceque son nom ne se rattache pas à d'aussi funestes souvenirs. Maigret fit une grammaire française que depuis a consulté Lancelot. Il eut l'idée qu'on eut souvent depuis de ramener l'orthographe à la prononciation. Cette entreprise l'occupa toute sa vie; toute sa vie fut consacrée à la faire réussir. Mais c'est sans doute un mauvais moyen que de vouloir régler l'orthographe sur la prononciation qui elle même varie et change si souvent. Maigret fut continuellement tourmenté par des controverses avec Pelletier et Guillaume des autels. Et avec tout cela il ne devait pas triompher. La réforme échoua, mais il en resta quelque chose. Il fit prévaloir quelques corrections dont on doit lui savoir gré. C'est un faible

résultat, mais enfin un résultat qu'on
doit lui rapporter. ainsi il obtint qu'on
mît une cedille sous le ç dans certains
mots. Il demanda de plus dans certains
autres la suppression d'une lettre inutile,
et plus tard l'académie consacra cette
suppression; (1740).

En 1558, Robert Etienne fit une
grammaire française qu'il composa
d'après celle de Sylvius et celle de Maigret.
C'est le plus grand éloge qu'on puisse
faire de ces deux ouvrages.

Ramus, ce savant si fameux, publia
aussi sa grammaire française en 1562.

Cependant les érudits tendaient à détruire
la langue en y introduisant sans cesse
du grec et du latin. Rabelais s'était
moqué dans un de ses chapitres du mauvais
latin des prédicateurs. Dans un autre
endroit il se moque également de ceux
qui francisaient les mots latins, (voy. Panta-
-gruel liv. II, chap. 6. un passage très plaisant:
quelque jour je ne sais quand ....etc...)
Rabelais s'adressait à beaucoup de
pédans qui parlaient et écrivaient ainsi.
Cependant lui même il n'échappait pas
toujours à cet usage du temps, de forger
des mots français d'après des mots latins.
dans le prologue de son Ve livre, il dit:
combien que maintenant tant en vers qu'en
oraison solute. etc

167 v

Rabelais n'a pas servi seulement la langu[e]
par ses railleries, ses plaisanteries, il l'a serv[i]
aussi par ses exemples. dans quelques endro[its]
il s'élève, il a de la force, de la noblesse
de l'éloquence même.

au commencement de son ouvrage, il no[us]
fait un beau portrait du caractère de
Socrate +. au 8e chapitre de son livre 2
il fait l'éloge de la science au XVIe siècle
dans une lettre de Gargantua à Pantagru[el]
au livre IV, chap. 18 est un modèle de style
descriptif; il décrit une tempête : soudain
la mer commença à s'enfler et tumultuer
... c'est alors que Panurge parodie ce
passage de Virgile : ô terque quaterque beati
Un passage non moins remarquable
c'est Picrochole en son conseil au livre
on pourrait indiquer une foule d'autres
passages; nous nous bornons à ce petit
nombre :

+ alcibiade au dialogue de Platon ......

Vendryes

Suite de l'histoire de la langue française

(Sorbonne) 7

Nous avons fini la dernière leçon en disant que Rabelais servit la langue autant par ses exemples que par ses plaisanteries. Les plaisanteries tombèrent autant sur l'~~hellénisme de~~ affectation grecque Ronsard que sur le latinisme affecté de ce temps.

Après le latin et le grec, ce fut l'Italien qui fit invasion dans la langue française : les causes en sont tout~~es~~ historiques. Les campagnes d'Italie et l'alliance d~~une~~ e la maison de France avec une famille de Florence amenèrent à Paris des courtisans Italiens. L'imitation de leur langage fut contagieuse parmi les courtisans français, et Henri Etienne entreprit de lui déclarer la guerre.

voyez sur Henri Etienne Mr. Chasles p. 190 et suiv.

Garder bien (disait-il) qu'un matin ces mots tant précieux
Comme oiseaux passagers ne prennent leur volée.

Mais ce ne fut pas par des vers, ce fut plutôt par des traités spirituels qu'il voulut réformer ses contemporains.

En 1569 fort occupé du trésor de la langue grecque il publia un traité de la conformité du grec et du français, qu'il fit précéder d'une préface dans laquelle il démontrait tous les désordres et les abus de la langue actuelle. Henri Etienne s'élève contre les courtisans et les gens

169 v°

du palais. Déjà en 1558 son père professait que l'école du langage en France était la cour et le palais ; la cour est la forge des mots nouveaux et le palais de Paris leur donne la trempe.

henri Etienne fit une guerre ouverte à l'affectation des gens de la cour et du palais. Il ne voulait pas qu'ils empruntassent sans besoin aux étrangers. Notre langue, disait-il, + est assez riche ; quoiqu'elle perde chaque jour, elle ne s'en aperçoit pas, tant elle en a ; elle a tant de mots qu'elle n'en peut savoir le compte. Il conseille de reprendre certains mots du vieux français qu'il regrette comme au 17e siècle on regrettait Montaigne : pourquoi, dit-il ne pas feuilleter nos vieux romans et dérouiller force beaux mots qui s'y trouvent. Il veut aussi qu'on s'adresse aux grecs et aux latins.

+ (dans sa préface)

Quant aux emprunts qu'une langue peut faire aux langues étrangères, il voudrait qu'on les fit avec connaissance de cause ; mais il compare ceux qui empruntent ordinairement d'une langue étrangère à ceux qui se servent de la robe d'autrui et la mettent à l'envers. Enfin il propose spécialement et c'est là son but, l'imitation de la langue grecque, celle qui a le plus

d'analogie avec la nôtre et qui en même temps est la plus parfaite

On ne profita guères des conseils de Henri Etienne, car 10 ans après il fut obligé de recommencer la guerre contre les imitateurs de l'Italien et de l'Espagnol. Il composa contre eux deux dialogues, puis il fit paraître un traité de la précellence de la langue française entrepris d'après les ordres de henri 3 et dédié à ce monarque. Henri 3 fut content de l'ouvrage et récompensa l'auteur par une gratification de 1000 écus.

Dans ce traité henri Etienne ~~ou~~ établit une discussion sur les langues modernes, et principalement sur l'Italien: et il était plus capable d'en parler que tout autre français, car il dut la vie pendant son séjour à Naples, à la langue Italienne qu'il parlait assez bien pour passer pour un Italien.

Henri Etienne cite les témoignages de Brunetto Latini qui avait déclaré notre langue la plus plaisante de toutes, ~~d'un certain Benedetto, florentin~~, etc etc.
Il trouve la langue française plus fixe que la langue Italienne, supérieure en un mot à toutes les langues modernes. Il établit la discussion sur trois points: 1°. notre langue est plus grave que l'Italien; il combat cette objection que notre langue

170 v

manque d'accent ; il avoue que l'accent est plus marqué en Italien ; mais que nous du moins nous pouvons allonger ou abréger nos mots en nous appuyant plus ou moins sur la prononciation. Il trouve la prononciation Italienne trop efféminée la nôtre plus vigoureuse et plus mâle. Il compare une traduction du latin et du grec faite par l'Arioste et par Ronsard et il donne la préférence à ce dernier. Il rapproche enfin la traduction Italienne d'une harangue de Tacite ~~faite~~ prise dans les histoires, faite par le florentin Giorgio Dati, de la même traduction faite en francais par Blaise de Vigenere, secrétaire de Henri III.

2° notre langue est plus gentille et de meilleure grâce : il puise ses sujets de comparaison dans Philippe Desportes qui a traduit en vers des sonnets Italiens de Sannazar, de Bembus, de Petrarque ; il cite aussi une traduction d'Antoine de Baïf. Enfin il oppose aux diminutifs Italiens les diminutifs de la langue française qui n'est pas moins ployable à toutes sortes de mignardises ; et il cite plusieurs vers de Remi Belleau, entr' autres

Le gentil rossignolet
Doucelet
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards

frétillars,
Au doux chant de son ramage.

3°. notre langue est plus riche :

Sous ce dernier point, il la compare au grec ; et il ~~fait voir~~ cite une foule d'exemples ; il fait voir de plus l'avantage de notre langue pour traiter les affaires d'état. Et en effet on sait que le français par sa netteté et sa clarté naturelle a mérité de devenir la langue officielle de l'Europe. Il nous attribue aussi une facilité fort grande de composer des mots, facilité que nous avions alors, que nous n'avons plus parceque nous en avons trop abusé pour ne pas la perdre.

Enfin il nous montre fort riches en vieux proverbes ; et il accuse les Italiens de nous avoir emprunté beaucoup plus qu'ils ne nous ont rendu.

Henri Etienne choisit presque tous ses exemples dans les traductions ; et en effet on traduisait beaucoup au XVIe siècle. Car alors tout est nouveau, et d'ailleurs on sent le besoin d'appuyer sa langue sur d'autres langues déjà faites. Non seulement on traduisait alors, mais on donnait des préceptes de la traduction. Le traité de Est. Dolet sur la traduction est plein de justesse, et renferme même à peu près tout ce qu'on a pu dire depuis sur ce sujet. Ses préceptes sont excellens, et tous reposent sur ce

171v

principe : qu'il faut rendre le génie de l'ouvrage qu'on traduit, sans oublier celui de sa propre langue.

Le XVI.e siècle a possédé un homme qui a répondu à toutes ces exigences. Cet homme est Amyot. Né à Melun le 30 octobre 1514, de parents d'une condition peu élevée, il fut domestique dans l'Université et s'instruisit presque seul. Plus tard recommandé à Marguerite de Navarre, sœur de François I.er, il obtint une chaire de lecteur public en grec et en latin dans l'université de Bourges. Après la mort de François I.er Amyot suivit à Venise Morvillier que Henri 2 envoyait en ambassade. Ce fut lui qui porta à Trente les lettres du roi au concile en 1551. Amyot fut proposé à Henri 2 par le cardinal de Tournon pour être le précepteur de ses deux fils puinés Charles et Henri. Charles IX donna à son précepteur l'abbaye de St Corneille de Compiegne, et le fit grand aumônier de France et évêque d'auxerre; il fut nommé par Henri 3 commandeur de l'ordre du St Esprit. Il mourut en 1593. Ayant été nommé historiographe de la maison de France, Amyot répondit qu'il respectait trop ses maîtres pour faire leur histoire. (1)

Pendant son séjour en Italie, il a

(1) De Thou accusa Amyot de s'être montré un peu ingrat envers ses maîtres et d'avoir pris l'esprit de la ligue.

le loisir de ~~voir~~ consulter plusieurs manus-
-crits de Plutarque, dont il nous a
donné une traduction qui est encore au-
-jourd'hui la meilleure.

Il a su y conserver le caractère de notre
langue et celui de la langue grecque,
et la préface de son livre est difficile
à distinguer de celle qu'il traduit de
Plutarque. Amyot écrivait le
français plus purement que tout autre
auteur de son époque; c'était le français
des provinces centrales de la France.
Vaugelas, Racine lui rendent ce témoi-
-gnage. Ce dernier, qui lisait les vies
de Plutarque à Louis XIV disait qu'A-
-myot avait une grâce dont il ne croyait
pas susceptible notre langue moderne.
~~Plutarque~~ Peut être même est-il invo-
-lontairement un traducteur quelquefois
peu fidèle. Plutarque était sophiste
par habitude; et quand on dit le
<u>bonhomme Plutarque</u>, <u>le naïf Plutarque</u>
c'est qu'on lui reconnait un caractère
qu'il doit uniquement à Amyot. de
même Longus n'est pas toujours naïf;
et Amyot est plein de naïveté dans sa
traduction de Daphnis et de Chloé.
Il est une foule de mots, d'expressions
heureuses qui ne se trouvent que dans
Amyot, telles que: <u>une ville em-
-murée de hautes montagnes</u>. affran-

172 v

chisseur de la grèce, mépriseur du peuple, entrejeter etc.

A l'ordre logique de notre langage, Amyot a su unir l'ordre synthétique des anciens. On y retrouve ces deux harmonies du style distinguées par Marmontel 1° l'harmonie de l'oreille 2° l'harmonie des sons avec la pensée.

Enfin le style d'Amyot eut une grande influence sur la langue au XVI siècle. Montaigne en a fait un grand éloge : Je donne avec raison, dit-il, ce me semble, la palme à Jacques Amyot

Vendryes (Sorbonne) 8. 22 mars 1891

Suite de l'hist. de la lang. f^aise 173

Parmi ceux qui coopérèrent au perfectionnement de la langue française au XVIe siècle, on doit compter de nombreux grammairiens, des traducteurs qui appliquaient cette langue sur le moule des littératures anciennes

Nous avons examiné dans la dernière leçon quels étaient les principes de Henri Etienne sur la langue française; il est curieux de les retrouver dans un écrivain du même temps.

Etienne Pâquier était érudit, poète, homme d'affaires, il fournit une longue carrière de 1529 à 1615. En 1546 il étudia le droit à Paris, en 1547, il assista à Toulouse aux débuts de Cujas; et il retira de ce cours de grandes connaissances en jurisprudence. Comme publiciste, il se distingua par son attachement aux droits légaux. Reçu avocat en 1549, il fut longtemps sans exercer, et c'est alors qu'il commença ses recherches sur les origines de la France. En 1564, il devint l'avocat de l'université dans le procès qu'elle eut à soutenir contre les jésuites. Cette cause le mit bientôt à la tête du barreau. En 1576 il plaida pour la ville d'Angoulême, qui avait été cédée au frère

du roi ; en 1585 il fut nommé avocat
général de la cour des comptes ; en 1588,
il fut député aux états généraux de
Blois.

Comme avocat, Pasquier signala le
1er le mauvais goût de l'éloquence ju-
-diciaire de son temps. Un jour
Loisel, avocat du roi, et l'un de ses
amis lui avait envoyé un de ses dis-
-cours auquel il attachait beaucoup
d'importance. Pasquier dans sa répon-
-se à Loisel lui montra combien l'élo-
-quence du temps se faussait : ce que
vous estimez le plus riche en votre discours,
lui écrivait-il, est à mon avis le plus
pauvre, etc etc.. Son style est enjoué
et spirituel et tout ce qu'il dit est de
bon sens.

Revenons au livre des recherches sur
les origines. Les trois derniers livres,
le 7, le 8 et le 9e sont consacrés à la
partie littéraire : dans le 7e se trouve l'his-
-toire de notre poésie. dans le 8e il donne
des considérations raisonnables sur la
formation des langues ; elles se forment
dit-il, comme par alluvion. Il examine
les élémens qui ont formé notre langue
le celtique, le franc, le latin, l'italien
il compare les mots de son temps aux
mots plus anciens ; enfin dans la 9e
partie, il fait l'histoire des établisse

-mens d'instruction publique. Paquier a traité une multitude de questions, de grammaire, de littérature, etc ; il s'élève contre la coutume de confier ses pensées au latin ; il critique les lettres latines. Une de ses lettres est adressée au savant Adrien Turnèbe homme dévoué à la langue grecque, et qui y consacra 4 heures le jour de son mariage. Paquier témoigne beaucoup d'amour pour la naïveté de notre langage, pour la facilité qu'il a de tout exprimer. Et les reproches qu'il adresse à ceux qui semblent le dédaigner s'adressent aux plus grands hommes, à ses amis, à de Thou. Paquier reconnait cependant qu'il est plus convenable d'écrire en latin lorsqu'on veut être entendu de tout le monde, car le latin, c'est la monnaie des idées.

Dans une lettre adressée à Ramus Paquier réfute les prétentions de ce dernier sur la réforme de l'orthographe. Enfin cette langue française à laquelle il veut qu'on s'attache et qui a déjà cours dans toute l'Europe, où la trouver ? ce n'est point au palais, ce n'est point à la cour, ce n'est dans aucun lieu déterminé ; il faut la composer avec toutes les langues de la province. Cependant il reprocha à Montaigne qu'il rencontra aux états de Blois, d'avoir employé

174 r

dans son livre des mots gascons.

Enfin, comme henri Etienne, il nous invite à nous aider du grec et du latin mais surtout de notre vieille littérature de feuilleter le roman de la rose, et les ouvrages d'alain Chartier. il veut aussi qu'on emprunte des expressions au langage des différens métiers; par cette chasse, dit-il, on atteindra à la perfection du langage.

Ainsi ~~pour~~ si l'on veut savoir quelle est la langue la plus riche, il faut suivre la méthode de Pasquier et de h. Etienne, chercher quelle est la nation la plus civilisée; car le peuple fournit les mots, mais les belles plumes les forment.

Un proverbe vulgaire dit: tant vaut l'homme, tant vaut la terre; on peut dire aussi: tant vaut l'écrivain tant vaut la langue. Et Montaigne lui même ne nous dit-il pas: le maniement et emploi des beaux esp[rits] donnent du prix à la langue.

L'histoire de la langue au XVIe siè[cle] serait incomplète, si nous ne donnions pas ici une place à Montaigne comme écrivain: (nous l'avons déjà considéré comme philosophe.)

Le caractère de Montaigne c'est l'innovation hardi du langage; il ét[ait]

Vendryes. Littérature française

Supplément à l'histoire de la langue française pendant le XVIe siècle.

Nous avons suivi le génie français au XVIe siècle dans toutes ses applications, dans la poésie, le théâtre, les romans, les écrits politiques, l'éloquence, l'histoire, la jurisprudence, la morale, la philosophie, l'érudition classique, la traduction ; nous avons ajouté à cette revue une histoire de la langue française au XVIe siècle, et nous allons l'achever.

L'originalité, l'individualité du style de Montaigne n'est pas une chose qui lui soit propre ; presque tous les écrivains de la même époque ont eu leur manière, leurs tours particuliers. Ils visaient presque tous à l'abondance, à l'énergie du style, mais pas à la correction. Les phrases de Pasquier, ~~où les mots sont excellents~~, sont imparfaites, confuses, obscures, traînantes ; ce défaut se reconnait chez tous, même chez Montaigne. Malgré leurs défauts ces écrivains peuvent offrir au compilateur des citations brillantes, en effet leurs phrases prises à part sont souvent pleines de grâce et d'énergie ; réunies au contraire, elles ne forment pas corps, elles sont froides et traînantes.

On distingue 2 classes d'écrivains dans le XVI ; et c'est une distinction toute géographique ; l'école du nord et l'école du midi : l'école de l'idiome picard, Wallon ; et l'école gasconne ; amyot et Montaigne.

Dans la 1re lettre de son 18e Livre Pasquier écrivit sur cette école gasconne ; il y critique Montaigne, mais sa critique est presqu'un éloge.

Tout son livre, dit-il, n'est pas proprement un parterre ordonné de divers carreaux ou bordures, ains comme une prairie diversifiée pêle-mêle et sans art de plusieurs fleurs.

Dans une autre lettre Pasquier s'occupe de Raymond, de Montluc, de Dubartas il s'étonne de trouver des plumes françaises au pied des pyrénées. Il ne tarit pas d'éloges sur Montluc aussi habile à conter les batailles qu'à les gagner. Montluc avait commandé pendant 52 ans ; ses mémoires qu'il composa pour l'instruction de ses petits-fils portent le nom de commentaires ; et Henri IV les appelait la bible des soldats. Le style de Montluc, dit Pasquier, est soldatesque et entremêlé de langage de Gascogne. L'auteur n'eut d'autre repos en son âme qu'une continuelle inquiétude des armes.

Ce style était vif et hardi dans ses tours il n'y a point souci de l'expression ~~contrainte~~ non plus

dans Montaigne

Quoi qu'il en soit cette école du midi n'a pas prévalu ; le style d'Amyot avait une tournure plus régulière que celle de Montaigne et de Montluc. C'est d'Amyot par Marguerite de Valois et le cardinal d'Ossat que s'est fait le passage de la langue au XVII^e siècle.

Nous allons donner un échantillon du style de Marguerite.

« Je louerais davantage votre œuvre (dit-
« elle à Brantôme au commencement de ses
« mémoires) si elle ne me louait tant, ne
« voulant qu'on attribue la louange que j'en
« ferais, plutôt à la philaftie qu'à la raison,
« et ainsi que l'on pense que comme Themis-
« tocle, j'estime celui dire le mieux qui me
« loue le plus. Je blâme mon sexe en
« cela, et n'en voudrais tenir cette condition
. . . . etc.

Le style déjà presque du XVII^e siècle, est trop prétentieux ; il y a une érudition déplacée, des phrases longues et embarrassées d'incises. Cependant il est supérieur, quant au progrès de la langue, à tous les auteurs du XVI^e siècle.

D'Ossat n'était pas un littérateur, mais un négociateur habile, il vécut de 1535 à 1604. Cet homme d'une extraction basse, s'était d'abord livré à l'étude du droit et avait embrassé l'état ecclésiastique. Il avait été emmené à Rome par Paul

196 v°

de Foix et ce fut lui qui négocia la réconciliation de Henri IV avec le pape.

Son style est net et précis ; mais ce sont les mots seulement qui sont précis ; quant aux phrases elles sont lentes et embarrassées. Cette précision dans les mots, cette lenteur dans les phrases ne sont pas contradictoires. C'est ainsi que Tacite est à la fois concis et périodique.

D'ossat vivait à la fin du 16e siècle ; c'est alors que les efforts pour polir la langue était universelle. à cette époque Bertaut, Montchrétien, D'Urfé avaient un style ou élégant, ou nombreux et périodique ; au barreau Despaisse et Duvair ; dans l'éloquence académique, Duperron, dans les prédications et les traductions Coëffeteau doivent être comptés comme leurs collaborateurs.

Quant à Henri IV il est du XVIIe siècle par ses harangues. l'excellent point de style de ses lettres et de

très imitateur et en même temps entièrement original.
Riche du fonds d'autrui, mais riche de son fonds.
Delille.

Cette imitation originale des anciens explique la variété de ton qui règne dans son style. Les abeilles pillottent deçà, delà, les fleurs; mais elles en font, après, le miel qui est tout leur: ce n'est plus thym ni marjolaine. Voilà tout Montaigne. Sans perdre de son originalité Montaigne réunit l'abondance de Cicéron, la force de Salluste, l'énergie âpre de Lucrèce etc. Mr. Victorin Fabre, dans son éloge de Montaigne, se figure tous les grands penseurs de l'antiquité réunis et ~~causant~~ conversant dans le chateau de Montaigne.

Montaigne fait un travail perpétuel pour produire son idée au dehors; tous les langages lui sont bons: c'est aux paroles, dit-il, à servir et à suivre et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller.+ Tous les bons écrivains approfondissent et enfoncent la signification des mots. Les formes de parler, dit-il, comme les herbes s'amendent et se fortifient en se transplantant.

ry. Liv. III, 5.

C'est ainsi que le style de Montaigne est qualifié d'énergique, par ce que son expression tend sans cesse à

exprimer sa pensée
(voy. Mr. Villemain éloge de Montaigne, 2e partie)

Les qualités du style de Montaigne sont l'imitation, l'originalité, l'énergie, la richesse, la vivacité des images, la naïveté. " on doit avouer en
" effet dit Mr. villemain, que les privilèges
" ou plutôt les licences du vieux français,
" le retranchement des articles, l'usage des
" inversions, la hardiesse habituelle des tours,
" .... favorisaient l'écrivain et donnaient
" au style un air d'aisance et d'enjoue-
" -ment."

La naïveté de Montaigne tient au plaisir que nous avons à assister au premier débrouillement de la langue; nous éprouvons ce même plaisir dans le langage des enfans, des étrangers spirituels.

La naïveté de Montaigne est le travail d'un esprit original sur une langue imparfaite. Mais une de ses qualités principales, c'est l'imagination; sa pensée est toujours peinte; elle a un corps, un visage. Son imagination colore toute espèce de chose. et en effet chez tous les grands écrivains il y a une disposition à figurer la pensée, à la rendre sensible aux yeux.

Montaigne n'est pas seulement naturel et bonhomme, il a l'éloquence

au plus haut degré.

Il y a, dit-il, des pertes triomphantes à l'envy des victoires; et ces quatre victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roy Léonidas et des siens au pas des Termopyles.

Quant à sa langue, elle n'est pas amenée par le développement du langage au XVIe siècle; c'est un dialecte qui lui appartient. Il a créé ou employé avec audace un grand nombre de mots dont plusieurs sont restés dans notre langue; diversion, enfantillage (voyez Chasles 184 etc) Il a prêté de nouvelles acceptions aux mots déjà usités. Ma profession en cette vie, est de la vivre mollement pour la jouir au double des autres. — Il faudrait s'enquérir qui mieux est savant, non qui plus est savant. — et cette autre:

c'est l'homme de cœur qui tombe obstiné en son courage; qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance; qui regarde encore, en rendant l'ame, son ennemi d'une veue ferme et desdaigneuse, est battu, non pas de nous, mais de la fortune; est tué, sans estre vaincu. — et:

La vieillesse nous imprime plus de rides à l'esprit qu'au visage.

Corneille l'a imité :
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.

Et : « les belles actions particulières qui s'ensevelissent dans la foule d'une bataille »

Racine l'a imité, (alexandre) :
Lorsqu'un gros de soldats se mettant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups

enfin : « Rome, épouvantable machine dont le monde, ennemi de sa longue domination, avait brisé et fracassé toutes les pièces

Enfin ces vers de ..... cités par Voltaire, sont imités de Montaigne :
De la contrainte rigoureuse
. . . .

Montaigne avait dit : Tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aigue et plus forte, ainsi me semble-t-il que + la sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie s'élance bien plus vivement et me fiert d'une plus vive secousse

Ces citations peuvent donner une idée de la manière de Montaigne. nous ne pouvons pas mieux terminer que par cet écrivain célèbre l'histoire de la langue française au XVI^e^ siècle. En effet c'est de tout son siècle, (dit M^r^ chales) l'homme qui a le plus vivement influé sur les siècles suivants, c'est celui que nous connaissons le mieux, que nous relisons le plus souvent, que nous consultons, et que nous aimons davantage.

Vendryes

Litterature française

(Sorbonne 9 ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~)

La 1ere partie de ce cours a été consacrée au XVIe siècle autant qu'au XVIIe ; en effet il était indispensable de caractériser cette première époque de notre littérature pour bien faire comprendre son passage dans le XVIIe siècle.

Ce qui caractérise le passage de la langue française du ~~[illegible]~~ 16e au 17e siècle.

Ce passage consiste dans la séparation du langage français en deux langages différens, l'un pour l'usage familier, l'autre pour l'usage de l'éloquence et de la poësie. Cette séparation tardive ne s'opéra que dans les écrits du XVIIe siecle. Elle s'est maintenue dans l'âge suivant et Buffon prescrivit d'employer de préférence les expressions les plus générales à l'exclusion des mots techniques et familiers. Il alla trop loin et Voltaire lui reprocha avec raison de n'avoir pas daigné nommer le cheval dans la belle description qu'il en fait.

Cette exclusion sévère des mots techniques et familiers a rendu le style vague et froid, monotone ; on a cherché alors à y remédier en se relachant un peu de la rigueur des règles en donnant droit de bourgeoisie à certains mots jusqu'alors repoussés du beau langage ; mais bientôt cette introduction d'abord si difficile dégénéra en conquête, en prise de possession turbulente et déréglée.

1779 [illegible]

Vers la fin du XVIII e siècle Rousseau avait risqué quelques mots techniques ainsi que Bernardin de St Pierre. Les mots familiers furent aussi employés, mais avec un art discret, on sauva leur admission par ~~un entourage~~ une place modeste noble et brillant ; cet artifice avait déjà même été mis en oeuvre par Racine.

<u>Chatouillait</u> de mon coeur l'orgueilleuse faiblesse
Baiser avec respect le pavé de tes temples
Que des <u>chiens</u> dévorans se disputaient entre eux

Nous avons vu de nos jours un exemple frappant de l'emploi des mots familiers dans le style noble.

De quel éclat brillaient dans la bataille
Les habits bleus par la victoire usés
La liberté mêlait à la mitraille
Les fers rompus et les sceptres brisés
Beranger.

fatigués de l'excès de la dignité, on tombe dans l'excès contraire.

Mais de nos jours aussi on a été choisir les mots dans la partie basse et triviale de la langue : on n'a plus dissimulé leur introduction ; on les a montrés au grand jour et l'on a prétendu qu'il ne devait pas y avoir deux styles ; que c'était imposer à l'écrivain une loi vaine et ridicule. On a ~~aussi~~ attaqué également les formes rhythmiques et nombreuses qui genaient, disait-on, l'expression de la pensée. Et par un ennui légitime de l'excès de la dignité, on a détruit en théorie d'aujourd'hui, tout ce long travail qui

s'était opéré dans la langue au XVIe et au XVIIe siècle.

Est-il donc vrai que le nombre oratoire que le rhythme poëtique ne soit qu'un caprice accidentel de l'esprit humain dans l'expression de sa pensée? Est-il vrai que les formes de la poësie et de la prose ne doivent pas être différentes? Non: l'éloquence et la poësie sont nécessaires, sont naturelles à l'homme. Nous ne sommes pas tous orateurs et poëtes, mais tous nous avons le germe de l'éloquence et de la poësie. Quel est l'homme qui n'a jamais senti vivement qui n'a jamais eu le besoin d'exprimer ce qu'il sentait? Tout le monde peut faire de l'éloquence et de la poësie, comme Mr. Jourdain fesait de la prose, sans le savoir. on choisit ses mots, on les range, on les mesure, et l'on se trouve, sans s'en douter sur le chemin du style soutenu, sur le chemin du rhythme.

que l'éloquence et la poësie sont naturelles à l'homme; ainsi que les formes de l'éloquence et de la poësie.

Une chose qui paraît démontrer que la séparation de la prose et de la poësie d'une part, de l'autre part du style fami-lier et du style soutenu est naturelle et commune à tous les peuples, c'est que dans les monumens littéraires de l'Inde, de l'Espagne, de l'angleterre, surtout dans les pièces de théâtre, on trouve employée à la fois toute espèce de vers, de style. Toutes ces expressions de la pensée, depuis la prose la plus

diverses espèces de vers, de style em-ployés dans les monumens littéraires des peuples les plus étrangers les uns aux autres.

180v

humble, jusqu'à la versification la plus hardie se trouvent en rapport avec divers ordres d'idées et de situations : et il est évident que c'est la nature elle même qui suggère et commande ces formes diverses de la pensée.

que la séparation du style simple et du style soutenu, de la prose et de la poësie, se produit dans chaque peuple avec des différences notables.

Cependant si cette séparation du style simple et du style soutenu de la poesie et de la prose se produit partout, elle se produit chez chaque peuple avec des différences notables.

gde séparation de la poësie et de la prose chez les atheniens.

Chez un peuple doué d'une grande sensibilité musicale et d'une vive imagination, tout le monde comprend que la poësie et la prose doivent être fortement séparées. Aussi chez les atheniens la poësie avait ses formes, ses dialectes, ses mots, ses tours à part, qu'on ne pouvait introduire dans la prose. D'un autre

faible séparation du style ~~simple~~ familier et du style soutenu.

coté chez un peuple qui vit sous un gouvernement entièrement démocratique, où il n'existe pas de classes distinctes, où il y a une grande communauté de droits, d'intérêts de plaisirs où les orateurs et les poëtes parlent à tous, où une marchande d'herbes reconnait à son langage un étranger qui ~~travaille depuis~~ jusqu'alors avait passé pour citoyen, il ne doit pas y avoir une séparation profonde entre le style familier et le style soutenu.

A athènes vous trouverez une grande différence entre Sophocle et Demosthènes mais une bien faible entre Demosthenes et aristophanes.

A rome on ne trouve plus cette

faible séparation de la poësie primitive et de la prose chez les romains.

Séparation plus marquée du style familier et du style soutenu.

Caractère primitif de notre littérature française.

poësie . Style le même pour tous.

de la langue latine au moyen âge.

sensibilité musicale au même degré ; la poësie primitive y est rude et grossière, voisine de la prose : depuis la poësie latine fut toute d'emprunt. D'un autre coté le gouvernement romain était aristocratique ; l'aristocratie devait avoir ~~la~~ sa langue. De Cicéron à ses auditeurs, la distance est plus grande que de Démosthènes aux siens.

Pour nous nous avons été longtemps à avoir une patrie et une langue ; toutes deux se sont formées et constituées fort lentement. Dès le commencement nous eûmes une littérature folâtre, naïve, familière. C'est le produit du sol, la littérature nationale. Nous n'étions pas nés pour le grave et pour le sérieux. aussi nous eûmes, il est vrai, d'abord une poësie, mais une poësie qui se distingue de la prose par ~~du~~ un caractère grossier, une versification imparfaite. De plus si nous n'avons eu qu'une langue pour tout le monde, une langue familière, c'est que ~~soumis à une~~, bien que soumis à une hierarchie féodale, il y avait égalité dans la grossièreté de nos mœurs et dans notre ignorance.

Cependant il faut admettre une exception ; il existait une classe supérieure, les lettrés, les doctes, les clercs ; cette classe avait sa langue, la langue sacrée de l'époque, la langue des hautes pensées à laquelle on confiait les matières de

1812

durée. Plus tard des hommes éclairés voulurent nous donner cette langue noble qui nous manquait; ils formèrent un idiome factice sur le patron de l'antiquité grecque et latine: mais cet idiome passa car il n'était pas fondé sur l'usage qu'on ne néglige pas impunément. Enfin sur la réclamation d'hommes d'esprit et de bon sens on reconnut que cette langue noble et soutenue qui nous manquait était contenue dans la nôtre; il ne s'agissait que de l'en tirer. Tout le monde se mit à l'œuvre; on s'efforça de donner à notre langage de l'harmonie et de la pureté; cette multitude d'efforts isolés tendaient tous au même but, et cette œuvre commune fut achevée par Malherbe qui eut la gloire de l'invention. En effet les inventeurs sont ceux qui rassemblant tous les efforts des autres, en font un plus vigoureux encore, et finissent par achever ce que les autres avaient inutilement tenté. l'esprit humain ne va jamais par sauts et par bonds; il avance peu à peu.

1re tentative de réforme, sans succès et pourquoi.

Nouvelle tentative plus heureuse.

ce que sont les inventeurs.

Cette époque où tout le monde travaille à former le style soutenu est remarquable par $\overset{\text{le caractère indécis}}{\text{l'indécision}}$ des œuvres qui se produisent.

Caractère indécis des ouvrages qui paraissent à l'époque de transition.

Le conseiller Pierre Mathieu nous en offrira un exemple. Poète et historiographe, il appartenait à la fois au 16

Pierre Mathieu.

et au 17e siècle, car il vécut de 1553 à 1621 ; il fut aussi avocat, magistrat, mais il employa la plus grande partie de sa vie au service de la poésie et de l'éloquence.

Ses tragédies dont Racine a imité quelques vers.

Pierre Mathieu a composé quelques tragédies qui ne sont pas bonnes, mais où l'on remarque quelques vers bien tournés, et dont Racine a su profiter.

Je redoute mon dieu ; c'est lui seul que je crains.

c.a.d.

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte

et on n'est pas dépourvu quand on a Dieu pour père !

quatrains du conseiller Mathieu.

Le nom de Mathieu est célèbre par la collection des quatrains moraux qui faisaient suite aux quatrains de Pibrac et dont Molière a fait l'éloge.

Ces quatrains servaient à l'éducation de la jeunesse.

On trouve dans Mathieu l'origine de quelques vers des femmes savantes :

…i trouve qu'une femme en sait toujours assez
…uand la capacité de son esprit se hausse
…connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

Les femmes ne se doivent mêler que de savoir discerner la chemise d'avec le pourpoint de leur mari.

Voici quelques uns de ses quatrains

Naître grand ou petit, pauvre ou riche, qu'importe ?
Si la parque nous rend tous égaux à la fin.
Les grandeurs et les biens sont emprunt du destin
. . . .

…nne 80 ans au cours de la nature
. . . .
…compte après cela combien la vie nous dure
. . . .

1827 histoire de Louis XI ; des troubles civils sous henri 3, henri IV.

Mathieu fit une histoire de Louis XI ; une histoire des troubles civils sous henri III et henri IV. Le principal défaut de cette histoire est qu'elle est écrite par un historiog. ~~cur~~ l'historien dit la verité ; l'historiographe arrange la vérité pour la satisfaction du pouvoir. On y trouve cependant des anecdotes curieuses, des passages intéressants, des pamphlets. On a reproché à Mathieu la recherche et l'excessive érudition +. On le prend dans une perpétuelle prétention à la poësie et à l'éloquence mais il tombait souvent dans la bassesse qui le retenait malgré lui. Au commencement de son livre est un passage où l'indécision du style est remarquable ; il s'élève, puis finit par des expressions triviales.

+ des allusions continuelles aux ecrivains de l'antiquité.

Citations.

Pour faire voir la majesté de notre roi, ~~pour eclater en ses~~ ... pour éclater (faire éclater) en ses discours ses royales vertus qui luisent à travers l'épaisseur des ténèbres de l'impiété et de la rebellion ... j'ai pensé en la pureté des plus saines opinions le commencement et le progrès des derniers troubles qui ont travaillé ce royaume, par le renouvellement de 7 cruelles et sanglantes guerres, par le hasard de tant de batailles, la ruine de tant de peuples, l'embrasement et le sac de tant de villes, la mort de tant de princes que la seule souvenance m'ôte l'esprit étouffe ma parole et rend ma plume inutile en ma main. Pour commencer donc le sujet et dévider la fusée il faut trouver le bout du fil, et par la fin des guerres étrangères, ourdir cette toile des émotions civiles.

Cette fin est une véritable chute.

Dans un autre passage après avoir prêché ~~en style très soutenu la liberté de conscience~~ dit en style assez bien tourné qu'il faut ramener à la vraie religion par la douceur

La douceur est plus séante et a plus de pouvoir. la foi ne se commande pas,

on l'enseigne. ... Nos esprits ... la force les rompt ~~plustot~~ plutôt qu'elle ne les plie.

il finit :

Si le luth est mal monté, si la chanterelle ne s'accorde pas à la grosse corde, il ne la faut rompre pour cela ; tirez doucement, et vous la rendrez à son ton. (p. 12 Edit. 1606)

on n'avait pas encore le sentiment de la véritable convenance et noblesse du style.

Dans un passage où Mathieu raconte la mort de Catherine de Medicis, il finit par un trait admirable, mais dont il n'a pas eu peut être conscience.

Elle s'alla mettre au lit et y mourut le cinquième jour de janvier, pleurée du roi son fils qui en avait encore affaire..

C'est Malherbe qui a retiré la langue et la littérature de cet état d'indécision où elles vivaient. Nous avons examiné l'école de Malherbe ; à ses disciples qui ont préparé la langue pour le service des écrivains originaux nous devons joindre Philippe Habert

l'école de Malherbe nous joindrons Philippe Habert.

Habert avait un frère qui était ecclésiastique et qui fesait des vers dans le genre de Voiture ; on a de lui une pièce intitulée les yeux de Philis changés en astres.

Philippe Habert a fait très peu de vers ; sa pièce sur le temple de la mort est remarquable par la facture du vers et la sévérité du style ; voici le debut :

du temple de la mort..

Sous ces climats glacés, où le flambeau du monde
Epand avec regret sa lumière féconde,
Dans une île déserte, est un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là, sur des vieux cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure;
La terre pour toute herbe y produit des poisons;
Et l'hyver y tient lieu de toutes les saisons:

- - - - - -
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du monde,
Est un temple fameux d'une figure ronde
Quatre portes de fer en quatre endroits divers,
Par l'ordre des destins partagent l'univers;
L'une est vers le couchant. - - - - - -

- - - - - - -
Et là viennent en foule et sous d'égales lois
Les jeunes et les vieux, les peuples et les rois.
La vieillesse, la fièvre et les douleurs mortelles,
Sont de ses huis sacrés les portières fidèles.
- - - - - -

que l'on passe quelques expressions familier
quelques mots vieillis, et ces vers sont
dignes de figurer parmi ceux de boileau
le début est d'une couleur imposante.
Habert travaillait dans le gout de
Malherbe; on raconte qu'il mit trois
ans à perfectionner, à limer cette petite
pièce du temple de la mort, qui est d'ailleu
fort courte.
En regard de l'école de Malherbe, figu
une école de prose à la tête de laquelle

de l'école de prose.

doivent se placer Balzac, Pelisson, le grammairien Vaugelas, d'Ablancourt.
L'examen de cette école sera le sujet des leçons suivantes.

Vaudrys

Litterature française

Sorbonne. 10

— De la prose française, depuis le commen-
-cement du 17e siècle.

Malherbe et son école. — Balzac. —

Nous avons étudié en détail la réforme de notre poësie au commencement du 17e siècle, réforme qui se continue jus-qu'à celle de Despréaux. A la même époque se réformait aussi notre prose. En effet la prose et la poësie ont des qualités communes qui les rapprochent. Dans l'une comme dans l'autre, il faut donner une valeur réelle aux mots, les placer et les associer convenablement, les employer avec discrétion et économie, sans les répéter souvent. L'ordre, la précision, la variété appartiennent également à la prose et à la poësie.

Ainsi Malherbe, par cela seul qu'il réformait la poësie, devait contribuer aussi à la réforme de la prose. Mais il eut sur la prose une influence plus directe : il fut aussi prosateur et acquit même comme prosateur de la célébrité.

Balzac nous dit que toute la foule d'écrivains élégants de son temps est de l'école de Malher-be. Il lui accorde en outre d'avoir excellé à la fois dans la prose et dans les vers, méri-te rare qu'il refuse à Virgile. La difficul-té de ce double talent vient de ce qu'il faut beaucoup d'exercice dans l'un et dans l'autre de ces 2 arts et suivant qu'on s'est livré plus à l'un qu'à l'autre, on fait de la prose trop poëtique ou de la poësie trop oratoire. Ensuite la prose appartient plus à la raison, à la logique et la

185 v°

Traductions de Malherbe.

poësie à l'imagination. Enfin la prose et les vers ont chacun leur rhythme particulier. Pour avoir la double palme de ces deux langages, il faut avoir une grande flexibilité d'organes. C'est la gloire de Malherbe, du moins par rapport à son temps.

Malherbe fit des traductions: il sentit que rien n'était plus utile pour fixer une langue, que de l'appliquer sur le moule des langues antiques. Il fit ce qu'on avait déjà fait avant lui. La fidélité de ses traductions n'était point très scrupuleuse parce qu'il ne voulait pas nuire à l'élégance de son style. "Il ne voulait pas, disait-il, faire du grotesque" c.à.d. du burlesque. Ensuite, c'est qu'il les écrivait pour des gens peu instruits: ceux qui devaient les lire, n'auraient donc pu juger de leur exactitude. Car alors la cour était le vrai public. Malherbe admirait assez ses traductions mais elles ne plaisaient pas à tout le monde, par exemple à Mlle de Gournay, qui le détestait, et disait de ses traductions que c'était un bouillon d'eau claire. Cependant nous ne pouvons guères penser que Malherbe n'y eut pas mis la précision énergique qui le distingue; on le trouve du moins ce mérite dans sa traduction des pensées de Sénèque. Pourquoi ne se retrouverait-il pas aussi dans sa traduction de T. Live? Cette traduction de Sénèque se trouve dans un recueil choisi des

œuvres de Malherbe, c'est un choix de pensées traduites de cet auteur et fort bien exprimées.

Lettres de Malherbe.

En passant à ce qu'il a fait d'original, à ses lettres, on trouve que Malherbe n'est plus reconnaissable. Racan les distingua en plusieurs classes, suivant leur caractère.

1°. les lettres négligées, écrites au courant de la plume; où Malherbe raconte avec les circonstances les plus minutieuses les petits événemens du temps, les fêtes, les nouvelles de la cour etc. Elles ont leur prix comme monument historique. Mais leur ~~et~~ prix littéraire est peu de chose; il y a peu d'esprit, beaucoup de choses triviales. On a fait à ce sujet un rapprochement ingénieux entre Mal-herbe et Buffon. Buffon, écrivant en manchettes et avec une parure recherchée, trouvait des expressions pleines de noblesse et d'élégance. Quand il quittait ce travail, il se délassait à loisir, il employait à table des expressions triviales et communes et ce fut même ce qui causa tant d'étonnement à Mlle Lespinasse, quand elle l'entendit parler.

Malherbe du reste avait un sentiment assez remarquable de ce que devait être une lettre, à une époque où bien des gens le savaient si peu. Il écrivait à un ami: je suis bien aise que mes lettres vous soient agréables, et qu'au coin de votre feu, vous en mouriez de rire.

Quelques années après Balzac et Voiture

186v

y mettaient toute la recherche de leur esprit.
Ce qu'il y a d'assez singulier c'est que malgré la
négligence de ses lettres, Malherbe parle de
recorriger quelques unes et de les faire paraître.
2°. Les lettres à moitié travaillés, par
exemple ses lettres d'amour; Racan dit
qu'elles sont dures, indigestes et sans agrément.
3°. Les lettres travaillées, les lettres officielles.
Par celles-ci, dit Racan, il était au
dessus de tous ses contemporains. Elles
sont composées pour des demandes, des félici-
-tations, des consolations, des remerciments.
La plus célèbre est adressé à la princesse de
Conti, comme une consolation sur la mort
de son frère. Mais ce ne sont pas là des
lettres, ce sont plutôt des harangues; tous
elles sont travaillées. L'élévation des
lettres de Malherbe est acquise à force
de travail. c'est une élévation de
rhéteur, de grammairien. A tout prendre
cependant il y a dans ces lettres les quali-
-tés ordinaires, la précision, l'énergie.
Mais toutes ces qualités sont gatées mal-
-heureusement par le grand défaut que
nous signalons. Il y a un art chez
Malherbe et quelque fois on le voit beau-
-coup trop; c'est le principal défaut du
style à cette époque. L'élégance s'y
trouve, mais elle s'y voit trop distincte-
-ment, avec trop de recherche. On en voit
des exemples dans cette lettre, que nous
venons de citer, à la princesse de Conti.
L'amplification y est fréquente et

y ressemble à l'amplification d'écolier : il se donne une matière et la travaille. Ce n'est point la négligence du siècle qui précède et l'aisance du siècle qui suit, du siècle de L. XIV. Avec tout ce soin de l'élégance, il présente quelquefois de la confusion et de l'embarras dans les phrases. ~~c'est là qu'il~~

Mais voici sur Malherbe 2 documents curieux, par ce qu'ils semblent se contrarier. Suivant Racan, il se moquait des nombres de la prose, ce qui aurait pu faire douter que la traduction des pensées de Sénèque lui appartint. Car il y observe cette règle on ne sait pourquoi ni comment. D'un autre côté au contraire, Balzac l'accuse d'avoir transporté dans la prose le rhythme de la poësie. Il est difficile de concilier ces 2 opinions : mais on peut dire pour expliquer la 1re que Malherbe confondant le rhythme et le nombre, accordait le nombre à la poësie et le refusait à la prose. Pour expliquer la seconde, il faut remarquer que par l'habitude qu'il avait du vers, il fit des vers même dans la prose. Quant aux nombres oratoires si Malherbe les possède sans le savoir, c'est que la nature y conduit.

École de Malherbe.

Du reste son exemple devait séduire ses contemporains. Il avait des qualités qu'on put en se trompant regarder

197 r

comme de l'éloquence. Depuis, ces qualités tout le monde les a possédées, et aujourd'hui on y trouve rien d'étonnant ni de nouveau.

Après Malherbe nous devons dire un mot de son école.

On a de Maynard un volume de lettres Pélisson en rend compte et y voit toute la netteté de l'esprit de l'auteur; on peut conjecturer qu'elles valaient mieux que les lettres de Malherbe.

Quant à Racan nous avons déjà parlé de sa prose.

Il fit encore une harangue, un discours contre les Sciences. C'étaient alors des jeux d'esprit dans le goût du temps. L'académie avait elle même proposé ces exercices de l'esprit: mais ce fut un usage qui ne dura pas; elle y renonça bientôt sur l'invitation de Richelieu.

Ce discours manque de grandeur, de solidité, de sérieux. Il y a de l'esprit, et une plaisanterie assez agréable, mais voilà tout. C'est une déclamation, comme le fameux discours de Rousseau, mais dans un autre genre: Racan ne se passionne pas comme J.J. Rousseau; il badine, il s'amuse.

Quant au style, il ne manque pas de pureté et d'élégance. Il a même aussi plus d'aisance que son maître Malherbe.

Segrais est correct, ne manque pas non plus d'élégance, mais n'a pas la netteté de Racan. Du reste il faut qu'il ait eu une certaine réputation d'élégance, puisqu'on a pu le soupçonner d'être l'auteur des romans de Mme de La Fayette.

·ie.

fait

Et pourtant dans ses préfaces il est lourd et pénible.

Pour Godeau nous avons parlé aussi déjà de ses ouvrages historiques; d'un discours qu'il fit dans sa jeunesse sur les ouvrages et la vie de Malherbe, d'une harangue à Anne d'Autriche, etc.

On trouve encore son nom dans les harangues académiques prononcées en 1636, 1636. Celle de Godeau est contre l'<u>élégance</u>. Elle est dans le même goût que celle de Racan. Godeau était aussi un prédicateur renommé par l'élégance de son style. Il fut quelquefois copié ou imité par Flechier.

Balzac fondateur de la prose.

Il nous faut parler maintenant d'un prosateur beaucoup plus important. <u>Balzac</u> est à vrai dire le fondateur de notre prose, de la prose du 17e siècle. Il a porté la réforme plus loin que son maître Malherbe.

Balzac naquit à Angoulême en 1594. Sa vie offre peu d'événements. Il fut d'abord attaché au duc d'Epernon; puis il suivit en 1621 le cardinal de la Valette à Rome, où il passa 2 ans. Il vint ensuite à Paris et s'en retourna de bonne heure vivre dans sa terre. Dans son séjour plus ou moins prolongé à Paris, il attira sur lui les regards et la protection de Richelieu. Il obtint une pension de 2000 écus qui lui fut rarement payée, et le titre d'historiographe.

Les lettres de Balzac firent la réputation de leur auteur. C'est en 1624 que parut le 1er volume de ces lettres. Il causa une grande sensation, par l'élégance l'harmonie de son style. On l'admira, on le crut éloquent et le seul éloquent. Maynard en parle avec le plus grand enthousiasme. Cette admiration dura longtemps et survécut même à Balzac. D'Olivet nous dit que *la république des lettres devint tout à coup une monarchie, où Balzac fut élevé à la royauté* : expressions heureuses qui peignent l'état de la littérature. Avant le XVIIe siècle il n'y avait pas de règle ; chacun suivait ses goûts en liberté. Une fois qu'il y eut des règles, et une unité représentée par Balzac, ce fut vraiment une royauté élevée à la place d'une république.

Balzac cesse d'être *roi de l'éloquence* en entrant à l'académie. Et en effet le cardinal de Richelieu n'avait fondé cette institution que dans le but d'effacer ces supériorités, ces royautés littéraires dont il était jaloux. Il n'est pas besoin de rappeler l'origine de l'académie ; elle commença, comme nous l'avons dit, par des réunions chez Conrard, où l'on s'occupait de littérature et de langue. Le cardinal de Richelieu voulut leur donner un caractère officiel, et l'acadé

fut constituée.

Balzac s'était fait une g^de réputation; et on devait desirer son entrée à l'académie. Bois Robert lui écrivit qu'il pouvait se présenter, qu'on le recevrait. Balzac fut reçu malgré lui. ainsi finit sa royauté. Il rentra dans les rangs; in ordinem coactus est comme le dit le professeur Nicolas Bourbon.

Balzac malgré sa modération fut critiqué avec sévérité. Il avait laissé échapper quelque chose sur l'inutilité des moines qu'il comparait aux animaux inutiles de l'arche. cela choqua fort un moine feuillant, le P. Goulu, qui écrivit contre lui des lettres pleines d'animosité.

Il ne repondit pas et laissa répondre ses amis. Il parut une défense de Balzac, celle du prieur Augier. on a pensé qu'elle pouvait bien être de Balzac lui même, mais il est certain qu'elle n'est pas de lui.

Quoiqu'il ne répondit point à tous ces reproches, à toutes ces injures, il parait pourtant qu'il en fut assez tourmenté. En effet ces inquiétudes le décidèrent à la retraite: il se retira donc aux bords de la charente, où il mourut à 60 ans en 1655.

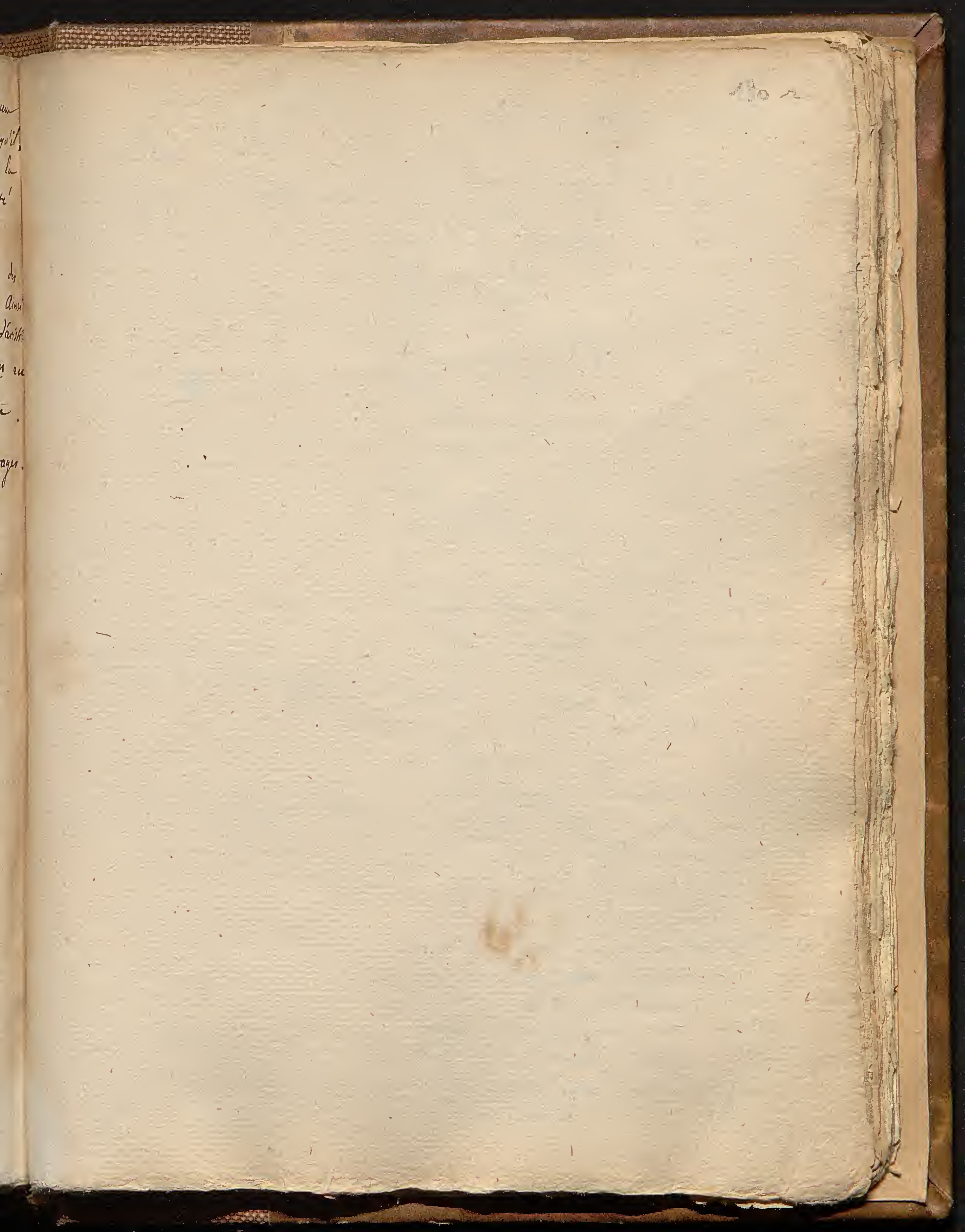
Il avait peu d'ambition, beaucoup de modération et de désintéressement.

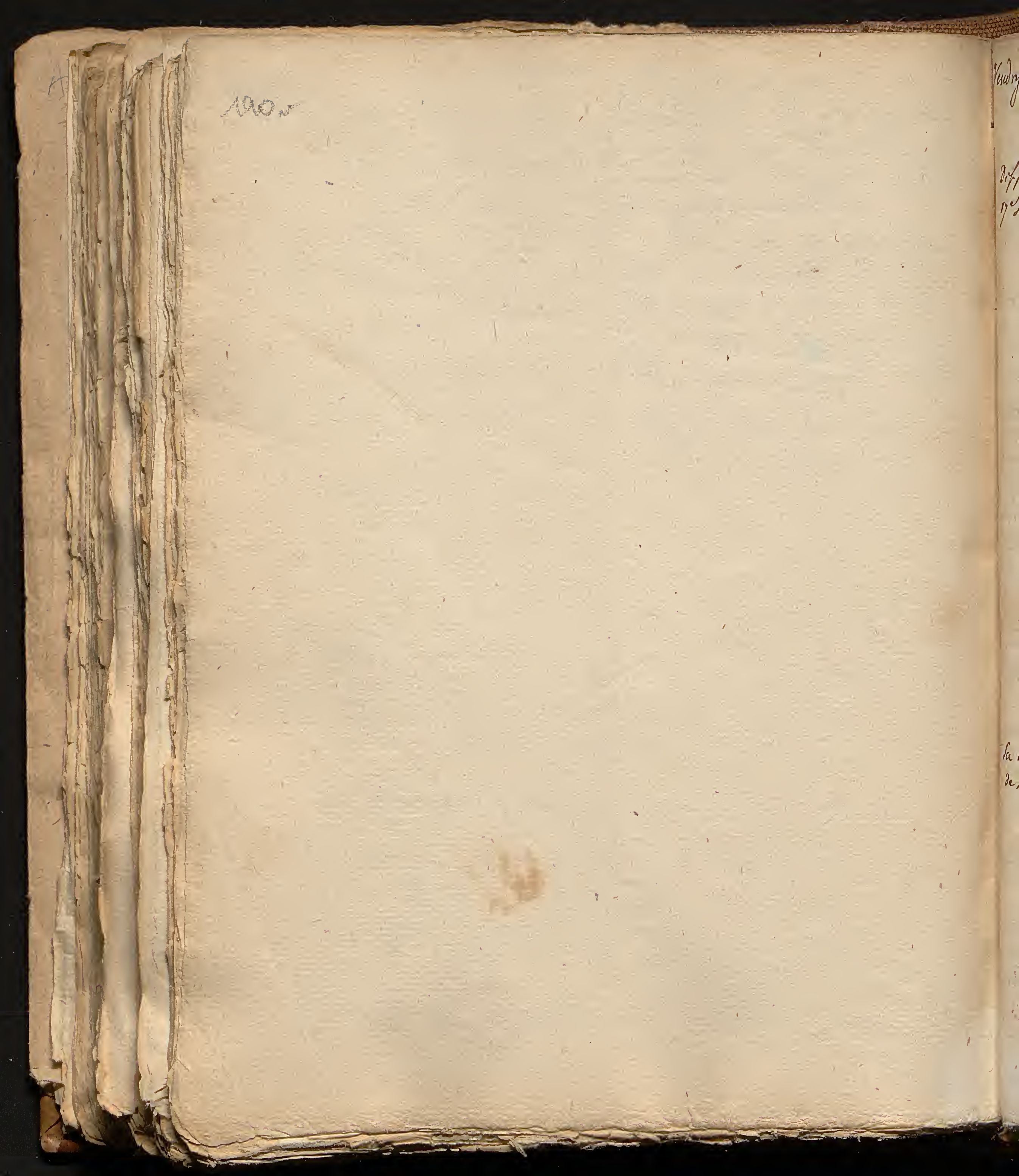
189v

Il avait une g^de^ pureté de mœurs, une haute religion, une g^de^ résignation qu'il fit paraître dans toute sa vie, par la manière dont il supporta une santé toujours faible et chancelante.

Balzac fit des dissertations, des lettres, des odes latines, des traités. Ainsi il fit un traité du prince en 1631, d'Aristippe en 1658, du Socrate chrétien en 1662, enfin le barbon satyre.

Nous parlerons de ses autres ouvrages.





Vendryes

Littérature française

Sorbonne (11)

Différence de la prose au 16e siècle et au 17e siècle. Balzac.

Style de Balzac - Ses lettres.

Ce qui domine dans la prose du 16e siècle, c'est la fantaisie, le caprice, la liberté qui est quelquefois anarchique. Au 17e siècle il y a plus de régularité, c'est le règne des lois. Au 16e siècle, diversité; au 17e siècle, unité. Cette unité, tout le monde l'a cherchée d'abord; elle fut trouvée par Malherbe et définitivement établie par Balzac.

Nous nous sommes arrêtés au commencement de l'académie française. Une chose curieuse c'est que Balzac redoute ce tribunal sévère qu'il voit s'élever: il le regarde comme une autorité tyrannique, et se demande sur quel droit il s'appuie. Non seulement il ne voulait pas appartenir à ce corps, mais il y fut même agrégé malgré lui.

Ouvrages de Balzac.

Nous avons parlé de la vie et du caractère de Balzac. Nous avons énuméré ses ouvrages nombreux; il nous reste à parler de ces ouvrages et du style qui les distingue. Tous nos critiques en ont parlé.

préface de l'abbé Cassaigne.

Sa mort fut, dit-on, causée par la satyre de Boileau.

L'abbé Cassaigne que Boileau a ridiculisé et qui pourtant n'était pas sans mérite, et qui avait une réputation assez belle dans son temps, avait fait une préface pour la grande édition des œuvres de Balzac, dit d'excellentes choses sur les qualités de son style, dont il remarque aussi les défauts avec beaucoup de finesse. Il le recommanda comme un modèle distingué, mais aussi comme un modèle dangereux. Balzac, suivant l'abbé Cassaigne, n'est pas remarquable par la composition; c'est un de ses défauts.

191 v°

Il blâme encore en lui un penchant décidé pour la déclamation et le style fleuri. Il le blâme de semer sa prose d'expressions poétiques, défaut que lui même il avait repris dans Malherbe. Il lui reproche encore son style métaphorique, quoique sous ce rapport même il lui donne aussi beaucoup d'éloges, il l'accuse seulement d'en faire un abus : mais du moins dit-il, Balzac est heureux dans ses métaphores, et il les suit fidèlement. Quant à l'hyperbole c'est là son grand défaut : tout le monde le lui reprocha et lui même essaya assez heureusement de s'en corriger.

Il est curieux d'entendre Balzac dire dans le style du monde le plus hyperbolique que depuis longtems il a renoncé à l'hyperbole.

Souvent encore au sublime de son style, il a mêlé le plaisant et même le bas, défaut qui se remarque d'autant mieux que l'auteur est naturellement noble et majestueux.

Balzac du reste a de grandes qualités. Il chercha surtout la gloire de la perfection, il ne voulait pas écrire beaucoup, mais écrire bien, comme il le disait lui même. Aussi fait-il des apostrophes à la fécondité de Saumaise et de Scudéri, dans le genre de celles de Boileau.

Bienheureux sont Saumaise en latin, et Scudéri en français etc.

Balzac atteignit de bonne heure cette perfection à laquelle il tendait. À 9 ans il fit un discours sur les états unis discours politique par lequel il se distingua déjà d'une manière remarquable.

À 22 ans il se vantait d'avoir trouvé

ce que tant d'autres avaient tant cherché, la perfection du style. Ensuite il s'excusa de cette petite jactance, en disant que c'était chose commune à tous les écrivains et bien plus à tous les hommes. Cet art qu'il avait trouvé était une suite plus grande dans les pensées, dans les mots, une grande élégance dans le style, d'aisance dans la diction, mais sur tout c'était le nombre. Ce fut par le nombre qu'il excella. Tout le monde l'a fort bien remarqué. L'abbé Cassagne l'avait entendu lui même, et sur le nombre il dit de fort bonnes choses. Il dit comment le nombre est distinct de rhythme poëtique & comment il s'en rapproche. A cette occasion il cite des témoignages anciens qu'il explique et qu'il développe.

Le nombre que la nature indique n'a point de régles, ou du moins toutes les régles sont inutiles à ce sujet, et Balzac l'a dit: Un pareil secret, dit-il, ne s'acquiert: il faut qu'il vienne naturellement avec l'eloquence. Cicéron l'avait dit avant lui d'une manière encore plus heureuse.

Numeri respondebunt non vocati.

Cependant Cicéron qui assure qu'il n'y a point de régles pour les nombres, donne pourtant ces régles avec tous les rhéteurs. Ainsi on a donné des régles de logique qui ne sont qu'une curiosité philosophique. Les régles sur les nombres ne sont qu'une curiosité litteraire.

Avant Balzac il n'y avait pas chez

192 v°

nous d'écrivains nombreux ; le nombre manquait au cardinal Duperron, à l'évêque Coëffeteau. L'abbé Cassaigne dit qu'il manquait même à Malherbe, jugement peut être un peu trop sévère.

Avant Balzac on s'embarrassait peu du soin de ne pas répéter sans cesse les mêmes mots. Balzac mit dans son style plus de variété, moins de répétitions. Par conséquent le style devint plus riche et plus agréable ; plus riche par les ressources, plus agréable par le soin même qu'on y remarqua.

Ainsi les qualités de Balzac sont une plus grande suite dans les idées et dans les mots, un soin particulier de l'élégance, une oreille sensible à l'harmonie et au nombre, une variété d'expressions et une aisance nouvelle qu'il donne au style, avant lui fort embarrassé.

Il commença par être pénible, puis il devint aisé. Ainsi on remarque en lui deux styles, l'un plus travaillé, plus fatiguant, l'autre plus naturel, plus aimable. C'était le même Balzac qui recommandait un jour à Conrard de lui écrire de son style de tous les jours. On pourrait quelque fois lui faire à lui même la même recommandation.

Dans les derniers écrits de sa vie, on sent qu'il est désabusé de ses premières illusions, il dit qu'il n'ambitionne plus la gloire de bien écrire, qu'il y a une gloire bien supérieure celle de la pensée. Il faut in.

-core plus s'occuper des idées qu'on veut exprimer que des mots qui sont faits pour elles. Cette idée de Balzac indique un grand progrès, un progrès vers le sérieux. Il s'aperçoit qu'il s'était trop occupé des mots.

Parlons maintenant de ses ouvrages, en particulier de ses lettres et de ses traités.

Les lettres de Balzac ont comme lettres un grand défaut que l'admiration ne permit pas d'abord d'apercevoir; ce ne sont pas des lettres. Il s'est mépris sur son talent; ce sont des harangues qu'il compose. Boileau s'en est aperçu et l'a fort bien dit. Il a les défauts les plus opposés au style épistolaire, la recherche et l'enflure. L'abbé Cassaigne lui trouve les mêmes défauts.

Balzac dans son temps s'était fait une grande réputation par ses lettres. On l'appelait le grand épistolier de France, nom qu'il se plut d'abord à se donner à lui même: il finit par s'en lasser, parce qu'il était sans cesse tourmenté par la foule de ceux qui lui écrivaient et exigeaient des réponses du grand épistolier.

Dans une lettre à Chapelain, il parodie le mot de Néron: ô utinam nescirem litteras!. Il se plaint de ce qu'on lui demande des avis pour lui extorquer quelques lettres et des éloges.

193

La partie la plus remarquable de ses lettres, c'est sa correspondance familière. Malheureusement pour nous, Conrard par scrupule ota les noms et ne laissa que les initiales. Il y a cependant des faits qu'on n'a pu effacer. Quand les personnes dont il parle sont mortes, leurs noms sont conservés. Souvent il est vrai, ce sont quelques noms qui nous intéressent assez peu. Souvent ce sont encore les noms de ses amis que nous aimons à connaître.

Au milieu de tous ces noms paraissent ceux des véritablement grands hommes, de Descartes, de Corneille, des Solitaires de Port Royal dont Balzac parle avec admi-ration, peut être avec une admiration excessive.

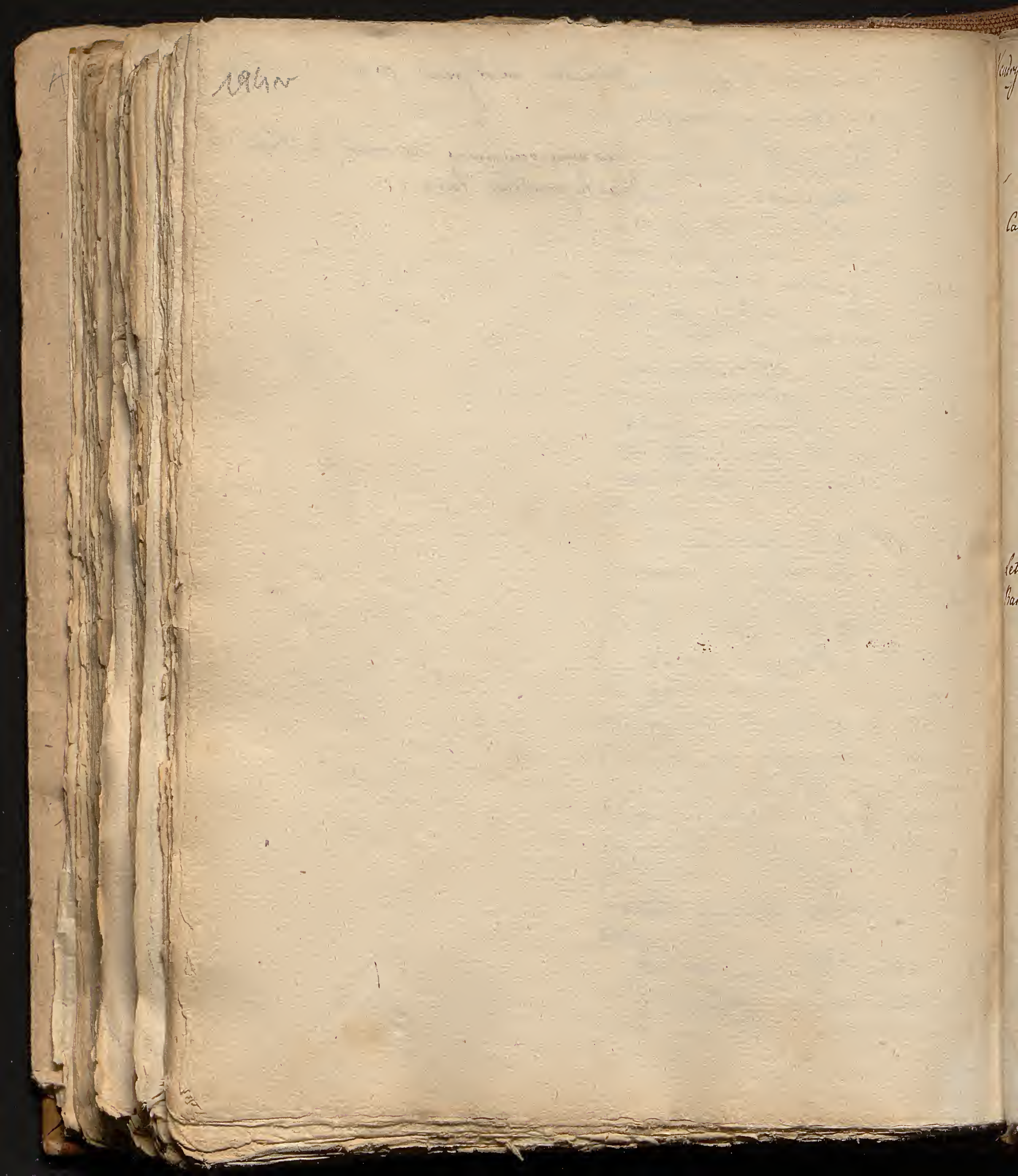
Dans un passage il exprime le vœu de se trouver en Italie avec cinq ou six de ses amis, et il l'exprime d'une manière qui fait honneur à son style.

Il écrivit une lettre à Corneille sur la tragédie de Cinna, et il y outre la magnificence de ses éloges: il crie miracle il emploie des hyperboles ridicules. Dans une occasion pareille où il devait être simple et grand, il est pompeux et ampoulé. C'est un exemple curieux des défauts de l'auteur. C'est la manière emphatique de ses premières lettres.

Dans une autre lettre à Scuderi, il fait très bien sentir le vrai mérite de ce poète que celui-ci avait vivement attaqué. On se plait à voir Balzac

défendre un si grand poète.

Nous nous occuperons des traités de Balzac dans la prochaine leçon.



Vendryes. Littérature française.
Sorbonne (12)

Caractère de l'époque qui nous occupe.

Le commencement du 17e siècle sur lequel nous nous arrêtons longtems est une époque instructive et curieuse; elle explique l'âge de Louis XIV. De plus elle est peu connue par ce qu'elle est comprise entre deux époques qui l'effacent complètement. Elle marque la transition de l'une à l'autre: elle défait et refait la langue: sa tâche est toute de grammaire et de rhétorique. Ce qu'il reste d'elle ce ne sont pas des œuvres mais des noms qu'on accompagne d'estime ou de sarcasme en jurant par Boileau. Cependant la critique ne doit pas s'arrêter à ces noms.

Lettres latines, vers latins, traités de Balzac.

Nous avons assigné à Balzac la 1ère place après Malherbe; pour compléter la liste que nous avons donnée de ses œuvres il nous faut examiner ses traités; mais nommons d'abord ses lettres latines; elles se distinguent par le même caractère que ses lettres françaises; les tours sont oratoires; le style fort pompeux; mais la latinité en est pure; et l'abbé Cassaigne nous dit que la connaissance que Balzac avait des deux langues ne faisait tort ni à l'une ni à l'autre: en effet Balzac imitait heureusement la latinité du siècle d'Auguste. A ces lettres latines il faut ajouter quelques vers latins assez faciles et fort admirés. Ménage en fit un recueil qu'il dédia à la reine Christine.

195

Traités du prince, d'Aristippe, du Socrate chrétien, du Barbon.

défaut capital de ces ouvrages, l'amplification. autre défaut, pas de composition. Combien Balzac est au dessous des anciens qu'il imite. Ses traités sont des monologues invraisemblables. Il emprunte habilement aux anciens et moralise sans apprêt. Style quelquefois sublime.

Les traités de Balzac sont la partie la plus importante de ses œuvres.

Dans celui du Prince il examine les différentes qualités qui conviennent à un souverain; mais c'est Louis XIII qu'il présente comme le modèle des souverains et auquel il donne des éloges que l'histoire n'a pas ratifiés. Cela étonne d'autant plus que Balzac était un génie indépendant. mais Malherbe lui même, dont le caractère était altier ne professait-il pas une grande admiration pour Marie de Médicis et pour Louis XIII. Il est à croire que la rhétorique avait une grande part dans ces éloges et qu'ils étaient amenés par l'amplification.

Dans un autre traité Aristippe ou de la cour. Balzac examine quelles sont les qualités qui conviennent à l'homme de cour.

Le Socrate chrétien roule sur des idées qui intéressent certains points de la religion.

Enfin le Barbon n'est pas un traité mais une satyre. C'est le portrait d'un pédant qui ne vit que dans l'antiquité avec un monde qui n'est plus. Balzac y emploie des hyperboles et des amplifications qui conviennent peu à la plaisanterie. les détails n'en sont pas moins d'un style agréable.

Le défaut capital de ces grandes compositions, c'est l'amplification. Balzac l'avoue lui même au V^e chapitre du Prince: je ne suis pas en peine, dit-il, d'amplifier mon sujet.

L'amplification consiste à développer ce qui n'a pas besoin de développement. Balzac y procède par des lieux communs, des allusions à l'antiquité, à la fable, à la religion, aux habitudes des différents métiers ; et lorsqu'il a ainsi entièrement épuisé une idée, il passe à une autre idée.

Un autre défaut de Balzac, c'est qu'il n'y a point d'idée générale dans ses ouvrages ; ils manquent d'ensemble et de plan ; c'est un défaut complet de composition. aussi pas de mouvement progressif, pas de chaleur ; de pareilles productions se refusent à l'analyse, car il n'y a que des détails.

Dans ses traités Balzac semble avoir eu pour but d'imiter l'antiquité, mais il reste bien au dessous des anciens dans la manière de traiter des sujets. Dans les dialogues des anciens c'est une scène pleine de détails ingénieux et pittoresques. malgré les caprices de la conversation le sujet arrive, et sous un désordre apparent se cache le progrès logique des idées : tout va droit au but ; cet art merveilleux est celui de Platon et souvent de Cicéron.

L'art dans Balzac est bien inférieur ; les scènes n'y sont pas ordonnées et disposées ~~et ordonnées~~ avec talent. D'ailleurs ce ne sont pas des dialogues

comme chez les anciens, il n'y a pas de conversa-tion ; ce sont des monologues d'une invrai-semblance continue et choquante. Balzac donne la parole à ses personnages, et ils la gardent pendant des traités entiers.

Les anciens sont plus naturels ; leurs dia-logues, c'est une conversation animée ; et si Balzac a raison de blâmer dans Salluste ces espèces de préambules qui ne tiennent pas à son sujet ; il a tort de critiquer Platon et Cicéron qui en savaient là-dessus beau-coup plus que lui. Du reste Balzac pro-fita beaucoup de la lecture des anciens ; il leur emprunta beaucoup ; mais il conserve son esprit et son style ; ces emprunts ne sont pas un pur placage comme au XVIe siècle. Ce qu'il a ~~f~~ cherché surtout à puiser dans l'antiquité, c'est le talent de moraliser sans apprêt, sans intention annoncée, comme Sénèque et Plutarque ; c'est enfin cette adresse avec laquelle on entre finement dans l'âme sans y donner l'alar-me par des arguments en forme.

Enfin le style de Balzac a quelquefois une hauteur qui l'annonce comme le prédé-cesseur de Pascal et de Bossuet. On en peut juger par deux morceaux extraits du Socrate chrétien. +

+ L'un commence ainsi : Il ne paraît rien ici de l'homme -
L'autre : C'est le moyen de faire souvent injustice.

Le grand mérite de Balzac c'est d'avoir porté si haut une langue qu'il avait reçue dans un véritable état d'infirmité.

Joignons à Balzac deux hommes qui furent les amis et les collaborateurs,

Perrault d'Ablancourt et Vaugelas.

Perrault d'ablancourt. 1606-1664. Savant. Ses traductions. Leur caractère. Emploi des mots généraux. Originalité de d'ablancourt. Reproche injuste de Marmontel.

Perrault d'Ablancourt vécut pendant la première moitié du XVIIe siècle; de 1606 à 1664. A 18 ans il était avocat; il eut ensuite quelqu'envie d'embrasser l'état ecclésiastique; mais il en fut détourné par le goût des plaisirs. L'événement le plus remarquable de sa vie, c'est qu'il abjura le protestantisme et qu'il retourna ensuite à la foi réformée.

D'ablancourt était un savant; il avait appris le grec, le latin, l'hébreu. Il se consacra à la traduction; car tout ce que disaient les modernes, c'étaient, selon lui, des redites; le plus grand service qu'on put leur rendre était donc de leur traduire les anciens.

De 1637 époque à laquelle il entra à l'académie jusqu'en 1664 D'ablancourt donna un grand nombre de traductions: l'octavius de Minutius felix; huit discours de Cicéron, Tacite, Xenophon, Thucydide, Arrien et Frontin. Enfin la traduction d'un ouvrage espagnol.
Aussi A sa mort, on lui fit une épitaphe qui se terminait ainsi.

A son trépas on ne peut dire
Qui perd le plus des vivants ou des morts.

Les traductions de d'Ablancourt étaient, comme on l'a dit, de belles infidèles; en effet la traduction était alors une affaire de langage et de style; on traduisait comme exercice de langue française.

144

+ pour dégager ses traductions de mille embarras inutiles.

Dans une de ses préfaces, d'Ablancourt dit qu'il abrège les endroits languissants, évite les répétitions inutiles, rend obliques les discours directs, supprime les noms propres + de plus, il emploie les mots généraux, méth. de de Balzac et de Buffon, afin de donner de la noblesse à son style.

D'Ablancourt n'a qu'un style qu'il applique à tous les écrivains qu'il traduit; et à vrai dire ses traductions sont des ouvrages originaux en ce sens que l'auteur ne vise qu'à la gloire de bien écrire. Marmontel reproche quelque part à d'Ablancourt son style travaillé, il se trompe étrangement, rien n'est plus aisé, facile et naturel que le style de d'Ablancourt.

On peut en juger par un passage de sa traduction de César.

Malgré les expressions hyperboliques avec lesquelles Balzac fait l'éloge de la traduction de Xénophon, il faut reconnaître qu'elle n'est pas sans mérite.

De d'Ablancourt passons à Vaugelas qui a beaucoup contribué aux progrès de la langue par ses traductions et ses travaux de grammaire.

Vaugelas 1585-1650. Savoyard. Son père. il s'attache à Gaston. Entreprise du dictionn. de l'académie. Sa réponse à Richelieu.

Vaugelas naquit en 1585 à Chambéry ou à Bourg en Bresse: il est singulier de voir sortir de la Savoie le réformateur de la langue française.

François de Neufchateau nous parle d'une académie florimontane établie en Savoie en 1607 par François de Salle et le président Fabre dit Vaugelas, célèbre

198

jurisconsulte, père de Vaugelas. Le but de cette académie était de faire une grammaire et un dictionnaire.

Vaugelas était donc de très bonne famille; il s'attacha à Gaston duc d'Orléans, frère de Louis XIII; le suivit dans ses disgrâces fit des dettes et mourut pauvre; il fut reçu le 22e à l'académie française.

C'était un homme de mœurs douces et aimables, assidu à l'hotel de Rambouillet; son ouvrage de grammaire, et cela est rare, fait aimer l'auteur. Par la nature de ses études Vaugelas fut appelé à conduire l'entreprise du dictionnaire de l'académie. Pour l'y attacher Richelieu lui fit rendre une pension dont on avait privé sa famille: et en le lui annonçant il ajouta d'un air aimable qu'il n'oubliât pas le mot pension dans son dictionnaire; non plus que le mot reconnaissance répondit Vaugelas. A la mort de Vaugelas, 1650, les travaux sur le dictionnaire se ralentirent; les biens de Vaugelas furent saisis; et l'académie eut un procès à soutenir pour recouvrer les 1ers cahiers de son dictionnaire.

Quel est le caractère de la grammaire de Vaugelas? Sur qui s'est il reglé? c'est ce qu'il établit parfaitement dans cette préface dont Pélisson rend compte. Il dit que le souverain maitre du langage c'est l'usage; et il remarque qu'il y a deux usages, un bon et un mauvais.

En effet au 17e siècle deux langues se formerent, l'une pour l'usage familier, l'autre pour le bel usage; et l'établissement d'une cour avait influé certai-

Vaugelas dit que le maitre absolu du langage c'est l'usage. 2 usages. — que l'usage est le plus souvent conforme à la raison; quelque fois contraire. Quand doit-on se régler sur l'analogie. Vaugelas ne tient pas assez compte du raisonnement logique, du caprice de l'écrivain et de la pensée. Dévotion à la grammaire.

-nement sur la distinction de ces deux langa-
-ges. du reste ce ne fut qu'après les
troubles civils sous henri IV que la cour
se distingua par son langage. L'arbitre du
bel usage c'est donc la cour. il ajoute, et
les bons écrivains.
Vaugelas établit ensuite que la plupart du
temps l'usage est conforme à la raison,
mais que cependant il est quelque fois
contre la raison, et qu'alors il prévaut sur
elle. quelque fois l'usage est déclaré,
quelque fois il est douteux ; alors on doit
se guider d'après l'analogie. Il ajoute
que jamais la pureté du langage ne peut
nuire à la pensée ; enfin que lorsque le nom-
-bre s'introduit dans la langue, c'est un
caractère de sa perfection. Vaugelas termine
en fesant de notre langue française un éloge
qui a beaucoup de rapport avec celui de
henri Etienne et de paquier.
Telle est la doctrine de Vaugelas. On pourrait
lui reprocher de ne pas tenir assez ~~de~~ compte
du raisonnement logique qui tend à redresser
les langues et qui balance le pouvoir absolu
de l'usage. De plus Vaugelas étend trop
l'application des regles ; il ne tient pas assez
compte du caprice de l'écrivain et de la pensée
Il y a mille exceptions aux règles du langage, qui
ne sont pas des fautes mais des beautés. c'est
ainsi que l'abbé d'olivet appelle un g^d nombre
des beautés de Racine, des fautes de français.
à cette époque on péchait par une dévotion
superstitieuse à la grammaire, dévotion que
assez commune et assez naturelle dans
un temps où elle se fixait.

Traduction de Q. Curce travaillée pendant 30 ans, dont Voiture se moque.

Vaugelas fit une traduction de Q. Curce
qu'il travailla pendant 30 ans, et qu'il
recommença plusieurs fois.

Il s'était modelé sur le style de Coëffeteau, et disait que hors Coëffeteau il n'y avait pas de salut en littérature. Mais les traductions de d'Ablancourt firent une révolution et Vaugelas se crut obligé de recommencer son travail pour le conformer au gout nouveau.

Chapelain et Conrard firent paraitre cette traduction en 1654. Patru en donna une nouvelle édition en 1659; et cette nouvelle édition n'était rien moins qu'une refonte de tout le travail, parceque la langue avait changé.

Voiture qui s'est moqué de cette traduction de Vaugelas enfantée pendant de longues années rappelait à l'auteur cette épigram-me de Martial sur un barbier qui rasait avec lenteur.

Eutrapelus tonsor, ~~dum~~ dum circuit ora Luperci,

expungit que genas, altera barba subit.

et il disait à Vaugelas que, pendant qu'il achève sa traduction, altera lingua subit.

Le style de Vaugelas est d'une élégance fort remarquable dix ans avant les provinciales.

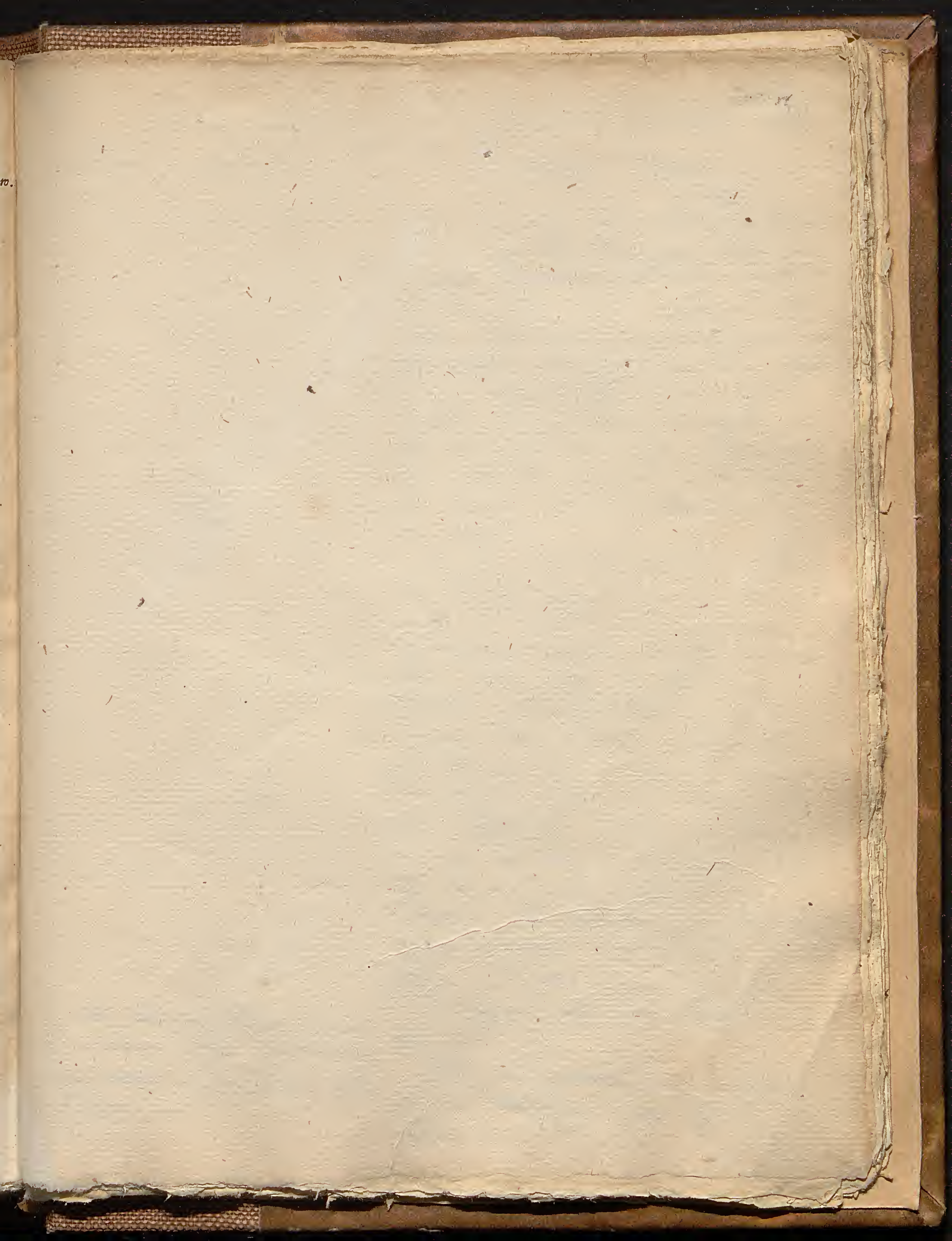
Que la prose et la poësie se distinguent au commencement du XVII^e siècle.

Un temoignage que la prose se fixe à cette époque, c'est qu'elle se sépare entierement des vers. Au XVI^e siècle les prosateurs et les versificateurs étaient confondus. Au XVII^e ils se séparent, et c'est un indice frappant du caractère

199v

fixe que prend la prose.

Balzac, D'ablancourt et Vaugelas, prosateurs distingués, ont fait des vers pitoyables: ou n'en ont pas fait du tout.



Audryer.

Littérature française
Sorbonne. 13e Leçon.

Eloquence du 17e Siècle.

Lemaître. Patru.

Vers la 2e moitié du 17e Siècle, il y eut un style qui dans tous les ouvrages était uniquement l'expression de la pensée, et faisait corps avec elle. Mais à l'époque de transition où nous sommes il en a été autrement. Alors le style et la pensée sont deux choses qui ont chacune leur existence à part. La pensée n'est que l'occasion du style : le style est le sujet des ouvrages. Les ouvrages sont utiles sans doute puis qu'ils forment notre langue, mais ils ne sont pas faits pour durer.

Vaugelas, dans une grammaire, trace le code du beau langage : mais une fois que ce code est accepté, on n'en parle plus, on n'y revient que comme à un objet de curiosité. On en dirait autant des traductions de d'ablancourt : son mérite d'élégance est devenu commun à tout le monde ; elles ne sont plus bonnes à rien. Balzac lui même est tout occupé du style et il ne sait à quels sujets l'appliquer : il décore ainsi des sujets auxquels l'ornement ne convient pas. mais déjà l'on voit en lui un progrès vers le sérieux. Par l'élévation de quelques morceaux, il montre ce qu'il aurait pu faire, s'il était venu à une époque où l'on songeât plus aux choses qu'aux mots. (1)

(1) Fénélon avait raison de dire « que la pensée ne doit se servir du style que comme un homme modeste se sert de son habit, pour se couvrir »

Cette préoccupation de la grammaire et de la Rhétorique était tellement le défaut, ou, si l'on veut, le mérite

de cette époque, qu'elle se retrouve même au barreau. Avant de gagner la cause de ceux qu'ils défendent, les avocats veulent gagner la cause du langage. Nous avons vu déjà l'érudition gâter les sentiments nobles de nos magistrats. Les avocats en souffrirent encore plus. Pasquier qui lui même n'est pas exempt d'un étalage un peu surabondant et superflu, reproche ce même défaut à son ami Loisel, une des lumières du barreau au XVIe siècle. Le passage auquel nous faisons allusion est plein d'esprit et de bon sens. Seulement il a tort, sans doute, de donner pour cause de cet abus de l'érudition la fausse éloquence du président de Thou, père de ~~l'écr~~ l'historien. La véritable cause en est dans la ~~renaiss~~ renaissance des lettres antiques.

Pasquier, s'il n'y réussit pas, tenta du moins de réformer le barreau. Un de ses amis, Pierre Pithou l'essaya comme lui. Enfin plus d'une fois on voulut faire la guerre à cette érudition dont quelques hommes sentaient bien l'excès. Quoiqu'il en soit, ces efforts avaient été couronnés de bien peu de succès, car tous les plaidoyers du XVIIe siècle furent de ce genre. Il fallait qu'il en fût ainsi pour qu'en l'année 1668 Racine fît les plaideurs. On en pourrait citer d'autres preuves, comme par exemple, cette scène de [illegible] que rapporte Fénélon.

Dans l'époque où nous sommes parvenus à l'abus de l'érudition, on joignit l'abus

du beau langage. Lemaitre et Patru représentent les deux défauts. Le 1er est l'érudit, le 2e est l'écrivain recherché. ~~Cett~~

Le Maitre était né en 1608 et mourut en 1657 à l'âge de 51 ans. Il appartenait par sa mère à la famille des Arnaud; il reçut une excellente éducation; destiné au barreau, il y parut à 20 ans et pendant 9 ans, il y brilla du plus grand éclat. Un des historiens de Port-royal dit qu'il était la langue du parlement.

Dans les lettres de Balzac, plusieurs sont adressées à Lemaitre et témoignent de sa grande réputation. Dans l'une d'entre elles il lui recommande la cause d'un de ses amis, et comme cette cause n'est pas des plus importantes, il l'avertit qu'il n'aura pas besoin d'employer tout son talent.

Après avoir ainsi brillé 9 années au barreau, au moment où son talent le poussait à la magistrature, dont on lui conférait les dignités, tout à coup il fut pris de la passion de la solitude et de la piété. Touché par les entretiens de l'abbé de St Cyran, il s'ensevelit dans la retraite de Port-royal.

Lemaitre est le 1er solitaire de ce pieux séjour de Port royal. Il y fut bientôt suivi par 4 de ses frères, par Arnauld, puis par une foule d'hommes vertueux, éclairés, et là se forma cette société savante et studieuse où grandit Racine. Il s'y occupa d'ouvrages de piété, d'ouvrages manuels: c'est une vie qui n'est pas sans ressemblance avec celle de St Jérôme à Bethléem.

On a dit et Laharpe a répété que Lemaitre fut élevé à Port royal; c'est une étrange erreur.

Une preuve du grand talent et de la grande réputation de Lemaitre, c'est qu'il ne fut pas

262 v.

oublié pendant sa solitude. on cite à ce sujet une anecdote curieuse : un jour dans un marché, il eut une dispute avec un marchand de moutons et plaida lui même sa cause sous un autre nom que le sien : « Mon ami, lui dit le bailli du lieu, frappé « de la manière dont il se défendait, vous « auriez dû vous faire avocat : vous auriez ac« quis plus de gloire que le celèbre Lemaitre. »

Quelque temps après il fut mis à une autre épreuve : les libraires se jetèrent avec ardeur sur ses ouvrages et en firent plusieurs éditions assez incorrectes. on lui conseilla d'en faire paraitre lui même une autre édition. Il eut beaucoup de peine à s'y résigner, car sa conscience lui reprochait de trop s'occuper de lui même.

Un défaut qu'on peut reprocher à Lemaitre et que lui reproche d'Aguesseau est son érudition qui parait trop dans ses ouvrages et dans ses plaidoyers. Mais telle est la diversité des jugements qu'un des hommes les plus graves du temps admire précisément dans l'éloquence de Lemaitre ce que blâme d'Aguesseau. En effet ce n'étaient point là des défauts à cette époque, au contraire c'était un mérite. Lemaitre lui même refit quelques uns de ses ouvrages pour y ajouter un plus grand nombre de citations savantes.

A part cette érudition pédantesque et quelque fois un peu de recherche Lemaitre brille par une grande fécondité d'invention, par une dialectique pressante

il est certainement un fort grand orateur, et venu un peu plus tard il eut acquis une gloire immense.

Il se distingua surtout dans un plaidoyer en faveur d'une jeune fille que sa mère désavouait. L'auteur y profite habilement et avec esprit des plus légères circonstances; il y montre des sentiments tendres et passionnés; il y est éloquent. Marmontel et Laharpe parlent de ce plaidoyer avec beaucoup d'éloge, et Marmontel en cite même un passage peut-être trop court. C'est une éloquence vive, pleine de chaleur et qui entraine avec elle les défauts qu'on peut lui reprocher.

Claude Gauthier (1590. 1666)

Nous devons dire un mot en passant d'un avocat qui passait alors avec Lemaître pour l'honneur du barreau. C'était Claude Gauthier qui vécut de 1590 à 1666. On l'appelait au barreau Gauthier la gueule et les plaideurs menaçaient de lâcher Gauthier. Il se distinguait par une profusion d'invectives injurieuses, par un abus de citations hors de propos; c'était là tout son mérite: il n'est pas besoin de dire qu'il était infiniment au dessous de Lemaître. C'est par souvenir seulement que nous l'avons nommé.

Patru (né en 1604)

Nous passons au réformateur du barreau, Patru, plus digne de mémoire.

Olivier Patru, né en 1604, eut une éducation peu sévère. Sa mère l'exemptait volontiers de ses études, et, trop indulgente pour ses plaisirs, lui fesait lire des romans. Certains jours de la semaine elle

203 v

réunissait chez elle un petit cercle, dans lequel Patru rendait compte de ses lectures.

Du reste cette connaissance des romans ne fut pas inutile à Patru : à 19 ans, il rencontra à Turin d'Urfé, auteur de l'Astrée, et par l'admiration qu'il lui témoigna, il s'attira son amitié. D'Urfé lui donna même la clef de son roman et des allusions qu'il contient. Patru dans ses ouvrages nous a conservé une bonne partie de ces explications : mais une partie aussi est perdue pour nous.

Revenu à Paris, il se livra à l'étude du barreau ; il y acquit plus de réputation que de fortune, parce qu'il mettait trop de soin à polir son style. En outre il se montra plutôt un écrivain distingué qu'un grand orateur. Chargé par les Elzevir d'une dédicace pour Richelieu, il s'en acquitta d'une manière heureuse et qui flatta tellement le cardinal qu'il lui offrit une place dans son académie. Patru passa bientôt pour l'homme de France qui savait le mieux la langue. C'est l'expression du père Bouhours qui lui assure une réputation sans fin. Il était lié avec Vaugelas et souvent les grammairiens venaient le consulter. En un mot il jouait dans son siècle le rôle de Quintilien, et c'est ainsi que l'appelle Vaugelas.

Il était consulté aussi par de jeunes écrivains qui devinrent célèbres. Cependant son jugement n'était pas toujours sûr : car on sait qu'il voulait empêcher Boileau de faire l'art poétique, et Lafontaine de faire des fables. Heureusement pour nous il n'a point réussi.
Il avait le tort aussi d'admirer des choses fo

204 ~ peu admirables. Il vantait d'assez mauvais ouvrages de son temps.

Pendant la guerre de Lafronde il s'attacha au Cardinal de Retz, écrivit pour lui : il n'en fut pas fort bien récompensé, car il tomba dans la misère, et n'en obtint aucun secours. La pauvreté le força de vendre sa bibliothèque, et l'on connait quelle fut alors la conduite honorable de Boileau. Il la lui acheta, et quand il l'eut achetée il lui en laissa la jouissance pour sa vie. Patru était fort honnête homme ; l'abbé d'Olivet nous atteste ses vertus et son noble caractère

Examinons les ouvrages de Patru :
Comme beaucoup d'autres écrivains de son temps, il débuta par des traductions. Il fit deux traductions du discours pour Archias. Dans une lettre adressée à un père de la Société de Jésus, Patru prétend que les modernes ont autant d'occasions d'éloquence que les anciens. Il n'a sans doute pas raison ; le seul avantage que nous ayons, c'est l'éloquence de lachaire.

Patru était fort élégant, il prodiguait l'élégance dans ses plaidoyers et il a pu se croire un orateur. mais il suffit de le lire pour se convaincre du contraire. les plaidoyers sont bien composés mais peu intéressans. Il faut faire unes effort pour les lire.
Il y a encore quelques traces d'érudition dans Patru. mais elle commence à disparaitre, elle y obtient moins de place. La Bruyère dit que dans son temps ce défaut d'érudition avait passé du barreau dans la chaire

Voltaire rend justice à Patru : il lui fait honneur de la clarté, de l'ordre, de la

méthode, qualités, dit-il, que le barreau
ne connaissait pas avant lui : dans cette
dernière assertion, peut-être il va trop loin.

Un défaut de Patru est la disproportion
qu'on rencontre souvent entre son style et
les sujets qu'il traite.

Ainsi pour un bénéfice de 40 écus, il en fait
une question de souveraineté. il ne conserve
aucune convenance dans le langage. Le sujet
ne vaut pas la peine de toutes les citations
dont il se croit obligé de l'appuyer.

Patru devint un rhéteur, un grammairien.
Le reste de ses ouvrages sont des ouvrages aca-
démiques. à son entrée à l'académie, il lui
adressa un compliment, et ce compliment fut
si agréable que l'on convint désormais d'en
faire toujours un pareil

Nous trouvons encore dans ses œuvres un
discours académique sur le travail. les
idées sont assez communes et le style
fort élégant. on peut dire de ces compositions
Materiam superabat opus.

Enfin ce recueil nous offre aussi des lettres
et ces lettres sont réellement ce qu'on y
lit avec le plus de plaisir.

La prochaine leçon sera consacrée à Pélisson
et par Pélisson nous atteindrons Boileau
et Pascal. Mais avant d'arriver à ceux-
ci nous aurons à parler de deux écoles
qui ont entre elles plus de rapports qu'on
ne pourrait le croire, l'école du maniéré
et l'école du burlesque; Voiture et
Scarron.

Littérature française.

Sorbonne 14e Leçon

Prose au 17e Siècle. Pélisson.

Nous devions achever l'histoire de cette école fondée par Malherbe qui doit nous conduire dans la prose, comme elle nous conduit dans la poësie, jusqu'aux écrivains les plus célèbres du siècle de Louis XIV. Nous dirons donc quelques mots de Pelisson.

Pelisson hérite des qualités acquises avec tant d'efforts par ses prédécesseurs, et en use avec plus d'aisance. L'aisance, fruit du long travail des écrivains antérieurs est ce qui distingue éminemment ses compositions.

Paul Pelisson Fontanier était né à Beziers en 1624. Sa famille distinguée dans la robe, professait la religion réformée. Sa mère fut sa 1ere institutrice et Pelisson par reconnaissance joignit le nom de sa mère à son nom.

Son éducation le rendit familier avec les littératures grecque et latine; il connaissait fort bien aussi la littérature espagnole ainsi que celle de son pays.

Il s'était fait une réputation en droit: il avait étudié le droit à Toulouse, et de bonne heure, il fit des commentaires sur les institutes de Justinien. Quelque temps après il commença à plaider avec beaucoup de succès au barreau de Castres, où il avait fait ses 1eres études.

Une maladie qui affaiblit sa santé le força de se retirer quelque temps à la campagne; ami d'un alchymiste, nommé Villebressieux qui lui tenait là

205 v°.

compagnie, il traduisit pour lui com-
-plaire plusieurs chants de l'odyssée.
A cette époque Pelisson se sentit appelé
par une vocation pressante à la littérature
Il était en outre sollicité par Conrard qui
l'avait présenté aux académiciens dont la
maison était le rendez-vous. Alors il
fut adjoint comme surnuméraire à
l'académie francaise. Il se fit beaucoup
d'amis, entr'autres Mlle de Scudery dont le
commerce fut sauvé de la médisance par
leur mutuelle laideur. Mlle de Scudery
ne cachait pas le penchant qu'elle avait
pour lui; elle le fait même en plaisan-
tant citoyen du tendre.

Tout en cultivant la société et suivant
certains travaux littéraires Pelisson ne
négligeait pas sa fortune. Il acheta la
place de secrétaire du roi; s'attira l'estime
-me de Fouquet surintendant des finan-
-ces, qui le fit son premier commis et
son confident. Il fut enveloppé dans sa
disgrâce et mis à la Bastille. Tout
le monde sait les qualités qu'il fit briller
dans ses malheurs, sa constance, sa fidélité
son courage et son adresse. Il fit passer
d'heureux conseils à Fouquet. Ainsi il lui
conseilla de ne pas se démettre de sa place
de procureur général afin de se réserver
le droit d'être jugé par ses pairs et
non par une commission.

Dans une confrontation avec Fouquet, il
lui fit savoir habilement que des papiers

qui pouvaient le compromettre n'existaient plus. Un allemand avait été choisi pour l'espionner, il en dut faire l'instrument de ces desseins ingénieux. C'était avec la même adresse qu'il apprivoisait au son de la musette une araignée qui venait prendre sa nourriture sur ses genoux. (voy. Delille imagin. VI)

Enfin du fond de sa prison il fit paraître des mémoires et des discours en faveur de son ancien protecteur. Quoiqu'ils eussent paru sans nom d'auteur, on devina bientôt qui les avait écrits. Alors il fut resserré davantage; et comme on lui ôtait autant que possible tous les moyens de communiquer avec le monde il inventait les moyens les plus ingénieux pour lever les obstacles. Il employait le vin au lieu d'encre, il écrivait sur la marge des livres en [illegible] (1)

(Cependant les discours de Pélisson avaient excité l'admiration et l'intérêt: il reçut les visites de la cour, de tous les gens de lettres.)

Le père de Mad. Dacier lui dédia un de ses livres. Cela fait honneur à l'indépendance des gens de lettres du temps, et rachète cette rhétorique un peu servile que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer à cette époque.

Au bout de 5 ans de détention Pélisson par le moyen de ses nombreux amis, parvint à obtenir sa liberté.

Louis XIV parut empressé de réparer les torts dont Pélisson avait été la victime. Il l'accabla de pensions et de places; il l'emmena avec lui, dans sa 1ère conquête de la franche-comté, et le fit son historiographe. Pélisson devint panégyriste du roi.

On lui proposa la place de professeur du Dauphin, mais à condition qu'il abju-

206v

-serait la religion réformée. Depuis long-temps sa condition l'engageait à se faire catholique; mais dans la crainte qu'on ne soupçonnât sa conversion d'être intéressée il la différa. Le roi se l'étant décidément attaché, en lui ayant assuré 2000 écus de pension, alors il ne trouva plus d'obstacle à son changement de religion et devint catho-lique.

Il entra dans les ordres et fut bientôt pourvu de plusieurs bénéfices qui lui va-lurent 14000 livres de rente, somme alors considérable.

Son zèle pour le catholicisme lui fit don-ner par les protestans le surnom de grand convertisseur. Il est vrai que les moyens qu'on employait alors n'étaient pas des plus nobles. On achetait fort souvent les conver-sions et Pelisson négocia de pareils marchés. C'était un prélude à la révocation de l'édit de Nantes, au quel on voulait en venir sous prétexte que l'hérésie était détruite en partie et qu'il fallait en finir avec elle par une mesure de rigueur

Il est facheux que Pelisson ait été mêlé dans de pareilles intrigues. on lui repro-che aussi d'avoir continué cet emploi de panegyriste à gages, qui était alors une sorte d'honneur et cela pour celui qui l'avait d'abord persécuté lui et son bien-faiteur.

Mme de Montespan lui fit retirer par un ressentiment qu'elle nourrissait contre lui, le travail qui lui avait été confié et qui fut donné à Boileau et à Racine.

207 2

Mais Louis XIV n'était pas fâché d'avoir ~~un~~ deux historiographes. Pelisson reçut en secret l'ordre de continuer.

Pelisson fesait en même temps des travaux religieux: il soutint Bossuet dans sa correspondance avec Leibnitz. Il était occupé d'un traité sur l'eucharistie lorsqu'il mourut presque subitement. (1693)

Il y a deux parts dans la vie de Pelisson; l'une montre tout son courage, toute la générosité et toute la noblesse de son âme; l'autre semble de beaucoup moins noble et moins belle.

Il est singulier de voir le défenseur courageux de Fouquet devenir ensuite le panegyriste de Louis XIV qui avait tant persécuté Fouquet. On ne peut s'empêcher de lui en faire un reproche.

Il est singulier aussi de le voir convertisseur, après s'être converti lui même, et en même temps fâcheux qu'il emploie de tels moyens pour arriver à son but. Tout cela sans doute laisse contre lui une impression que peut seule effacer la première preuve d'une fidélité courageuse. Mais il faut avouer aussi que l'époque de Pelisson n'était pas la nôtre: bien des choses ont leur excuse dans le temps. A cette époque le métier de panegyriste ne paraissait point servile. A cette époque encore on appelait généralement contre les protestans des persécutions que presque tous approuvaient. On était alors singulièrement attaché à la royauté, et l'on admirait hautement la grandeur de Louis XIV. D'un autre coté la tolérance était fort peu connue.

Pelisson du reste jouissait d'une bonne réputation. Il avait l'estime des gens de bien, des hommes les plus vertueux. Estimé dans sa vie, il ne l'était pas moins

207 v

comme littérateur. Voltaire l'a placé dans
temple du goût, au nombre des beaux
-prits. Dans un autre ouvrage il lui acc
les plus grands éloges.

Pélisson a fait des vers comme ceux qui l'ont
précédé et plus facilement que la plupar
d'entre eux. D'ailleurs ces vers sont extrê
-ment médiocres. Les meilleurs lui furent insp
-rés ce qui est heureux pour lui par
reconnaissance pour Fouquet. C'était un p
-te de société qui rimait sur les petits évènem
du temps. C'était aussi un poëte d'acad
-mie: ainsi dans la séance où christine visi
l'académie, ce fut lui qui lut un morceau
poëtique. Du reste ce n'est pas là son talent
Lui même il ne se regardait sans doute pas c
-me un poëte, car il fait de la poësie un t
-bleau magnifique qu'il ne peut certain
-ment avoir la prétention de reproduire.
Du reste il a fondé des prix de poësie.
Voltaire lui reproche d'avoir mêlé à la poë
des controverses théologiques; mais ces contro
-verses ont un très grand mérite. on en a
vanté l'éloquence et l'élégante facilité.
Ils furent beaucoup loués par Leibnitz et
Fénelon.

Une 3e classe d'ouvrages, ce sont les ouvra
historiques, qui ont aussi leur genre de
mérite.

On a vanté l'auteur dans ces divers ouvrages
d'une distribution facile, d'une narration agréa
-ble. on lui a reproché du reste d'avoir un pe
trop de partialité pour Louis XIV et de racon
des faits trop peu importants.

Une 4e classe d'ouvrages sont ses nombreux d
-cours; ce sont des ouvrages académiques qui p
-tent toujours ce caractère d'aisance, par lequel
distingue l'auteur.

208 r

Il ecrivit l'histoire de l'academie en 1652 à une époque où elle ne pouvait pas encore avoir d'histoire, parce qu'elle était trop récente. Aussi le livre de Pelisson est-il plein de petites choses, de détails minutieux. L'académie en effet n'avait alors que 15 ou 16 ans de date. Fénelon l'a beaucoup loué ; d'Olivet qui l'a continué le comble d'éloges ; mais il est son continuateur.

Nous arrivons aux ouvrages qui font la gloire de Pelisson à ses discours adressés au roi sur le procès de fouquet. Ils composent trois mémoires dont Voltaire vante l'éloquence touchante. Ils sont admirablement composés ; l'ordre est clair et pressant ; de temps en temps des résumés concis et pressés. Pelisson trouve sans cesse des arguments au moins ingénieux et spécieux s'ils ne sont pas convaincants. Sa concision est fort grande et c'est un mérite qui n'appartient guères aux légistes et aux avocats de profession.

Un mérite des discours de Pelisson lui est commun avec les mémoires de Beaumarchais c'est l'art de parler de finances d'une manière claire pour tout le monde. Pelisson semble avoir senti ce mérite qu'il possède à un si haut degré ; il en a la conscience, il dit lui-même qu'il se propose ce but.

Ce n'est pas assez pour Pelisson d'instruire et de convaincre : en s'adressant à la justice du roi, il ne néglige pas aussi de s'adresser à sa clémence, en fesant adroitement un appel à l'opinion publique qui a sa voix même dans un gouvernement absolu. Il n'y a rien de plus pressant, de plus énergique que la fin du 2e de ces discours. Le ton est très varié et quant au

style, il n'est pas exempt de défauts : on y trouve encore des citations érudites, quelquefois trop de pompe ; quelque fois de l'inversion et de l'obscurité. Mais l'ensemble est si touchant qu'il fait oublier ces défauts si pardonnables.

Pelisson est généralement peu lu et mérite de l'être davantage. Il faut absolument prendre connaissance de ces morceaux remarquables par leur élévation.

La fin du 2e Discours peut se rapprocher du pro Marcello de Cicéron ; mais elle fut moins heureuse, car César avait pardonné.

Pelisson comme écrivain nous paraît avoir été fort bien apprécié par Ru Thière qui reconnait l'aisance, la facilité, l'élégance jointe à une certaine noblesse. Cette facilité est d'autant plus remarquable dans Pelisson que son style est nombreux et quelquefois peut-être trop nombreux. Il a corrigé la roideur qui se montrait dans les ouvrages des écrivains antérieurs. Il se distingue aussi par l'union de la forme et de la pensée ; il veut que la raison soit toujours indissolublement attachée à l'éloquence. On avait trop souvent négligé cette loi avant Pelisson. C'est par là que nous arrivons au siècle de Louis XIV.

Littérature française
Sorbonne 15e Leçon

Hotel de Rambouillet. Son mauvais gout et son raffinement se perpétuent pendant tout le 17e Siècle.

Voltaire dans son dédain pour ce qu'il appelait la décadence des siècles précédens faisait commencer la littérature française au 17e Siècle. La harpe et d'autres avec lui firent la même chose que Voltaire.

Cependant il y avait eu certainement une littérature française avant le Siècle de L. XIV. Sans doute c'est là le moment où commença pour nous une littérature nouvelle mais en même temps il y a une autre littérature qui finit, celle qui avait son fondement dans le moyen âge. De la simultanéité de ces 2 littératures a pu naitre ce mélange singulier de mérites et de défauts, de simplicité et d'affectation, réunis dans le même siècle, et très souvent dans un même écrivain, non pas seulement dans des ouvrages du même temps. Corneille est du 17e Siècle et un peu du 16e a'usfois. Racine est exclusivement du 17e. En général l'affectation se remarque à la décadence de toute littérature.

Cette affectation n'appartenait pas au génie français; elle venait de l'Italie dont l'influence avait altéré le caractère de notre littérature. De là un raffinement inconnu jusque là à nos pères, et contre lequel avait réclamé Henri Etienne. Ce raffinement se fesait d'abord sentir dans la conversation de la bonne compagnie; il avait pénétré dans la haute société, à la cour, dont il avait corrompu la politique. Ensuite ce furent les efforts de cette école littéraire, plus hardie dans son ambition que dans les procédés qu'elle employa, qui emprunta d'abord sa langue à l'antiquité grecque, puis avec plus de succès à l'Italie. On

209 ~

imita Pétrarque, on eut le pétrarchisme qui n'est point tout à fait la même chose que Pétrarque : il fit invasion chez nous avec ses subtilités et son mauvais goût.

Le mauvais goût qui au commencement du 17e siècle dominait la société et la littérature avait pour représentant l'hôtel de Rambouillet et Voiture.

Dans la rue St Thomas du Louvre, près de l'hotel de Longueville, si connu dans les guerres de la Fronde, était l'hotel de Rambouillet qui ne fut pas moins célèbre. On rencontrait là tout ce qui avait alors un nom dans la littérature ; les uns sont restés célèbres, les autres sont restés entachés d'un vernis de ridicule : c'étaient outre Voiture, Chapelain, Cotin, Conrard, Pelisson, Segrais, Desmarets, Rabutin, Ménage &c.

Balzac s'y rattachait aussi : mais Balzac assistait de loin à cette société : il y assistait par sa correspondance avec Conrard et Chapelain ses amis (1).

L'hotel de Rambouillet était fréquenté par les gens de la plus haute distinction. On y voyait entre autres un grand prince, le duc d'Enghien, Condé, l'auteur des maximes, Larochefoucauld, la princesse de ~~Longueville~~ Condé, la duchesse de Longueville, Mlle de Scudery, Mme de Sévigné, si pleine de naturel et qu'on s'étonne de trouver dans une compagnie si raffinée.

La personne qui y présidait était la maitresse de la maison, Catherine de Vivonne marquise de Rambouillet, femme d'une haute naissance ; d'un caractère aimable et beaucoup d'esprit. On professait alors pour

(1) (Cette correspondance familière fut publiée par Barthélemy Girard, ami de Balzac, et qui la dédia à Montausier).

elle une grande admiration, une espèce de culte; cela allait si loin qu'on ne jugeait pas son prénom assez distingué, on lui en fit un autre. De son nom on composa des anagrammes Heracinthe, Carinthe, Arthenice; le plus simple lui resta, et désormais on ne l'appela plus qu'Arthenice. On y joignait les épithetes les plus magnifiques; divine, incomparable. Mollière, dans ses précieuses ridicules fait allusion à ces changements de nom, quand il nous montre Catho et Madelon se fesant appeler Aminte et Polyxene.

Le trône du bel esprit à l'hotel de Rambouillet fut bientôt partagé par la fille de Me de Rambouillet, Julie d'Angenne, pour laquelle on ne fit pas d'anagramme parceque son nom était heureusement un nom tout romanesque. On voit à la tête de ses adorateurs celui qui fut depuis l'austère duc de Montausier. Mr de Montausier lui fesait la cour depuis 11 ans, lorsqu'il composa pour elle la fameuse guirlande de Julie. Il faut voir l'éloge qu'en fait Huet evêque d'Avranches et les détails qu'il donne à ce sujet. Ce fut le 1er de l'an 1641 qu'il lui fit présent de cette guirlande, composée de 29 fleurs peintes et au bas de chacune desquelles était un madrigal. Parmi les auteurs de ces madrigaux on compte Chapelain, Godeau, Scudery, Corneille lui même qui en fit 5 ou 6 signés C, et qu'on attribua longtems au silencieux Conrard. De toutes ces pièces on n'en avait retenu qu'une, celle du poëte Desmarets, madrigal très simple et certainement le meil.

210v

(1) (Mr. Ch. Nodier a donné dernièrement une charmante édition de la couronne de Julie)

-leur de tous ceux qu'on trouve dans ce poème. Il fut fait sur la violette. Montausier lui seul en avait fait 16. (1)

Après une galanterie aussi éclatante Montausier devait l'emporter sur ses rivaux. Mais il dut encore attendre 3 années, ce qui en fit 14. Ce long retard s'explique par la raison qu'en donne Fléchier: c'est que Montausier était de la religion réformée. tout obstacle fut levé par sa conversion.

Balzac avait ~~pré~~ prophétisé ce mariage plus tard il en félicita Montausier. Balzac un des premiers avait rendu témoignage aux vertus de cet homme que tout le monde estimait d'ailleurs.

Quel était le ton de cette société? La Bruyère nous l'apprend: « Elle laissait au « vulgaire de parler d'une manière intelli-« -gible: il y fallait de l'esprit, non pas « du meilleur, mais de ce faux esprit, qui « se fonde sur l'affectation et le manièré. »

Les termes qu'emploie La bruyère sont peut-être un peu rudes, mais il explique parfaitement le défaut réel des personnages qui fréquentaient l'hotel de Rambouillet. De là sortit une littérature dont Voiture est le type.

Le sujet des conversations à l'hotel de Rambouillet était l'amour: on commentait cette passion de toutes manières. Cette métaphysique de sentiments passait dans la pratique; témoin la longue cour que fit Montausier à Julie d'Angenne. Les femmes avaient dans cette société deux rôles

malgré cette habitude, ce goût de la passion, il y avait des limites fort rigoureusement tracées, qu'on ne pouvait franchir. Un jour, dit-on, Voiture pour avoir d'une manière fort légère pourtant, dépassé son rôle, et les lois d'une passion idéale, faillit être disgracié de cette petite cour, et fut obligé de se retirer tout confus.

-tences différentes : l'une toute domestique, toute réservée, l'autre de roman et de passion. Elles ne s'appelaient entre elles que *ma chère* ; aussi on disait *une chère* comme on disait *une précieuse*.

Les belles dames de l'hotel de Rambouillet avaient entr'autres une habitude fort singulière, elles recevaient au lit ; quand elles attendaient une nombreuse compagnie, elles se couchaient. Aussi ces réunions prenaient-elles le nom de *ruelles* qu'on trouve dans Boileau. De là aussi le mot moins connu d'*alcoviste*. C'était une espèce de chevalier, d'amant passionné, qui devait faire les honneurs *de la conversation des ruelles*. Il y avait même *de grands introducteurs des ruelles*.

L'abbé Cottin, un des héros de cette société nous en a conservé quelques autres usages : alors, pour se rendre visite, on s'envoyait des énigmes ou des rondeaux, comme aujourd'hui l'on s'envoie des cartes. L'abbé Cottin lui même avait composé dans ce dessein, un recueil de 200 madrigaux.

Revenons à l'hotel de Rambouillet : on n'y parlait pas seulement d'amour et de passion, mais on s'y occupait beaucoup de littérature. C'était là que se faisaient les réputations, là aussi qu'elles se défaisaient. Scarron se plaint que les belles dames aient *tenu ruelle* pour perdre une de ses comédies, *son bachelier de Salamanque*.

Le vrai, le grand dans une telle société devaient bien risquer d'être maltraités. On devait lui préférer souvent le maniéré, le recherché. Aussi Corneille quoiqu'il y fut fort estimé, n'y était-il pas jugé d'une manière fort juste. Son *Polyeucte* y éprouva

(1) Voiture explique fort bien le jugement porté sur cette tragédie de Corneille par l'hôtel de Rambouillet.

bien des reproches de la part des critiques. Boi-deau par exemple y condamnait le fanatis-me dans un chrétien. Il avait raison en cela, mais c'était justement la passion qu'il fallait pour une tragédie![1] Ce fut une entre-prise bien hardie au milieu de la puissance d'une telle coterie d'oser, comme le fit un co-médien de province, se moquer de ce raffine-ment d'esprit. Ce fut en 1657 que Molière traduisit sur la scène *les précieuses* en re-marquer que ce mot de *précieuses* était alors si honoré qu'il fut obligé d'ajouter l'épithè-te de *ridicules*. Encore dans sa préface a-t-il le besoin de s'excuser, d'assurer qu'il n'en veut point aux véritables précieuses en ma[is] il y avait là sans doute un peu d'hypocrisie de sa part.

En 1661 après la pièce de Molière on fit paraître le grand dictionnaire des précieuses ce qui atteste que le nom de *précieuse* n'était pas encore pris en mauvaise part. Et même en *1677* dans une chanson en vers, il est encore donné comme éloge à Mme Deshoulières

Toutefois le succès de cette comédie fut im-mense et s'il ne put détruire le nom, il nu-isit fort à la chose. Dès lors le langage des précieuses commença beaucoup à se discré-diter. Ménage qui avait admiré ce mau-vais goût, nous assure qu'il fut très fort de l'a-vis du comique et que la pièce eut un succès qui porta sur le champ un rude coup à cette manie d'affectation.

Cependant ce raffinement d'esprit ne périt pas si vite : le mauvais goût fit une retraite honorable : après les *précieuses* vinrent les *femmes savantes*, et bientôt Molière fi

obligé de se remettre en campagne. En 1672 parut une nouvelle comédie de Molière, qui devait avoir le même résultat que la 1re.

Boileau, de fort bonne heure, en 1669, à l'âge de 27 ans s'était mis à composer son dialogue des héros de roman, où il se moque avec beaucoup d'esprit de Mlle de Scudéri . . . Il le lisait à ses amis, mais il ne voulait pas d'abord le faire paraître, parceque les personnages étaient vivants. Il l'écrivit en 1710 et il ne parut qu'après sa mort en 1719.

C'est une preuve de la perpétuité de ce mauvais gout qui traversa tout le 17e siècle. Une autre preuve est le mauvais gout de Flechier lui même, orateur chrétien, et de l'hommage qu'il lui rend, ainsi qu'à l'hotel de Rambouillet. Dans son oraison funèbre (1672) il va jusqu'à appeler Me de Rambouillet du nom d'Arthenice. Cependant le règne des précieuses était alors fini. Flechier n'en est pas moins le panegyriste. Il a même l'adresse dans la peroraison de son discours de faire une allusion spirituelle à la guirlande de Julie. L'année de l'oraison funèbre de Me de Montausier est 1690; il y rappelle l'incomparable ~~Arthenice~~ Julie. Elle marque la fin de l'affectation.

Telle est l'histoire de cette école de faux gout qui dans la 1re moitié du 17e siècle gouverna la société et la litterature. Il est bien singulier que de cette société soit sorti le grand siècle de Louis XIV, avec les Condé, les Racine, les Bossuet.

Condé lui même était un des personnages

qui composait cette société de Rambouillet.
Bossuet y avait prêché son 1er sermon à
l'âge de 15 ans : il était minuit quand
il improvisa ce sermon qui parut si ad-
-mirable à ceux qui l'entendirent. Alors
Voiture disait en plaisantant : « qu'il n'avait
« jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard »
Mot qui fit fortune et qui semble an-
-noncer toute la grandeur du génie de
l'orateur chrétien.

…mmes Savantes 4

Littérature française
(Sorbonne 16)

de Voiture

Nous avons retracé l'histoire d'une école dont sont sorties la poésie et la prose du siècle de Louis 14 ; et nous avons remarqué comment le faux gout et l'affectation venus de l'italie faisaient chaque jour en france de nouveaux progrès, grâce aux courtisans et aux poètes disciples de Ronsard. Le faux gout, cette affectation dominaient la littérature et la Société, et avaient son école dans la coterie célèbre dont nous avons présenté le tableau. La persistance du mauvais gout nous est attestée par les succès de Voiture et sa longue réputation. La langue cherchait alors à sortir du familier, et la recherche était sa seule issue ; on attachait du prix au choix des mots, à leur disposition. Voilà ce qui explique comment on se passionna pour Voiture ; Labruyère l'a fort bien exprimé dans son chapitre sur la mode, lorsqu'il dit : Voiture et Sarrasin nés pour leur siècle ont paru dans un temps où il semble qu'ils étaient attendus . . . .
Et Voltaire dans sa 27^e^ lettre philosophique, Si Voiture était venu après les grands hommes du siècle de Louis XIV, il aurait été obligé d'avoir plus que de l'esprit . . .
Boileau lui même a vanté Voiture dans une Satyre qu'il composa en 1667 à l'âge de 29 ans :

Et qu'à moins d'être au rang d'horace ou de Voiture . . .

Mais plus tard en 1705 dans sa Satyre

213 v

Sur l'équivoque il reconnaît les défauts de Voiture et les attaque ; mais sa critique ménage encore un homme qu'il a longtemps admiré.

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De son froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant
Et pour mille beaux traits vanté si justement.
Chez soi cherchant toujours quelque finesse aiguë
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
Faire de son discours la piquante beauté.
Mais laissons là le tort qu'à ses brillans ouvrages
Fit le plat agrément de ses vains badinages.

Nous voyons d'ailleurs que dans une lettre écrite à Perrault en 1700 Boileau associait à la même gloire Voiture, Sarrasin, La Fontaine.
En effet Voiture passait pour le plus bel esprit de son temps, et Mad. de Longueville le préférait à Corneille. En 1649 son neveu Pinchêne fit paraître la 1ère édition de ses œuvres, in 4°. qu'il ne vit jamais imprimées. Les éditions se succédèrent pendant un siècle. En 1747 Voltaire attaqua dans ses écrits la réputation de Voiture et fit remarquer qu'elle ne devait pas durer.

Entrons dans quelques détails sur la vie et sur les ouvrages de Voiture.

Vincent Voiture né en 1598 mourut en 1648 à l'âge de 50 ans. Son prénom est important à retenir pour bien comprendre la meilleure de ses

pièces. Un jour que Voiture se promenait pensif dans les jardins de la reine, Anne d'autriche lui demanda à quoi il pensait. Voiture improvisa une réponse où il rappelle les sentiments qu'on avait prêtés à la reine peut être avec raison pour le duc de Buckingham; où il ose se mettre lui même au nombre de ses amans. Cette audace n'est point étrange; il était alors reçu de se déclarer le serviteur de toute dame; Anne d'ailleurs, si vaine de sa beauté, ne devait point s'offenser des éloges qu'elle lui attirait. Voici la réponse de Voiture.

Je pensais que la destinée
Après tant d'injustes malheurs
Vous a justement couronnée
De gloire d'éclat et d'honneurs;
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois
Je ne veux pas dire amoureuse
La rime le veut toutefois.

\- - - - - - -

Je pensais car nous autres poëtes
Nous pensons extravagamment
Ce que dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez, si, dans ce moment,
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham,
Et lequel serait en disgrâce
De lui ou du père Vincent!

Il est certain que ce père Vincent n'est pas, comme on l'a prétendu, le confesseur de la reine, mais bien Voiture lui même.

2141

Le père de Voiture avait été marchand de vin ; et cette profession fut pour Voit la cause d'une foule de plaisanteries.

Voiture avait les bonnes grâces du duc d'Enghien, du cardinal de la Valette, qui commandait les armées, du duc de Guiche en En 1634 il fut reçu à l'académie, quoiqu'il n'eut rien publié : depuis il s'attacha à la fortune du duc d'orléans (gaston) le suivit dans ses voyages.

Cependant Voiture trouva moyen de faire sa paix avec Richelieu ; il fit même des voyages de Louis XIII où il s'ennuya mortellement. (voy. la lettre CXIV qu'il écrivit d'amiens à Mlle de Rambouillet.)

De la faveur de Richelieu, Voiture passa à celle de Mazarin dont il reçut des charges, des pensions. Ce fut lui qu'on chargea d'aller annoncer à florence la naissance du fils de Louis XIII ; (voy. la lettre XCIV qu'il écrivit à Mlle de Rambouillet

Voiture fut dissipé, joueur ; mais il avait un caractère noble, une âme sensible à l'amitié. il avait une grande liberté, une grande aisance dans son commerce avec les grands, et sous ce rapport on ne peut lui comparer que Voltaire.

Le mérite p pal de ses œuvres est du au temps où il vécut ; l'esprit y est recherché et cette recherche fait peine.

Voiture ne savait pas le grec, mais il entendait bien le latin et tournait assez bien les vers dans cette langue.

Il savait aussi l'italien, l'espagnol ; il fit des vers dans cette dernière langue qu'on mit sur le compte de Lope de Véga.

Voiture semblait destiné à être plus qu'un bel esprit ; il avait même quelquefois un excellent goût dont il donné des preuves dans ses lettres. quelque part il blâme dans Pline le jeune, ce qui est à lui son principal défaut, de rejeter le mot le meilleur pour prendre une expression détournée, de faire comme ceux dont Quintilien a dit : illis sordent omnia quae natura dictavit.

Tout admirateur qu'il se donne de Quintilien et de Cicéron Voiture ne les imite pas ; il prend pour guides les mauvais modèles de la littérature Italienne, le poète Marini dont il prise beaucoup les concetti.

L'affectation de Voiture consiste surtout dans un rapport forcé entre les idées qu'il assemble, dans l'opposition du ton qu'il emploie et du sujet qu'il traite. Il prend une expression plaisante au sérieux, il emploie une expression basse, dans le style noble ; c'est aussi une contre-vérité ironique, quand il veut louer, il blâme ; c'est une métaphore continuée trop loin ; c'est une ~~mau~~ habitude de ne dire jamais la chose que par un détour.

Il y a une gde différence entre l'affectation de Voiture et celle de Balzac. Le premier est plein d'hyperboles, le second

215 v

d'une délicatesse recherchée. Il est curieux de voir comment ces 2 écrivains maniaient leur style, quand ils s'écrivaient l'un l'autre ils fesaient alors un échange de leurs défauts Voiture se travaillait pour produire des hyperboles et Balzac pour faire de la délicatesse, du raffinement. on peut voir à ce sujet dans Boileau un pastiche célèbre où il contrefait la manière de Voiture et celle de Balzac.

Pour donner une idée de cet échange de leurs armes que fesaient Voiture et Balzac lorsqu'ils s'écrivaient, voyons comment l'un et l'autre ont imité ce trait charmant de Mad. de Sévigné: j'ai mal à votre poitrine.

Voiture écrit: j'ai une extrême tristesse de voir que mon âme soit divisée en 2 corps si faibles le vôtre et le mien, et qu'il faille que je sois toujours malade de mes maux ou des vôtres ... etc.

Balzac écrit: Je ne me réjouis pas seulement de votre retour, je me délasse de vos voyages ..... j'ai eu ma part de tous vos accès de fièvre, j'ai bu de toutes vos médecines ... etc.

En lisant Balzac et Voiture, ce n'est pas ce qui plaisait à leur temps, c'est au contraire ce qu'on y dédaignait, quelques passages sérieux qui nous frappent; mais ils sont bien rares, surtout chez Voiture ami de la plaisanterie et souvent de la bouffonerie, il semble prendre à tâche d'éviter le sérieux.

Des plaisanteries qui ont traversé 3 ou 400 lieues et 2 siècles doivent nous paraître bien froides. Souvent Voiture commence une ~~pensée~~ phrase d'un ton sérieux et la finit par une pasquinade.

Cependant on peut extraire du recueil des lettres de Voiture quelques lettres d'un ton grave et simple. il y en a qui sont écrites sans recherche, sans emphase, avec correction, noblesse, élégance, d'un tour aisé et naturel. Mais la trivialité est son pᵃˡ défaut ; et cela se conçoit : dans les efforts que fesait alors la langue pour sortir de la bassesse par des expressions recherchées, elle venait souvent à faillir et retombait dans la trivialité. Ce défaut n'empêche pas que Voiture ait quelquefois trouvé la véritable délicatesse ; nous en donnerons pour exemple une lettre citée par ~~Voiture~~ Voltaire qui est un petit chef d'œuvre : (c'est la CXXXIXᵉ du recueil).

à Mʳ. le président de Maisons.

Monsieur, Mad. de Marsilly s'est imaginée que j'avais quelque crédit auprès de vous, et moi qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire. C'est une personne qui est aimée et estimée de toute la cour, en qui dispose de tout le parlement. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi pour juge, et qu'elle croie que j'y aie contribué quelque chose, vous ne sauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde, et combien j'en serai plus agréable à tous les honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts pour vous gagner, car je sais bien, Monsieur que vous ne pouvez être touché des vôtres. Sans cela, je vous

promettrais son amitié. C'est un bien par lequel les plus sévères juges se pourraient laisser corrompre et dont un si honnête homme que vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir justement. Car elle ne demande de vous que la justice. Vous m'en ferez une que vous me devez, si vous me faites l'honneur de m'aimer toujours autant que vous avez fait autrefois, et si vous croyez que je suis votre . . . etc.

Après les vers que Voiture addressa à Anne d'Autriche, nous devons mentionner une épître adressée au grand Condé sur son retour d'allemagne, 1645.

On y trouve ces 2 vers imités par Voltaire

. . . . un peu de plomb fait casser
La plus belle tête du monde.

Condé venait d'échapper à une maladie grave et Voiture lui fait une comparaison de la mort sur le champ de bataille et de la mort d'un malade dans son lit.

C'est Voiture qui a rajeuni les triolets les rondeaux, les ballades. Dans ces petits poëmes dont les règles sont si précises Voiture échappe assez souvent à sa diffusion et à sa negligence accoutumée. Le meilleur de ses rondeaux est addressé au maréchal de Bassompierre.

Telle fut la littérature dont Voiture a été le représentant. Cette littérature n'a pas péri avec lui; Sarrasin et Benserade l'ont continuée. Les poëtes seront le sujet d'une prochaine leçon